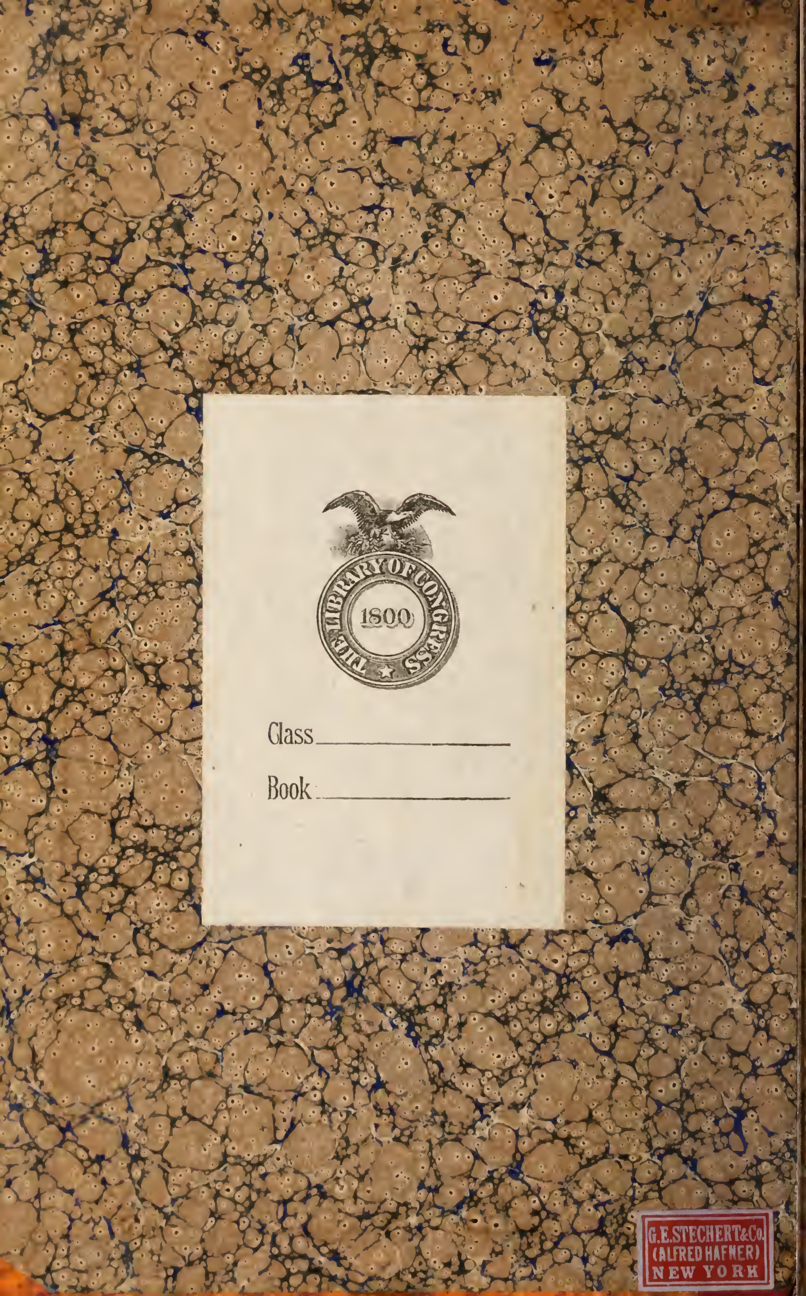



THE LIBRARY OF CONGRESS
1800
Class
Book
G.E.STECHERT&Co.
(ALFRED HAFNER)
NEW YORK



POÉSIE HÉROÏQUE

DES INDIENS

Primo sole nitens, primos tulit India flores.

MEAUX. — IMPRIMERIE A. CARRO.

POÉSIE HÉROÏQUE

DES INDIENS

COMPARÉE

A L'ÉPOPÉE GRECQUE ET ROMAINE

AVEC

ANALYSE DES POÈMES NATIONAUX DE L'INDE

CITATIONS EN FRANÇAIS ET IMITATIONS EN VERS LATINS

Par F. G. EICHHOFF

Inspecteur de l'Académie de Paris, Professeur de Faculté honoraire,
Correspondant de l'Institut.

PARIS
AUGUSTE DURAND
LIBRAIRE DE LA BIBLIOTHÈQUE DE L'ORDRE DES AVOCATS DE LA COUR IMPÉRIALE,
ÉDITEUR DE LA Revue historique de droit français et étranger,
DE LA Correspondance littéraire, DES Séances et Travaux de l'Académie des sciences morales et politiques,
7, RUE DES GRÈS-SORBONNE.

1860

I.

LANGUE DE L'INDE ANCIENNE.

L'Inde est le pays des merveilles, et l'imagination des hommes, aussi hardie que la nature, s'y est montrée de temps immémorial sous les formes les plus fantastiques. Mais l'Inde n'en est pas moins le pays des réalités et le berceau d'une foule de vérités fécondes. Car si, remontant le cours des siècles, on recherche attentivement la source de tant d'allégories étranges dont fourmillent les traditions indiennes, on trouvera au fond de tous ces mythes le spiritualisme le plus élevé, le reflet le plus vif de l'histoire primitive. C'est ce qu'avaient bien senti les

Grecs, ces nobles civilisateurs de l'Europe, quand la soif ardente de la science conduisait leurs poètes et leurs sages, non-seulement en Lydie, en Egypte et en Perse, mais jusqu'aux confins de cette terre mystérieuse dont une sympathie irrésistible leur faisait rechercher l'influence; influence bien intime en effet, puisqu'elle pénétrait à leur insu, dès l'origine même de leur race, les croyances, les mœurs, les usages qu'ils avaient apportés de l'Orient; puisque leurs dieux et leurs déesses, avant de régner sur l'Olympe, avaient plané sous diverses formes aux cimes du Taurus et de l'Himalaya, et que leur admirable idiome n'était qu'une émanation du sanscrit.

Toutefois il a fallu des siècles pour révéler ce fait incontestable, que ni la science de Pythagore, ni l'héroïsme d'Alexandre, ni la puissance des Séleucides, des Sassanides, des Arabes, des Mongols, ni même l'heureuse audace de Vasco de Gama n'avaient pu mettre en évidence. Il a fallu qu'au début de notre époque, si fertile en grandes découvertes, la patiente investigation de savants dont s'honorent l'Angleterre, la France et l'Allemagne, retrouvât sur des feuilles de palmier, religieusement conservées dans les temples, les riches et poétiques souvenirs d'une littérature séculaire [1]. Au-dessus des

(1) A la tête de ces noms illustres on doit citer ceux de W. Jones, Colebrooke, Wilson, Chézy, E. Burnouf, Bopp, Schlegel, Rosen, qui ont trouvé de dignes successeurs.

nombreux dialectes maintenant usités dans l'immense péninsule, est apparue une langue qui les résume tous, et résume avec eux toutes les langues d'Occident. Pourvue d'un alphabet de cinquante lettres classées d'après les organes de la voix, joignant la symétrie à l'abondance et la mélodie à la vigueur, cette langue fondamentale de l'Inde est venue expliquer les nôtres, dans lesquelles elle revit sous des couleurs nouvelles. Trois genres, trois nombres, huit cas constituent sa déclinaison modèle; deux voix, six modes, six temps caractérisent sa conjugaison; enfin plus de cinq cents racines verbales, sans compter les pronoms, les préfixes, les désinences, y reflètent les idiomes de la Perse, de la Grèce, de l'Italie, de la Gaule, de la Germanie, de la Sarmatie anciennes, et ceux de l'Europe moderne presque entière, dans leur étymologie primitive comme dans leurs développements les plus variés [1].

L'alphabet primitif de l'Inde, tel qu'il apparaît dans les manuscrits, n'est ni symbolique comme celui de l'Egypte, ni syllabique comme celui de l'Assyrie; il est essentiellement phonétique et littéral comme le nôtre, avec lequel cependant il présente de curieux contrastes.

(1) Voir à ce sujet le *Dictionnaire sanscrit* de Wilson (Calcutta, 1819-32); la *Grammaire comparée* de Bopp (Berlin, 1833-52): notre *Parallèle des langues de l'Europe et de l'Inde* (Paris, 1833-36), et beaucoup d'ouvrages plus récents.

Celui-ci, inventé comme on le sait, en Phénicie et répandu anciennement chez les Hébreux; les Phrygiens, les Grecs, les Etrusques, les Romains ; plus tard dans les runes germaniques, les rituels arabes, coptes, gothiques, slavons, enfin chez toutes les nations chrétiennes ou musulmanes, présente partout ses vingt-deux à trente lettres dans un ordre entièrement opposé à l'échelle naturelle des sons : confusion apparente fondée probablement sur la série des astérismes lunaires, comme est fondée sur les planètes la nomenclature de nos jours [1]. L'alphabet indien, au contraire, composé de cinquante lettres simples, reproduisant presque au complet tous les sons de la voix humaine, présente, sinon dès l'origine, du moins dès une époque très reculée, un ordre en rapport parfait avec l'organisme vocal ; séparant les modulations ou voyelles des articulations ou consonnes, distinguant les voyelles selon l'intonation aiguë, grave, brève ou longue qui les forme ; classant les consonnes selon qu'elles ont été produites avec ou sans aspiration, par le contact du gosier, du palais, des dents, des lèvres, de la langue.

(1) On sait que les Chaldéens plaçaient la terre au centre du monde, et rangeaient, d'après les distances apparentes, leurs sept planètes dans l'ordre suivant : Saturne, Jupiter, Mars, Soleil, Vénus, Mercure, Lune. En désignant chaque heure par le nom d'une planète, ce qui faisait pour 24 heures, 7 × 3 + 3, ils donnèrent à chaque jour le nom de la première heure, et établirent ainsi cette succession bizarre qui, de l'école d'Alexandrie, a passé dans le calendrier chrétien.

Ce système, si complexe en apparence, se déroule avec une admirable symétrie par l'exacte correspondance des sons, qui toujours se groupent conformément à leur nature et se développent par séries ; de sorte que toute l'euphonie grecque se trouve reproduite en sanscrit, sur une base plus large, plus régulière encore, par des signes mieux diversifiés.

Pour écarter toute digression oiseuse d'un exposé nécessairement succinct, nous nous contenterons de tracer ici l'alphabet harmonique des Indiens, assimilé dans son arrangement à celui des Grecs et des Latins, et exprimé en lettres romaines selon sa valeur radicale.

ALPHABET INDIEN.

अ आ

a â

इ ई उ ऊ

i î u û

ए ऐ ओ औ

ê âi ô âu

य व

y v

ः

s

ह	श	स	ष
h	ç	s	ṣ

क	ख	च	छ	त	थ	ट	ठ	प	फ
k	kh	č	čh	t	th	ṭ	ṭh	p	ph
ग	घ	ज	झ	द	ध	ड	ढ	ब	भ
g	gh	ǰ	ǰh	d	dh	ḍ	ḍh	b	bh

ङ	ञ	न	ण	म
ṅ	ñ	n	ṇ	m

ं

m

र	ल
r	l

ऋ	ॠ	ऌ	ॡ
ṛ	ṝ	(i)	(î)

ळ

(lr)

Des trois voyelles simples la première A bref, qui ouvre ici la liste comme dans l'alphabet phénicien, représente le souffle vocal pur inhérent à chaque consonne, souffle que nous varions en *ă*, *ĕ*, *ŏ*, et qui chez les Indiens se nuançait de même, mais dont la notation graphique, seule lacune dans leur alphabet, se résume en une lettre unique d'une apparente monotonie. Les deux autres voyelles I, U (prononcez *i*, *ou*), combinées avec la première, produisant les sons AI, AU, équivalant à Ê, Ô longs, lesquels sont de véritables diphthongues qui se prolongent encore dans les diphthongues doubles ÂI, ÂU.

Les liquides Y, V, forment la transition des voyelles aux sifflantes qui préludent aux diverses classes, et parmi lesquelles H guttural, S dental, ont le même son qu'en français, tandis que Ç palatal paraît avoir correspondu à la valeur de *ç* ou *j* espagnol, et Ṣ cérébral à celle de *sh* anglais. Comme désinences toutes ces sifflantes se résument en visarga, aspiration vague ou latente, figurée chez les Indiens par **:**, et que nous indiquons par *s* italique, mais qui, dans certaines circonstances, se change en *ah*, en *ô*, en *r* final [1].

(1) La valeur primitive du visarga, ainsi que l'a démontré Bopp, était évidemment *as* (ος grec, *us* latin) avant la séparation des langues aryennes; valeur qu'il conserve encore en sanscrit devant les consonnes fortes. Toutefois, pour nous conformer à l'usage dominant, nous retrancherons *s* dans la terminaison des noms en *a ;* mais nous le maintiendrons dans les terminaisons *is* et *us*.

Puis viennent les cinq classes de consonnes proprement dites, gutturales, palatales, dentales, cérébrales, labiales, soit fortes, soit faibles, soit aspirées. Les lettres des 1re, 3e, 5e classes, K, G; T, D; P, B, se prononcent simplement comme en latin et en allemand; les palatales C̃, J̃, marquées d'un tildé, ont le son complexe *tch, dj,* si commun en italien et en anglais; les cérébrales Ṭ, Ḍ, avec le point souscrit, ont le son dental emphatique, usité de nos jours chez les Arabes. Nous avons cru devoir noter l'aspiration par l'adjonction d'un *h,* ainsi qu'on le fait pour le grec, sans prétendre nier toutefois qu'elle ait dû se nuancer chez les Indiens d'après la consonne précédente, et que Ph, Bh ne se soient prononcés *pf, bv,* que Th, Dh n'eussent l'assonance forte ou faible du *th* anglais, et Kh, Gh, celle du *ch* allemand. Les nasales, conformes aux diverses classes, Ñ guttural (*gn*), N dental, M labial, avec leurs intermédiaires palatal et cérébral, se résument lorsqu'elles sont finales en anusvara, nasalité sourde figurée en Indien par •, et qu'on peut indifféremment indiquer par *n* ou *m* italiques [1].

Enfin, des linguales R, L, la première peut se vocaliser chez les Indiens en un son ar ou Ṙ ponctué, bref ou long, qu'on a fautivement assimilé à *ri*, et qui ne repré-

(1) Quoique la valeur réelle de l'anusvara soit plutôt *an* nasal que *am*, nous avons maintenu sa transcription usuelle, qui, en s'éloignant de ον grec, s'accorde du moins avec *um* latin. Souvent aussi il se résume en *a*.

sente que *r* sourd anglais ou polonais. La vocalisation de al ou L̇, dont le polonais et le russe offrent aussi l'exemple, est tombée en désuétude dans l'Inde, ainsi que *lr* glottal.

A ces lettres, simples de leur nature, se joignent, dans l'alphabet sanscrit, certains groupes inséparables en étymologie, tels que *kṣ*, *ts*, *ps*, *sk*, *st*, *sp*. Le premier de ces groupes s'exprime par un signe spécial prononcé *ksh*, correspondant à notre lettre **X**, et que son fréquent usage a fait admettre dans la série alphabétique; tous les autres s'écrivent en lettres isolées.

Tel est l'ensemble de cet alphabet dont les formes nettes et précises offriraient aux étudiants un déchiffrement très-facile, si l'abréviation des voyelles et des consonnes, qui se mêlent et s'agglutinent dans les mots, ne produisait des combinaisons nombreuses auxquelles il est nécessaire de s'habituer. C'est un motif puissant pour suivre dans la transcription la méthode littérale, qu'à l'exemple des premiers maîtres nous avons adoptée dès 1836, avec quelques changements partiels. Chaque lettre simple y est représentée par une lettre simple légèrement modifiée, et l'on peut voir que l'alphabet romain suffit parfaitement à cet usage, en adoptant un tildé (˜) pour la classe des palatales et un point souscrit (•) pour celle des cérébrales, sauf la désignation spéciale de *r* vocalisé. Tout le reste des caractères offre la forme usuelle, et l'on évite ainsi ces groupes oiseux, ces complications

monstrueuses qui défigurent souvent le plus brillant idiome, le russe par exemple transcrit en français, au point de le rendre méconnaissable. En vain avons-nous autrefois protesté contre cet abus à l'égard des langues slaves en proposant une transcription uniforme [1]; notre appel, entendu de quelques savants distingués, n'a pu pénétrer dans les masses. Mais l'antique idiome des Indiens a été placé, par sa vétusté même, dant une sphère plus haute et plus calme, que n'affectent plus les caprices de la mode et qui admet tout système rationnel.

Les mots sanscrits, liés entre eux par une harmonie continue, s'enchaînent dans les manuscrits en lignes sans solution, dans lesquelles chaque finale d'un mot est modifiée par l'initiale suivante. En observant, aussi fidèlement que possible, ces règles importantes d'euphonie et les apocopes qui en résultent, nous nous attacherons, comme nous n'avons cessé de le faire, à séparer constamment les mots simples et à marquer d'un trait d'union les éléments des mots composés; regardant cette séparation logique comme absolument nécessaire à la prompte intelligence d'un idiome qui doit éclairer tous les autres. C'est effectivement en observant de près ces termes primitifs de la langue indienne, dégagés de leur enveloppe locale et rapprochés de notre orthographe, qu'on pourra

(1) *Histoire de la langue et de la littérature des Slaves*, Paris, 1839.

saisir d'un coup-d'œil les analogies frappantes qu'ils présentent avec nos langues les plus connues, et les lumières merveilleuses qu'ils répandent sur tout l'ensemble de la grammaire.

La grammaire sanscrite, en elle-même si méthodique et si complète, ne saurait trouver place dans ce court exposé [1]. Nous nous bornerons à rappeler ici que ses règles les plus importantes sont en parfait accord avec celles des langues européennes les plus anciennes, et que les formules appliquées aux grandes idées fondamentales s'expriment exactement par les mêmes sons. C'est ainsi que, dans le nominatif des trois genres, le masculin, principe actif, est marqué par l'aspiration sifflante, qui est l'essence du verbe substantif *(às)*; le féminin, image gracieuse, par la voyelle longue et sonore; le neutre, emblême passif, par la nasalité sourde inhérente à l'accusatif, et quelquefois aussi par la dentale. De là les désinences indiennes *as, â, am* ou *at*, correspondant au grec ος, α ou η, ον ou ο; au latin *us, a, um* ou *ud;* au gothique *is, a, at'*; et, par une mutation de sons usitée en sanscrit même, à l'allemand *er, e, es;* tandis que le slavon et le russe, dépourvus d'assonance finale, ne présentent plus que *i, a, e.*

A cette distinction générique se rattachent en sanscrit trois nombres : singulier, pluriel, duel; et huit cas : no-

(1) Voir les *Grammaires sanscrites* de Wilkins et de Bopp.

minatif, vocatif, accusatif, génitif, locatif, datif, causatif, ablatif, dont les voyelles finales se nuancent en cinq ou six déclinaisons communes aux substantifs et aux adjectifs. Quant aux pronoms, leurs types fondamentaux se ramifient à travers toute la langue, dont ils constituent comme la charpente, sur laquelle s'appuient tous nos idiomes. Ainsi les pronoms personnels, sous leur forme la plus usuelle, (qu'on retrouve dans les accusatifs grecs με, τε ou σε, το), servent de base à la conjugaison verbale, dont les terminaisons sanscrites sont, pour le singulier, *âmi, asi, ati,* pour le pluriel *âmas, atha, anti*; comme en grec μι, ς, σι, μεν, τε, ντι, ou ω, εις, ει, ομεν, ετε, ουσι; en latin *o, is, it, imus, itis, unt;* en gothique *a, is, ith, am, ith, and;* terminaisons modifiées, en indien comme en grec, à travers les verbes simples ou contractes, par l'adjonction de créments, d'augments, de lettres caractéristiques, constituant six temps, six modes et deux voix, l'une active, l'autre réfléchie ou passive.

D'un autre côté les pronoms indicatifs et interrogatifs dominent par leur quatre types indiens tout l'ensemble des langues européennes, dont ils expliquent également les adverbes de temps, de lieu et de manière. De plus les préfixes ou prépositions, les suffixes ou désinences, les noms de nombres, les noms de parenté, ceux d'éléments ou d'animaux, de qualités physiques ou morales, répandus dans nos idiomes sous diverses for-

mes, se trouvent, sous toutes ces formes diverses, réunis, classés, expliqués avec leurs affinités, leurs contrastes, leurs racines primitives en sanscrit.

Tous ces rapprochements ayant été développés dans notre Parallèle des langues et dans les Grammaires comparées des savants philologues Bopp et Grimm, nous nous contenterons de résumer ici quelques principes d'étymologie générale qui pourront guider nos lecteurs dans l'étude simultanée du sanscrit et des principales langues de même famille. On sait qu'en étymologie les voyelles jouent un rôle secondaire, quoique leurs nuances primitives, aigüe, moyenne et grave, se détachent dans toutes les flexions. Quant aux consonnes, beaucoup plus importantes, leur transmission d'un idiome à un autre s'opère, dans la prononciation, soit par leur maintien pur et simple, soit par leur mutation de forte en faible ou en aspirée, dans les limites d'une même classe organique; les labiales correspondant aux labiales, les dentales aux dentales ainsi qu'aux cérébrales, les gutturales aux gutturales ainsi qu'aux palatales; les sifflantes, les nasales, les linguales, restant généralement intactes, sauf certaines mutations irrégulières qu'atteste la similitude de sens. Le tableau suivant appliqué, d'après notre classification, aux alphabets sanscrit, grec, latin, gothique et allemand, slavon et russe, peut suffire pour servir de guide dans les comparaisons ordinaires.

ALPHABET HARMONIQUE.

	SANCRIT [1].	GREC.	LATIN.	GOTHIQUE allemand.	SLAVON russe.
	—	—	—	—	—
voyelles et liquides.	a	α, ε, ο	a, e, u	a, e	a, e
	â	α, η, ω	a, o	(ä) o (ö)	ia, o
	i, î	ι	i	i (ie)	i
	ai (ê) âi	αι, ει, οι	æ, œ	ai (ei)	ie
	u, û	υ	u	u (ü)	u, y
	au (ô) âu	αυ, ευ, ου	au, eu	au (eu)	iu
	y	ι, ζ	j	j	ï
	v	F, ʾ	v	w	w
dentales et cérébrales	s, ṣ	σ, ʿ	s	s	s, š
	s	ς	s, r	s (r)	—
	n, ṇ	ν	n	n	n
	d, ḍ	δ, ζ	d	t (z)	d
	t, ṭ	τ	t	th, d	t, c
	dh, th	θ	d	d	d
	ḍh, ṭh	θ, τ	d	d	d

(1) Le zend, que nous n'avons pu placer ici, présente souvent la transition du sanscrit aux langues germaniques ou slavonnes. En réunissant dans une colonne les lettres communes au gothique et à l'allemand, nous distinguons par une parenthèse les concordances spécialement allemandes.

	SANSCRIT.	GREC.	LATIN.	GOTHIQUE allemand.	SLAVON russe.
	—	—	—	—	—
gutturales et palatales.	h	χ	h	g	z
	ç	κ	c	h	š, č
	ṅ, ñ	γ	n	n	n
	g, ǰ	γ	g	k, q	g, ž
	k, č	κ, π	c, q	h, (w)	k, č
	gh, kh	χ	g	g, (ch)	g, ch
	ǰh, čh	χ, σκ	c, sc	h, (sch)	ž, šč
labiales.	m	μ	m	m	m
	m	ν	m	—	—
	b	β	b	p	b
	p	π	p	f (v)	p
	bh, ph	φ	f	b	b
linguales.	ṙ, r̂	αρ, ερ, ορ	ar, er, or	ar (er)	er, el
	r	ρ	r	r	r
	l	λ	l	l	l

Nous ajoutons trois tableaux comparatifs, pris au hasard au milieu d'une foule d'autres qu'il serait facile d'établir. Ils comprennent la déclinaison d'un nom simple, la conjugaison du verbe substantif, et les désinences verbales s'étendant aux idiomes principaux du système indo-européen.

NOM SIMPLE.

NIÇ, nuit.

———

Singulier.

	NOMINATIF. VOCATIF.	ACCUSATIF.	GÉNITIF.	LOCATIF.	DATIF.	CAUSATIF.	ABLATIF.
Sansc.	nik	niça*m*	niça*s*	niçi	niçê	niçâ	niça*s*
Zend [1]	niks	ničem	ničô	niči	ničê	niča	ničat
Grec	νυξ	νυκτα	νυκτος	νυκτι		. . .	
Latin	nox	noctem	noctis	nocti		nocte	
Goth.	nahts	naht	nathais	nahtai		. . .	
Allem.	nacht	nacht	nachts	nacht		. . .	
Lith.	naktis	naktį	nakties	naktïe	nakčei	nakče	
Russe	noč'	noč'	noči	noči	noči	nočïu	

Pluriel.

	NOMINATIF. VOCATIF.	ACCUSATIF.	GÉNITIF.	LOCATIF.	DATIF.	CAUSATIF.	ABLATIF.
Sansc.	niça*s*	niça*s*	niçâ*m*	nikṣu	nigbhya*s*	nigbhi*s*	nigbhya*s*
Zend	ničô	ničô	ničâm	niksva	ničebyô	ničebis	ničebyô
Grec	νυκτες	νυκτας	νυκτων	νυξι		. . .	
Latin	noctes	noctes	noctium	noctibus		noctibus	
Goth.	nahteis	nahtins	nahtê	nahtim		. . .	
Allem.	nächte	nächte	nächte	nächten		. . .	
Lith.	naktys	naktis	nakčiu	naktisa	naktims	naktimis	
Russe	noči	noči	nočei	nočeh	nočem	noč'mi	

(1) L'exemple tiré du zend n'a pas d'autorité positive ; mais ses désinences sont justifiées par celles du mot *vâč*, voix, qui sont connues.

VERBE SUBSTANTIF.

AS, être.

Indicatif présent.

Sansc. [1]	asmi	asi	asti	sma*s*	stha	santi
Zend	ahmi	ahi	asti	hmahi	sta	henti
Grec	εἰμι	ἐσσι, ἐις	ἐστι	ἐσμεν	ἐστε	ἐντι, εἰσι
Latin	sum	es	est	sumus	estis	sunt
Goth.	im	is	ist	sijum	sijut	sind
Allem.	. . .	. . .	ist	sind	seyd	sind
Lith.	esmi	essi	esti	esme	este	esti
Russe	esm'	esi	est'	esmy	este	sut'

Subjonctif ou Optatif.

Sansc.	syâ*m*	syâ*s*	syât	syâma	syâta	syu*s*
Zend	ĥyâm	hyao	hyat	hyâma	hyata	hyan
Grec	εἰην	εἰης	εἰη	εἰημεν	εἰητε	εἰησαν
Latin	sim	sis	sit	simus	sitis	sint
Goth.	sijau	sijais	sijai	sijaima	sijaith	sijaina
Allem.	sey	seyest	sey	seyen	seyet	seyen

(1) Le verbe *as*, être, complète sa conjugaison, en sanscrit comme dans les langues européennes, par celle du verbe *bhû*, exister, grec φυω, latin *fuo*, allemand *bin*, anglais *be*, slavon *bieh*, celtique *bum*.

DÉSINENCES VERBALES.

—

Présent actif.

Sanscrit,	âmi	asi	ati	âmas	atha	anti
Zend,	âmi	ahi	aiti	âmahi	atha	enti
Perse,	amiy	ahy	atiy	amahy	ata	âtiy
Grec,	ω	εις	ει	ομεν	ετε	οντι, ουσι
Latin,	o	is	it	imus	itis	unt
Italien,	o	i	e	iamo	ete	ono
Espagnol,	o	es	e	emos	eis	en
Provençal,	i	es	e	em	etz	on
Français,	e	es	e	ons	ez	ent
Gothique,	a	is	ith	am	ith	and
Allemand,	e	est	et	en	et	en
Anglais,	—	est	's	—	—	—
Islandais,	a	ar	ar	um	id	a
Suédois,	er	er	er	e	en	a
Lithuanien,	u	i	a	ame	ate	a
Polonais,	am	aš	a	amy	acie	aią
Russe,	iu	eš'	et	em	ete	iut
Erse,	aim*	air*	aidh	amar*	thaoi*	aid
Gallois,	ûn	it	ai	em	ech	ent
Arménien,	ëm	ës	ê	ëmk	êk	ēn
Finlandais,	an	at	—	amme	atte	avat
Hongrois,	om, ok	sz	—	unk	tok	nak

La similitude de ces désinences, issues des trois principaux pronoms, s'étend non-seulement comme on le voit à toutes les langues indo-européennes, mais à l'ensemble du système japhétique, comprenant, outre les branches indienne, persane, grecque, romaine, germanique, slavonne et celtique, les branches tatare et finnoise, descendues du Caucase et de l'Oural. Et il suffit d'adjoindre aux pronoms *ma* ou *na*, moi, *tu* ou *su*, toi, *ta*, lui, le type *i*, lui, également indien, pour retrouver la même analogie dans les idiomes de famille sémitique ou chamitique; tant il est vrai que le pronom ou nom abstrait est un des débris les plus curieux et les plus persistants de cette langue primitive qui existe partout et nulle part, fractionnée comme elle l'est par l'élaboration des siècles, dont une des phases les plus brillantes se revêle à nous dans le sanscrit.

II.

POÉSIE LYRIQUE ET RELIGIEUSE.

Ce serait toutefois méconnaître les mérites réels du sanscrit que d'y chercher uniquement un miroir des formes originales et des affinités intimes de toutes nos langues européennes. Un intérêt plus puissant encore s'attache à sa littérature, à ces souvenirs intellectuels dont il est l'expression vivante et qui remontent au berceau de notre race, à son antique séjour en Orient. La civilisation indienne, dégénérée de nos jours en rites bizarres, et matérialisée sous de grossières idoles, est restée longtemps ignorée de ceux qui n'en ont vu que l'enveloppe; longtemps ces muets et effrayants symboles,

comme ceux de l'Egypte et de l'Assyrie, n'ont dû leur renommée mystérieuse qu'à la tradition d'autres peuples dont les ancêtres avaient pu entrevoir les dogmes d'une sagesse oubliée. Mais voici qu'au moment où l'Egypte, ressuscitée par le génie moderne, revèle les énigmes inscrites sur ses monuments gigantesques ; où la Perse déploie à nos yeux l'austère législation des mages ; où l'Assyrie renaît de ses cendres pour confirmer les oracles bibliques ; où la Chine, si longtemps inconnue dans sa marche uniforme mais féconde, nous éclaire du fond de l'Asie sur les procédés de tous les arts, l'Inde leur brillante rivale entonne ses chants sacrés, et retrace dans ses poèmes enthousiastes des croyances, des légendes, des sentiments pleins de délicatesse et d'éclat, qui, se dégageant des ténèbres accumulées par la superstition, joignent à la naïveté des premiers âges les élans d'une vertu toute chrétienne. Sa littérature, qui embrasse trente siècles, s'épure à mesure qu'elle remonte vers son origine vénérable, vers cette riche et primitive poésie, lyrique dans les Védas, didactique dans le Manavaçâstra, héroïque et souvent dramatique dans le Râmâyana et le Mahâbhârata.

A ces quatre colosses littéraires, sur lesquels sont gravées à grands traits les phases fondamentales de la civilisation indienne, comme celle des anciens Grecs respirait dans les hymnes d'Orphée, dans les lois de

Minos, dans les poèmes d'Homère et d'Hésiode, se rattachent d'anciens recueils de fables, disséminés plus tard dans tout l'Orient; puis une série de poèmes légendaires formant un immense cycle épique; puis des traités philosophiques d'une subtilité infinie; puis des drames gracieux et animés, des élégies, des pastorales, des ouvrages didactiques abordant toutes les sciences. Parmi ces œuvres innombrables, nécessairement trop étendues, trop vagues, trop diffuses, malgré le mérite des détails, pour notre goût européen, considérons seulement les premières qui servent de base et de modèle aux autres, heureux si cette rapide esquisse peut en faire apprécier la valeur.

Les Védas, antiques chants religieux des Aryas [1] pasteurs et nomades, quand, des cîmes du Bolor et de l'Himalaya, côtoyant les rives de l'Indus, ils descendaient vers les plaines tropicales, vers ces forêts impérissables qu'ils devaient conquérir et féconder, respirent l'enthousiasme naïf et la crainte instinctive d'un peuple enfant, sans cesse en lutte contre une nature puissante

(1) Le mot sanscrit *vêdas,* science, correspond au grec ἐιδω, au latin *video*, à l'allemand *wissen*. Le mot *aryas*, noble, brave, ἀρειος, désignait les ancêtres des Indiens et des Perses, lorsqu'ils quittèrent le plateau du Bolor, séjour primitif de la race blanche, pour refouler à l'est et au sud les tribus de race jaune et de race noire, dont les migrations durent précéder les leurs. Le centre du plateau porte le nom de Pamir, (Upaméru des Indiens) que tous les peuples de l'Asie regardent comme le dôme du monde. — Voir les *Études sur le langage*, par M. Renan, Paris 1856.

qui l'éblouit de sa splendeur. Aussi l'adoration des astres, des éléments et des saisons, emblêmes d'un Dieu dont l'essence leur échappe, forme-t-elle toute leur mythologie, vaporeuse et mobile comme les grands phénomènes qui sans cesse frappaient leurs regards. Le soleil, la lune l'aube et l'aurore, le feu, l'eau, la terre et l'air, reçoivent tour à tour leurs hommages, offerts sur des autels rustiques où coule le lait onctueux des troupeaux, à la voix des Rishis ou sages, patriarches et pontifes respectés. En butte aux impressions profondes qu'excitent en eux les merveilles de chaque jour et les périls d'une guerre incessante contre des animaux féroces, des peuples ennemis, des fléaux destructeurs, leur imagination exaltée personnifie les objets de leur culte et les invoque sous le nom collectif de Dévas, génies de lumière [1]; nom adopté de temps immémorial par les Celtes, les Grecs, les Romains, pour désigner l'Être suprême ou ses manifestations bienfaisantes; pendant que les Slaves dans le mot Bog, les Germains dans le mot Guth, semblent s'être inspirés des Perses, jadis limitrophes des Indiens dans le pays d'Arie, l'Arménie primitive [2]. Le culte

(1) En sanscrit *div* ou *dyaus* signifie ciel, *divas*, lumière, *dêvas*, dieu, génie du ciel, mots dans lesquels on reconnaît le grec δις, δαος, ζευς, le latin *deus*, le celtique *duw*, le lithuanien *diewas*.

(2) Le mot slavon *bog* se retrouve dans le sanscrit *bhagas*, destin, *bhagavan*, bienheureux, ainsi que dans le perse *bagas*, divinité. Le zend *khoda*, dieu,

primitif de ces deux peuples était extérieurement le même, ainsi que l'atteste Hérodote quand il dit, qu'au sommet des montagnes, les ancêtres des Perses adoraient Dieu dans le soleil, la lune, la terre, le feu, l'eau et les vents. Mais l'antagonisme de nations, de plus en plus distinctes de séjour et de mœurs, se manifesta de bonne heure par l'adoption de dogmes différents et de termes opposés pour désigner ces dogmes, plus austères chez les Perses, plus brillants, plus fantastiques chez les Indiens [1]. D'un coté le magisme, fondé d'abord en Bactriane vingt siècles peut-être avant notre ère, et s'étendant progressivement sur la Médie et l'Assyrie, où il se mêle au sabéisme ; de l'autre le védisme, né aux bords de l'Indus, et frayant la voie au brahmanisme sur le riche territoire du Gange; religions qui dès leur origine et malgré leur culte uniforme, portent l'empreinte d'une scission profonde et d'une ardente rivalité nationale, présage lointain des luttes terribles que devaient exciter plus tard les réformes salutaires mais violentes du dernier Zoroastre et du dernier Buddha.

expliquerait également le mot germanique *guth*, s'il n'était plus rapproché encore du sanscrit *çuddhas*, pur.

(1) Les *dêvas* ou dieux des Védas deviennent les *devs* ou démons du magisme, qui adopte pour dieux les *bagas* ou destins. *Ahura* dieu suprême des Perses, est en sanscrit *asuras,* le titan; *bal,* dieu suprême des Assyriens, est en sanscrit *balas*, le géant. Les *magas* des Perses sont des sages, les *mâyas* des Indiens des jongleurs. — Voir à ce sujet le *Zendavesta* d'Anquetil, et le *Yaçna* de Burnouf.

Les hymnes antiques de l'Inde, remontant à l'âge pastoral, plus de quinze siècles avant notre ère, ont été conservés intacts et transmis religieusement d'âge en âge sous le nom de Védas, science suprême, dans quatre volumes sacrés, et surtout dans le Rig-véda, livre des louanges, dont les trois autres, le Yajur, le Sâma, l'Atharvan (plus récent), ne sont que le développement progressif, appliqué aux rites des sacrifices, aux chants religieux, aux cérémonies liturgiques. Les hymnes en vers du Rig-véda, prières traditionnelles des familles de pasteurs sous l'inspiration de leurs chefs, s'adressent aux génies tutélaires : Indra, le ciel, Agnis, le feu, Vâyus, l'air, Varuna, l'eau, Sûrya, le soleil, Chandra, la lune, Prethvî, la terre, Ushâ, l'aurore, Niçâ, la nuit, Açvinos, les crépuscules. Répartis en huit ou en dix livres contenant un millier de prières, ils portent encore les noms des chantres qui les premiers en conçurent la pensée, et qui devinrent ainsi des saints vénérés à travers tous les âges [1].

Peu de mythes se rattachent à la poésie védique, qui toute d'inspiration et d'enthousiasme, tantôt souriante comme l'aurore ou méditative comme le soir, tantôt mélodieuse et limpide comme le ruisseau qui baigne la

(1) Les noms d'Atris, d'Angira, de Vaçistha, de Viçvâmitra, de Kanva, de Kutsa, auteurs des principaux hymnes et tiges de familles sacerdotales, sont considérés comme sacrés dans toute la littérature indienne.

prairie, tantôt abrupte, impétueuse comme les flammes lancées dans la forêt, reflète les accidents de chaque jour et les impressions de chaque âme, sans chercher des images factices ou de subtiles allégories.

Toutefois la tendance naturelle des Indiens vers le merveilleux, jointe au vague souvenir des vérités premières, leur fait abstraire dès lors certaines causes générales, certains grands phénomènes dont l'influence les frappe et les tient en éveil. C'est ainsi que le feu personnifié est sans cesse invoqué comme sacrificateur, enveloppant l'offrande de ses ardents rayons pour la présenter aux autres dieux; que l'eau et l'air personnifiés purifient les corps et les âmes; que le soleil sur son char de lumière est traîné par sept chevaux fauves, nombre traditionnel consacré par la Genèse, mesure réelle de l'activité humaine équivalant à une phase de la lune. C'est ainsi que l'origine de l'homme est spiritualisée dans Manus, type de l'intelligence; et que, par un souvenir plus remarquable encore, Indra, génie du ciel et du tonnerre, représenté comme roi de la nature, foudroie le sombre nuage qui tient les eaux captives et pèse sur la terre infertile, nuage qui s'appelle Ahis, serpent [1]. Ainsi la lutte des lumières et des ténèbres, de l'abondance et de la

(1) Ahis le serpent, Vretra le tortueux, Bala le violent, sans cesse opposés à Indra le bienfaiteur suprême.

stérilité, du bien et du mal au physique comme au moral, représentée au début de la Bible sous l'image du serpent tentateur que vaincra un jour le Messie, et diversement reproduite dans toute l'antiquité païenne, rencontre un écho fidèle, un souvenir primordial dans l'Inde. D'autres mythes non moins expressifs pourraient être signalés dans les Védas, et surtout dans les Védangas, poétiques commentaires de ces hymnes; mais nous ne nous étendrons pas sur ce sujet, développé d'une manière supérieure dans plusieurs ouvrages spéciaux dont se sont enrichies les lettres orientales [1].

On pourra remarquer surtout dans les recueils qui contiennent le Rig-véda complet, divisé en huit livres et en chapitres, les hymnes à Agnis, livre I, chapitre 1 (1); V, 2 (9); — à Indra, I, 1 (9); 2 (9); 2 (13); II, 6 (4); — au soleil, I, 2 (4); 8 (3); — à l'aurore, I, 4 (2); 8 (1); — à l'âme, VIII, 1 (13); — au dieu créateur, VIII, 7 (2); 7 (9); 7 (11). Contentons-nous de citer quelques traits qui montrent la candeur naïve et l'imagination puissante de ce peuple de pâtres, de chasseurs, de no-

(1) *Notice sur les Védas* par Colebrooke. — *Rig-véda*, liber primus, texte et traduction par Rosen 1838. — *Etudes sur le Rig-véda*, par F. Nève, 1842. — *Rig-véda*, traduction par Langlois, 1848-51. — *Rig-véda*, translated by H. Wilson, 1850. — *Rig-véda*, texte et traduction, par Max Muller, 1850-58. — *Analyse du Rig-véda*, par M. Barthélemy Saint-Hilaire, 1853. — *Etude sur l'idiome des Védas*, par M. A. Regnier, 1855. — Divers travaux sur les autres Védas, par Stevenson, Poley, Weber.

mades armés, frayant laborieusement leur route à travers ces forêts immenses qu'il fallait conquérir et féconder, et chaque jour retrempant leur courage dans les splendeurs de la nature.

HYMNE A L'AURORE.

« Elle est venue cette lumière, la meilleure des lumières, répandant partout sa splendeur ; la Nuit, fille aussi du Soleil, a ouvert son sein pour faire naître l'Aurore.

« La fille du jour s'élance étincelante de blancheur où la Nuit sombre a préparé sa route ; unies par leur naissance, immortelles, successives, toutes deux parcourent le ciel en variant leurs couleurs.

« La voie infinie des deux sœurs est la même ; elles la parcourent instruites par le dieu lumineux ; jamais elles ne se heurtent, jamais elles ne s'arrêtent, la Nuit et l'Aurore, unies de cœur, quoique d'apparence opposée...

« La fille du jour se montre à nos regards, éclatante, secourable, gracieuse, dominatrice des trésors de la terre. Aurore, sois aujourd'hui favorable à ces lieux !

« Elle suit la voie des Aurores précédentes ; elle précède celles qui se suivront toujours, elles dont l'éclat réveille tout ce qui vit, et ranime même ce qui est mort...

« Ils ont passé ici-bas les mortels qui virent jadis briller l'Aurore ; c'est pour nous qu'elle luit maintenant ; et d'autres passeront en la saluant aussi dans les heures futures du matin ! »

(Rig-véda I, 8 (1).

HYMNE AU SOLEIL.

« Déjà vers les hauteurs du ciel les rayons annoncent le Soleil, voyant tout et visible à tous ; et au loin, semblables à des voleurs,

les astres fuient ses regards lumineux. Ses rayons qui jaillissent éclairent les créatures, en resplendissant comme des flammes.

« Pénétrant, accessible à tous, tu crées la lumière, ô Soleil, et tu l'étends sur l'atmosphère immense ; tu te lèves devant la foule des dieux, devant les hommes, à la face du ciel.

« De ces regards de feu que tu lances sur la terre qu'habitent les humains, dieu protecteur, tu produis dans le ciel et le jour et la nuit, toi qui connais les êtres !

« Sept cavales fauves te portent sur ton char ; dieu à la chevelure rayonnante, aux regards flamboyants, tu attèles tes sept cavales de couleur pure, et sous tes rênes elles font voler ton char.

« Nous qui voyons la lumière toujours supérieure aux ténèbres, nous invoquons le Soleil étincelant, la lumière divine par excellence. »

(Rig-véda I, 2 (4).

Tel est le ton général de ces hymnes qui peignent en traits expressifs les grands phénomènes de la nature, et les sensations qu'ils produisent dans l'âme impressionnable de leurs adorateurs, dont les luttes, les craintes, les espérances se réflètent ainsi de jour en jour sous l'inspiration dominante d'un chef de famille vénéré. Toutefois dans ces flottants symboles l'esprit méditatif des sages discernait une pensée plus haute, celle d'un Être invisible et suprême, pensée qui se dégage peu à peu de ses voiles dans la longue série du Rig-véda, et qui éclate enfin au dernier livre dans plusieurs hymnes admirables que nous citerons dans notre VII[e] chapitre, consacré

spécialement à l'examen des doctrines religieuses des Indiens.

Limité par les bornes de ce travail nous nous contentons de ces indications, sachant que des savants distingués explorent activement cette mine féconde, si riche en enseignements sur les croyances, les mœurs, la poésie, la langue même de l'Inde primitive. Car la langue des Védas, fondement du sanscrit, comme le zend est le fondement du persique, offre dans sa jeunesse vigoureuse beaucoup d'aspérités et de hardiesses qui ne se sont assouplies que plus tard. Les vers lyriques qui constituent les hymnes ne présentent guère de mètre régulier, et suivent, comme les Psaumes des Hébreux, fruits d'une inspiration plus haute, les modulations musicales d'une voix enthousiaste et amie. C'est la poésie spontanée telle qu'elle se manifeste chez les nations naissantes appelées à un grand avenir, et telle que les Indiens le conçurent comme expression de leurs longs labeurs, de leur apiration instinctive vers un état social plus stable, vers un culte plus régulier, qui se réalisa dans la période suivante sur les rives fertilisées du Gange.

Le monument de cette période prospère de civilisation pacifique, où l'Inde constituée en royaumes vit s'élever des villes opulentes et fleurir des états policés, est le Manava-çâstra ou Code de Manus, nom caractéristique

donné au premier homme ou plutôt à l'intelligence divine revélée dans l'humanité [1]. Ses auteurs réels furent les brahmanes ou prêtres descendant des chantres primitifs, dont la famille la plus puissante reconnaissait pour chef l'antique Bhregus ; la date de sa première rédaction remonte à environ douze siècles avant notre ère. Dans ce Code, composé de douze livres, se déroule en sentences métriques un système de législation religieuse, morale et politique si précis, si complet, si vivace qu'il est encore, après tant d'invasions et de révolutions de tout genre, la base de la nationalité indienne qui y puise son esprit et sa force [2]. Appuyé, par une transition habile, sur les dogmes élémentaires des trois premiers Védas, qu'il commente, qu'il étend, qu'il modifie sans cesse, tout en les proclamant immuables, le Manava transforme dès son début la société indienne, jadis libre et égale, en une théocratie inflexible, ayant pour tête la caste des brahmanes, pour bras celle des guerriers, pour corps celle des cultivateurs, pour pieds celle des peuples conquis

(1) Le mot sanscrit *manas* (grec μενος, latin *mens*, exprime l'intelligence ; le mot sanscrit *manus*, (celtique *mon*, allemand *man*) exprime l'être intelligent, type de l'humanité, d'où sont nés les *mânuşas*, humains.

(2) *Le Manava-dharma-çâstra*, a été traduit en anglais par W. Jones (Calcutta 1794) ; publié avec texte par Haughton (Londres 1825) ; traduit en français par Loiseleur Deslongchamps (Paris 1830) et compris dans les *Livres sacrés de l'Orient*, par M. Pauthier (Paris, 1840).

dont il fait des serviteurs utiles. C'est ce qui ressort du premier livre à la suite du magnifique passage où Brahm, l'âme suprême, opère la création.

« Cet univers n'était que ténèbres, increéé, informe, invisible, inconnu, et comme plongé dans un profond sommeil. Alors le Dieu existant par lui-même, impénétrable et pénétrant toutes choses, réunissant les éléments vitaux, dissipa soudain les ténèbres. L'Etre spirituel, infini, incompréhensible, éternel, principe mystérieux de toute créature, se révéla dans sa splendeur [1]. »

(Man. I, stances 5 à 7.)

Aussitôt se développe l'immense série des êtres. Dans l'eau, première substance, apparaît un œuf lumineux lequel, se divisant, forme le ciel et la terre, et l'air qui les sépare, puis le feu et la mer. Sur les cinq éléments domine l'intelligence qui produit la conscience de chaque être distinct ; et de la combinaison de ces principes matériels et immatériels, dans des proportions différentes, surgit toute la nature visible, les astres et les vents, les fleuves et les montagnes, les lacs et les vallées, les dieux et les génies, et les tendances bonnes ou mauvaises qui animeront les créatures, à la tête desquelles apparaissent les types des quatre castes indiennes. Puis, Brahm rentrant dans son repos, la création se

(1) *Svayambhûs udbabhâu*, αὐτοφυης ἐξεφανε, dit le texte sanscrit dans cet exorde sublime qui rappelle celui de la Genèse : ἐιπεν δ Θεος γενηθητο φως, και ἐγενετο φως.

continue sous le souffle inspiré de Manus, son premier-né, prédécesseur de six autres Manavas, père des dix Maharshis ou grands sages, de qui naissent toutes les classes de créatures : les hommes, les animaux, les plantes, les minéraux ; êtres qui, dans le cours des siècles, sont tous subordonnés aux Manavas, dépositaires de la puissance divine dans chaque révolution de l'univers. Car on sait à quels chiffres énormes s'élève dans ce poème l'âge supposé des mondes que produit ou efface tour à tour le réveil ou le sommeil de Brahm. Sept fois quatre âges ont paru sur la terre depuis que cet univers existe, et nous vivons dans le quatrième, dans le sombre Kaliyuga, âge de fer, lequel a été précédé d'un déluge attesté par la tradition indienne, déluge auquel ne survécut que le septième Manus, fils du soleil [1]. Ce fut lui qui repeupla la terre, et c'est pour sa postérité que sont écrites ces lois austères qui imposent le sacrifice à toute phase de la vie, à toute classe de la société.

Aussi voit-on, dans les livres suivants, se dérouler une foule d'observances, de pratiques, de devoirs spéciaux

(1) Le nom de ce patriarche est cité sans commentaire dans le Manavaçâstra ; mais l'antique tradition de ce grand cataclysme, qui, d'après les Indiens eux-mêmes, remonterait à 3,100 avant notre ère, se retrouve dans le Mahâbhârata (*Manûs diluvium*, par Bopp, Berlin 1829.) Il est curieux de constater les analogies et les différences entre ce récit et le récit biblique ; c'est ce que nous verrons au chapitre V, dans l'analyse du Mahâbhârata.

imposés aux hommes de chaque caste, aux brahmanes pour leur éducation, leur mariage, la direction de leur famille, la répression des sens et la vie ascétique; aux guerriers pour l'exercice du pouvoir et la juste application des lois; aux cultivateurs et aux commerçants pour la conduite des affaires; aux artisants et aux serviteurs pour leurs charges respectives. Puis viennent les règlements relatifs aux castes mélangées ou impures, aux temps de détresse et de calamité, aux pénitences et aux expiations. Puis enfin apparaît au douzième livre, comme sanction morale de tout l'ouvrage, la définition des trois états de l'âme, correspondant aux trois natures, divine, humaine, animale, et conduisant au paradis ou à l'enfer pendant l'intervalle de chaque vie, responsable d'une vie antérieure, jusqu'à ce que l'âme régénérée parvienne à la béatitude suprême par son absorption dans le Dieu immuable.

« Tout acte de la pensée, de la parole ou du mouvement porte, selon sa nature, un fruit bon ou mauvais; des actions des hommes résultent leurs conditions diverses, supérieure, moyenne, inférieure.

« L'âme est susceptible de trois qualités, lucidité, passion, obscurité; désir du bien, de l'utile, du sensuel. C'est douée d'une de ces qualités que l'âme reste attachée aux substances corporelles...

« Les âmes qu'éclaire la lucidité parviennent à la nature divine, celles qu'agite la passion restent dans la condition humaine, celles

que couvre l'obscurité sont ravalées à l'état de brutes; telles sont les trois sortes de transmigrations, qui admettent chacune trois degrés...

« L'âme suprême résume tous les dieux, c'est sur elle que repose l'univers; c'est en elle que s'accomplissent tous les actes, des êtres vivants...

« Représentez-vous le grand Être comme le souverain de toutes choses, plus subtil qu'un atôme, plus éclatant que l'or, concevable seulement dans le sommeil de la méditation la plus profonde. Les uns l'appellent Agnis, le feu; d'autres Manus, l'esprit créateur; ceux-ci Indra, le roi du ciel, ceux-là Prâna, le souffle vivifiant; d'autres enfin Brahm, l'éternel.

« C'est lui qui, enveloppant tous les êtres dans les cinq éléments corporels, leur faît subir la rotation constante de la naissance, de l'accroissement, de la dissolution. Ainsi l'homme pieux qui reconnait en lui-même l'âme suprême présente dans toutes les créatures, se montrant juste envers chacune, parvient à la béatitude finale par son absorption dans l'Éternel. »

(Man. XII, st. 3-125.)

Tel est ce vaste système de législation sacerdotale qui impose et inculque ses devoirs avec une rigueur inflexible, qui embrasse et étreint la société entière et la façonne sur un moule absolu, dont la structure solide a résisté aux siècles. Relevant ses pratiques minutieuses par des préceptes pleins de sagesse, tempérant ses exclusions injustes par de vives et touchantes espérances, il a fondé la loi religieuse de l'Inde sur l'abaissement des nations ennemies, opposant aux Aryas, honorables, les Dasyus ou Mléchas, barbares, nom collectif sous lequel il com-

prend, avec six autres peuples dont l'assimilation est douteuse, les Kambojas, les Paradas, les Pahlavas, les Chinas, peuples du Camboje, de la Perse, de la Parthide, de la Chine ; puis les Çakas, Saces ou Scythes, et les Yavanas, Ioniens ou Hellènes [1]. Par cet isolement superbe prescrit à une nation sédentaire, qui trouvait en elle-même, dans sa nature contemplative et dans les biens qui l'entouraient, toutes les ressources d'une vie facile avec les pompes du culte et les prestiges du pouvoir, le Manava s'est conservé intact, respecté, servilement obéi dans ses lois les plus rigoureuses au sein même des passions rivales qui bientôt, dans l'âge héroïque, substituèrent à l'unité sévère d'une cosmogonie traditionnelle les mythes discordants et mobiles de l'immense panthéon indien.

Cette période poétique et guerrière, de dix siècles au moins avant notre ère, est caractérisée, comme on le sait, par les deux célèbres épopées du Râmâyana et du Mahâbhârata, autrement Râmaïde et Bhâratide [2], qui résument tout l'héroïsme indien ; car les Purânas qui les

(1) *Man. X. st.* 43, 44. Ce mot qu'on rencontre partout, sous la forme de Yavanas dans l'Inde, de Yamna en Assyrie, de Yuni en Egypte, de Ιωνες dans l'Asie mineure et la Grèce, est sans contredit la dénomination primitive de cette branche illustre de la famille humaine dont le père fut, selon la Bible, Javan un des fils de Japhet, selon Hésiode, Προμηθευς le sage, fils de Ιαπετος le titan.

(2) Ce sont les dénominations, que plus tard, nous adopterons pour ces

suivent, dans leur emphase allégorique, abaissent bien plus qu'ils n'élèvent la sphère des caractères et des actions.

Ce sont ces deux grandes épopées, composées presque immédiatement après les évènements qu'elles signalent, dans l'élan d'un pieux enthousiasme et d'une patriotique ardeur, qui réflètent, comme des miroirs fidèles, la civilisation politique et morale de l'Inde militante et victorieuse, parvenue à sa maturité. Nous la voyons partagée, comme la Grèce, en un grand nombre de royaumes dont les souverains s'honorent de descendre de deux dynasties primitives, celle du soleil et celle de la lune, dont les chefs furent Manus et Budha. Ainsi ces deux noms rivaux, ces deux emblêmes d'intelligence et de raison, qui plus tard devaient se partager tout l'empire religieux de l'Orient, sont consacrés par l'Inde ancienne au début même de son histoire [1]. L'agriculture, l'industrie, les arts de la paix et de la guerre, brillent d'un vif éclat dans ces antiques légendes, comme dans l'Iliade et l'Odyssée ; mais les grands phénomènes de la nature, hautes montagnes, forêts impénétrables, fleuves

deux poëmes, en nous fondant sur des motifs que nous soumettrons à nos lecteurs.

(1) C'est en effet le sens de ces deux noms, l'un dérivé du verbe *man*, penser, d'où le latin *mens*, la Menesva italique et la Minerve des Romains ; l'autre du verbe *budh*, concevoir, d'où le grec πυθω, la Pythie hellénique et l'Apollon Pythien des Grecs.

impétueux, animaux dévorants, y jouent un rôle beaucoup plus absolu. Pour conjurer ces dangers matériels, auxquels se joignent tous ceux qu'enfantent l'imagination ou les passions rivales, la force physique de l'homme est impuissante, il a recours à la prière, au jeûne, à la pénitence, à l'ardente invocation des dieux qui seuls peuvent assurer sa vie dans le monde présent et à venir. De là tous ces anachorètes retirés dans des ermitages qu'ils sanctifient par leurs austérités; de là l'influence des brahmanes sur les guerriers qu'ils guident de leurs conseils, auxquel ils donnent des armes enchantées et des vertus secrètes qui les exaltent; de là le formalisme indien opposé à l'indépendance grecque, si toutefois on peut appeler formalisme cette aspiration constante de l'âme humaine à gagner la faveur des dieux par les œuvres autant que par la foi; foi sincère, mais trop souvent aveugle et absurde dans ses complications. Ces légendes si bizarres dans leur ensemble aux yeux d'une saine philosophie, et cependant si curieuses en elles-mêmes au point de vue historique et littéraire, sont évidemment nées sous l'influence de plusieurs sectes opposées, qui, placées dans des régions diverses, élaborèrent chacune leurs croyances, Peut-être se sont-elles combattues dans plus d'une rencontre hostile; mais enfin, rapprochées par les brahmanes jaloux de l'autorité séculaire

que menaçait de leur ravir la divergence des opinions, elles ont formé ce compromis étrange et politiquement si habile qui constitue chez les Indiens la mythologie héroïque.

Le Manava lui sert de base et les Védas de sanction vénérée ; mais quels capricieux commentaires et quelles divagations étonnantes n'ajoute-t-elle pas, dans tous ses mythes, à l'austérité des premiers dogmes! Les Védas ne connaissaient que les génies des éléments, manifestations fugitives, vaporeuses, d'un pouvoir invisible, inconnu. Le Manava, proclamant l'existence d'un principe éternel et unique, faisait naître du souffle de Brahm des légions de créatures de tout ordre, préposées aux forces de la nature dans leurs évolutions successives, et contribuant par tous leurs actes au perfectionnement de l'âme humaine, but final de la création. La mythologie héroïque admet tous ces génies, mais les matérialise sous des formes corporelles, établissant la distinction des sexes d'où résultent des dynasties célestes, rivales d'intelligence et de grandeur.

Ainsi les anciens patriarches, premiers nés de l'Esprit immuable et types des forces cosmogoniques, sont sortis de leur contemplation pour produire des êtres puissants, Kaçyapa, l'un d'eux, emblême du ciel, a eu de deux épouses Ditis et Aditis, les Daityas et les Dévas, c'est-à-

dire les titans et les dieux [1]. La lutte de ces deux races ennemies, dont la seconde a vaincu la première, comme dans la cosmogonie grecque, dure depuis le commencement des siècles et produit d'incessantes catastrophes sous l'œil impassible de Brahm qui les domine de sa vertu suprême. Ils remplissent de cette lutte les trois mondes, la terre, l'atmosphère, l'empyrée, où règnent les génies védiques, et d'abord les gardiens du monde : Indra ou Çakra, l'éther ; Agnis, le feu ; Varuna, l'eau ; Vâyus, l'air ; Kuvéra, la richesse ; Içana la fécondité ; Nairritis, la stérilité ; Yama ou Dharma, la mort et la justice finale [2]. Une influence toujours heureuse fait bénir les quatre premiers qui président aux régions prospères de l'orient et de l'occident, tandis qu'un pouvoir mystérieux, menaçant, fait redouter les quatre autres, préposés aux climats extrêmes du nord et du midi. Aussi est-ce aux premiers que se rattachent, dans la mythologie indienne, les divinités lumineuses Sûrya ou Mitra, le

(1) Le mot *ditis* correspond au grec τιτεα, et signifie nourricière, mère terrestre ; les *daityas* ou τιτηνες sont les fils de la terre. Le mot *aditis*, de même origine, s'en distingue par son préfixe qui marque opposition ; c'est la mère supérieure, la région éthérée ; les *dêvas* ou θεοι sont les fils du ciel. Les dieux portent aussi en sanscrit le nom de *suras*, lumineux, opposé à celui des titans, *asuras*, privés de lumière.

(2) Le nom sanscrit *indras* signifie souverain. Ce dieu armé de la foudre, a pour épouse *sachî*, l'harmonie. Quant au nom *agnis*, il est identique au latin *ignis*, comme *vâyus* à l'allemand *wehen*, et *varunas* au grec οὐρανος, voûte, soit du ciel soit de l'eau.

soleil, Chandra ou Soma, la lune [1], les Adityas, génies solaires, les Vasavas, génies terrestres, les Açvinos, crépuscules, les Marutas, vents; puis, dans l'ordre intellectuel, les Rishis ou sages, les Siddhas ou saints, les Pitris ou mânes, les Apsarâs, nymphes célestes, les Gandharvas, chantres sacrés, les Suparnas, oiseaux divins; pendant que le cortège des autres se compose des Rudras, tempêtes, des Yaxas, gnomes, des Kinnaras, singes, des Grâhas, serpents, des Nâgas, dragons, des Ganas, larves, des Pisâchas, vampires, des Raxasas, géants, auxiliaires habituels, non des dieux bienfaisants, mais des cruels Daityas ou Dânavas, titans, qui du fond de leurs sombres abimes s'élancent à chaque instant pour attaquer le ciel. A cet antagonisme incessant se lie étroitement la destinée humaine, soumise ainsi à des fluctuations violentes auxquelles il lui faudrait fatalement succomber, sans l'alliance mystique de trois grands dieux, doués de forces opposées, création, conservation, dissolution, sur laquelle repose l'équilibre des mondes.

C'est ici la doctrine nouvelle, inconnue au système

(1) Ce nom *sûryas* se retrouve dans le grec σειριοσ, le latin *sol*; le nom *chandras* correspond au latin *candor*. Mais d'autres noms appliqués aux éléments et aux astres ont des rapports bien plus intimes encore avec les langues européennes. Voir notre *Paralèlle des langues*, pages 147-155. — Les génies des cinq planètes, en commençant par la plus éloignée du soleil, sont en indien Çana, Gurus, Lohita, Çukra, Budha. Les Indiens distinguent aussi parmi les étoiles fixes vingt-huit astérismes lunaires.

primitif, que l'habileté des brahmanes a su tirer des luttes religieuses qui ont dû remplir l'intervalle des deux périodes sacerdotale et héroïque. Aux tribus de race jaune du nord et du midi, sans cesse en guerre contre les bêtes féroces, contre les éléments déchaînés, le dieu de la nature apparaissait sans doute sous une forme menaçante et terrible que leur imagination exaltée avait personnifiée dans Çiva, sombre génie de destruction et de régénération violente. Aux tribus du centre, au contraire, agricoles et industrielles, la nature riante et fertile inspirait le type de Vishnus, génie de conservation et d'activité prospère, image de la providence céleste révélée à l'humanité. L'un et l'autre de ces emblêmes, puisés dans des traditions populaires, d'abord vagues, puis vivaces et puissantes, exigeait un culte plus direct, plus immédiat, que le créateur immuable qu'avaient adoré les brahmanes [1]. Aux progrès menaçants de ces deux sectes se joignit sans doute, dès cette époque, l'apparition plus menaçante encore de la philosophie religieuse qui, inaugurée par Kapila, prenant pour guide la raison absolue, prêchait l'abolition des rites et le nivellement des castes. Ce fut alors qu'à la voix de ses prêtres, Brahmâ, sortant

(1) Les noms de Çiva et de Vishnus n'apparaissent chacun qu'une seule fois et d'une manière accessoire dans le Manava-çâstra, le premier parmi les Rudras, génies de l'air, le second parmi les Âdityas, génies des phases solaires. *Man.* XI, st. 221 ; XII. st. 121.

de son repos, s'allia dans une mythologie nouvelle à Vishnus et Çiva, émules de sa puissance, et qu'une triade suprême résuma les énergies divines. Ce fut alors aussi que des épouses célestes furent données aux dieux supérieurs qui, avec les huit génies des éléments et les génies des deux grands astres, formèrent probablement ce nombre treize, consacré dans tous les rituels [1].

Toutefois les légendes des trois dieux supérieurs réunis en tête des prières sous la formule mystique de *aum* [2], s'élaborèrent d'une manière distincte et trop souvent inconciliable dans les rêves fantastiques des Purânas. D'abord Brahmâ Prajapatis, le créateur, né de l'œuf d'or, source première de toute existence, apparut avec quatre visages tournés vers les points cardinaux; il eut pour épouse Mâyâ ou Sarasvatî, l'illusion, la manifestation du monde visible; pour fils les dix patriarches, pour descendants les dieux des éléments, pour ministre l'architecte divin, pour messager le cygne aux blanches ailes.

(1) Brahmâ est appelé *tridaça-çrêsthas*, le chef des treize, Râm. VI, ch. 102.

(2) Ce mot dans les trois lettres duquel le polythéisme indien a vu le monogramme de ses trois dieux, A (pour Çiv*a*) U (pour Vishn*u*) M (pour Brah*m*). n'est appliqué dans le Manava qu'au seul dieu immatériel. (*Man.* II, st. 74, 76.) que l'on désigne aussi par le pronom neutre *tat*, lui, l'inconnu, Or ce même sens ce retrouvera dans *aum*, si l'on veut y reconnaître le neutre du pronom *avo*, lui, conservé dans le zend *aom*, mais tombé en désuétude dans le sanscrit, où ce terme obscur s'est voilé sous une forme mystique et sacrée. Un nom d'une portée plus haute donné par les Indiens à la divinité, et qui seul nous paraît digne d'elle, est *sân*, celui qui est ; c'est le Jéhova des Hébreux.

Çiva, type de la nature brute dans sa naissance et sa dissolution, assuma des attributs divers, mais toujours expressifs et imposants; soit que, sous les noms de Mahâdéva et d'Içvara, génie de fécondité et de jouissance, il ait pour pour épouse Bhavanî ou Içî, pour cortége le taureau et la chèvre des montagnes; soit que sous ceux de Kâla et de Hara, représentant le temps et ses fléaux, il s'allie à Kâlis ou Durgâ, la déesse implacable, et qu'armé de son disque et ceint d'un collier de crânes, il prenne pour satellites le tigre et le serpent, et pour ministres les larves et les tempêtes. Ses fils sont Skanda le guerrier et Ganéça le sage, dont le paon et l'éléphant sont les emblêmes. Chacune de ses apparitions dans le monde correspond à quelque catastrophe du globe ou de l'humanité.

Vishnus Narâyana ou Bhagavan est au contraire le dieu réparateur, aux attributs prospères, au cortége secourable. C'est le lotus, le saphir, la conque marine, le cercle étoilé; c'est l'homme-aigle, son messager, adversaire du serpent venimeux; c'est la foule des Gopis, nymphes bergères, et surtout son épouse Çris ou Laxmî, grâce et beauté parfaite, près de laquelle se tient Kâma, l'amour, incorporel, imperceptible, lançant des flèches armées de fleurs. A chaque révolution terrestre, provoquée par l'effort des titans ou la haine secrète de Çiva, Vishnus est apparu pour défendre la cause des dieux et celle des

hommes, et chacune de ses apparitions marque une époque cosmogonique. D'abord poisson, tortue, au milieu des eaux du déluge ; puis sanglier, lion, sur la terre sans culture; puis brahmane nain, brahmane armé, au sein de la société naissante, il devient, dans les siècles guerriers, Râma et Kreshna, types d'héroïsme; plus tard il sera Buddha, la raison affranchie, en attendant que, Kalkis le terrible, il vienne pulvériser sous les pieds de son coursier blanc le monde appelé à une naissance nouvelle [1].

Telle est l'esquisse rapide de cette théogonie séculaire qui, née de souvenirs lointains et de traditions primitives, s'est enrichie, étendue, modifiée sur le sol exubérant de l'Inde dans tout l'éclat de la sève tropicale, si féconde et si destructive à la fois. Ce qu'on trouverait ici de rapprochements avec la mythologie égyptienne, assyrienne, persane, grecque, se devine au premier coup-d'œil. Le fait existe, il est hors de doute; mais en préciser les détails, en suivre la marche si complexe, souvent si capricieuse, est une tâche que nous n'aborderons pas, et que d'ailleurs plus d'un savant ouvrage a déjà dignement explorée [2]. Qu'il nous suffise de dire que tous ces

(1) Cette triade que, sous d'autres formes, on retrouverait dans l'antique Orient, rappelle surtout le dualisme des Perses : Auromaze et Ahrimane s'unissant en Mithra, comme Vishnus et Çiva en Brahmâ.

(2) Voir les *Religions de l'antiquité* de Kreutzer, ouvrage refait avec tant de science par M. Guigniault ; et les remarquables essais de MM. Kuhn et Max Muller, sur le *Mythologie indienne*.

attributs donnés par les Indiens à leurs divinités, attributs dont l'effet moral brille et rayonne à travers leurs grands poèmes, sont restés, dans les siècles héroïques, purement allégoriques, incorporels, comme ceux des divinités d'Homère; que, présents à l'esprit, ils échappaient aux yeux, et qu'un art informe, monstrueux, n'avait pas réalisé encore ces colosses hérissés de têtes et de bras qui ont couvert plus tard l'Inde dégénérée. La poésie précéda la plastique, et l'imagination, libre encore, a pris dans l'Inde son glorieux essor pendant ces siècles de foi et d'enthousiasme, dont le Râmaïde comme l'Iliade nous offrent le magnifique reflet. Que plus tard l'Inde, inférieure à la Grèce, ait matérialisé ses images dans la poursuite stérile de phénomènes insaisissables, pendant que celle-ci les idéalisait sur le type de la beauté humaine, l'origine n'en est pas moins la même; la poésie échappe à ce fâcheux contraste, et ces deux grandes littératures s'unissent fraternellement à leur berceau. Analogues d'origine, elles le sont dans leurs développements principaux; jamais elles ne s'écartent l'une de l'autre au point de ne pouvoir être comparées entre elles dans les limites de la nature indienne et de la nature grecque, l'une puissante, splendide, gigantesque, l'autre tempérée dans sa force et gracieuse dans sa simplicité. Un brillant anthropomorphisme forme la base de leurs mythologies; de riches et poétiques légendes rapprochent

les divinités des deux peuples; leurs actes sont également empreints des passions les plus vives et les plus émouvantes, alternative souvent inexplicable d'égarement et de noblesse, toute diffèrente de l'immobilité des dieux d'Egypte et d'Assyrie. Les Grecs sont les frères des Indiens dans leurs croyances comme dans leur langue, parcequ'ils sont leurs frères en esprit, en sensibilité, en enthousiasme, parceque leur imagination féconde eût inventé des dieux semblables quand même la communauté de séjour n'eût pas jadis uni les deux nations, à l'aurore de leur existence, sur les hauts plateaux de l'Asie.

Un autre trait d'analogie entre les Indiens et les Grecs au début de leur littérature c'est la moralité intacte au milieu des déviations du dogme; c'est la pureté des principes et la droiture des intentions dominant une religion sensuelle, dont ils ennoblissent la tendance; ce sont des héros agissant comme des dieux, pendant que les dieux deviennent hommes. Ici d'ailleurs, il faut le dire, l'Inde restée inférieure à la Grèce pour la délicatesse du goût et la perfection de la forme, la dépasse en tendresse, en piété, en constance, en dignité réelle. Rien de plus touchant, de plus moral, nous dirions presque de plus chrétien, que la plupart des caractères présentés comme types de vertu en contraste incessant avec le vice, dans les deux grandes épopées qui marquèrent

l'âge héroïque de l'Inde, le moment où elle célébrait, dans l'effusion de la victoire, l'apogée des destins de l'Orient, pendant qu'Homère sur sa lyre immortelle préludait à ceux de l'Europe.

III.

POÉSIE EPIQUE ET HÉROÏQUE.

Depuis plus d'un demi-siècle l'Inde, cette terre mystérieuse si longtemps ignorée ou méconnue, a trouvé dans l'Europe moderne de savants et judicieux interprètes. L'importance de son noble idiome, l'éclat de sa littérature, la richesse de ses traditions, le sens profond de sa philosophie, ont été étudiés et mis à jour par des travaux d'un ordre supérieur, et la curiosité publique s'est émue à l'aspect de ce soleil d'Orient qui renaît pur et radieux de sa léthargie séculaire. D'où vient donc que pour des hommes de goût que charme la littérature classique et qu'enflamme le culte du beau, pour des

admirateurs d'Homère et de Platon, de Cicéron et de Virgile, cette mine féconde de connaissances variées et de recherches intéressantes soit restée comme inexplorée ou imparfaitement entrevue ? N'est-ce pas l'immensité de l'œuvre, l'abondance des détails, la multitude des faits et leur incertitude qui étonnent les regards indécis et paralysent un généreux élan ? Nous le croyons ; et cependant si jamais, au sein de la civilisation antique, une de ces moissons immortelles où s'épanouit l'intelligence humaine mérita d'être recueillie avec celles de la Grèce et de Rome, et par les mêmes explorateurs, c'est certainement celle qui jadis a fleuri sur le sol indien.

D'ailleurs les traditions de l'Inde, sa mythologie, son histoire, sont-elles réellement aussi vagues qu'une science trop défiante le suppose ? Si, à travers tant de révolutions politiques, intellectuelles et religieuses, qui pendant plus de quarante siècles ont bouleversé ce beau pays, il est difficile ou plutôt impossible de saisir une vue nette de l'ensemble, les détails en sont-ils tous obscurs, les récits tous allégoriques, et les dogmes mêmes les plus étranges échappent-ils à toute analyse ? Si, au début de leur longue imigration, les Aryas de race japhétique, qui des gorges de l'Himalaya descendirent aux rives de l'Indus, n'ont adoré dans leur crainte instinctive ou dans leur naïf enthousiasme que les grands phénomènes de la nature sur la terre, dans l'air et dans le ciel ; si, sous l'inspiration

des patriarches, chefs vénérés de leurs tribus, ils offrirent en hymnes mélodieux leurs vœux au soleil et à la lune, au feu et à l'eau, à l'aurore et à la nuit, sans s'inquiéter de la série des siècles, les mythes traditionnels, nés au berceau du monde, charmaient cependant leurs souvenirs. Ces mythes, dans l'imagination populaire, se revêtaient de couleurs fantastiques : le char du soleil avait sept coursiers fauves ; l'aurore souriait sous sa couronne de fleurs ; le feu propice environnait l'offrande afin de la porter au ciel ; Indra, génie de l'empyrée, terrassait de sa foudre le nuage sinistre, Ahis le noir serpent, qui étreignait la terre captive. Mais l'esprit méditatif des sages discernait à travers ces symboles la tradition d'une vérité première, ainsi que le prouvent d'une manière évidente et les derniers hymnes des Védas, et le début et la fin du Manava-çâstra, et une foule de passages remarquables et authentiques des épopées.

De même que la vérité religieuse se revèle ainsi dans les Védas pour éclairer ensuite d'un jour plus pur l'ensemble du Code de Manus, et donner à travers mille symboles sa haute moralité à l'épopée, ainsi l'histoire de l'Inde ancienne, artistement voilée sous une foule de légendes, ne s'en détache pas moins vive et réelle pour quiconque l'y cherche attentivement. Et quelle croyance plus explicite attachons-nous aux mythes de la Grèce, sur lesquels se fonde cependant la plus belle des littéra-

tures? Si l'on ne peut voir dans les dieux de l'Iliade, comme dans ceux des épopées indiennes qui leur ressemblent sous tant de rapports, que les personnifications brillantes et capricieuses des forces de la nature, images mobiles, incomplètes, passionnées, d'un pouvoir impassible et suprême, en dirons-nous autant des héros dont l'histoire positive est cependant inconnue? Nierons-nous l'existence terrestre d'un Achille, d'un Hector, d'un Ulysse, d'une Andromaque, d'une Pénélope, ou même d'un Hercule et d'un Orphée, parceque leur vie est remplie de prodiges? Ne préférerons-nous pas, par un accord tacite que sanctionne toute l'antiquité et qu'admet parfaitement la raison, croire à une existence embellie par la fable, mais fondée sur la réalité; et n'est-ce pas de ce sentiment même, indispensable à l'émotion de cœur, que résulte le vif intérêt qui s'attache à leurs caractères? Or, les légendes des Indiens n'offrent ni plus ni moins que cette vraisemblance historique, fondée sur d'anciens souvenirs. Nous dirons même qu'elle assume chez eux une teinte plus grave, plus nationale, qui laisse mieux entrevoir les traits fondamentaux agrandis par la tradition. Ainsi, pendant que les Grecs, trop oublieux de leurs ancêtres, placent à la tête de toutes leurs dynasties des chefs de colonies étrangères qui, d'Egypte ou de Phénicie sont venus les civiliser, les Indiens conservent comme les Hébreux le souvenir de leurs premiers pères, de ces

patriarches vénérés qui les guidèrent vers la terre promise. Ce sont ces noms qu'on aime à retrouver dans ceux de ces Rishis primitifs qui, immortalisés par la mythologie, président aux révolutions du monde, à la naissance des dieux et des hommes, des dieux qu'ils proclamèrent jadis dans leurs sacrifices solennels, des hommes qui reçurent d'eux tous les arts de la vie. Ces noms, toujours les mêmes, figurent dans les Védas, leurs hymnes; dans les recueils de lois, leurs décrets; dans les épopées, leurs légendes empreintes de leurs sublimes vertus.

Parmi ces sages primitifs, dont le dogme de la métempsycose éternise l'existence et l'influence providentielle, figure d'abord Manus, l'intelligent, né du souffle créateur de Brahm en sept manifestations successives, dont la plus ancienne, à l'origine du genre humain, pourrait être désignée en sanscrit par le surnom d'Adimas, premier-né, et la dernière, à l'époque du déluge, par celui de Nâvika, navigateur. Ce seraient donc Adam et Noach, rapprochement qui n'a rien d'impossible, si, d'après une opinion probable, l'Arménie biblique remonte jusqu'à l'Arie [1].

Puis viennent les dix Rishis, appelés patriarches du

(1) C'est ainsi que les Grecs ont consacré le nom de Japhet, père de leur race; les Hébreux et les Phéniciens ceux de Sem et de Cham. C'est ainsi que les noms des patriarches leurs fils, Javan, Madai, Assur, Aram, Lud, Misraim, Chus, Put, caractérisent les nations mentionnées sur tous les monuments lapidaires de la Perse, de l'Assyrie et de l'Egypte.

monde, mais que leurs noms mêmes indiquent suffisamment comme chefs de race aryenne et tiges de familles sacerdotales. Plusieurs d'entre eux, tels qu'Atris, Angira, Bhregus, Nârada, Vaçistha, figurent comme auteurs véritables d'hymnes sacrés ou de recueils de lois. Puis viennent, dans les générations successives, d'autres législateurs et d'autres bardes, tels que Kaçyapa, Vrehaspatis, Budha, Agastya, Viçvâmitra; puis les chefs d'écoles philosophiques Kapila, Gotama, Vyâsa le rhapsode, émule de Valmîkis, l'Homère indien. Ces sages, et une foule d'autres, que nous passons ici sous silence, ont chacun leur légende et leur existence poétique, mais tous aussi ont leur réalité qu'attestent des œuvres qui survivent et dont il n'est pas difficile de fixer même l'époque probable.

Les noms des souverains ne sont pas moins réels, malgré l'absence regrettable de dates. L'Inde, si semblable à la Grèce dans ses destinées comme dans ses mœurs, fut comme elle partagée de bonne heure en une multitude de petits états, tantôt alliés, tantôt rivaux, ayant chacun pour centre une ville florissante. Ces états, de l'Indus jusqu'au Gange, se rattachent tous à deux dynasties principales dotées des noms pompeux de solaire et de lunaire, représentées par deux séries de princes mêlés à l'histoire positive d'une manière tout aussi plausible que les rois d'Athènes ou d'Argos. Les

deux grandes épopées indiennes, consacrées à la gloire de ces deux races, rapportent religieusement ces noms entourés de légendes brillantes et transparentes comme celles de la Grèce. Si la chronologie indienne ne fixe pas, comme les annales grecques, la durée précise de chaque règne, elle offre cependant, dans les faits principaux, certains points d'appui suffisants pour reconstruire l'édifice antique par la même méthode qui, de nos jours, a fait revivre les Pharaons d'Egypte. Ici, monuments lapidaires dont la voix mystérieuse nous guide et nous instruit; là, traditions héroïques dont l'éclat nous attire et nous charme; des deux côtés même intérêt à ressusciter le passé par toutes les inductions probables que peuvent fournir la raison et la science.

D'après le Râmâyana, qui donne en deux endroits la liste détaillée des rois de race solaire, ils seraient issus du septième Manus, né de Sûrya, le soleil, et contemporain du déluge, auquel il échappa sur l'arche sainte vers l'an 3100 avant notre ère, au début du Kaliyuga, âge actuel des Indiens [1]. De lui naquirent dix fils ou arrière-neveux, dont l'aîné Ixvâkus fonda la ville d'Ayodhyâ (Aoude), l'inviolable, aux bords du Sarayu, affluent supérieur du Gange, laissant le reste de l'Inde en partage à

(1) Râmâyana, livre I. ch. 72 ; livre II, ch. 116 et 119. — Le nom symbolique de Manus se rapporte, non sans vraisemblance, à ceux de Menès en Egypte, de Manès en Phrygie, de Minos en Crête, de Man en Germanie.

ses frères. L'existence de ce chef des Aryas, qui vainquit les Dasyus habitants primitifs, remonte, d'après les calculs les plus probables fondés sur la succession des règnes, à ving-deux siècles environ avant notre ère, époque où de grands événements s'accomplissaient dans tout l'ancien monde; où l'Egypte déjà florissante, allait subir l'invasion des Hycsos, où l'hérédité s'établissait en Chine avec la première dynastie, où se formait l'empire d'Assyrie, pendant qu'Abraham saluait la terre promise. Après lui viennent trente rois jusqu'à Râma, que l'opinion commune place au XIV[e] siècle av. J.-C., d'où il est facile de conclure, en prenant vingt à vingt-cinq ans pour moyenne, la date approximative de chaque règne.

Tous ces vieux rois ont des légendes ou des noms caractéristiques qui les distinguent; et leurs collatéraux fondent des états voisins comme ceux de Mithila, de Visala, de Koçala. Nous bornant ici aux plus célèbres parmi les souverains d'Ayodhyâ, nous citerons, du XXI[e] au XIX[e] siècle, Anaranya, roi conquérant; Prethus, vanté comme modèle de sagesse; Triçankus, que la fable change en constellation; Mandhâtre, roi béatifié, protecteur zélé des brahmanes et auteur d'un hymne des Védas. Puis vient, dans le XVIII[e] siècle, le puissant Sagara, vainqueur des Çakas ou Saces et des Yavanas ou Ioniens, roi célèbre par ses grands travaux pour ouvrir une embouchure au Gange, travaux que continuèrent, à

l'exclusion de son fils déclaré indigne de la couronne, ses successeurs Ançumat, Dilîpa, et l'heureux Bhagîratha, qui vit enfin les eaux du Gange fertiliser ses riches domaines. C'est le sujet de l'admirable prosopopée dont nous donnons plus loin la traduction.

Au XVIIe siècle, époque où furent fondés les principaux royaumes de la Grèce, une nouvelle branche commence avec Kakutstha et Raghus, dont les noms patronymiques passent à leurs successeurs, parmi lesquels on remarque, dans les deux siècles suivants, Çîghraga (celui qui va vite), le même peut-être que Retuparna, qui reçut de Nala, époux de Damayantî, le don de diriger les chars; et Ambarîsha, auquel se rattache le souvenir d'un sacrifice humain, arrêté par l'intervention divine. Puis cette famille acquiert un nouveau lustre sous Aja et sous Daçaratha, son fils, lequel ouvre le XIVe siècle et donne le jour à Râma, vainqueur de Râvana, conquérant de Ceylan, image de Vishnus sur la terre, dont le règne serait antérieur d'une centaine d'années à la guerre de Troie. Après Kusha et Athitis ses successeurs, l'influence dominante du royaume d'Ayodhyâ est éclipsée par celle de la famille rivale.

La race lunaire, établie à Indraprastha sur les rives de la Yamunâ, serait issue, selon le Mahâbhârata, du sage Budha, fils de Soma, génie de la lune, et remonterait aussi haut que la race solaire, c'est-à-dire au XXIIe siècle,

puisque son fondateur aurait épousé la sœur même d'Ixvâkus. Cette prétention s'accorde bien, du reste, avec la liste généalogique des souverains, au nombre de quarante-cinq, depuis cette époque jusqu'à Yudhisthira, le héros du poème, que l'opinion commune place vers le douzième siècle, et la moyenne des règnes serait ici la même que pour l'autre dynastie [1].

Le premier de ces rois de l'Inde centrale est Pururâva à qui la tradition donne pour épouse une nymphe, pour fils Ayus, pour petit-fils Nahuça. Celui-ci, dont le règne illustre remonterait ainsi au XXIe siècle, est représenté comme un conquérant parti de Méru, la montagne sainte, pour soumettre les régions barbares, et décoré à son retour du surnom de Déva-nahuça, mots où l'on a cru reconnaître Διονυσιος, le nom grec de Bacchus. Quoiqu'il en soit, ce prince enorgueilli de son pouvoir finit par offenser les brahmanes, dont la légende le transforme en serpent. Son fils Yayâtis, prince pieux, fut affligé d'une vieillesse anticipée, et délivré, dit la légende, par le dévouement de Purus, le plus jeune de ses fils, qui fut ensuite élevé au trône à l'exclusion de ses quatre frères,

(1) Cet accord s'obtient en adoptant, pour les rois de la race solaire, la liste ancienne du Râmâyana, de préférence à celle du Bhagavat-purâna, plus récente, plus longue et plus confuse ; et, pour ceux de la race lunaire, celle du Mahâbhârata, leur poème national, que le Bhagavat ne fait que commenter.

devenus, sur les bords de l'Indus, les chefs de tribus belliqueuses.

A compter du XIXe siècle, en admettant les dates précédentes, la longue série des rois lunaires se succède sans jeter d'éclat, subdivisée et affaiblie sans doute par toutes les branches collatérales qui s'en détachent et qui forment les royaumes de Kanoge, de Mathura, de Kasi ou Bénarès. C'est aussi pendant cet intervalle que durent s'élaborer les Védas, et que la constitution brahmanique acquit sa force redoutable. Aussi voyons-nous dans le XVIIe siècle un prince de Kanoge, le célèbre Viçvâmitra, employer sa rare énergie à lutter contre les brahmanes, personnifiés dans la légende par Vaçistha, leur ancien patriarche, et, ne pouvant réussir à les vaincre, finir par entrer dans leur ordre. D'autres princes collatéraux, comme Kanva, Kutsa, Jamadagnis, suivent ses traces et deviennent anachorètes, jusqu'à ce que le fils du dernier, le terrible Paraçurâma, l'Hercule indien, armé de sa hache comme celui-ci de sa massue, extermine presque en entier la caste des guerriers, que défend vainement Arjuna, roi puissant des bords de l'Indus. Après lui la réaction commence, et l'on voit, au XVIe siècle, Dusmanta, chef de la race lunaire, époux oublieux de Çakuntalâ, laisser le trône affermi à son fils Bharata, qui pendant un règne long et glorieux devint suzerain de l'Inde entière, vainquit les Mléchas, les Yavanas, les

Çakas, les Hunas, et transmit un nom immortel à ses descendants indirects; car, privé de fils, il adopta, dit-on, Bharadvaja, anachorète de race princière, comme le fut Satyavan, époux de la fidèle Savitrî, comme le furent Kapila, Gotama, Patanjalis, et tous les chefs d'écoles philosophiques [1].

Le XIVe et le XIIIe siècle offrent parmi les rois lunaires le nom de Hastin, qui bâtit Hastinapura, près de Dèlhi, et fut, dit-on, contemporain de Râma, et celui de Kurus, chef d'une race nouvelle, sous qui fut fondé le royaume de Magadha. Puis la série continue obscurément jusqu'au XIIe siècle, où Çantanus laisse son trône divisé entre Pandus et Dhretarastra, dont les fils commencent entre eux cette guerre terrible qui ébranla toute la péninsule, et fit paraître sur la scène, comme parents et alliés des deux camps, d'un côté Kreshna, prince de Mathura ou Guzerate, de l'autre les rois de Madra, de Bengale, de Magadha, de Kashmire, tous vaincus par les Panduides, que soutenait le mystérieux Kreshna. Cette guerre, qui changea la face de l'Inde, se termina par la victoire de Yudhisthira le grand Bhâratide, proclamé roi suprême vers le début du XIe siècle, au moment où la Grèce, conquise par les Doriens, allait se constituer en répu-

(1) Voir à ce sujet l'*Inde ancienne, das alte Indien*, par M. Lassen, Bonn, 1838.

bliques. Il céda sa puissance à son neveu Parixit, dont le successeur Janaméjaya réunit les légendes qui formèrent le grand poème.

Deux longues listes, l'une de soixante rois solaires depuis le XIIIe siècle, l'autre de trente rois lunaires depuis le XIe, continuent dans les Purânas la série des deux dynasties jusqu'au commencement de l'ère chrétienne. Mais la gloire d'Ayodhyâ s'était éteinte avec Râma, celle de Hastinapura avec les Panduides, et des états rivaux avaient surgi depuis l'Himalaya jusqu'à Ceylan. L'étude dès lors devient multiple, plus étendue dans ses détails, plus compliquée dans ses recherches, mais plus pauvre dans ses résultats littéraires. Car, au lieu de trouver comme on pourrait le croire, plus de certitude dans les dates et d'intérêt dans les évènements, on voit les exagérations dogmatiques remplir de fables les Purânas, et la grandeur réelle des héros et des dieux se transformer en idoles monstrueuses auxquelles n'avaient jamais songé les sages des premiers temps. Ce qui chez eux n'était qu'allégorie devient une réalité choquante, ce qui était piété devient superstition, et l'antique Brahmâ, rentrant dans l'ombre, abandonne le monde aveuglé à la lutte de Vishnus et de Çiva, dont les adorateurs rivalisent de folie; les temples souterrains d'Ellora et de Salcette, immenses pétrifications des grands poèmes dont le souffle vital avait fui, frappaient la multitude d'une morne stu-

peur et paralysaient les esprits courbés sous le joug des brahmanes, qui fut enfin brisé ou du moins allégé par Buddha. La doctrine de ce réformateur puissant ou de cette série de réformateurs, dont le dernier Gautama ou Çâkyamunis de Béhar, contemporain du dernier Zoroastre et s'inspirant des mêmes pensées, transforma la face de l'Inde au VI[e] siècle par le nivellement des castes et l'abolition des idoles, est dans l'histoire un point capital digne des recherches les plus sérieuses [1]. Il en est de même de l'expédition d'Alexandre qui, sans avoir pénétré jusqu'au Gange ni laissé dans l'Inde des souvenirs positifs, a cependant combattu des princes dont l'existence est hors de doute ; car les noms de Taxile, de Porus, d'Agraman, mentionnés par les historiens grecs, ont une physionomie tout aussi nationale que ceux de Chandragupta et d'Açoka, rois buddhiques de Magadha ou Béhar, dont les règnes, datant du III[e] siècle, sont inscrits sur des monuments authentiques [2]. Cette longue

(1) La doctrine de Çâkhyamunis, né vers l'an 607 avant J.-C., et surnommé *buddhas*, πυθιος, le sage par excellence, est consignée dans le Khagiour, livre des commandements, qui comprend plus de cent volumes, en sanscrit, en pali, ainsi qu'en tibétain. Voir à ce sujet le savant ouvrage de E. Burnouf, *Lotus de la bonne Loi,* Paris, 1854, et les remarquables travaux de MM. B. Saint-Hilaire, Foucaux, Schœbel.

(2) Le premier de ces rois est le Sandracottus des historiens grecs, contemporain de Séleucus I, roi de Syrie ; le second, prince pieux et charitable, mentionne lui-même sur ses inscriptions votives les noms d'Antioka et de Turamayo, Antiochus I et Ptolémée II, ses contemporains en Syrie et en Egypte.

période, à peine marquée ainsi de quelques rares éclairs au milieu des ténèbres, aboutit cependant à un retour de calme et d'efflorescence poétique, laquelle commence un siècle avant notre ère et se résume dans le règne glorieux de Vikramâditya, roi de Malava ou Ougein, l'an 56 avant J.-C. Autour de lui se groupent les noms de Bhartrihâris, de Jayadêva, de Kalidâsa, sous lesquels l'élégie, la pastorale, le drame atteignirent dans l'Inde une haute perfection, pendant que les études grammaticales et scientifiques comptaient des adeptes pleins d'ardeur. Un reflet lointain du christianisme fut même inauguré dans l'Inde, après le siècle apostolique, par l'ère de Çalivâhana (le porte-croix). Les révolutions des états disputés par des dynasties rivales et la persécution violente qui, après dix siècles de luttes, finit par expulser vers l'an 700 le buddhisme de l'Inde entière, pour le faire refluer vers Ceylan, le Thibet et la Chine, n'éteignirent point cette verve littéraire qui se manifesta féconde, quoique altérée, dans des drames, des romans, des commentaires, et surtout dans les savants écrits du brahmane Acharya, défenseur de la foi primitive, vers l'époque où la cour du roi Bhoja de Malava ouvrait un dernier refuge aux poètes nationaux. Car le XIe siècle commençait, et l'invasion musulmane de Mahmoud de Gazna, suivie de celles des Seljoucides et des Mongols, devait agiter l'Inde de convulsions sans nombre, de guerres sanglantes, de dé-

sastres affreux, qui, bouleversant toute sa surface, partagèrent ses peuples en deux camps, l'un hindou, l'autre musulman, introduisirent de nouveaux idiomes et une littérature mixte où domine l'élément arabe, et réduisirent le sanscrit, le pali, à l'état de langues mortes ou purement liturgiques[1]. Puis vinrent au XVIe siècle les invasions européennes, portugaises, hollandaises, françaises, anglaises, et la dissolution politique, intellectuelle et religieuse dont ce pays, la perle du monde, offre maintenant le douloureux spectacle.

Hâtons-nous donc de retourner en arrière, vers ces glorieux souvenirs des premiers temps que Valmîkis et Vyâsa ont chantés dans leurs grandes épopées. Si ces souvenirs ne sont pas des chimères, si quelque chose de vrai comme l'héroïsme grec réside au fond de ces mythes si brillants dont nous allons tracer la rapide analyse, il semble que les émotions seront plus vives et l'admiration plus sincère que s'il ne s'agissait que de fictions. On s'étonnera, on regrettera peut-être que les légendes de la Râmaïde et de la Bhâratide [2] soient restées si long-temps inconnues, si totalement exclues du domaine littéraire

(1) Voir à ce sujet le *Voyage de deux Chinois dans l'Inde*, par M. Julien ; les *Relations musulmanes sur l'Inde*, par M. Reinaud, et les nombreux et intéressants travaux de M. Garcin de Tassy.

(2) Le mot sanscrit *Râmâyana* signifie proprement *Ramæ iter*, la marche ou l'expédition de Râma ; le mot *Mahâbhârata* signifie *magnus Bharatides*, le grand descendant de Bharata, surnom donné au héros du poème. Nous

qu'elles avaient mission d'agrandir. Sans doute leur longueur démesurée, leurs mythes surnaturels, leurs allusions obscures ont pu d'abord effrayer les esprits habitués à la précision classique; mais le plan fondamental des deux poèmes est beaucoup moins complexe qu'on ne voudrait le croire; la trame de cette broderie brillante, bigarrée de tant de couleurs, se déroule sans difficulté réelle. Il suffira, pour s'en convaincre, de jeter un coup-d'œil sur l'ensemble.

Le Mahâbhârata ou Bhâratide, le plus colossal de ces deux poèmes, quoique le second en date, composé de deux cent mille vers, répartis en dix-huit livres embrassant une multitude de chants, est moins une épopée qu'un immense répertoire de toutes les légendes de l'Inde aryenne, recueillies, dit-on, par Vyâsa, dont le nom signifie collecteur, et groupées avec moins d'art que d'abondance autour du sujet principal. Ce sujet, essentiellement indien, est la lutte de deux branches de la dynastie lunaire des Bhâratides établie à Hastinapura, dont les ruines se voient encore près de Delhi; lutte qui rappelle sous maints rapports les incidents de la guerre de Thèbes. De deux frères, l'aîné Pandus a cédé le trône à son frère Dhretarastra, en réservant les droits

avons donc suivi l'heureuse initiative de M. G. de Dumast, en adoptant le terme facile et expressif de Râmaïde, auquel nous ajouterons maintenant celui de Bhâratide.

héréditaires de ses cinq fils, Yudhisthira, Bhîma, Arjuna, Nakula, Sahadéva, types de justice, de force, de sagesse et de fraternité généreuse, héros tellement exemplaires que leur naissance est attribuée aux dieux qui personnifient ces vertus, c'est-à-dire à Yama, à Vâyus, à Indra, aux deux Açvins. Mais Dhretarastra a cent fils dévorés d'une ambition inquiète, que manifeste surtout Duryodhana, l'aîné, en persécutant cruellement ses cousins. Cette rivalité, commencée dès l'enfance, se continue dans la jeunesse où, après un orageux tournoi, une réconciliation éphémère, une partie de jeu malheureuse qui leur fait perdre tous leurs droits, les Panduides avec Kuntî, leur mère, et Draupadî, leur commune épouse, se retirent au fond des forêts. Là des dangers sans nombre exercent leur courage, en même temps que leur esprit s'éclaire à l'ouïe d'antiques légendes, à l'aspect de célestes visions. Puis ils servent déguisés dans une cour étrangère, où leur patience subit de rudes épreuves. Puis enfin reconnus, enhardis par l'adjonction d'alliés fidèles et surtout du mystérieux Kreshna, le sage conseiller d'Arjuna, ils engagent cette guerre formidable, où du côté de leurs rivaux, désignés sous le nom de Kuruides, apparaissent successivement Bhisma, Drona, Karna, Çalya, les princes les plus puissants de l'Inde, tous vaincus ou tués par Kreshna, jusqu'à ce que Duryodhana lui-même succombe sous la massue de Bhîma. En vain Açvathaman, échappé

au combat, extermina-t-il dans une attaque nocturne presque tous les alliés des Panduides; ceux-ci triomphent au milieu du carnage, dont ils déplorent toutes les horreurs ; et, après maints graves entretiens et maintes cérémonies expiatoires, Yudhisthira, proclamé roi suprême, vient d'inaugurer son nouveau règne par un sacrifice solennel, quand il apprend que Kreshna lui-même, son bon génie, son plus ferme défenseur, a tout-à-coup disparu de la terre, et que l'ami qu'il pleure n'est autre que Vishnus, venu dans ce monde corrompu pour y régénérer les âmes. Dégoûté des vanités terrestres, le roi cède la couronne à un de ses neveux, et s'achemine avec ses frères et son épouse vers les gorges glacées de l'Himalaya, afin de s'y préparer au ciel. Dans cette ascension laborieuse vers le séjour de la béatitude, ils montent avec ardeur, ils approchent du sommet; mais, trop faibles de vertu et de foi pour atteindre le but désiré, l'épouse, les quatre frères succombent; le seul Yudisthira parvient par sa justice à la cime où s'ouvre l'empyrée; descendu de là dans l'enfer il en ramène, par une faveur spéciale due à son dévouement sublime, ceux qui lui furent chers sur la terre, il se réconcilie avec tous ses ennemis, et jouit enfin dans l'assemblée des dieux de la félicité suprême [1].

(1) Un poème plus récent, le *Hârivansa*, placé à la suite du Mahâbhârata, relate, comme complément mystique, les attributs divins de Kreshna. Le *Hârivansa* a été traduit par A. Langlois, Paris, 1835.

Cette pâle esquisse d'un poème immense, étourdissant par ses mille incidents, parsemé de récits sans nombre et sans mesure, n'en peut donner qu'une idée très-restreinte ; car son mérite, obscurci à nos yeux par d'interminables longueurs, consiste beaucoup moins dans le développement du sujet même que dans cet heureux choix d'épisodes, de traditions, de réflexions, de tableaux cosmogoniques, mythologiques et héroïques dont il abonde, et qui résument toute la science des Indiens. Ce poème est à la Râmaïde ce que sont l'Odyssée à l'Iliade et les Métamorphoses à l'Enéide ; car, rédigé évidemment plus tard, et retraçant des évènements postérieurs à la glorieuse conquête de Ceylan, il contient néanmoins une foule d'anciens souvenirs que Valmîkis effleure à peine ou passe complétement sous silence, et que Vyâsa ou Sautis (si c'est là le vrai nom du poète) ravive et développe avec un religieux respect. C'est là le mérite dominant de cette immense série de chants, où des beautés du premier ordre compensent mille fastidieux détails. Aussi plusieurs savants judicieux, en Allemagne, en Angleterre, en France, en ont-ils soigneusement extrait, traduit, versifié même, en attendant une traduction complète, les plus importants épisodes ; soit que, placés sous forme de récit, ils se rapportent à des temps antérieurs, comme le déluge de Manus, la lutte des dieux et des titans; la mort de Sunda et Upasunda, la reconnais-

sance de Çakuntalâ par Dusmanta, les amours de Nala et Damayantî, le dévouement de Savitrî pour Satyavan, le Bhagavad-gîtâ ou revélation de Kreshna; soit qu'ils tiennent au corps même du sujet, comme le tournoi des princes rivaux, les géants tués par Bhîma, les fiançailles et l'enlèvement de Draupadî, l'ascension d'Arjuna au ciel et son retour sur la terre, la défaite des Kuruides, la vengeance d'Açvathaman, la célébration de l'Açvamédha, la renonciation au trône [1], Vient ensuite un tableau final, dont nous ne connaissons pas de traduction et qui, selon nous, est le plus beau du poème, l'apothéose de Yudhisthira et sa descente volontaire aux enfers. En attendant l'analyse détaillée que nous donnerons de plusieurs de ces morceaux, nous en citerons deux qui remontent aux traditions les plus anciennes, l'un historique, l'autre mythologique, le déluge et le combat des dieux.

Après la création du monde, décrite au début du Manavaçâstra en traits presque identiques à ceux de la

(1) Voir *Bhagavad-gîta*, texte et traduction par W. Schlegel, Bonn, 1823; — *Nalas et Dumayanti*, texte et traduction, latine et allemande, par Bopp, Berlin, 1819-30; *Arjuni iter*, *Manûs diluvium*, cum aliis episodiis, par Bopp, 1829; — *Selections of the Mahâbhârata*, par F. Johnson, Londres, 1842; — *Fragments du Mahâbhârata*, par Th. Pavie, Paris, 1844; —*Balabarata*, abrégé du grand poème, traduction grecque, par D. Galanos, Athènes, 1847; — *Légende indienne sur la vie future*, par F. E., Lyon, 1853.

Genèse [1], le plus grand évènement cosmogonique est le déluge, dont le souvenir domine les traditions hébraïques, phéniciennes, égyptiennes, grecques, chinoises, indiennes, avec une coïncidence de détails et de dates extrêmement remarquable. D'après les Indiens l'univers, tel qu'il existe de nos jours, a déjà traversé sept phases d'existence, chacune composée de quatre âges et présidée par un Manus, dépositaire de la puissance divine. Le premier eut pour nom Svayambhava, né du créateur ; le septième eut pour nom Vaivasvata, né du soleil ; c'est à celui-ci que se rapporte le curieux récit rapporté en ces termes dans le troisième livre de la Bhâratide [2].

« Manus Vaivasvata fut un roi et un sage éminent, un prince des hommes radieux comme Brahmâ Prajapatis lui-même. Par sa force, sa majesté, sa prospérité, sa pénitence, Manus surpassa son père et son aïeul. Les bras levés, debout sur un seul pied, ce prince des hommes subit une pénitence terrible ; la tête baissée, le regard fixe, il soutint cette épreuve pendant de longues années.

« Immobile sur les bords de la Virini, les cheveux nattés et humides, il entendit tout-à-coup un poisson lui parler en ces termes : Bienheureux, je suis petit ; j'ai peur des gros poissons ; sauve-moi, toi qui es véridique ! Car les forts dévorent les faibles,

(1) Voir la citation du chapitre précédent.

(2) *Mah.* livre III. *Manûs diluvium*, texte et traduction allemande par Bopp. — Comparer Ovide, *Métamorphoses*, chant I.

telle est la commune destinée; sauve-moi donc de ce gouffre de terreur qui me menace; je saurai te rendre ton bienfait ! »

« Touché de compassion à ces paroles, Manus prit le poisson dans sa main, et, le portant sur le rivage, il le jeta dans un vase transparent comme la lune. Le poisson y grandit par ses soins; car Manus le soignait comme son enfant.

« A la longue il devint si grand qu'il n'eut plus de place dans le vase, et il dit alors à Manus : « Bienheureux protecteur, place moi dans un autre endroit ! » Manus le retirant aussitôt le porta dans un grand étang. Ce fut là que le jeta le héros victorieux et qu'il le laissa croître pendant beaucoup d'années. »

« Cet étang avait trois milles de long et un de large; mais le poisson aux yeux de lotus ne put enfin s'y tenir ni s'y mouvoir, et revoyant Manus; il lui dit : « Bienheureux protecteur, je voudrais habiter dans Gangâ, la fiancée de l'Océan, à moins que tu ne veuilles ailleurs; car je dois subir tes ordres sans murmure, puisque je te dois ma croissance. »

« A ces mots le puissant Manus souleva le poisson, et lui-même le jetta de ses mains invincibles au sein de la rivière Gangâ. Le poisson y grandit encore avec le temps, et revoyant Manus, il lui dit : « Ma croissance ne me permet plus de me mouvoir dans la rivière; porte-moi promptement à la mer; bienheureux, exauce mon souhait ! »

« Manus tirant le poisson de la rivière le porta vers l'Océan, pour l'y jeter; et ce poisson si gros était pour lui maniable et répandait un parfum délicieux. Jeté à la mer, il s'adressa au sage, et lui dit ces affectueuses paroles :

« Ton œuvre de protection est accomplie, ô bienheureux; apprends ce qui te reste à faire en temps utile. Bientôt la terre entière, stable ou instable, va être submergée. La grande purification

des créatures approche; sache donc ce qui convient à ton salut. Stables ou instables, avec ou sans mouvement, toutes choses sont parvenues à ce terme effrayant. Construis donc un navire solide pourvu d'agrès; montes-y, grand solitaire, avec les sept Rishis; et places-y, avec soin, avec ordre, les semences de toutes choses énumérées par les brahmanes. Monté sur le vaisseau, pense à moi, pénitent! tu me verras venir, la tête armée d'une corne. Agis ainsi; salut à toi, je pars. Sans moi les grandes eaux seraient infranchissables; garde-toi donc de toute hésitation! » — Je le ferai, répondit Manus.

« Tous deux alors, se séparant, allèrent où tendait leur désir, le sage Manus, d'après les avis du poisson, rassembla toutes les semences dans un solide navire, et s'embarqua sur la mer aux grandes vagues. Il pensa au poisson, et, répondant à sa pensée, celui-ci s'approcha, la tête armée d'une corne. Et Manus le voyant au milieu de la mer, sous la forme annoncée, se dressant comme un roc, entoura d'un agrès cette corne puissante. Attaché par ce lien, le poisson entraîna avec force le navire sur la vaste mer. Et le prince des humains franchit sur ce navire l'Océan aux flots bondissants, aux ondes mugissantes; et le navire, balotté par les vents furieux, ressemblait à une vieille femme ivre et tremblante. Bientôt ni la terre, ni les points cardinaux, ni les régions intermédiaires ne furent visibles; car tout devint eau, air ou ciel. Et sur le monde ainsi transformé on ne voyait voguer que les sept Rishis avec Manus et le poisson.

« Et le poisson, pendant de longues années, traîna sans relâche le navire sur la mer, jusqu'à ce qu'enfin il abordât à la cime la plus haute de l'Himavan. Et d'une voix bienveillante il dit alors aux sages : « Attachez le navire au haut de l'Himavan ! » Et aussitôt, attentifs à ces mots, ceux-ci l'attachèrent à la cime dominante,

qu'on appelle aujourd'hui encore *naubandhana*, lien du navire [1]. Ensuite, le regard fixe, le poisson dit aux sages : Je suis Brahmâ, le souverain des êtres ; il n'existe rien au-dessus de moi. Sous cette forme de poisson je vous ai sauvés du danger. Maintenant c'est à Manus à créer tous les êtres, les dieux, les titans, et les hommes, et le monde tout entier, mobile ou immobile. Il y parviendra par une dure pénitence, et ma grâce l'affranchira de trouble dans l'œuvre de la création. » A ces mots, le poisson disparut.

« Manus alors, fils du soleil, impatient de créer, se troubla dans son œuvre ; il s'humilia alors par une dure pénitence, et dans cette pénitence commençant à créer, il fit jaillir à la lumière tous les êtres dans l'ordre prescrit. »

La naïve simplicité de cette légende atteste son antiquité et rapproche évidemment son origine de celle du mythe de Dagon ou Okenès (Ωκεανος) le dieu-poisson des Phéniciens. Mais, en remontant plus haut encore et en considérant la date que donnent les traditions indiennes au début du Kaliguya, âge actuel, 3100 av. J.-C., on y reconnait le souvenir altéré mais authentique du déluge biblique. Il est vrai que cette tradition se compliqua étrangement dans l'Inde même, lorsqu'à Brahmâ, seul créateur des mondes, vinrent s'adjoindre Çiva et Vishnus. Ce fut alors à celui-ci qu'on attribua tous

(1) *Nau-bandhana*, en grec νηως πεδη, en allemand *nachen-band*.

les bienfaits qui tendaient à réparer les dévastations de son rival; et c'est ainsi que Vishnus apparaît, dans la mythologie héroïque, non seulement comme poisson traversant les grandes eaux du déluge, mais comme tortue soulevant la terre, comme sanglier la défendant.

C'est à ce même ordre d'idées qu'appartient la prétendue lutte des titans et des dieux, c'est-à-dire des génies de la nature brute contre ceux de la nature cultivée, lutte qui a pu tirer son origine de l'hostilité primitive entre les races de Caïn et de Seth, et, comme conception morale, de l'opposition du mal et du bien; mais que la mythologie a ornée, chez les Grecs surtout, des plus magiques couleurs. Chez les Indiens, les Daityas et les Dévas, appelés aussi Asuras et Suras, issus d'un même père mais de mères différentes, appelés après le déluge à une nouvelle phase d'existence, veulent reconquérir les trésors engloutis par les eaux diluviennes, et forment, au moyen d'un serpent enlacé autour d'une montagne, un immense pivot dont ils fouettent la mer. De ce barattement sort, entre autres merveilles, l'ambroisie, *amrita*, breuvage de l'immortalité, sur lequel Daityas et Dévas se précipitent avec tant d'ardeur qu'il en résulte d'abord une lutte, puis une mêlée affreuse [1] :

(1) *Mah.* livre I. *Fragments du Mahâbhârata.* par Th. Pavie, Paris, 1844. — Comparer Hésiode, *Théogonie*; Ovide, *Métamorphoses.*

« Alors s'éleva sur les rivages de l'Océan un combat terrible, épouvantable entre les Suras et les Asuras. Des javelots dentelés, énormes et acérés, tombèrent par milliers, ainsi que des lances et des armes diverses. Les Asuras, percés par les disques, vomissaient du sang en abondance; frappés et meurtris par les glaives, les piques et les massues, ils roulaient sur la terre ; tranchés dans la mêlée par des haches puissantes, leurs têtes, ornées d'or bruni, tombaient de tous côtés. Les forts Daityas, mutilés, le corps couvert de sang, gisaient pareils à des sommets de montagnes rougis par l'éclat des métaux.

» Là aussi résonnaient par milliers les cris, les vociférations de ceux qui se faisaient de larges blessures; le soleil était ensanglanté. Dans ce combat où s'agitaient de loin les épieux ferrés et aigus, de près les poings gigantesques, il y eut un tumulte qui s'éleva jusqu'aux cieux....

» Vishnus Narâyana (qui marche sur les eaux) lâcha alors son disque redoutable, arrivé menaçant sous sa main comme le feu qui dévore l'offrande; arme irrésistible, éclatante, capable d'anéantir toutes les villes ennemies. Lancé par cette main rapide, le disque, pareil à la flamme dévastatrice des mondes, passe et repasse avec vélocité; mis en mouvement par le maître des dieux, il déchire par milliers Daityas et Dânavas; et, comme un feu qui lèche sa proie, il tourmente à l'excès les Asuras; lancé continuellement vers le ciel, il retombe sans cesse sur la terre comme un vampire avide de sang.

» A leur tour les Assuras exaltés déchirent, en lançant des montagnes, les troupes opposées des Suras; pleins de vigueur, pareils aux étincelles échappées de la nue enflammée, ils escaladent le ciel par milliers. Alors du haut des airs de grandes montagnes effrayantes, chargées d'arbres, figurant des nuages de toute

espèce, se choquent les unes les autres violemment; les plaines et les pics se confondent dans ce désordre universel; la terre est déviée de sa route avec les forêts qui la couronnent, froissée de tous côtés par la chute des grands monts qui se heurtent avec le bruit du tonnerre dont les éclats se répondent dans l'espace.

» Alors Nara, enveloppant le ciel de ses larges flèches à pointes d'or, déchira de ses traits toutes les cîmes des montagnes dans le sanglant combat contre les Asuras. Ceux-ci s'enfuirent sous la terre, sous les eaux salées de l'Océan, précipités par les Suras, depuis qu'avait paru dans les airs le disque courroucé du dieu qui lance la foudre. »

Par ce tableau, comparé au précédent avec lequel il offre un curieux contraste, on voit que la mythologie si variée, souvent si discordante de la Bhâratîde touche d'un côté aux traditions premières de l'austère Manavaçâstra, et embrasse de l'autre tous les rêves développés par la poésie grecque et exagérés à l'infini par les délirants Purânas. Indra, génie de l'éther, cède ici sa foudre à Vishnus, et Ahis, le serpent tué par le dieu védique, se change en l'horrible Rahus, dragon qui dévore le soleil et la lune. Nous remettons aux chapitres suivants la suite de ces rapprochements, ainsi qu'une analyse du sujet historique autour duquel se groupent toutes ces légendes.

Plus régulier dans son ensemble et plus homogène dans sa marche, l'antique Râmâyana ou Râmaïde [1],

(1) *Râmâyana*, livres I et II, publiés par Carey et Marsham, Sérampore,

œuvre de l'anachorète Valmîkis ou Valmike, dont l'existence probable remonte à mille ans avant notre ère, deux ou trois siècles avant l'apparition de la Bhâratide, doit être pour nous l'objet d'une étude plus approfondie. Le héros de ce poème célèbre est, comme on le sait, Râma, prince d'Ayodhyâ maintenant Aoude, ville située au centre de l'Inde dont elle fut jadis la métropole. On y voit ce glorieux monarque, issu de la dynastie solaire environ cent ans avant la guerre de Troie, obtenir de l'admiration des peuples et de la reconnaissance des brahmanes, après de longues épreuves et d'éclatantes victoires, une renommée si pure et si exceptionnelle qu'il est considéré par eux comme une manifestation de Vishnus, du dieu protecteur et civilisateur des hommes, qui, après plusieurs incarnations moins parfaites, apparut en lui tout entier. Dès lors sa légende, agrandie par l'exaltation religieuse, prit les proportions surhumaines qu'elle présente dans son épopée. Son père Daçaratha a quatre fils, Râma, Bharata, Laxmana, Çatrughna, nés de trois épouses dlfférentes à la suite d'un pompeux sacrifice, sous l'influence directe de la divinité qui se manifeste surtout dans Râma. Instruit dans la religion par Vaçistha, dans

1806-19 ; livres I et II, avec traduction latine, publiés par W. Schlegel, Bonn, 1829-38 ; *Râmâyana*, texte complet, liv. I-VI, avec traduction italienne, par M. Gorresio, Paris, 1843-59 ; *Râmâyana*, traduction française, par M. Hip. Fauche, Meaux, 1854-58.

la guerre par Viçvâmitra, prêtres et sages vénérés dont les noms sont renouvelés des Védas, armé par ce dernier de flèches magiques contre les Raxasas, ogres ou vampires ennemis des dieux et des hommes, il obtient, après avoir tendu l'arc divin de Çiva, la main de Sîtâ la plus belle des princesses, et retourne triomphant vers son père qui veut l'associer au trône. Mais la mère de Bharata, Kaikéyi, laquelle jadis avait reçu du roi, sauvé par elle, la promesse solennelle de deux grâces, demande alors pour son fils la couronne, pour Râma quatorze années d'exil. En vain le roi désesperé cherche-t-il à vaincre sa rigueur ; elle persiste, et le malheureux père prononce l'arrêt de son fils chéri, souhaitant secrètement sa désobéissance. Mais Râma, modèle de loyauté, repousse les prières de sa mère Kauçalya, de Laxmana son frère, de Sîtâ son épouse, du peuple dont il est l'idole. Il part ; mais son frère et sa femme l'accompagnent dans la région sauvage où l'attendent tant de rudes épreuves : région hérissée de forêts, sillonnée de rivières impétueuses, dominée par d'imposantes montagnes dont son âme tendre et religieuse apprécie la poétique grandeur. Daçaratha étant mort de chagrin en expiation d'une ancienne faute, du meurtre involontaire d'un jeune brahmane dont le poète raconte l'attendrissante histoire, Bharata, accompagné de Çatrughna et de toute la nation en deuil, vient supplier Râma de

reprendre ce trône qui lui revient par droit de naissance; mais le héros, jaloux de l'honneur de son père, résiste à toutes les prières et se retire au milieu des forêts. Là il parcourt tous les saints hermitages dont il défend les hôtes vénérables contre les cruels Raxasas, en même temps que son grand cœur s'enflamme à l'ouïe des légendes merveilleuses qui retracent la gloire des anciens jours. Mais, ô douleur, à la suite d'un combat où il a tué Khara et ses légions impies, sa chère Sîtâ, la douce compagne de son exil, lui est tout-à-coup enlevée par Râvana, tyran de Lankâ, chef redoutable des mauvais génies que les dieux mêmes n'osent affronter. Non-seulement son ennemi l'outrage, mais il échappe même à sa vue; protégée par les flots de l'Océan, sa retraite serait inaccessible, si, par la volonté céleste, une armée de Vânaras, singes ou satyres descendus des monts Malayas, ne venait seconder le héros dans sa recherche active et furieuse. Hanumat, habile explorateur doué d'une force surnaturelle, s'élance sur l'aile des vents vers Lankâ ou Ceylan, où il découvre la captive, inébranlable dans sa foi. Rassuré par lui sur le sort de Sîtâ, que Râvana respecte encore, Râma suivi de Laxmana, son frère, et de Sugrîva, roi des satyres, avec une innombrable armée, jette sur la mer un pont merveilleux et s'avance menaçant vers la splendide Lankâ, que défendent les noirs Raxasas : siége formidable, assauts pé-

rilleux, combats acharnés, sanglantes péripéties, causées surtout par l'intrépidité d'Indrajit, fils de Râvana, magicien consommé, et par la force colossale de Kumbhakarna, qui décime les rangs des assaillants, pendant que Vibhîsana, son frère, seconde les efforts de Râma. Vient enfin la lutte décisive; Râvana lui-même sort de la ville, il attaque son ennemi en combat singulier, combat terrible qui dure pendant sept jours en présence des dieux et des titans, jusqu'à ce qu'enfin le monstre impie, dont les têtes renaissaient sans cesse, reçoive dans le cœur une flèche ardente animée d'un souffle divin. Sîtâ est libre : mais est-elle toujours digne du fidèle amour de Râma ? Il en doute un instant, et, à ce seul soupçon, la vertueuse épouse s'élance dans le bucher allumé pour le sacrifice. Mais les dieux interviennent; elle sort saine et radieuse de ce feu purificateur. Râma, rassuré par Brahmâ et par l'âme glorifiée de son père, monte avec Sîtâ justifiée, et les chefs alliés redevenus des hommes, c'est-à-dire des adorateurs de Brahmâ, sur un char aérien que lui offrent les dieux. Du haut du ciel il contemple les lieux témoins de ses épreuves passées; l'exil est accompli : les Vânaras, les Raxasas le reconnaissent pour unique suzerain, et son frère Bharata, suivi d'un peuple ivre de joie, vient poser sur sa tête la couronne d'Ayodhyâ, si dignement conquise par ses vertus.

Tel est le résumé succinct de cette grande et noble

épopée, en six livres, en 550 chapitres, formant ensemble plus de 40,000 vers[1]. Quel en est le sens véritable? Doit-on y admirer seulement l'œuvre d'une imagination brillante, d'une verve poétique inépuisable en rêveries gracieuses ou sublimes; ou bien doit-on y reconnaître à côté du charme littéraire, un fonds positif et réel, un fait sanctionné par l'histoire, la trace d'événements glorieux, immortalisés par le génie? Nous croyons à cette réalité pour la Râmaïde comme pour l'Iliade, comme pour les rois de la Grèce et de Rome; l'histoire primitive d'un grand peuple s'embellit, elle ne s'invente pas. D'ailleurs de toutes les épopées la Râmaïde est la plus régulière, la plus logique et la plus simple, en même temps que la plus instructive, abstraction faite du merveilleux. Nous y voyons Râma, roi d'Ayodhyâ, ce héros de l'Inde conquérante, renommé par sa piété, sa bravoure, et son abnégation généreuse, combattre soit comme anachorète au milieu des forêts immenses qui environnaient son royaume, soit comme chef de tribus alliées réunies autour de sa bannière, des ennemis impies et féroces opposés aux Aryas de race et de croyance, et étendant leurs invasions

(1) Un septième livre plus récent, mais non moins identique au sujet, décrit la suite de la vie de Râma, son règne d'abord prospère, puis troublé par des peines de famille, par des dissentiments et des malheurs qui l'accompagnent jusqu'à sa mort, ou plutôt jusqu'au moment où, comme Sîtâ, disparaît aux yeux pour remonter dans les régions célestes.

sur tout le sud de la péninsule. Quels étaient ces pirates au teint sombre, à la force athlétique, au riches ornements recueillis sur des plages aurifères au milieu de bosquets toujours verts, traversant agilement l'Océan, et bravant hardiment l'arc indien avec leurs javelots et leurs massues? Nous croyons y reconnaître les nègres australiens, qui, établis dans la fertile Ceylan, quatorze siècles avant l'ère chrétienne, infestaient de là toutes les côtes et semaient au loin la terreur. Entre eux et les Aryas durent habiter, dans les gorges des monts Malayas, d'autres tribus complétement agrestes, étrangères aux uns comme aux autres, parlant un idiome inconnu, brandissant pour armes des pierres et des troncs d'arbres et n'ayant d'humain que le visage. Ne serait-ce pas l'ancien portrait des Malais ou Tamuls de race jaune, qui maintenant encore possesseurs du Décan, diffèrent tant des Hindous en traditions et en culture? Râma, outragé par Râvana, le puissant despote de Ceylan, le chef des noirs Raxasas ou vampires, aurait eu pour auxiliaires ces Vânaras ou hommes des bois dans la guerre périlleuse et terrible qui lui fit traverser l'Océan, attaquer l'opulente Lankâ, y déployer une valeur surhumaine, et assurer enfin par sa victoire l'indépendance de l'Inde centrale et la suprématie du brahmanisme. Delà ces chants de triomphe et l'apothéose de Râma; de là cet enthousiasme national perpétué à travers les siècles; de

là aussi une des œuvres les plus belles, une des sources de poésie les plus fécondes que nous ait transmise l'antiquité [1].

Enumérer tous les riches épisodes, les descriptions brillantes, les tableaux saisissants, les scènes attendrissantes, les réflexions profondes qui se pressent dans cette vaste épopée, trop vaste pour nos goûts mais non moins admirable dans sa majesté orientale, est une tâche qui dépasse de beaucoup les limites de cet humble travail. Après avoir fixé l'attention de plusieurs érudits d'Angleterre et d'Allemagne, elle vient de paraître dans son ensemble, avec tout son texte épuré, dans la traduction éloquente d'un savant dont s'honore l'Italie, pendant qu'une version consciencieuse et complète la popularise en français. Mais qu'il nous soit permis de dire, qu'anticipant sur ces traductions, nous avons, dès 1853, extrait du texte de M. Gorresio et cherché à reproduire en partie les

(1) Ne pourrait-on pas soutenir aussi, avec beaucoup de vraisemblance, que, dans les mythes scandinaves, les Ases, les Vanes, les Reckes ou Yotes, c'est-à-dire la race divine, les gnomes ses alliés, les géants ses ennemis, représentent, par un lointain souvenir, les Aryas, les Vânaras, les Raxasas ou Yâtavas, noms semblables et légendes analogues dans l'histoire traditionnelle de l'Inde? De plus ne voit-on pas ici, comme sur les autres points du globe, la race jaune et la race noire précéder partout la race blanche, plus tardive mais plus éclairée? Problême plein d'intérêt et de difficulté; voir à ce sujet: *Histoire des races humaines*, par M. de Salles; *La terre et l'homme*, par M. Maury; *Universalité du déluge*, par M. Schœbel.

scènes imposantes et grandioses qui distinguent cette Iliade des Indiens [1]. Choisissant les passages les plus frappants qui en marquent le caractère classique et les traduisant en vers latins égaux aux vers sanscrits en rhythme et en mesure, nous en avions insensiblement esquissé une anthologie, disposée dans l'ordre du poème. Ce travail offrait sans doute une actualité plus réelle lorsque, dans nos divers Mémoires, il s'appliquait à des passages inédits qui maintenant ont cessé de l'être, grâce à leurs heureux interprètes. Aussi ne revendiquerons-nous qu'une priorité toute partielle, celle de nos imitations latines, que nous maintenons sous leur forme première et dont nous venons de quadrupler le nombre en puisant également dans les deux poèmes.

Avant toutefois d'entrer dans cette étude, réservée aux chapitres suivants, nous citerons ici, en français et d'après notre traduction, deux tableaux de la Râmaïde qui méritent plus qu'une simple analyse et qui suffiront pour donner une idée des richesses qu'elle renferme.

Chaque peuple a eu son fleuve sacré, moitié réel, moitié mystique, destiné aux ablutions du corps et aux purifications de l'âme avant leur admission dans le ciel.

(1) *Légende indienne sur la vie future*, par F. G. Eichhoff, Lyon, 1853 ; *Poésie héroïque des Indiens*, avec supplément, Lyon, 1853-54 : *Paradis et Enfer des Indiens*, Lyon, 1856 : Mémoires présentés à l'Institut.

Les Egyptiens ont eut le Nil, les Assyriens l'Euphrate, les Grecs l'Alphée, les Romains l'Eridan, les Indiens le Gange, fleuve vénéré par excellence, jaillissant des neiges perpétuelles au sommet de l'Himalaya, répandant l'abondance dans de vastes vallées, et s'ouvrant à travers l'Océan une route vers des plages inconnues [1]. Aussi l'ont-ils appelé la rivière des trois mondes, puisque sa source élévée le rapproche du ciel, son cours majestueux de la terre, sa sombre embouchure de l'enfer. Les poètes en ont fait la nymphe Gangâ, fille auguste du mont Himalaya et sœur d'Umâ épouse de Çiva, génie suprême de la nature. Appelée par les dieux dans le séjour céleste, une sympathie secrète l'attirait vers la terre pour la consolation des mortels; mais quel mortel eût osé soutenir le choc de ses eaux dans leur chute impétueuse et guider avec assurance leur marche bienfaisante vers la mer? Ici une tradition historique, relative sans doute à un roi d'Ayodhyâ qui eut le bonheur d'achever le travail entrepris par un de ses ancêtres pour élargir le cours du Gange et pour fertiliser les plaines, travail immense, longtemps interrompu et enfin accompli avec gloire, a

(1) Virgile n'a pas oublié le Gange parmi les fleuves dont il vante la grandeur :

Ceu septem surgens sedatis amnibus altus
Per tacitum Ganges, aut pingui flumine Nilus....

En. IX, 30.

fourni au chantre de la Râmaïde une de ses conceptions les plus brillantes.

Le roi Sagara, un des princes de la puissante dynastie solaire dont Valmike rapporte la généalogie avec l'exactitude d'un historien et qui devait régner environ 1800 ans avant notre ère, avait été troublé par un prodige dans la célébration de l'Açvamédha, immolation du cheval, le plus solennel des sacrifices. Il envoie ses fils innombrables pour chercher sur toute la terre indienne la victime dérobée à ses vœux; et ceux-ci creusent partout le sol, et creusent en avançant toujours et détruisant des myriades d'animaux, jusqu'aux rivages de l'Océan où ils sont brûlés au fond d'un gouffre par le regard de Vishnus irrité. Son petit-fils seul obtient grâce, et règne sur le trône d'Ayodhyâ; mais deux générations s'écoulent, malgré les rudes austérités des princes, sans que les derniers honneurs puissent être rendus aux Sagarides, dont les corps et les âmes gisent captifs sous la mer. Enfin Bhagîratha, plus pieux que ces ancêtres, plus ardent dans sa pénitence, est divinement averti que Gangâ seule, la nymphe céleste, pourra laver l'opprobre de sa famille et affranchir les Sagarides, si elle consent à verser sur la terre l'urne intarissable de ses eaux. Mais qui pourra soutenir tout le poids de sa chute? Çiva, le dieu de la nature qui réside sur l'Himalaya, consent à présenter sa tête énorme. La nymphe s'y

précipite du haut du ciel, la course bienfaisante commence et le miracle s'accomplit; miracle d'une portée infinie, puisqu'en sauvant une race illustre, il sauve et purifie en même temps tous les corps, toutes les âmes qui s'approchent avec foi de cette source de pureté immortelle dont l'Inde est désormais le fortuné séjour. Mais laissons parler notre poëte [1] :

« Vaincu par les prières du pieux monarque, le dieu Çiva s'élève jusqu'à la cîme de l'Himavat. Descends! dit-il à Gangâ, nymphe aux eaux célestes; et déployant sa chevelure massive qui, à plusieurs lieues de distance, s'arrondissait comme une vaste caverne, le dieu reçut sur sa tête invincible la nymphe qui s'élança du ciel. Là, pendant toute une année, elle erra troublée, incertaine, jusqu'à ce qu'ému par une prière nouvelle que lui adressa le monarque, Çiva, en écartant une mèche de sa chevelure, ouvrît aux flots un libre cours. On vit alors bondir, par cette issue, Gangâ la rivière des trois mondes, source prospère, immaculée, divine, qui purifie tout ce qu'elle touche; et incontinent apparurent, sur des chars, des chevaux, des éléphants, les Dévas, les Rishis, les Yaxas, les Siddhas, les Gandarvas, et les génies qui flottent sur les ondes; et à leur suite Brahmâ lui-même, le créateur de l'univers. Tous les dieux, resplendissants de gloire, vinrent contempler cette merveilleuse descente; leur vol impétueux et leurs brillants emblêmes, réflétés sur un ciel sans nuages, l'illuminaient des feux de cent soleils.

(1) Râm. I, ch. 45. Cet épisode a été d'abord signalé par M. le baron d'Eckstein.

« La rivière cependant coulait sans cesse, tantôt en replis sinueux, tantôt élargissant son cours et chancelant avec mollesse, tantôt brisant flots contre flots. La multitude des cétacés, des serpents, des poissons agiles lançait des myriades d'éclairs; l'air inondé d'écume blanchissante étincelait comme un ciel d'automne traversé par des essaims de cygnes. Et la rivière coulait sans cesse, et, s'avançant à travers monts et vaux, du front auguste de Çiva elle se précipitait vers la plaine; et les êtres qui habitent sous le sol, les Grâhas, les Ganas, les Nâgas, applanissant au loin sa route, se plongaient dans ses eaux divines pour y effacer leurs souillures; et tous ceux que la malédiction avait jetés du ciel sur la terre, purifiés au contact de ses eaux, remontaient vers la voûte éthérée. Les Rishis et les Siddhas priaient, les Dévas et les Gandharvas chantaient; les Munis applaudissaient aux danses qu'exécutaient les chœurs des Apsarâs; toute la nature tressaillait d'allégresse; car cette glorieuse descente de Gangâ assurait le bonheur des trois mondes.

« Cependant le roi Bhagîratha, s'avançant sur son char céleste, marchait en tête, et Gangâ le suivait. On la voyait bondir à flots pressés, déployant ses ondes impétueuses, couronnée de guirlandes d'écume, sillonnée de vastes tourbillons, irrésistible en sa course rapide, folâtrer sur les pas du monarque; pendant que Dévas et Rishis, Daityas et Dânavas, Raxasas et Yaxas, Gandharvas et Apsarâs, Kinnaras et Nâgas, escortaient le char victorieux qu'entourait toute la foule aquatique, avide d'accompagner Gangâ. Partout où se tournait le roi, se tournait aussi la rivière devant laquelle s'inclinent tous les mortels. Parvenu jusqu'à l'Océan, Bhagîratha, suivi de Gangâ, entra dans le gouffre béant qu'avaient jadis creusé les Sagarides, et, plongeant avec elle aux enfers, il alla consoler les cendres de ses pères; et soudain, vivifiés par les

eaux, revêtus de corps aériens, les Sagarides, transportés de joie, montèrent triomphants vers le ciel. »

Nous nous contentons de citer cet épisode, fidèlement traduit, sans ajouter aucun commentaire, et nous demandons s'il est un fleuve dans toute l'antiquité païenne, sans en excepter ni le Xanthe ni le Tibre, qui ait jamais reçu de ses poètes une aussi magnifique apothéose.

L'autre épisode du genre descriptif, bien moins connu et cependant digne de l'être, est le récit de l'ascension de deux aigles ou plutôt de deux vautours célestes qui, longtemps avant le Phaéton d'Ovide, dirigèrent leur essor vers le soleil. Malgré l'étrangeté des personnages, les couleurs sont si vraies, les vues si nettes, les observations si frappantes, que de nos jours tout aéronaute pourra, s'il l'ose, en vérifier l'exactitude, sauf le contraste de l'Europe cultivée avec la majesté d'une nature primitive [1] :

« Jadis mon frère et moi, allègres et délirants d'orgueil, nous prîmes un vigoureux essor, voulant connaitre les voies suprêmes. Jadis, sur la cîme du Vindhya, en présence des anachorètes, tous deux tombés au pouvoir de la mort, nous mîmes pour enjeu le royaume des vautours. « Aujourd'hui nous suivrons le soleil de

(1) Râm. IV, ch. 60. *Râmâyana*, traduit par M. Fauche.

l'orient jusqu'à l'occident! » Aussitôt dit, prenant la route des vents, nous contemplons de loin la terre : les cités qui s'élevaient en foule semblaient grandes comme les roues d'un char; ici retentissait le son des instruments, là la récitation des prières; de tous côtés brillaient des nymphes parées d'anneaux éblouissants.

« Puis, voulant déployer toutes nos forces et tous les deux avides de vaincre, nous montons plus haut dans l'espace, nous lançant sur la route du soleil, et abaissant, dans notre vol, des regards rapides au-dessous de nous. La terre alors, je m'en souviens, émaillée de sa jeune verdure, déployait au loin ses coteaux, comme un champ parsemé de lotus. Les rivières ressemblaient aux sillons d'une charue, et l'Himavat, le Vindhya, le Méru, environnés des flots de l'Océan, se dressaient sur la surface du sol comme des éléphants sur des écueils.

« Bientôt la fatigue, la chaleur, l'abattement, la fièvre nous pénètrent, et la crainte fait tressaillir nos cœurs. En effet on ne distinguait plus ni l'orient, ni le nord de Kuvéra, ni l'occident, ni le sud de Yama, ni aucune des plages intermédiaires; tout n'était qu'un foyer rempli par le soleil, comme si le feu consumait l'univers à la dissolution des mondes. Le soleil tout rouge n'était plus qu'une masse de feu au centre du ciel; c'est à peine si son corps immense se détachait de l'incendie. Je parvins à l'observer après de pénibles efforts, et il me parut gros comme la terre.

« Mais soudain voici que mon frère, renonçant à la lutte, se laisse tomber, la face vers la terre; à cette vue je m'empresse moi-même de m'élancer en bas du ciel. Protégé par mes ailes, il ne fut pas brûlé; mais l'ardent soleil me consuma pendant que je descendais, précipité des airs. Le Vindhya me reçut enfin, les ailes brûlées, l'âme frappée de stupeur; mon frère tomba, dit-on, sur le Janasthana. »

Plus tard les ailes renaissent à l'aigle généreux, dont les regards dirigent les satyres vers Ceylan.

Mais les richesses de style et d'images dont abonde la Râmaïde ne constituent qu'une partie du mérite de ce poème éminemment dramatique, où tout est émotion, contraste, enseignement. S'il est vrai que des longueurs multipliées, des comparaisons gigantesques, une intervention trop directe, trop absorbante du monde surnaturel, déparent et affaiblissent à notre point de vue l'effet général de ce chef-d'œuvre, quel charme inépuisable n'offrent pas les détails par la pureté des caractères, la vivacité des peintures, la délicatesse des sentiments; mérite que, dans ses épisodes, offre également la Bhâratide? Tour à tour austère, imposante comme la poésie des Germains, bigarrée, capricieuse comme celle des Arabes et des Persans, la poésie indienne sait atteindre souvent la précision sublime d'Homère et de Virgile. Elle sait surtout, fidèle à la morale et aux nobles aspirations de l'âme, tenir constamment ses auditeurs dans cette sphère méditative et pure dans lesquelles se complaisaient les sages qui chantèrent les gloires de la patrie et des miracles de la foi. Les dieux indiens de l'époque héroïque, bien supérieurs à ceux qu'ont adoptés les Grecs, ne se mêlent aux passions humaines que pour en calmer les excès ou en redresser les tendances. Etrangers au tumulte du monde, qu'ils dominent de toute leur

grandeur, ils n'apparaissent sur la scène de la vie que comme d'austères dispensateurs des biens et des maux mérités par les œuvres, protégeant la vertu au milieu des épreuves, et combattant le vice dans l'ivresse du succès. La justice divine, la liberté humaine, sont ainsi clairement établies, et la rétribution finale, qui n'est pas l'anéantissement de l'âme, ni chez les brahmanes ni chez les buddhistes, mais sa béatitude en Dieu, est le but constant de tout effort, de toute aspiration généreuse; de sorte qu'en dépit des caprices innombrables et des complications infinies que supposent tant de phases d'existence rêvées par la métempsycose, une vérité domine l'ensemble, vérité fondamentale du christianisme, qui considère cette vie terrestre comme le seuil de l'immortalité.

IV.

ANALYSE ET EXTRAITS DE LA RAMAÏDE.

Nous venons de citer les deux grandes épopées, qu'à la suite des Védas et du Code de Manus, l'Inde conquérante a produites dans la plénitude de sa force, au temps même où la Grèce créait ses poèmes cycliques, monuments de ses premiers exploits. Coïncidence frappante et curieuse dans la destinée de deux nations illustres ; analogie de religion, de langage et d'inspiration littéraire, se manifestant au même siècle dans des régions si opposées et sous des tendances si diverses ! La littérature indienne est partout objective et soumet l'homme à la nature, celle des Grecs est subjective et soumet la na-

ture à l'homme; et cependant la forme des poèmes à leur naissance n'en fut pas moins exactement la même, Qu'était le cycle épique de l'ancienne Grèce sur l'expédition des Argonautes, sur les travaux d'Hercule et de Thésée, sur les guerres de Thèbes et de Troie, si ce n'est une série de légendes racontant, non-seulement les hauts faits mais la vie entière des héros, depuis leur berceau jusqu'à leur mort, toujours entourée de prodiges. Ces longs récits biographiques, qu'à l'imitation des Orientaux adoptèrent plus tard les poètes du moyen-âge, ne marquèrent-ils pas chez les Grecs aussi bien que chez les Indiens la forme rudimentaire de l'épopée, avant que le génie d'Homère lui imprimât son victorieux essor?

Ainsi la riche poésie grecque, par ses imperfections heureusement effacées comme par ses beautés qui survivent, se rattache intimement aux poèmes indiens qui offrent avec elle de si féconds rapports. Si le chantre inspiré de l'Iliade, génie unique dans les fastes du monde, a prouvé l'individualité puissante, qu'on ne saurait lui contester, en éclipsant tous ses rivaux par l'ampleur de la forme et de la majesté des conceptions; si le chantre de l'Enéide a su, en poursuivant ses traces, atteindre l'idéal de l'épopée romaine, une rivalité plus lointaine et plus instructive à la fois s'élève entre eux et les poètes de l'Inde, dépositaires de souvenirs non moins grands, interprètes de passions non moins vives et d'émotions non

moins profondes dans une langue plus savante encore.

C'est ce que nous voudrions tâcher de constater, non-seulement aux yeux des indianistes qui en sont suffisamment convaincus, mais à ceux de cette élite d'hommes de goût qui, sensibles à tout ce qui est beau parce qu'ils en portent en eux le type inspiré par des études sérieuses, n'ont fait qu'effleurer jusqu'ici cette mine abondante de richesses, détournés par son immensité ou par l'iusuffisance des langues modernes à en reproduire les couleurs. Qui de nous en effet comprendra pleinement les beautés de Milton ou de Dante s'il ne les lit dans l'original? Qui même appréciera Homère s'il se contente d'une traduction française? Pour obvier autant que possible à cette difficulté fondamentale, qui fait du sanscrit un trésor ouvert uniquement aux adeptes; pour faciliter l'accès, non-seulement à sa grammaire, comme nous le fîmes dans le Parallèle des langues, mais encore à sa littérature considérée au point de vue poétique, nous avons pensé qu'une analyse succincte mais complète de la Râmaïde, accompagnée de citations choisies, devait offrir ces citations en prose française et en vers latins. L'hexamètre latin, congénère au mètre héroïque des Indiens, ainsi que nous le prouverons à l'instant, nous a permis en effet une traduction sinon littérale, du moins parfaitement parallèle, fondée sur le même nombre de vers. Son rhythme harmonieux, ses

riches épithètes, sa concision expressive et variée, s'adaptent merveilleusement à l'allure du sanscrit, et en font, après l'hexamètre grec (que nous n'aurions osé aborder) l'instrument le plus souple et le plus sympathique de transmission d'une langue à l'autre. Combien de fois l'antique barde indien ne se rencontre-t-il pas avec Virgile, en expression comme en pensée, et quel bonheur pour nous de saisir ces rapports et d'emprunter les paroles mêmes du maître ! Quelquefois aussi, nous l'avouons, le désir de rendre exactement la valeur d'une image locale nous a entraîné à des néologismes pour lesquels nous demandons grâce, ainsi que pour l'altération de la quantité de certains noms. Nous aurions bien des grâces à demander encore, mais nous aimons mieux nous en remettre au jugement impartial des lecteurs pour cet essai fait avec amour, avec élan, mais non sans réflexion. Car jamais l'enthousiasme de la forme ne nous a sciemment fait négliger le sens. Pour prouver, autant qu'il est en nous, la bonne foi qui guida nos efforts, nous réunirons dans le dernier chapitre les textes des citations écrites en caractères romains, avec renvoi aux vers latins destinés à les reproduire. Ce sera à la fois un moyen de contrôle pour les adeptes, et une introduction facile pour ceux de nos lecteurs qui voudraient s'initier à cette étude.

Le mètre héroïque des Indiens, qu'une ingénieuse

légende attribue au chant plaintif de deux cygnes dont s'inspira le poète Valmike, participe à la fois de l'hexamètre grec et de l'alexandrin français. Comme le premier dont il égale la mesure moyenne, étant toujours de seize syllabes, il distingue soigneusement, de vive voix comme par écrit, les voyelles longues des voyelles brèves; il est soumis à la règle d'allongement pour les brèves suivies de deux consonnes, y compris l'aspiration finale. Mais, contrairement au vers grec ou latin, il ne pèse pas les syllabes, il les mesure, et leur nombre est constamment le même, comme dans l'alexandrin français, auquel il ressemble également par sa coupure en deux hémistiches, qui eux-mêmes se groupent par quatre en distiques appelés *çlokas*. Quant au rôle des longues et des brèves, beaucoup moins obligatoire qu'en latin, il n'a guère de positif que la règle qui exige dans chaque vers une brève à la cinquième et à la treizième syllabe, une longue à la sixième et à la quatorzième [1]. Mais cette apparente monotonie est relevée par l'allure libre et variée des autres pieds, par les rejets et les enjambements, par les combinaisons phonétiques, et surtout par l'accent, dont les subtiles nuances échappent maintenant à notre oreille, de même que la distinction de la lettre *a* en α, ε, ο brefs est pour nous perdue

(1) Chézy, *Théorie du Çloka*, Paris, 1831.

sans retour [1]. Il est évident que la prononciation sanscrite, tant des voyelles que des consonnes, s'est altérée dans la bouche des brahmanes, après tant de révolutions et d'invasions, d'une manière plus justifiable encore que celle du grec et du latin. Gardons-nous donc d'imputer aux Indiens primitifs, si enthousiastes, si poétiques, cette infériorité accidentelle résultant de l'amoindrissement des sons, et rendons au moins par la pensée à ces vers empreints d'images si belles et de sentiments si généreux l'attrait de leur harmonie native et de leur noble inspiration [2].

Dans le prélude placé en tête du premier chant, *Adikanda*, prélude sans doute postérieur en date (ch. 1 à 4) nous voyons d'abord Valmike, anachorète austère, plongé dans la méditation sur les rives d'un fleuve calme et pur, s'inspirer pour le rhythme de ses vers de la voix plaintive de deux cygnes ou cigognes, pour le choix de son sujet d'un oracle de Brahmâ lui-même, qui lui ordonne de célébrer les exploits merveilleux de Râma destinés à une gloire immortelle :

(1) Les commentaires védiques fixent pour *a* bref deux sons principaux qui paraissent correspondre à ε et ο grecs.

(2) Il est essentiel de remarquer que, dans les citations qui vont suivre, la prose française est la traduction littérale des textes sanscrits dont les vers latins offrent l'imitation. Les chiffres avec astérique servent de renvois au chapitre huitième, où se retrouveront les vers indiens.

« Tant que les montagnes et les fleuves subsisteront sur la face de la terre, la gloire du Râmâyana parcourra l'univers (1*). »

« Dùm stabunt montes, fundet dùm flumina tellus,
« Cunctis fama locis Ramo sacrata recurret. »

(Râm. I. ch. 2.)

Aussitôt se déroule devant lui, et devant ses disciples ravis, la série de ces chants enthousiastes dont l'immense développement comprendra 48,000 vers.

Puis le récit commence (ch. 5) par la description d'Ayodhyâ, la cité inviolable, la ville des rois solaires [1], dont Manus lui-même a posé les fondements :

« Il est une vaste contrée, heureuse et féconde, du nom de Koçalâ, déployant aux bords du Sarayu ses troupeaux, ses moissons, ses richesses. La s'élève Ayodhyâ, ville célèbre parmi les nations, chef-d'œuvre de Manus le roi du genre humain (2*).

« Magna patet regio, gentis felicis alumna,
« Quam pecora et messes et dona amplissima terræ,
« Urbe sub invictâ, sacri prope fluminis undam,
« Exornant, summoque Manos ditavit honore.

(Râm. I. ch. 5.)

(1) Aoude, royaume récemment confisqué, après quarante siècles d'existence, par l'injuste arrêt de la Compagnie des Indes, première cause de la guerre meurtrière qui vient de désoler ce beau pays.

C'est là que règne Daçaratha, prince accompli, uni à trois épouses, Kauçalyâ, Kaikéyî, Sumitrâ, entouré de ministres et de prêtres vénérés, jouissant de tous les biens, mais privé d'héritiers, (ch. 6-7). Instruit, par un heureux hasard, de l'aventure de Rishyaçringa, jeune hermite qu'un essaim de nymphes gracieuses entraîna à la défense d'un roi (ch. 8-9), il l'invite à venir célébrer en sa faveur l'Açvamédha, sacrifice du cheval, fête pompeuse à laquelle assistent les dieux mêmes (ch. 10-14). Vishnus apparaît, et consent à renaître, par l'effet d'un mystérieux breuvage, dans les quatre fils accordés au monarque, Râma, Bharata, et deux jumeaux, Laxmana, Çatrughna, l'un dévoué à l'aîné, l'autre au second de ses frères (ch. 15-19). Râma, en qui rayonne surtout la grâce divine, et dont les futurs auxiliaires, Vânaras ou satyres, naissent en foule dans les bois, est confié aux soins intelligents de Vaçistha, chef des brahmanes (ch. 20). A peine a-t-il atteint l'adolescence qu'un saint illustre, Viçvâmitra, à la fois brahmane et guerrier, le réclame comme champion dans sa lutte contre les Raxasas ou vampires, noirs satellites du démon Ravana (ch. 21-25). Le roi y consent avec peine; mais déjà des prodiges célestes lui présagent la gloire de son fils :

« Le jeune Râma aux yeux de lotus s'avance avec Viçvâmitra; et du ciel descend un vent pur, léger, embaumé, sans

poussière; une pluie de fleurs tombe sur la terre, et on entend des chants mélodieux mêlés aux sons des conques et des tymbales accompagner les pas du héros (3*).

« Ramus adest : vidêre dii lumenque juventæ
« Purpureum frontisque decus; tùm lenis ab alto
« Signat iter zephyrus, florum cadit aurea nubes,
« Festivoque sonant cœlestia tympana cantu.

(Râm. I, ch. 25.)

Il part, ainsi que Laxmana son frère (ch. 26); et, guidé par Viçvâmitra, il arrive en vue d'une forêt primitive dont l'aspect formidable l'étonne :

« Quel est ce bois épais et sombre, semblable à une masse de nuages, où fourmillent des essaims d'oiseaux, où bourdonnent des myriades de grillons, où retentissent les cris d'animaux redoutables, lions, tigres, sangliers, ours, rhinocéros, éléphants (4*)? »

« Quænam hæc silva vetus, tenebrosa, simillima nimbo,
« Raucisono volucrum gryllorumque agmine cincta;
« Quam leo, tigris, aper, quam simius, ursus, hyæna,
« Rhinoceros, elephas, sævis rugitibus implent? »

(Râm. I, ch. 27.)

Il y tue un monstre homicide; et, muni d'armes et de vertus divines, il en abat bientôt deux autres (ch. 28-30). Le calme renaît dans tous les hermitages, dont chacun a sa légende antique, racontée par le saint au jeune prince

dans le cercle attentif des ascètes (ch. 31-35), au milieu des splendeurs de ces belles nuits indiennes que le poète a décrites dans le style de Virgile :

« Mais, pendant mon récit, ô noble Raghuide, la nuit vient d'atteindre la moitié de son cours. Vois : les arbres sont immobiles, les oiseaux, les bêtes fauves reposent, les ombres s'étendent de tous côtés; le ciel entier, comme parsemé d'une subtile poudre de santal, reflète les feux dorés des planètes, des étoiles, des constellations; et l'astre aux frais rayons, l'astre des nuits si secourable au monde, vient réjouir de ses clartés sereines la terre accablée de chaleur (5*). »

« Dùm lentè placidas narrando ducimus horas,
« Nox ruit, et medio volvuntur sidera lapsu;
« Jam tacet omnis ager, pecudes pictæque volucres,
« Et juga silvarum et montes umbrantur opaci.
« Undique resplendet stellis ardentibus æther
« Pulvere seu roseo conspersus; et ecce, soporis
« Alma parens, radios diffundit luna serenos,
« Arentemque siti gelidâ face temperat orbem. »

(Râm. I, ch. 36.)

C'est ainsi qu'une foule de récits charment pour eux les fatigues de la route (ch. 37-50) et qu'entre ces légendes bizarres sur Çiva et Umâ, sur Indra et Ahalyâ, sur la lutte gigantesque des dieux et des titans, se détache dans l'éclat le plus pur la belle prosopopée

de la descente de Gangâ, nymphe du Gange, dont nous avons donné plus haut la traduction. Enfin Râma arrive avec son frère et son illustre guide à la cour de Mithilâ, où il apprend de la bouche d'un prêtre l'histoire de la lutte merveilleuse de Viçvâmitra, chef des guerriers, contre Vaçistha, chef des brahmanes; les efforts, les défaites du premier, ses pénitences, son triomphe héroïque, puis enfin son admission au brahmanat et les prodiges de sa puissance (ch. 51-68). Là, on présente à Râma l'arc divin que, seul, le dieu Çiva, avait pu soulever, et qui, par une épreuve suprême, doit faire connaître le protégé du ciel :

« Râma, soulevant d'une seule main l'arc immense, le courba presque sans effort, et souriant, il y passa la corde. Ensuite, quand il eut mis la corde, il le banda d'une main robuste; mais la force de la tension fut telle que l'arc, brisé par le milieu, retentit comme une roche qui s'écroule ou comme une cîme frappée par la foudre d'Indra (6*).

« Ille levat digitis immensi ponderis arcum
« Subridens, nervumque aptat conamine nullo.
« Ut verò ingentem compressa tetendit in orbem
« Cornua, vi subitâ disrumpitur arcus, et auras
« Horrendo stridore ferit; ceu prona minaci
« Monte cadens, Indræ reboet sub fulmine rupes.

(Râm. I, ch. 69.)

L'arc est brisé, la foule fuit éperdue, mais le roi Janaka, attentif au présage, offre au héros favorisé des dieux la main de sa fille Sitâ, la plus belle des princesses, née jadis dans un sillon sacré. Il veut aussi allier à sa famille les autres fils du roi Daçaratha, lequel est mandé à sa cour et reçu avec de grands honneurs (ch. 70-71). La descendance des princes énumérée, les rites religieux accomplis (ch. 72-74), les quatre mariages sont sanctionnés sous les yeux des deux chefs de famille par cette formule patriarchale adressée à Râma et à ses frères :

« Voici ma fille Sitâ, ton épouse légitime; prends sa main dans ta main, illustre Raghuide!..

« Et vous tous, jeunes guerriers, unis à des épouses de même rang, remplissez fidèlement les devoirs de votre race; et que la paix soit avec vous! (7*). »

« En tibi Sita meo de sanguine florida consors :
« Carpe manum victrice manu, regum inclyta proles!..
« Virginibus juncti juvenes æqualibus, alti
« Vos generis servate fidem; pax omnibus esto! »

(Râm. I, ch. 75.)

Viçvâmitra retourne à sa retraite sur la cime de l'Himalaya; Daçaratha et les jeunes couples prennent joyeux la route d'Ayodhyâ, quand soudain le ciel

s'obscurcit et une trombe affreuse vient envelopper la terre :

« Ils parlaient; tout-à-coup s'éleve un vent puissant, orageux, entraînant des tourbillons de sable et faisant tressaillir la terre. Toutes les plages du ciel s'obscurcirent; l'astre du jour perdit son éclat, et la surface entière du sol se couvrit d'une cendre livide (8*).

« Vix ea, cùm subitò desævit ab æthere ventus
« Flammeus, arva fugâ vastans; procul ecce dehiscit
« Omne solum palletque dies, tenebrisque coortis,
« Pulverulenta tremit fulvo sub turbine terra.

(Râm. I, ch. 76.)

De cette trombe sort armé de sa hache, tenant en main l'arc de Vishnus, le terrible Paraçurâma, brahmane divin destructeur des guerriers. Il provoque Râma à la lutte et lui donne à bander l'arc énorme. Celui-ci le fait sans effort, et le brahmane vaincu lui abandonne le monde; allégorie ingénieuse qui constate, après la période sacerdotale, la prédominance héroïque et la réhabilitation des Xatryas (ch. 76-77). Râma triomphant rentre dans Ayodhyâ avec Sitâ, ses frères et leurs épouses ; son père Daçaratha et Kauçalyâ sa mère partagent sa gloire et son bonheur (ch. 78-80).

Au début du deuxième livre, *Ayodhyâkanda,* nous voyons le vieux roi, cédant à l'impulsion de son cœur et aux souhaits unanimes de son peuple, préparer, en l'absence de Bharata appelé à la cour de son aïeul maternel, la fête solennelle du sacre de Râma comme héritier présomptif du trône (Râm. II, ch. 1-5). Les rues de la ville sont pavoisées, les temples sont ouverts, les rois tributaires convoqués, et entre autres ceux des Çakas ou Saces et des Yavanas ou Ioniens. Le peuple enthousiaste attend son jeune prince à qui sont imposés la prière et le jeûne, quand soudain, égarée par une suivante envieuse, Kaikéyi mère de Bharata se pose devant le roi en humble suppliante (ch. 6-8). Daçaratha, ému de l'angoisse d'une épouse à qui jadis il dut la vie, à qui il a juré d'accorder deux faveurs aussitôt qu'elle les réclamerait, proteste de son amour et confirme la promesse fondée sur son pouvoir et sur sa foi :

« Où s'étend le disque terrestre règne aussi ma domination ; je suis le roi des rois, l'arbitre des princes de la terre.

« Témoin de ma puissance, pourquoi trembler encore? J'exaucerai ton désir, je le jure par le prix de mes œuvres! (9 *). »

« Quà patet orbis, ego populos ditione subegi ;
« Terrarum dominum regumque hic aspice regem !..
« Præsente auxilio quis te metus, optima, turbat ?

« Fiet quidquid amas, cœli per gaudia juro. »

(Râm. II, ch. 9.)

A ces mots la perfide se rélève, et fait précéder sa réponse de cette adjuration sinistre :

« Puisque ton serment m'assure une grâce insigne, que ce serment soit entendu des dieux réunis sous Indra ; que le soleil et la lune, les astres et les cieux, la nuit et le jour l'entendent ; que le monde et la terre, que les Gandharvas, les Raxasas, et les génies qui errent dans les ténèbres, et les génies qui gardent le foyer, et toutes les autres créatures soient garants des promesses énoncées par le roi ! (10*). »

« Quod munus mihi, rex, voto solemne dedisti,
« Hoc firmare velint, Indrâ duce, numina cœli,
« Lunaque solque potens ; hoc sidera noxque diesque,
« Et tellus et aquæ, geniique aut luce vigentes
« Aut tenebris, tacitâve domo turbâve frementi,
« Sive alii quicumque truces promissa reposcunt ! »

(Râm. II, ch. 9.)

Puis éclate, comme un coup de tonnerre, le vœu impie qui consterne le monarque :

« La fête que tu viens d'apprêter pour Râma, que ce soit Bharata qui en jouisse en recevant l'onction de prince de la jeunesse ! Que Râma, portant l'habit d'écorce, la peau de gazelle, les cheveux nattés, s'exile dans la forêt durant neuf et cinq ans ! Telles sont les deux grâces que je demande (11*). »

« Sacra peracta tibi, Ramo diadema paratum :
« Regius hoc juvenis Baratus ferat ! et procul urbe,
« Cortice vestitus, vinctis de more capillis,
« Quinque novemque super Ramus tuus exulet annos ! »
(Râm. II, ch. 9.)

« A ces paroles de Kaikéyi le roi s'arrête blessé au cœur, les cheveux hérissés d'effroi, comme le cerf à la vue d'une tigresse (12*).

« Vocibus his quatit ossa tremor ; stat corde soluto
« Hirsutisque comis, conspectâ ut tigride cervus.
(Râm. II, ch. 9.)

Il gémit, il s'indigne, il supplie au nom de son fils; proterné aux pieds de Kaikéyi, il repousse la lumière du jour :

« Hélas ! mon fils, toi si juste, toi si cher à ton père, à ton maître, comment serais-je assez pervers pour t'abandonner de plein gré ! Nuit sombre, qui à toute créature enlèves la moitié de la vie, je ne souhaite pas revoir l'aurore, c'est toi seule dont j'invoque le pouvoir (12*) ! »

« Heu puer, unus amor, tardæ spes una senectæ,
« Sic te falsus ego meritâ pro laude repellam !
« Heu nox, dimidium rapiens mortalibus ævi,
« Absit acerba dies ; miserum tege funditus umbrâ !
(Râm. II, ch. 10.)

En vain Daçaratha, humiliant sa grandeur, demande-t-il avec larmes qu'elle renonce à ce vœu cruel; la marâtre persiste, le jour fatal arrive où Râma s'avance dans son pompeux cortége pour recevoir l'onction royale (ch. 11-14). Son père reste muet, et ce trouble l'effraie :

« Quand Râma s'avançant vit son père si troublé, si différent de lui-même, il recula muet d'effroi comme si son pied eût touché un serpent (13*),

« Turbatum videt ille patrem, tacitâque recedit
« Mente pavens, pede ceu colubrum læsisset hiantem.

(Râm. II, ch. 15.)

Mais bientôt Kaikéyi proclame l'arrêt funeste, et le héros, fidèle au devoir, enflammé d'une ardeur généreuse, annonce sa prompte obéissance ;

« Stimulé par les mots poignants de sa belle-mère comme un bon coursier par l'aiguillon, le héros généreux n'aspire plus qu'à l'exil (13*).

« Voce novercali vigor excitus, ut probus acri
« Verbere tactus equus prærupta per avia fertur.

(Râm. II, ch. 16.)

« Ayant salué ma mère, éloigné mon épouse, aujourd'hui même, rassure-toi ! je vais habiter la forêt (13*). »

« Matre salutatâ, dimissâ conjuge, silvam,
« Jussa paterna sequens, lætare! hodiernus adibo. »
(Râm. II, ch. 16.)

Sa résolution prise d'obéir à son père, de justifier une promesse imprudente en se condamnant à l'exil, il se voit forcé d'affronter l'indignation de son frère Laxmana et la profonde affliction de sa mère :

« Fronçant de colère ses deux sombres sourcils, l'intrépide Laxmana frémit comme un serpent énorme qui se dresse furieux dans son antre (14*).

« Fronte minax frater flammante exæstuat ore,
« Magnus uti serpens stat aperto sibilus antro.
(Râm. II, ch. 20.)

La tendre mère, après avoir vainement combattu sa résolution généreuse (ch. 21-24), prononce alors sur lui, au moment du départ, cette bénédiction solennelle où tous les dieux de l'Inde avec leurs attributs, où la nature entière avec ses phénomènes sont invoqués en faveur de Râma :

« Redoublant ses soupirs, la triste Kauçalyâ prononce, les yeux baignés de larmes, de sages et expressives paroles...

« Que Brahmâ, le souverain des mondes, que le dieu à l'emblême du taureau, que le dieu aux trois pas victorieux, te bé-

nissent, modèle des humains !... Que les Sâdhyas, les Marutas, les Rishis, que Mitra et les phases du soleil, et les vents puissants veillent sur toi! Que les régions du ciel, les mois et les saisons, que les nuits, les jours et les heures te protégent, ô fils bien-aimé. (15*)! »

« At mater tam læta priùs, tam mœsta reversâ
« Sorte, pium lacrymis natum compellat amaris :..
« Omnipotens tibi Brahma, puer, tibi triplice passu
« Visnus ovans, tauroque Çivas elatus adesto !
« Te patres geniique et numina sancta deorum,
« Te sol alta petens, te sol dùm vergit ad undas,
« Flabraque ventorum foveant; te mensis et hora,
« Nox nigra, clara dies, meliora in tempora servent ! »

(Râm. II, ch. 25.)

Mais une dernière épreuve reste encore au héros. Sitâ, apprenant son malheur, proteste de sa résolution de le suivre; en vain veut-il la dissuader en lui peignant les rigueurs de l'exil (ch. 26-30); les prières de Sitâ sont si touchantes qu'il serait dur d'y résister.

« Il dit; à ces mots disgracieux Sitâ au gracieux langage répondit vivement émue :

« Noble fils de Raghus, je le jure par mon amour et par ma vie, sans toi je ne voudrais pas habiter le ciel même. N'es-tu pas mon maître, mon chef, mon guide, ma divinité ? J'irai donc avec toi; c'est ma résolution suprême...

« Avec toi, j'irai me nourrir de fruits et de racines sauvages. Ma présence sera peu importune; car j'aspire à contempler les fleuves, les montagnes, les lacs, les forêts, revêtue de la robe d'écorce, avec Râma pour défenseur !...

« L'épouse qui suit son époux comme son ombre, qui marche quand il marche, s'arrête quand il s'arrête, heureuse d'unir à lui son âme, n'ayant pour but que cette union, continuera après la mort à suivre les pas de son époux...

« Je ne crois pas t'avoir offensé en action, en pensée, en parole, au point de mériter ce funeste abandon... Etre avec toi, c'est le ciel, être sans toi serait l'enfer; exauce donc mon plus ardent désir : que j'aille en exil avec toi (16*) ! »

« Ingrato sermone dolens, gratissima sensim
« Verba reluctanti subjecit Sita marito :

« Rame, per hanc animam testor sortemque supremam,
« Te sine nulla forent radiantis gaudia cœli.
« Rector es et dominus, tu lux mea, tu deus ipse ;
« Te sequar, ô conjux : hæc est mea certa voluntas.

« Exul ego tecum silvestri ex arbore poma
« Radicesve legam, nec te comes ista gravabit ;
« Tantus amor fluvios, montes, silvasque lacusque,
« Veste in corticeâ, Ramo auxiliante, videre !

« Omnibus umbra locis aderit tibi dedita conjux :
« Si stes, stabit amans, si progrediare, sequetur ;
« Et sic unanimis, sic fœdere læta perenni,
« Vitæ fida comes premet hos vel mortua passus.

« Non facto, non voce, reor, non mente dolorem
« Hunc merui infelix, ut spe delusa relinquar.
« Te præsente salus, te nox inferna remoto ;
« Cede piis precibus, fausto ferar omine tecum ! »

(Râm. II, ch. 27-30.)

Râma, vaincu par tant d'amour, accepte, avec son frère Laxmana, Sitâ pour compagne d'infortune. Il distribue ses biens (ch. 31-32), et, dans une entrevue solennelle avec le roi son père, entouré de ses prêtres, de ses ministres, de ses femmes, de sa cour tout entière, le noble proscrit reçoit de Kaikéyi les vêtements d'anachorète, dont Sitâ s'enveloppe comme une gazelle timide (ch. 33-37). Il saisit ses armes, et tous trois sur un char traversent la ville consternée, au milieu d'un concours immense (ch. 38-40). Le roi le suit aussi longtemps que le permettent ses forces défaillantes; puis Râma profite de la nuit pour se dérober à l'empressement du peuple obstinément attaché à ses pas (ch. 41-46), et, franchissant plusieurs rivières, il parvient enfin aux bords heureux du Gange :

« Alors Râma vit le fleuve des trois mondes, frais, gracieux et limpide, aux bords peuplés de saints, aux ondes purifiantes issues de l'Himavat, où nagent les cétacés, les crocodiles et les dauphins, où chantent les cygnes, les grues et les sarcelles, le fleuve aimé du ciel, le Gange de Bhagîratha (17*).

« En fluit ante pedes nitidis argenteus undis
« Tergeminus sacer ille amnis, qui, natus ab alto
« Æthere, frondifero præceps decurrit Himavo ;
« Amnis inexhaustus, quem dî coluère, beata
« Terra fovet, quem monstra maris gaudentia sulcant,
« Cycnique assiduo celebrant modulamine, Ganges.

(Râm. II, ch. 47.)

Un prince ami, Guha, successeur probable de Nala l'oublieux époux de Damayantî, le reçoit dans les bois sauvages de Nishada (ch. 48), que bientôt, au lever de l'aurore, il quitte avec son épouse et son frère :

« L'astre du jour se lève, la nuit sainte se retire ; le kokila chante joyeux dans les airs, les cris aigus des paons retentissent dans les bois : traversons rapidement, ô mon frère, le Gange qui s'élance vers la mer (18*). »

« Sol oritur, tacitas nox alma recolligit umbras,
« Cocilus arguto se librat in aere cantu,
« Pavonesque nemus raucis clangoribus implent :
« Nec mora, mane novo rapidas juvat ire per undas. »

(Râm. II, ch. 49.)

Ils traversent le Gange sur une barque légère, après avoir congédié l'écuyer (ch. 50-51), et, suivant le conseil d'un saint hermite, ils se rendent au mont Chitrakuta,

colline fleurie située sur les flancs du Vindhya, au confluent de la Yamunâ et du Gange; c'est là qu'eux-mêmes construisent leur modeste chaumière (ch. 52-56.)

Cependant l'écuyer Sumantra, resté seul, retourne tristement dans la ville d'Ayodhyâ qu'obscurcissent de sinistres présages. Admis devant Daçaratha, il lui raconte le voyage de son fils, les larmes de ses coursiers délaissés, le deuil général de la nature (ch. 57-60). Puis viennent les reproches de Kauçalyâ, reproches un peu longs comme toutes ces douleurs (ch. 61-64), mais que relèvent quelques nobles maximes prononcées par elle ou par le roi :

« Par la seule probité les justes vont au ciel, interdit au méchant malgré cent sacrifices (19*). »

« Sponte bonis cœleste patet sine munere limen,
« Limen inaccessum pravo, sacra mille ferenti. »

(Râm. II, ch. 61.)

« Le doux parfum des fleurs se dissipe dans les airs, mais les vertus humaines répandent un parfum éternel (19*). »

« Florum gratus odor levibus dispergitur auris,
« Humanæ virtutis odor pervadit in ævum. »

(Râm. II. ch. 61.

« Toute action que fait l'homme, soit bonne soit mauvaise, il en recueille le fruit que le temps doit mûrir (20*). »

« Quidquid agunt homines sub sole, bonumve malumve,
« Certos inde legent exacto tempore fructus.

(Râm. II, ch. 65.)

Ces derniers vers d'une portée si morale servent de début au touchant récit dans lequel Daçaratha dévoile à son épouse la source première de ses malheurs, le meurtre involontaire du jeune Yajnadatte, ce modèle de piétié filiale qu'il tua jadis à la chasse en croyant frapper une bête fauve. Aucun ami de la littérature n'ignore maintenant cette admirable scène, successivement traduite dans tous les idiomes de l'Europe, et sur laquelle nous reviendrons [1]. Elle se termine, comme on le sait, par cette attendrissante image qui, avec la fin du récit peint aussi la mort du monarque, victime résignée de sa fatale erreur :

« Accablé du souvenir de Râma, le roi, étendu sur sa couche, s'éteignit insensiblement comme la lune au déclin de la nuit, Ah Râma! ah mon fils! disait-il à voix basse, et cette vie si chère s'évanouit sous l'amertume de la douleur (20*).

« Sic Rami memor ille, toroque acclinis avito,

(1) Voir le chapitre sixième.

« Paulatim, ceu luna die crescente recedens,
« Vanescit, te nate animâ, te supplice fletu
« Usque vocans, vitamque dolore exhalat in auras.

(Râm. II, ch. 66.)

Daçaratha est amèrement pleuré par Kauçalyâ, par Sumitrâ et par ses ministres en deuil, lesquels, d'après l'avis de Vaçistha, s'empressent de faire cesser l'interrègne :

« Un fleuve aux eaux taries, une forêt aux herbes sèches, un troupeau privé de berger, sont l'image d'un royaume sans roi (21*). »

« Undâ flumen uti, silvâ mons, gramine campus,
« Grex pastore carens, regnum duce torpet adempto. »

(Râm. II, ch. 69.)

Un message est envoyé à Bharata qui réside à la cour de son aïeul (ch. 70). Le prince, effrayé d'un songe sinistre, suit sans délai les messagers qui lui cachent d'abord son malheur; il arrive enfin, il interroge sa mère et apprend d'elle la fatale vérité (ch. 71-74). Désolé et indigné à la fois, il accable Kaikéyi de reproches, et jure, ainsi que Çatrughna son frère, de réserver le trône à Râma (ch. 75-78). Il rend hommage à Kauçalyâ, et accomplit en grande pompe les funérailles du roi défunt

(ch. 79-85). Puis il convoque toute la population, dignitaires, bourgeois, artisants et soldats, et, à la tête de cette armée immense, il s'achemine à travers les forêts pour porter à Râma l'investiture royale (ch. 86-90). Accueillie, après la traversée du Gange, par l'hermite Bharadvaja, l'armée reçoit de ce saint vénéré une hospitalité magique, tout étincelante des splendeurs de l'Orient (ch. 91-100). Puis bientôt, au fond d'un bocage d'où s'élève une fumée légère, apparaît l'hermitage de Râma, vers lequel Bharata et son frère s'avancent silencieux et seuls (ch. 101-102).

Cependant le héros, résigné à l'exil, étranger aux troubles du monde, parcourait sa calme retraite en compagnie de sa chère Sitâ (ch. 103-105), à laquelle il peignait avec amour et avec grâce les riantes merveilles de la nature :

« Vois-tu ces arbres sillonnés par les défenses des éléphants, comme ils versent des larmes de résine, pendant que les grillons gémissent en rauques accents? Ce roitelet, perché sur un humble buisson, oppose ses gazouillements au chant du kokila. Cet autre, qu'on dirait l'entremetteur des volatiles, répète sans cesse : « Unissez-vous, séparez-vous ! » Cet autre oiseau, ému d'amour pour ses petits, s'écrie : « O fils ! » d'une voix douce et plaintive, ainsi que le faisait ma mère ! Vois cette liane courbée sous le poids de ses fleurs : elle s'appuie sur une branche verdoyante, comme toi, chère Sitâ, fatiguée, tu t'appuies maintenant sur moi (22*). »

« Aspice : dùm raucis resonant arbusta cicadis,
« Dente cavans elephas exsugit ab ilice mella.
« Cocilus ecce canit; sub cespite regulus acer
« Dùm strepitat, modulos gestit superare susurro.
« Garrulus hic nebulo, fugitivi suasor amoris,
« Ite! redite! jubet, rutilantes dùm quatit alas.
« Prolis amans avis illa : puer! puer! arbore summâ
« Voce tremente vocat; sic me dulcissima mater!
« Florida virga, vide, nutans sub fasce rosarum,
« Frondenti incubuit, ceu tu mihi languida, ramo. »

(Râm. II, ch. 105.)

Cependant le bruit de l'armée se fait entendre au loin: Laxmana est troublé, mais Râma le rassure (ch. 106-107) ; et bientôt l'arrivée de Bharata et de Çatrughna, qui se jettent tristes et muets aux pieds de leur aîné, amène cette touchante réunion des quatre frères que le poète compare à celle d'astres heureux.

« Le fils de Sumitrâ, le fils glorieux de Kauçalyâ, firent dans la grande forêt un pieux accueil à leurs deux frères, tels qu'on voit dans le ciel l'astre du jour, l'astre des nuits, saluer de leur rayons les planètes Gurus et Çukra (23*).

« En gemini geminis, sacræ sub tegmine silvæ,
« Obvenêre, pio conjuncti fœdere fratres;

« Sic Phœbo occiduo, placidâ surgente Dianâ,
« Astra Jovis Venerisque occurrunt aurea cœlo.

(Râm. II, ch. 108.)

Après quelques paroles amicales (ch. 109-110), la couronne est offerte à Râma, la mort de Daçaratha annoncée :

« Hélas ! abandonnant son royaume après la plus poignante épreuve, le grand roi s'est élevé au ciel en pleurant son fils bien-aimé !.. »

« A l'ouïe de cette parole foudroyante, Râma, raidissant ses deux bras, tel qu'un arbre à la cîme fleurie que la hache frappe dans la forêt, tomba consterné sur le sol (24*).

« Heu ! mœrore gravi, regno florente relicto,
« Te deflens, te Rame, pater concessit ad astra... »
« Fratris ubi vocem fato incumbente recepit
« Fulmineam, riguêre manus ; velut icta bipenni
« Floribus arbor onusta, solo cadit inscius, amens.

(Râm. II, ch. 110-111.)

Ranimé, il honore les mânes de son père en leur consacrant l'eau lustrale ; il reçoit affectueusement Kauçalyâ, et Sumitrâ, et Kaikéyî elle-même (ch. 112-113), aux yeux desquelles, dans sa noble infortune, il apparaît comme une divinité :

« Les épouses royales, dans leur marche rapide, virent au loin Râma briller dans le désert, tel qu'un immortel tombé des cieux (25*).

« Aspexêre : procul desertâ in valle relucet
« Ramus, uti superâ si quis deus excidat arce. »
(Râm. II, ch. 112.)

Recouvrant alors sa fermeté première, en présence de l'immense assemblée dont tous les vœux l'appellent au trône, Râma prononce ces graves paroles sur la vanité des biens terrestres, auxquels ne survit que la vertu :

« Les jours et les nuits s'écoulent rapidement pour toutes les créatures vivantes; leurs années s'évaporent comme l'eau que tarit la chaleur d'été. L'homme salue avec joie le lever du soleil, il salue avec joie son coucher, et ne s'aperçoit pas de la fuite de sa vie...

« De même que, sur la vaste mer, les arbres flottants se rencontrent et se séparent bientôt après une courte halte, de même épouses, enfants, amis, richesses, s'éloignent sous l'empire incessant du trépas....

« L'oiseau doit traverser les airs, la vague doit couler sous le vent; l'âme immortelle est enchaînée au devoir, dont les hommes sont les nobles coursiers. Le juste qui, par de bonnes actions, par de pieux sacrifices sait purifier son âme, monte glorieux au séjour du Père des créatures. (26*). »

« Vertuntur celeres hominum noctesque diesque,
« Vita caduca fugit velut æstu absumitur unda.
« Gaudemus veniente die, gaudemus abactâ,
« Donec aberrantes extrema supervolet hora.
« Utque trabes trabibus concurrunt æquore magno,
« Moxque recedentes vento in contraria tendunt,
« Heu ! sponsis, pueris, sociisque et rebus opimis,
« Occursus brevis est, rapit in contraria fatum.
« Ales uti pennâ, fluctu mare, flamine nubes,
« Mens integra viget virtute, bonoque ministrat ;
« Si pietate deos, homines placârit amore,
« Lucida, labe carens, patrio volat obvia cœlo. »

(Râm. II, ch. 114.)

Ici s'élève et se prolonge une lutte pleine d'animation et de grandeur. Bharata supplie son frère d'accepter la couronne; Râma refuse au nom du devoir et de la foi jurée (ch. 115-116). Alors Jâvalis, brahmane sceptique (tels qu'on en voit malheureusement encore), ose attaquer le devoir lui-même, en raillant la félicité des justes consacrée par la tradition, en vouant au néant les noms les plus illustres, assertion audacieuse que Râma repousse indigné :

« De ces antiques souverains de la terre, il ne reste plus que les noms; chacun rêve pour eux le séjour où il voudrait les voir placés, mais nul ne saurait découvrir les lois constitutives de

l'univers. Cette terre est le meilleur des mondes; recherche donc ses plaisirs (27*)! »

« Nomina prisca licet regum celebrentur, et illos
« Quò fert quemque fides, ibi somniet esse beatos,
« Nescia mens hominum quâ lege hæc omnia constent.
« Terrâ nil potius; terræ cape dona fugacis! »

(Râm. II, ch. 116.)

« A ces mots du brahmane, le héros, lent à s'irriter, repoussa l'impiété avec une généreuse colère (27*).

« Vix ea dicta, gravi ceu morsu concitus heros :
« Impius! exclamans, generosâ exæstuat irâ.

(Râm. II, ch. 116.)

Cependant Bharata, guidé par un motif plus légitime, insiste pour que son frère accepte la couronne dont il se reconnait indigne, et qu'il lui offre au nom même de son père :

« La couronne que m'a donnée mon père, si véridique, si éclairé, c'est moi maintenant qui te la donne; prends-la, exempte de toute épine! Je suis ton disciple, ton serviteur, le plus humble de tes esclaves; qu'ai-je à faire d'un royaume dont toi, mon chef, ne jouirais pas (28*)? »

« Quam mihi veridico genitor dedit ore coronam,
« Hanc tibi do, spinis regali è dote revulsis.

« Hanc cape! servus ego tibi sum subjectus et impar;
« Nil mihi cum regno quo non, dux alme, fruaris. »

(Râm, II, ch. 117.)

A la douce séduction de son frère, aux doctrines subversives du brahmane, qu'on a voulu faussement assimiler à celles du buddhisme naissant, Râma oppose la vérité sainte, l'austère vertu obligatoire pour tous, et plus spécialement pour les rois :

« L'exemple des rois dirige le monde entier; la conduite des rois détermine celle des peuples; la vertu pure et bienveillante est la règle éternelle des rois. La sainte vérité est souveraine; seule elle protége le monde, elle protége la famille; seule, plongeant aux enfers, elle s'élève jusqu'au ciel (29*). »

« Regis ad exemplar totus componitur orbis,
« Quòque animum vertat, vertit se mobile vulgus.
« Regis summus honos virtus austera, perennis,
« Quâ duce jura vigent, quâ floret sospite tellus;
« Virtus quæ populos, urbesque domosque tuendo,
« Tartara calce terit frontemque attollit ad astra. »

(Ram. II, ch. 118.)

« La vérité, la justice, le courage, la compassion, la mansuétude, le respect des dieux, des prêtres et des hôtes, sont, disent les sages, la voie du triple ciel (30*). »

« Mens veri justique tenax, cor mite benignum,
« Cura deûm patrumque, triplex via dicta salutis. »
(Râm. II, ch. 118.)

Alors Vaçistha, chef des brahmanes, atténuant prudemment l'audace de son collègue, fait l'énumération pompeuse, à dater de la création du monde, de cette même dynastie de rois dont celui-ci niait la permanence (ch 119), fragment précieux d'annales indiennes qui complète celui du premier livre. Puis il l'invite à ceindre la couronne, qui lui est légitimement due, au nom de ses frères, de ses prêtres, de ses conseillers, de son peuple affligé (ch. 120). Mais les motifs les plus spécieux, les prétextes les plus habiles, échouent devant la constance du héros.

« Le juste inébranlable s'appuie sur sa justice comme l'Himavat, roi des montagnes, résiste au vent destructeur des forêts (31*). »

« Sollicitante malo proba mens immota resistit,
« Summus Himavus uti, silvas agitante procellâ. »
(Râm. II, ch. 120.)

Bharata vaincu, malgré les supplications les plus vives, reçoit de son frère l'investiture royale, et se retire avec tout son peuple, saisi d'admiration et de respect, dans

l'humble résidence, en dehors d'Ayodhyâ, où il veut confiner son pouvoir transitoire (ch. 121-127).

Le troisième livre, *Aranyakanda,* est celui des forêts, où de nombreux anachorètes, troublés dans leurs prières et dans leurs sacrifices par les attaques des noirs Raxasas, viennent implorer l'appui de Râma, qui consent à abandonner sa retraite pour se porter à leur secours (Râm. III, ch. 1). Il se rend d'abord avec son frère et son épouse à l'hermitage d'Atris et de la pieuse Anusuyâ, de qui Sitâ reçoit une merveilleuse essence (ch. 2-5.) Puis, entrés dans la forêt Dandaka, ils percent de leurs flèches un géant, qui reprend sa forme lumineuse (ch. 6-8). Le vieil hermite Çarabhanga, honoré de la présence d'Indra, se jette dans un bucher d'où il s'élance au ciel (ch. 9) et Râma, consacrant ses armes à la défense des anachorètes, continue avec Sitâ et son frère son généreux pélerinage (ch. 10-14) :

« Alors des vallées délicieuses, des montagnes boisées, des sources vives, s'offrirent aux yeux ravis de Sitâ et des deux Raghuides. Sur les eaux, dans les îles, voltigeaient des essaims de grues et de sarcelles, et les étangs parsemés de lotus résonnaient des chants des alcyons. Autour d'eux des singes chefs de troupeau, des éléphants ivres d'amour, des buffles, des sangliers, des bisons, erraient en foule sous les épais feuillages (32*).

« Inde per umbrosas valles et amœna vireta

« Procedunt, montesque vident, rivosque lacusque,
« Cærula quos teneris pingit nymphæa corollis,
« Quos circum alcyones volitant fulicesque marinæ;
« Dùm fervens elephas, dùm simia prole superba,
« Bubalus, urus, aper, patulis sub frondibus errant.

(Râm. III, ch. 15.)

Parvenu ainsi au centre de l'Inde, Râma séjourne pendant dix ans au milieu des anachorètes, dont il pacifie les hermitages, écartant par sa seule présence les invasions des mauvais génies (ch. 15-18). Ses courses le mènent enfin devant Agastya, le plus grand des hermites, personnification de l'étoile Canopus et gardien de l'hémisphère austral, lequel lui remet l'arc de Vishnus, et félicite Sitâ de ce noble courage qui l'élève audessus de son sexe :

« Sitâ, en s'exilant pour toi dans les forêts, a fait une chose bien difficile; car faiblesse et mollesse sont inhérentes aux femmes. Si l'époux prospère, elles le soutiennent; s'il succombe, elles l'abandonnent. Telle est leur tendance naturelle; capricieuses comme la foudre, pénétrantes comme la flèche, légères comme la flamme et le vent (33*). »

« Sitæ maxima laus : Ramum in deserta sequendo
« Feminei generis naturam vicit iniquam.
« Femina mollis enim vanoque abrepta timore,

« Stante viro stabilis, labentem aversa repellit;
« Fulgure mobilior, volucri velocior euro,
« Igne vago levior, stridente procacior hastâ. »

(Râm. III, ch. 19.)

Par son conseil les nobles exilés s'établissent dans la vallée de Panchavatî sur les bords du Godâvari, où ils passent des jours fortunés sous les brises vivifiantes de l'hiver (ch. 20-23), jusqu'au moment où ils sont rencontrés par Çurpanakhâ, ogresse cruelle, qui, éprise d'amour pour Râma, se jette sur Sitâ pour la tuer :

« A ces mots, sur la belle aux doux yeux d'antilope s'élança la furie aux yeux de flamme, ainsi qu'un météore envahit une étoile (34*).

« Cervinis mirantem oculis, rubra lumina volvens,
« Occupat, ut stellam crudo vorat igne cometes.

(Râm. III, ch. 24.)

Mutilée par Laxmana, elle s'enfuit, et excite contre les deux frères l'imposante armée des Raxasas ou Yâtavas, campée à peu de distance dans les bois du Janasthâna (ch. 25). Ivres de vengeance ils s'élancent, d'abord par dizaines, puis par milliers, excités un combat par leur chef impie, qu'avertissent vainement de funestes présages (ch. 26-28) :

« Au moment où Khara s'avance dans l'orgueil anticipé de la victoire, une pluie affreuse de sang et de pierres tombe sur lui du sein d'un grand nuage, un vent brûlant s'élève et obscurcit le jour, et les oiseaux qui tournoient dans les airs font entendre le braiement des ânes (35*).

« Dùm Charus accelerat, stillant ex æthere guttæ
« Sanguineæ, lapidumque cadit densissimus imber ;
« Sulphureo nimbo sol pallet, avesque sinistræ
« Concentus asinûm simulant clangore rudentum.

(Râm. III, ch. 29.)

A ce lointain tumulte Râma, prévoyant le danger, met en sûreté son épouse et son frère, et s'arme pour le combat, plein d'un radieux espoir.

« Dès que Laxmana averti eût fait entrer Sitâ dans la grotte : Bien ! s'écrie le héros, et, endossant sa cuirasse étincelante, il brille comme le soleil qui sort victorieux des ténèbres ; puis courbant son grand arc et armé de ses flèches, acérées comme des dents de couleuvres, il fait retentir en tous lieux les sons de sa corde vibrante (36*).

« Tùm fratre admonito, tutâ jam conjuge, Ramus :
« Eia ! exclamat ovans ; rutilo simul ære micantem
« Loricam induitur, magnumque interrogat arcum ;
« Telaque lethiferis imitantia dentibus angues

« Concutiens, hostesque vocans, effulget in armis,
« Sol velut exoriens nocturnâ erumpit ab umbrâ.

(Râm. III, ch. 30.)

Alors commence une lutte épouvantable, où, seul contre des milliers d'ennemis, Râma abat tour à tour leurs guerriers les plus intrépides, immole Dushana, Triçiras, met en fuite leurs noires phalanges (ch. 31-33), et complète sa victoire par la mort de Khara (ch. 34-35), dont la marche menaçante, l'inébranlable audace et la chute terrible sont peintes sous les plus vives couleurs :

« Khara brille sur son char au milieu des sombres Yâtavas, comme Lohita flamboie au milieu des étoiles (37*). »

« Emicat in curru, stygiis circumdatus armis,
« Martis stella velut medio rubet agmine cœli. »

(Râm. III, ch. 31.)

« L'arc brisé, privé de char, de chevaux, d'écuyer, le géant, armé de sa massue, se dresse seul dans la plaine déserte (37*). »

« Orbus equis, sociis, curru divulsus et arcu,
« Prosilit et vacuâ stat claviger hostis arenâ. »

(Râm. III, ch. 34.)

« Mais un trait, aussi prompt que l'aigle ou que la flamme, tra-

verse les os et les membres de Khara, qui tombe foudroyé comme la cîme du Kraunchạ (37*). »

« Tandem, pennigerâ trajectus ad ossa sagittâ,
« Pronâ mole cadit, ceu turbine fatifero mons. »
(Râm. III, ch. 35.)

Son frère mort, ses amis dispersés, Çurpanakhâ, douée de forces magiques, vole furieuse vers l'île de Lankâ où règne son autre frère, le redoutable Ravana, le monarque aux dix têtes, rival heureux de Kuvéra, épouvante des dieux et des hommes (ch. 36-37). Au milieu de la cour où il trône elle lui dénonce l'affreux désastre, la victoire de Râma, la beauté de Sitâ, et l'accable d'outrageants reproches :

« Esclave de tes plaisirs, sans conduite et sans frein ! tu ne songes pas à ce danger terrible bien digne cependant qu'on y songe. Les rois qui, livrés à autrui, ne savent pas défendre leurs droits, sommeillent comme des rocs noyés dans l'Océan (38*). »

« Serve voluptatum, mens ebria, cœca futuri,
« Non surgis surgente malo? non arma capessis?
« Reges qui populos alieno jure tuentur
« Torpent nocte pigrâ, mersæ velut æquore cautes. »
(Râm. III, ch. 37.)

Enflammé de haine contre Râma et d'un coupable amour pour Sitâ, le sombre Ravana s'élance sur son char aérien vers la côte méridionale de l'Inde (ch. 38-39), et, à travers des sites enchanteurs, il parvint à l'hermitage de Mâricha, autre mauvais génie, qu'il force de s'associer à sa vengeance (ch. 40-47). Sous la forme d'une gazelle au pelage d'or, celui-ci éblouit la jeune femme (ch. 48-49), et Râma, empressé d'accéder à ses vœux, s'engage dans cette chasse haletante que le poète a su peindre en constrastes non moins vifs, non moins brillants que ceux d'Ovide.

« Prompt comme le vent, comme la pensée, Mâricha s'élance vers la forêt, poursuivi de près par Râma. La gazelle se voit, ne se voit plus ; sa course, hâtée par le trait qui la menace, déjoue la course du héros. Celui-ci croit vainement le tenir devant lui ; il l'aperçoit, il ne l'aperçoit plus; elle est visible, elle devient invisible dans la vaste étendue des bois, comme la lune paraît et disparaît sous les nuages déchirés par les vents.

« Râma, persévérant malgré tant d'illusions, s'arrête à l'ombre d'un bocage, et bientôt il voit la gazelle environnée de mille autres gazelles, immobiles, tremblantes autour d'elle, les yeux dilatés par la peur. Mais soudain, discernant sa proie, il lance un trait acéré, flamboyant, trait formé par Brahma lui-même; et voici : un géant bigarré, orné de riches parures, au collier d'or, aux dents énormes, se roule expirant sur le sol (39*).

« Mente vagâ levior, zephyri velocior alis,

« Cervus abit, quem pone sequens per devia silvæ
« Arcitenens agitat, reperitque caretque reperto,
« Turbatus novitate fugæ : nam præda per omnes
« Itque reditque vias, præsensque absensque recurrit
« Versicolor, rutilans viridi sub tegmine, jactu
« Præcipiti, ceu vere novo luctantibus austris,
« Luna procellosâ caligine cincta coruscat.
« Restitit iratus dumosâ in valle tenaci
« Pectore Raguides : tùm mille tremente sub umbrâ
« Capreoli, limis oculis, formidine anheli
« Conveniunt, ceu tela vocent; haud secius instat
« Venator, prædamque notans, stridente sagittâ
« Intonat, ima petens cervi præcordia; at ille
« Dùm cadit, ecce gigas maculoso corpore, longis
« Dentibus, ore nigro, jacet exporrectus arenâ.

(Râm. III, ch. 50.)

Le géant jette un cri pour appeler Laxmana, qui, d'après l'ordre de Sitâ, court à la recherche de son frère (ch. 51). Elle est seule, privée de toute défense; c'est l'instant favorable que choisit Ravana par franchir la forêt, dont les hôtes, animaux, végétaux, rivières mêmes, frémissent devant l'infernal ravisseur :

« Accourant soudain, Ravana, le redoutable pénitent, contemple dans la vaste forêt la jeune femme séparée des deux frères,

comme dans le ciel sans lune et sans soleil un nuage noir contemple l'aurore (40*).

« Impius at Ravanas densâ sub fronde puellam
« Fratribus orbatam respexit, ut æthere ab alto
« Auroram, (nec adest sol lunave), livida nubes.
(Râm. III, ch. 52.)

« A l'aspect du démon la terreur s'empara des plantes, des bêtes fauves, des oiseaux; le zéphyr retint son haleine, et la rivière Godâvari, le voyant précipiter ses pas, suspendit ses ondes tremblantes (40*).

« Dùm graditur, silet aura pavens, pecudesque feræque
« Aufugiunt, trepidique horrescit fluminis unda.
(Râm. III, ch. 52.)

Il s'approche sous les traits d'un mendiant, et lui adresse d'insidieuses paroles, dont l'exagération dénote la perfidie.

« Nymphe au doux sourire, au doux visage, au doux regard, nymphe charmante et timide qui brilles dans cette forêt comme un bosquet fleuri, qui es-tu sous ce vêtement d'or semblable au calice du printemps? Pudeur, gloire, fortune, pureté, grâce, laquelle es-tu de ces vertus célestes (41*) ? »

« Pulchra comis, oculis, et vultu et pectore pulchra,
« Unde sub obscurâ resplendes floridà silvâ ?

« Qui tibi vestis honos, veris ceu gemma rubentis?
« Quænam es, fama, pudor vel gratia, summa dearum? »

(Râm. III, ch. 52.)

La naïve Sitâ l'accueille sans défiance, l'interroge à son tour, et reçoit une réponse qui soudain la remplit d'effroi.

« Quant à moi, apprends qui je suis, d'où je viens, et sache respecter ma faveur. Sous cette forme trompeuse, noble femme, est venu ici pour te voir le vainqueur des hommes, des dieux, du roi des dieux; je suis ce Ravana dont le nom remplit l'univers d'épouvante (41*). »

« Qui sim disce timens, et me venerare faventem!
« Actus amore tuî, falsâ sub imagine venit
« Rex hominum, victorque deûm, victorque Tonantis;
« Sævus ego Ravanas, quo vindice contremit orbis. »

(Râm. III, ch. 53.)

Puis vient sa déclaration criminelle et l'énumération de son pouvoir; rien n'ébranle la constance de Sitâ, qui lui répond avec indignation (ch. 53-54). Le géant revêt sa forme terrible; Sitâ résiste plus vivement encore. (ch. 55). Furieux enfin il l'enveloppe comme une planète funeste obscurcit une étoile, et la ravit comme l'aigle enlève une couleuvre marine.

« C'est ainsi qu'il surprit Sitâ comme Çana à pas lents surprend la belle Chitrâ...; comme le rusé Budha enveloppe la gracieuse Rohinî (42*) [1].

« Pleiadis auricomæ sic lumen amabile furtim
« Pallida Mercurii Saturnive obruit umbra.

(Râm. III, ch. 52-55.)

« La saisissant malgré sa résistance, le monstre vigoureux l'enlaça dans ses bras et s'élança au haut des airs, comme jadis Garudha, l'aigle au vol impétueux, enleva la reine des couleuvres (42*).

« Ille, manu validâ luctantem amplexus, in auras
« Sustulit, ut vitreâ reginam è sede colubram
« Altisonans pedibus divûm rapit armiger uncis.

(Râm. III, ch. 55.)

Sitâ, emportée dans les airs, adresse à la nature entière un triste et pathétique adieu; mais bientôt paraît un défenşeur. C'est Jâtayus, roi des vautours et allié fidèle de Râma. Perché sur la cîme d'un rocher où il abritait sa vieillesse, il entend les cris de la victime, il s'élance contre Ravana, brise son char attelé d'onagres, tue son

(1) Chitrâ, 14e astérisme indien, est l'Epi de la Vierge; Rohinî, 4e astérisme, correspond à l'Œil du Taureau.

écuyer, le blesse lui-même et le force un instant d'abandonner sa proie (ch. 56). Mais enfin, épuisé par l'âge, il succombe en maudissant le ravisseur :

« L'âme dissolue, menteuse, adultère, homicide, brûlera dans l'enfer du feu de ses péchés (43*). »

« Pravus homo, mendax, cupidus, crudelis, adulter,
« Igne sui sceleris pallenti ardebit in orco. »

(Râm. III, ch. 57.)

Après ce combat digne d'Hésiode, le poète nous montre Ravana saisissant de nouveau sa victime, dont la pure et radieuse lumière se détache sur son corps ténébreux; et, pendant que les bracelets de la jeune femme tombent sur les âpres cîmes du Malaya au milieu de satyres solitaires (ch. 58-60), aveuglé par l'ivresse, il accélère son vol.

« Ainsi qu'une ceinture d'or enlace un jais noir, Sitâ étincelait radieuse sur le corps monstrueux du géant (44*).

« Aurea zona velut nigro subnexa monili,
« Casta puella nitet, turpi compressa gigante.

(Râm. III, ch. 58.)

« Celui-ci, aussi prompt qu'une flèche lancée de l'arc, franchit les bois, les fleuves, les lacs et les montagnes (44*).

« Ille lacus, fluvios, et culmina summa volatu
« Præterit, acer ovans, ceu nervo elapsa sagitta.

(Râm. III, ch. 60.)

Il aborde enfin à Lankâ, il étale ses splendeurs aux yeux de la captive qui les repousse avec horreur (ch. 61-62). Courroucé il la livre expirante à la garde de cruelles Raxasis; mais Indra, le dieu de l'éther, accompagné du bienfaisant sommeil, une coupe d'ambroisie à la main, lui apparaît pour lui rendre l'espoir (ch. 63).

Râma de son côté, rejoint par Laxmana, revient vers l'hermitage et le trouve désert (ch. 64-65). Épouvanté il interpelle son frère; l'affreuse vérité est connue; les reproches, les gémissements, les explosions de colère se succèdent (ch. 66-71). Mais la rencontre de Jâtayus mourant (ch. 72-73), l'apparition de Kabandha, forme monstrueuse où se revèle un dieu (ch. 74-76), les sages conseils d'une anachorète (ch. 77), guident enfin les deux frères vers la rivière Pampâ, dans une riante vallée indienne où les charmes d'un gracieux printemps les réconcilient avec la vie (ch. 78-79).

Le quatrième livre, *Kiskindhyâkanda,* nous met en présence de nouveaux acteurs, des Vânaras ou hommes des bois, singes ou satyres dont le type bizarre représentait sans doute les tribus malaises de race jaune répandues dès lors dans le Décan. C'est en effet sur le mont Malaya

que cinq de ces puissants quadrumanes ont vu pleuvoir à leurs pieds les joyaux de Sitâ emportée dans les airs (Râm IV, ch. 1). La vue de deux guerriers inconnus les étonne et les trouble d'abord; puis on se rapproche, on s'explique, et Râma reçoit ces gages précieux des mains de Sugrîva leur chef, exilé dans ces lieux déserts par la haine de son frère Bâlis, puissant despote de ces montagnes et ravisseur de son épouse (ch. 2-7). Sous le coup d'une même infortune, l'alliance défensive est conclue entre Sugrîva et Râma; car Bâlis, fils d'Indra, le géant redoutable, le grand singe vainqueur du grand taureau, doit périr si Sugrîva doit vivre (ch. 8-11). Un combat terrible, implacable, s'engage entre les frères ennemis; Râma, au moment du danger, perce d'une flèche le corps de Bâlis, et est absous par son âme repentante (ch. 12-17). Après les longues lamentations des femmes dans la caverne de Kiskindhyâ, leur vaste et mystérieuse demeure (ch. 18-24), Sugrîva est sacré roi des satyres, Angada, fils de Bâlis, est élu prince de la jeunesse, et le fidèle Hanumat devient ministre du nouveau roi (ch. 25). Râma, austère anachorète, refuse l'hospitalité offerte; et, pendant la saison des pluies qui suspend toute expédition guerrière, il se retire avec Laxmana dans une vallée déserte, dont l'âpre solitude renouvelle sa douleur :

« Cependant au milieu des bois, retraite lointaine des bêtes

fauves, Râma pleurait auprès de son frère la perte de cette jeune épouse qu'il chérissait plus que la vie, pensant à elle depuis l'aube jusqu'au retour de l'astre des nuits. (45*).

« Rupe sub umbrosâ, desertâ in sede ferarum,
« Ramus triste gemens raptos deflebat amores;
« Te, dulcis conjux, invisæ lucis ab ortu
« Noctis in adventum clamore vocabat inani.

(Râm. IV, ch. 26.)

Mais le triste isolement se prolonge, les saisons se succèdent; le roi des Vânaras, plongé dans les délices, semble avoir oublié sa promesse (ch. 27-30). Laxmana irrité se charge du message (ch. 31-32); il se rend à la caverne de Kiskindhyâ, et pénètre au milieu de ces grottes souterraines, dont la splendeur imposante et sauvage rappelle celle des temples d'Ellora, qui de nos jours encore ornent la même contrée :

« L'intrépide Laxmana indigné pénétra, par l'ordre de son frère, dans Kiskindhyâ, caverne des satyres. Il vit cette immense caverne, inscrustée d'or, remplie d'ouvrages d'art, ombragée de jardins et de bocages, embaumée de rameaux en fleurs, étincelante de pierreries, chef-d'œuvre de l'architecte divin... Hauts comme les cîmes du Kailaça, des palais aux formes variées s'étendaient en blanches avenues, et les temples des dieux ornaient la rue royale des reflets de leur brillant émail. Les chars sacrés apparaissaient en foule auprès de lacs parsemés de lotus, et, dans des bois remplis de fleurs, coulait l'onde pure d'un torrent des montagnes (46*).

« Lacmanus ecce gradu satyrûm petit antra minaci :
« Antra immensa latent, auri fulgore corusca,
« Silvarum in medio, postes ubi fronde vetustâ
« Luxuriant, gemmisque riget ditissima rupes,
« Naturæ structura potens artisque magistræ...
« Ædibus hìc variis series gratissima visu
« Saxa cavata tegit, procerum castella superba;
« Regalique viâ summorum templa deorum
« Marmoreo candore nitent, quem flore coronat
« Purpureo viridique nemus complectitur umbrâ.
« Antè lacus dulces et apertum curribus æquor,
« Montanusque cadens gelidis de saltibus amnis.

(Râm. IV, ch. 33.)

Son appel énergique fait trembler les satyres et réveille l'oublieux monarque, qui, protestant de sa fidélité, donne l'ordre de rassembler ses légions du fond de tous les bois, du haut de tous les monts de la vaste péninsule indienne, et vient lui-même convier Râma à la revue de cette multitude (ch. 34-38).

« On vit alors se réunir l'immense armée du roi des forêts, interceptant l'éclat de l'astre aux mille rayons. Pendant que, semblables à d'ardents éléphants, les robustes satyres s'élançaient par myriades, toutes les plages disparurent sous des flots de poussière, et le disque de la terre trembla dans ses bois, ses vallées, ses montagnes (47*).

« Montibus aeriis exercitus emicat ingens
« Regis silvicolæ; radiis sol luget ademptis
« Dùm, pulsis similes elephantibus, impete nimbum
« Agglomerant, rupesque tegunt, camposque, viasque
« Funditus, immanique tremit sub pondere terra.
(Râm. IV, ch. 39.)

Aussitôt se déroule cette majestueuse revue, à laquelle on ne peut refuser le mérite d'une haute poésie, quoique des satyres, des êtres fantastiques, figurent ici à la place de guerriers. Ce sont d'ailleurs des êtres surhumains, issus des dieux, des génies et des nymphes, doués de dons extraordinaires, d'un esprit pénétrant et d'un corps multiforme. Ils constituent donc des types réels, dont les nuances se dessineront plus tard; et c'est ainsi qu'un certain intérêt s'attache, dès le début même, à leurs noms. Mais la haute portée de cette scène réside surtout dans la description géographique, mythologique et historique que Sugrîva trace de l'Inde ancienne, ou plutôt du monde des Aryas, en lançant ses légions aux quatre vents à la recherche de Sitâ et de son ravisseur; description remplie d'hyperboles orientales, mais étincelante de beautés poétiques, auxquelles se mêlent d'utiles vérités (ch. 40-45). Parmi les chefs de phalanges qui doivent explorer l'est, le sud, l'ouest et le nord, Râma distingue Hanumat, fils de Vâyus, chargé de reconnaître la plage méridionale,

et lui confie, plein d'espoir, l'anneau royal destiné à Sitâ[1] :

« Le glorieux Râma regardant alors ce satyre aérien d'une nature éminente : « l'œuvre est faite, s'écria-t-il ; et soudain il lui remit avec joie un anneau marqué de son nom, gage d'amour bien connu de la fille des rois. (48*)

« Ut zephyro similem, formâ præstante, notavit
« Raguides satyrum : » tali auspice vicimus ! inquit.
« Nomine signatum dedit hinc securus anellum,
« Pignus perpetui, quod Sita agnoscat, amoris.

(Râm. IV, ch. 42.)

En effet les explorateurs de l'est, de l'ouest, du nord, reviennent au bout d'un mois sans avoir découvert la victime (ch. 46-47). Hanumat et sa troupe manquent seuls à l'appel ; car, entrainés par leur ardeur au delà du terme prescrit, après un long trajet, une apparition féerique (ch. 48-52), un violent désespoir, la résolution de mourir (ch. 53-55), ils trouvent enfin Sampâtis, le grand vautour frère de Jâtayus, lequel, privé d'ailes et de forces, leur raconte son ascension vers le soleil ; récit plein d'animation et d'intérêt que nous avons reproduit

(1) C'est bien l'équivalent, dans un sens plus heureux, du σηματα λυγρα d'Homère (Il. VI). Il en résulte la preuve qu'en ces temps reculés l'écriture, quoique peu usitée, était connue dans l'Inde comme dans la Grèce.

plus haut (ch. 56-60). Puis, au moment où ses ailes renaissent par une intervention miraculeuse, il leur dévoile, en planant dans les airs, la retraite du cruel Ravana (ch. 61-63).

Au début du cinquième livre, *Sundarakanda*, consacré à la belle Sitâ, les satyres instruits de leur route arrivent en vue de l'Océan, dont l'imposante grandeur, deux fois décrite par le poète, frappe de la même admiration l'avant-garde et le corps de l'armée (Râm. V. ch. 1).

« A la vue des hardis satyres se présente enfin l'Océan, miroir mobile de l'immense univers, où se jouent au milieu des vagues d'innombrables monstres marins, à la gueule béante, au corps démesuré; vagues tantôt assoupies, tantôt folâtres, tantôt hérissées comme des montagnes..... Gouffre affreux, épouvantable, sombre demeure des Asuras, où, chargés de crocodiles et de serpents, les flots battus par le vent montent et tombent, où la mer bondit jusqu'au ciel, où le ciel s'affaisse jusqu'à la mer. (49*)

« En oculis subitò apparet mirantibus ingens
« Oceanus, magni versatilis orbis imago,
« Conchis omnigenis distinctus, et æquore glauco
« Pisces et colubras et monstra natantia volvens.
« Unda sopore silens, lenive jocosa susurro,
« Torva repente fremit summasque emergit in auras....

« Gurges hians, atrox, impervius, antra gigantum
« Lurida, ubi, ventis stridentibus, anxia cete
« Continuo saltu fluctus sternuntque levantque,
« Ætherque in pontum vanescit, in æthera pontus.

(Râm V. ch. 1 — 74).

Qui osera franchir ce gouffre redoutable et s'élancer d'un vol audacieux vers l'île où gémit la captive? Les satyres délibèrent (ch. 2-4); Hanumat, fils du vent, se charge de cette tâche périlleuse, que seul il pourra accomplir (ch. 5). Il s'élève en planant au dessus de la mer, et, après maint prodige, maint obstacle, mainte métamorphose fantastique, il atteint vers le soir le lointain promontoire qui domine Lankâ, capitale de Ceylan (ch. 6-8). Suit une description ravissante de la ville, de ses palais, de ses jardins, que la lune secourable illumine de ses plus douces clartés (ch. 9-11).

« La lune favorable au hardi messager s'élève environnée de la foule des étoiles, et, par l'expansion de sa lumière, elle pénètre les mondes de mille rayons. Transparente comme la nacre marine, blanche comme le lait ou la fibre de lotus, elle monte illuminant la nuit aux regards attentifs du satyre, et nage au haut des cieux comme un cygne dans un lac. (50*)

« Illi luna favens assurgit, et æthere ab alto,
« Dùm nox alma silet, stellarum cincta coronâ

« Mille nitet radiis, sata læta, viasque domosque
« Collustrans, ut concha maris vel lactea lotos ;
« Exhilaratque polum, placidâ gratissima luce,
« Cæruleo niveus ceu naviget æquore cycnus.

(Râm. V. ch. 11).

Hanumat, observant chaque demeure, décrit d'un style facile et pittoresque cette métropole de Raxasas, peuple nègre assimilé à des vampires, à des démons, mais parvenu, de l'aveu même de ses ennemis, à une haute culture matérielle (ch. 11-12). Après avoir dévoilé leur vie intime pleine de contrastes, il arrive au palais de Ravana et pénètre dans son gynécée, tout émaillé de beautés de race blanche, jadis enlevées aux génies et aux dieux, et qui, semblables à des fleurs épanouies ou à des étoiles tombées du ciel, brillent dans l'ivresse de la passion autour du fortuné monarque.

« Le palais de Ravana resplendissait de femmes comme un ciel d'automne est émaillé d'étoiles. » Les astres, que de temps en temps nous voyons précipités du ciel, viennent tous se réunir ici ! « telle fut la pensée de Hanumat. (51*)

« Agmine femineo prædivitis aula tyranni
« Splendet, uti stellis ardentibus ; æmula cœli

« Regia ! ubi credas, quæcumque elapsa serenis
« Sedibus astra cadunt, rediviva nitescere terrâ.
(Râm. V. ch. 13).

A la peinture voluptueuse de leur sommeil (ch. 13-15) succède celle d'affreuses Raxasîs qui veillent, dans un bois d'açokas aux fleurs roses, autour d'une femme frêle, gémissante, assise sans mouvement sous un arbre, et comme ensevelie dans sa douleur (ch. 16-18).

« Au pied de l'arbre il vit enfin une jeune femme assise sur le sol, baissant les yeux en humble pénitente, veillant sous le coup de sa douleur, plaintive comme un aigle de mer, privée d'amis, environnée d'ennemis, comme une biche que le chef du troupeau aurait laissée au milieu de tigresses. (52*)

« Fronde sub arboreâ gracilem videt ille puellam,
« Quæ, defixa solo ceu victima casta deorum,
« Anxia pervigili fundit suspiria fletu ;
« Sola sui generis, genus exitiale timendo,
« Cerva tenella velut tigribus projecta cruentis.
(Râm. V, ch. 18.)

Hanumat a reconnu Sitâ, et tout-à-coup le bosquet silencieux est envahi par un bruyant cortége de femmes richement parées, armées de luths et de cymbales,

accompagnant en pompe le sombre Ravana (ch. 19-20). Celui-ci, ivre d'amour, cherche de nouveau à séduire sa captive; mais, rejeté avec dédain, il la livre enfin aux Raxasîs furieuses (ch. 21-25).

Au milieu de leurs cruelles menaces, l'une d'elles raconte un songe prophétique qu'écoute avidement l'infortunée Sitâ; et bientôt, pendant leur sommeil, Hanumat, rétrécissant sa forme au milieu des feuilles du grand arbre, laisse échapper le nom de Râma (ch. 26-30). A ce mot Sitâ stupéfaite regarde le mystérieux messager; bientôt un gage de son époux la rassure, l'attendrit (ch. 31-33), et un dialogue commence rempli d'amers regrets et d'aspirations consolantes (ch. 34-35).

« J'aspire à revoir le visage de Râma, ce visage radieux comme la fleur du lotus, pur comme le dïsque éclatant de la lune. En le voyant, ô messager, j'éprouverais la même joie que la terre lorsqu'elle reçoit la rosée matinale sur ses épis à demi éclos ! (53*) »

« Cernere si possim loti fulgore decora
« Lumina, si vultus lunæ candore nitentes
« Conjugis, aspectu membra hæc effœta vigerent,
« Imbre velut tellus, primâ cùm turget aristâ ! »

(Râm. V, ch. 36.)

Sitâ est revenue à l'espoir, mais sa pudeur s'oppose

à une fuite clandestine (ch. 36). Elle confie un gage à Hanumat, qui, plein d'admiration et de joie, veut au moins lui prouver sa bravoure. Reprenant sa taille colossale, il dévaste le bosquet d'açokas, et résiste à des légions de Raxasas dont il extermine un grand nombre (ch. 37-41). Il tue Axa, prince de la jeunesse, et n'est enfin abattu que par la flèche magique d'Indrajit, le plus vaillant des fils de Ravana (ch. 42-44).

Traîné devant le tyran en conseil, il va être condamné à mort; mais, par une dérision amère, on se contente d'incendier sa queue qui s'élève en onduleux panache (ch. 45-49). Tout-à-coup, changeant de forme, il brise ses liens, et, planant sur la ville, il sème partout l'embrasement (ch. 50-52). Lankâ en flammes, Sitâ rassurée, le satyre lui fait ses adieux, et, s'élançant de nouveau dans les airs, rejoint ses compagnons sur la rive opposée et leur raconte son merveilleux voyage (ch. 53-56).

Tous réunis s'acheminent vers la région centrale où réside leur roi Sugrîva, et, dans leur délirante ivresse, ils dévastent la forêt de miel (ch. 57-63). Réprimés d'abord, mais bientôt triomphants, ils paraissent devant leur monarque et devant Râma, son illustre allié, à qui Hanumat fait connaître l'héroïque constance de Sitâ (ch. 64-69). On tient conseil, l'expédition est résolue (ch. 70-72). Aussitôt, rassemblée sous l'influence

d'astres heureux, l'armée des Vânaras se met en marche, innombrable comme les feuilles des bois; et, traversant toute l'Inde méridionale, franchissant les montagnes et planant dans les airs, elle arrive en vue de l'Océan, dont la majestueuse peinture (ch. 73-74) complète celle qui forme le début de ce livre. A la vue de cette mer immense qui le sépare de son épouse, Râma exhale sa douleur et ses plaintes, qui correspondent de loin aux plaintes de Sitâ :

« Pendant que l'armée se déploie sur les vastes rivages du souverain des fleuves, Râma s'écrie avec tristesse, en regardant son frère fidèle :

« Le chagrin fuit, dit-on, avec la fuite du temps, mais en moi croît de jour en jour le regret de ma bien-aimée. O vent, souffle des bords où son haleine respire! touche-moi de l'aile qui vient de la toucher! Ce gage précieux d'amour soutiendra seul ma vie! (54*) »

« Stat procul à sociis et lumina mœsta revolvens
« Æquor in immensum, lacrymis effatur obortis :
« Humanâ de mente dolor labentibus horis
« Labitur, at meus ille dieque dieque resurgit.
« Aura veni quam spirat amans! afflabis amantem!
« Vix ita sollicitæ redeat spes ultima vitæ. »

(Râm. V, ch. 75.)

Cependant Ravana troublé délibère avec ses ministres sur les périls qui menacent Lankâ. Partout il ne trouve

que flatteurs exaltant son pouvoir invincible (ch. 76-79). Vibhîshana son frère, seul juste de sa race, ose seul conseiller le renvoi de Sitâ; les répliques se succèdent, la querelle s'envenime; Ravana furieux frappe violemment son frère, qui le quitte en prédisant sa perte (ch. 80-88). Inspiré par les dieux eux-mêmes, Vibhîshana plane sur le promontoire où se déploie l'armée de Râma; admis par lui, reconnu comme allié, il reçoit l'investiture royale. (ch. 89-92).

Râma invoque alors la mer afin qu'elle lui livre passage, et, la trouvant sourde à son appel, il la frappe et la brûle de ses flèches, jusqu'à ce que Varuna, le dieu de l'Océan, lui apparaisse dans sa splendeur, et lui permette solennellement la construction de ce môle prodigieux qui doit faire l'admiration des siècles; môle que trace ingénieusement Nala, fils de Viçvâkarma l'architecte des dieux, et qui, formé d'arbres et de rochers accumulés par l'armée des satyres sur la longueur de cent yojanas, rattache l'Inde à Lankâ par un rempart indestructible (ch. 93-95) [1].

Le sixième livre, *Yuddhakanda,* chant des combats, forme à lui seul un poème; car, la mer une fois franchie, l'île de Lankâ voit en présence deux nations ennemies,

(1) Une longue chaîne d'îlots et de rochers, reliant l'île de Ceylan au continent de l'Inde, figure maintenant encore comme débris de l'isthme primitif que la tradition poétique a transformé en *Pont de Râma.*

implacables; les Raxasas ou vampires de race noire, antiques possesseurs de cette île, les Vânaras ou satyres de race jaune, naturels de l'Inde méridionale, poussés à la vengeance par deux princes de race blanche représentant les conquérants aryens. C'est donc une guerre nationale, religieuse, à laquelle le souffle poétique imprime les proportions les plus grandioses; c'est une Iliade indienne remplie de luttes étranges et d'acteurs surhumains, et conservant cependant sous ces formes gigantesques quelque chose de si humain, de si vrai dans les sentiments et les passions, quelque chose de si attendrissant dans les douleurs et dans les joies, qu'on ne saurait la lire sans un vif intérêt, sans un retour presque continuel vers les modèles de l'art classique.

Dès le début, comme dans Homère, Ravana, despote de Lankâ, envoie des espions pour reconnaître l'immense armée débarquée sur ses rives. (Râm., VI, ch. 1.) Les espions sont découverts et renvoyés libres par Râma; et Ravana, s'élançant avec eux sur le faîte le plus élevé de son palais, demande l'énumération de tous les chefs ennemis. De cette revue, empreinte de toute l'exagération orientale, ressortent cependant avec précisiou les caractères des principaux Vânaras, tels que le puissant Sugrîva, l'ardent Angada, le vieux et prudent Jambavat, l'industrieux Nala, le secourable Sushéna, l'intrépide et rusé Hanumat (ch. 2-6).

Le tyran étonné, aigri dans son orgueil, entoure Sitâ de ses noirs artifices; épouvantée d'abord, mais rassurée ensuite par le dévouement d'une Raxasî, Sitâ attend pleine d'émotion le commencement de la lutte archarnée (ch. 7-10). Car Ravana a rejeté les conseils de sa mère, de ses amis dévoués, qui vainement l'exhortaient à la paix (ch. 11-12).

Râma de son côté, suivi des chefs alliés, a gravi la cîme d'une montagne, où, après une nuit d'attente, il aperçoit au lever de l'aurore la majestueuse Lankâ et son riant paysage (ch. 13-15) :

« Ombragée de tamalas et d'açokas, de tilakas et de palmiers, entourée d'arbres aux cîmes fleuries et aux tiges ornées de lianes, Lankâ resplendissait sous leur brillant feuillage comme la ville immortelle d'Indra. Là s'étendaient de frais bosquets, des gazons verts, odorants, émaillés; partout des fleurs, partout des fruits, partout des arbres déployant leurs bourgeons et leurs perles fécondes, comme les hommes étalent leur parure.

« Forêt délicieuse, ravissante, réunissant les dons de toute saison, belle comme la plaine aux mille chars, comme le jardin des nymphes célestes, forêt qu'animent le murmure des abeilles, le chant du coucou noir, les cris des vanneaux, des colombes et des paons qui retentissent dans sa vaste étendue....

« Sur le mont Trikuta se dresse vers le ciel une cime haute comme une masse de nuages, ombragée d'une multitude d'arbres, polie à sa surface comme un brillant miroir; cîme vaste, puissante, fortunée, que les aigles ne peuvent franchir, que la

pensée même n'ose atteindre : c'est là que l'artiste divin posa Lankâ, la ville de Ravana. (55*)

« Floriferâ silvâ circumdatur aurea Lanca,
« Urbs æterna velut regi sacrata deorum.
« Hìc gelidi fontes et prata virentia musco,
« Palmaque suave rubens et odoro cortice cedrus;
« Floribus hìc gemmisque novis et fructibus arbor
« Luxurians, hominum vestes imitatur opimas.
« Mille rotis credas cœlestibus undique vivum
« Scintillare nemus, dùm latè apiumque susurro,
« Et merulæ modulis et voce gemente columbæ,
« Pavonumque altis clangoribus insonat æther....
« Mons ibi dives opum liquidas assurgit in auras,
« Arboribus densus variis, ut roscida nubes
« Imo emersa solo, phœbeâ luce corusca;
« Moles vasta, potens, quam vix tentare volando
« Alitibus licitum, quâ mens perculsa fatiscit :
« Culmine in aerio victrix sedet aurea Lanca.

(Râm. IV, ch. 15.)

Les assaillants se préparent à l'attaque, les assiégés à la défense; mais d'abord le satyre Angada, chargé de la sommation suprême auprès du tyran de Lankâ, l'étonne par son audace et l'effraie par sa force (ch. 16). Puis commence le conflit gigantesque qui doit décider du

sort de l'Inde entre deux peuples dont la force surhumaine égale l'implacable fureur.

« Alors commença entre les Raxasas et les Vânaras une lutte épouvantable, semblable à celle des titans et des dieux. Armés de massues enflammées, de lances, de javelots et de haches, les vampires, fiers de leurs exploits, abattaient en foule les satyres; et ceux-ci accablaient leurs ennemis sous le poids des grands arbres et des cîmes de rochers, ou bien les déchiraient à coups d'ongles et de dents. (56*)

« Noctivagos inter satyrosque repente tumultus
« Bellicus exoritur, qualis prius illa gigantûm
« Pugna, diis infesta : nigri, clavisque minaces,
« Et jaculis sævisque securibus, hirta lacessunt
« Agmina; eos satyri vasto de monte revulsis
« Rupibus, arboribus, simul ungue et dente repellunt.

(Râm. VI, ch. 17.)

De tous les défenseurs de Lankâ, dans cette lutte sans trêve et sans frein (ch. 18), le plus redoutable est Indrajit, fils aîné de Ravana, qui à l'expérience des combats joint une science profonde de la magie. Aussi le voyons-nous, dès le début, après un sacrifice sinistre (ch. 19) fasciner, enchaîner les deux princes d'Ayodhyâ sous une nuée de traits invisibles :

« Râma et Laxmana se sentaient harcelés par les flèches rapides et aiguës que l'invisible Ravanide leur lançait avec acharnement. Leurs corps étaient traversés par les dards, ou plutôt par la nuée de serpents, qu'Indrajit répandait dans son bouillant courroux.... Liés par ces flèches magiques au milieu du champ de bataille, les deux frères, saisis d'assoupissement, ne pouvaient plus lever les yeux. Tous les membres percés d'armes tranchantes, ils s'affaissèrent enfin comme deux puissantes bannières qu'Indra replie après la lutte céleste. (57*)

« Indrajites, magicas adhibens acerrimus artes,
« Nube sagittarum fratres circumtonat : illi
« Stant dubii, dùm præcipites per membra colubræ
« Incumbunt, vivumque bibunt impune cruorem...
« Undique somniferis oppressi morsibus, hostem
« Jam non ferre valent nec cernere ; brachia torpor
« Amborum invadit, pronique vigore soluto,
« Ut vexilla deûm pugnâ defuncta, recumbunt.

(Râm. VI, ch. 20.)

Indrajit proclame son triomphe; Sitâ voit ce triste spectacle et se répand en lamentations (ch. 21-23). L'armée des Vânaras est consternée, Sugrîva veut se dévouer pour elle; mais tout espoir paraît perdu (ch. 24-25), quand soudain un bruyant ouragan s'élève et bouleverse la nature :

« Tout-à-coup un vent terrible soulève des nuages accom-

pagnés d'éclairs; l'eau bouillonne au fond de la mer, les montagnes gémissantes chancellent; les arbres qui bordent la plage, brisés par ce souffle puissant, flottent avec leurs racines sur les ondes salées. L'épouvante fait fuir les reptiles de la face de la terre et de la mer; les rivières consternées enchaînent leur cours rapide; les poissons plongent dans les abimes, et les titans aux membres gigantesques frissonnent jusqu'au fond des enfers. (58*)

« At subitò densis erumpens nubibus auster
« In mare præcipitat; montes gemuêre superbi.
« Turbine fluctivago quassatæ in littore silvæ
« Avulsâ radice natant; revoluta pavore
« Flumina miscentur, vitreâque in sede colubras
« Nox inopina tegit, fugiunt immania cete;
« Et genus invisum divis, titania pubes,
« Gurgitis horrisoni fundo tremuêre sub imo.

(Râm. VI, ch. 26.)

C'est la descente de Garuda, l'aigle divin, qui vient réveiller les deux princes, et à l'aspect duquel toutes les flèches, couleuvres venimeuses, s'enfuient. Cris de joie dans l'armée des satyres; cris de rage dans celle des vampires (ch. 27); d'où se détachent, à la tête des légions, Dhumraxa, Akampana, Prahasta, guerriers formidables, vaincus et tués successivement par Hanumat (ch. 28-32). En vain Mandodarî, sultane favorite de Ravana, vient-elle alors le supplier d'offrir la paix; le roi lui répond

avec calme, mais il persiste dans sa fierté superbe (ch. 33-34); et bientôt le poète déploie à nos regards la majestueuse sortie du souverain de Lankâ, suivi de ses principaux chefs portant des bannières distinctives, dont Vibhîshana, le Raxasa transfuge, explique à Râma les emblêmes (ch. 35). Le combat s'engage avec fureur; Ravana blesse tous les chefs des satyres, Sugrîva, Hanumat, Laxmana; mais, vaincu enfin par Râma qui respecte son courage et l'épargne, il rentre humilié dans ses murs (ch. 36).

« Ravana est repoussé dans Lankâ par les flèches victorieuses de Râma, l'orgueil brisé, l'âme agitée, comme l'éléphant terrassé par le lion ou le serpent par l'aigle céleste; tant il s'était senti faiblir devant son magnanime ennemi. (59*)

« Hoste sub intrepido Ravanas ad tuta recessit
« Mœnia, nuper ovans, humili nunc pallidus ore
« Mentis inops; fera sic aquilâ laniante colubra,
« Sic ingens elephas validi cadit ungue leonis.

(Râm. VI. ch. 37.)

Ici commence une scène nouvelle, d'une exagération colossale; c'est le réveil de Kumbhakarna, de ce frère monstrueux de Ravana dont les forces dépassent toute proportion humaine, et dont la tête hideuse se dresse

au dessus des tours, en glaçant de terreur les satyres. (ch. 38).

« Quel est cet être gigantesque aux yeux farouches, à la tiare menaçante, qui surplombe Lankâ comme une nuée orageuse; ce monstre qui, semblable à un vaste étendard, à un brouillard assombrissant la terre, met en fuite par sa voix l'armée épouvantée? (60*) »

« Quænam hæc forma viri, pelle atrâ, lumine torvo,
« Mole giganteâ, cristis hirsuta cruentis?
« Quod monstrum ferale, minax, clangore sinistro
« Agmina muta domans, assurgit ut ardua nubes? »

(Râm. VI. ch. 38).

Soumis aux ordres de son frère, tout en prédisant sa défaite (ch. 39-43), le colosse s'élance au combat, écrasant tout ce qu'il atteint, dévorant tout ce qu'il écrase (ch. 44-45). Il saisit Sugrîva et l'enlève; mais celui-ci s'arrache à son étreinte; et bientôt, au milieu d'un horrible carnage, Râma, de ses flèches acérées, lui tranche les deux bras et la tête, jusqu'à ce que son corps s'écroule comme une montagne (ch. 46).

« Le géant pousse un cri effroyable; il tombe mort et dans sa chute son corps écrase deux mille combattants. (60*)

« Labitur infrendens horrendum, et morte sub ipsâ
« Stratos mille terit membris immanibus hostes.

(Râm. VI. ch. 70.)

Ravana est frappé d'épouvante; quatre de ses fils renouvellent le combat, mais, après des prodiges de conrage, Atikâya et les trois autres succombent sous les coups d'Angada, de Hanumat, de Laxmana (ch. 47-51). Indrajit, seul appui de son père, le rassure encore par sa bouillante valeur. Revêtu d'une force surnaturelle par l'effet d'un sacrifice magique qui le rend invulnérable et invisible, il fond sur l'armée des Vânaras qu'il accable et assoupit avec ses flèches (ch. 52). Leurs corps sans mouvement jonchent le champ de bataille; les Yâtavas se croient enfin vainqueurs; mais, conseillé par le vieux Jambavat, l'agile Hanumat s'élance d'un vol hardi au sommet de l'Himalaya, d'où il rapporte des plantes salutaires qui leur rendent la lumière et la vie (ch. 53).

Incendie de Lankâ par les satyres furieux; mêlée nouvelle dans laquelle périssent Makaraxa et les derniers chefs de vampires (ch. 54-58). Indrajit, pour effrayer les assaillants, forme un fantôme de Sitâ qu'il immole en présence de l'armée ennemie (ch. 59-60). Hanumat, pénétré d'horreur, porte cette triste nouvelle à Râma, dont le désespoir est calmé par le prudent Vibhîshana (ch. 61-64). Guidé

par les conseils du prince transfuge, Laxmana rompt les lignes ennemies, et découvre au centre des phalanges Indrajit redoublant ses maléfices perfides (ch. 65). Invectives mutuelles de Vibhîshana et d'Indrajit, combat de celui-ci contre Laxmana, qui parvient, après une lutte terrible, à le tuer enfin avec la flèche d'Indra (ch. 66-70) :

« A ces mots Laxmana, tendant son arc j'usqu'à l'oreille, dirige contre Indrajit la fléche inévitable, et la tête puissante détachée de l'épaule tombe ensanglantée sur le sol. (61*)

« Indrajiti minitans ingentem Lacmanus arcum
« Contrahit aure tenus, telique emittit acumen
« Fulmineum ; caput unde cadit cervice recisâ,
« Ære gravi galeæ cristisque rubentibus horrens.

(Râm. VI. ch. 70.)

Privé de son plus cher, de son plus vaillant défenseur, Ravana tombe sans connaissance ; puis, l'âme exaspérée par la mort de son fils, dont il fait un pathétique éloge, il s'élance pour tuer Sitâ, qu'un conseiller fidèle soustrait à sa fureur (ch. 71-72). Revenu à lui-même, il la tourne tout entière contre les princes d'Ayodhyâ ses ennemis. Il réunit les phalanges qui lui restent, et, altéré de sang et de vengeance, il monte sur son char étincelant (ch. 73-75).

Ici commence la lutte décisive. Sugrîva et Angada chefs des satyres, soutiennent bravement le premier choc en tuant des vampires redoutables (ch. 76-78). Ravana, bouillant de colère, abat de toutes parts les satyres, et veut ravir le jour au frère qui le trahit (ch. 79-80).

« Une pique énorme, étincelante comme la flamme, est lancée contre Vibhîshana par le monarque des Raxasas; mais, avant qu'elle n'ait atteint son but, Râma la brise avec trois flèches; et la pique, morcelée en trois, tombe privée de sa guirlande d'or. (62*)

« Ignivomam Ravanas in fratrem turbidus hastam
« Projicit : acta volat ceu missile fulgur; at illam,
« Rame! tribus properans scindis per inane sagittis :
« Hasta petit ter fissa solum, jacet aurea cuspis.

(Râm. VI, ch. 80.)

Mais une pique mieux dirigée perce la poitrine de Laxmana, en expiation d'Indrajit. Il tombe mourant, et ce n'est qu'avec effort que les satyres et Râma lui-même sauvent du milieu du carnage le corps immobile du héros (ch. 81-82). D'après le conseil de Sushéna, satyre habile dans l'art de guérir, Hanumat s'élance au loin à la recherche d'une panacée, qu'un Raxasa fécond en ruses cherche vainement à lui disputer. Après avoir, du haut des airs, rassuré Bharata sur le sort de ses

frères, Hanumat vainqueur porte une cîme de montagne au camp des Vânaras émerveillés, et le seul parfum de ses plantes bienfaisantes rappelle Laxmana à la vie (ch. 83-84). La montagne remise sur sa base, le combat recommence plus furieux. Le char du dieu Indra avec son écuyer vient enfin recevoir Râma, et Ravana, réduit à ses seules forces, ne peut plus que vaincre ou mourir (ch. 85-86).

Le duel suprême est engagé; il se poursuit entre les deux guerriers, char contre char et corps à corps, à travers mille péripéties, au milieu d'étourdissants prodiges, et dure ainsi sept jours et sept nuits (ch. 87-92).

« Râma assaillit Ravana; Ravana assaillit Râma; leurs détours, leurs retours innombrables sillonnent dix fois la vaste plaine; et tous deux, debout sur leurs chars, s'inondant d'un déluge de flèches, semblables à deux nuages orageux, s'affrontent timon contre timon, coursiers contre coursiers, bannières contre bannières...

Les Dêvas, les Dânavas, les Yaxas, les Piçachas, les Uragas, les Raxasas contemplaient leur lutte effroyable qui se prolongea pendant sept jours, sans que ni le soir, ni l'aurore, ni une heure, ni un instant même marquât le moindre arrêt dans cette joûte sanglante. (63*)

« Ramus adit Ravanam, Ravanas premit impete Ramum
« Efferus, innumerasque manu spargente sagittas,
« Vertuntur redeuntque elati curribus, imbre

« Lethifero gravidi, ceu pulsæ turbine nubes.
« Curribus oppositis, temo temone, viro vir
« Hæret, equûm flatu cervix humescit equina...
« Dùm superi cœlo, genii terrâque marique
« Ancipites vigilant, dùm lux renovata movetur
« Septima, anhelantes pugnant hi nocte dieque;
« Nec mora, nec requies ludo datur ulla cruento.

(Râm. VI, ch. 92.)

La nature entière est en attente, les dieux et les démons sont en suspens; les têtes du géant décacéphale renaissent à mesure que Râma les abat; mais enfin, averti par l'écuyer céleste, il dirige droit au cœur le trait flamboyant de Brahmâ :

« Enfin partit du grand arc d'Indra, sous l'impulsion d'un vœu suprême, la flèche prédestinée à immoler l'ennemi. Fumante, flamboyante, elle fend la route des airs et perce le cœur de l'impie Râvana, qui, abattu sans souffle, sans vigueur, sans éclat, roula de son char sur le sol comme Ahis frappé de la foudre. (64*)

« Tandem fausta volat, rutilo splendore corusca,
« In Ravanam, pectusque malum perrumpit arundo.
« Cuspide fatiferâ trajectus, inermis et amens,
« Corruit, Ahis uti flammis ultricibus Indræ.

(Râm. VI. ch. 92).

Ravana est mort, un cri de triomphe retentit à travers les mondes, pendant que Râma, aussi modeste que brave, fait à ses alliés hommage de sa victoire :

« Grâce à votre valeur, mes amis, à l'élan de vos cœurs, à la force de vos bras, le voici mort ce roi des Raxasas, ce Ravana l'épouvante des trois mondes. Ce fait immense, ce merveilleux exploit, les hommes le rediront à votre gloire aussi longtemps que subsistera la terre. (65*) »

« Vestrâ nempe manu, vestrâ virtute perempta,
« Occubuit triplicis pestis crudissima mundi.
« Hoc opus eximium memores, dùm terra manebit,
« Usque triumphali celebrabunt carmine gentes. »

(Râm. VI. ch. 92.)

Il trouve même des éloges à donner à la bravoure de Ravana, dont les femmes éplorées, Mandodari en tête, célèbrent les pompeuses funérailles (ch. 93-96). Il proclame Vibhîshana roi de Lankâ, et envoie Hanumat vers Sitâ, qui, délivrée de sa captivité, pardonne généreusement à ses persécutrices (ch. 97-98). Puis, conduite par Vibhîshana, elle s'avance vers son époux, palpitante d'émotion et d'espoir : entrevue longtemps désirée, mais féconde en douleurs nouvelles; car un doute funeste s'est élevé dans le cœur troublé de Râma, qui reste muet et froid en présence de Sitâ accablée.

« Sitâ, les membres frissonnants de pudeur, s'avança, suivie de Vibhîshana, vers le lieu où l'attendait Râma; et la vue de cette femme admirable frappa d'étonnement les satyres, ravis de l'éclat de sa beauté. Quand, baignée de larmes discrètes au milieu des peuples assemblés, la Mithilienne se fut approchée de son époux, elle se tint près de lui comme la brillante Laxmî se tient à côté de Vishnus. A l'aspect de cette grâce toute divine Râma tressaillit, mais sans dire un seul mot; car le doute était né dans son âme. Flottant entre la colère et l'amour, le visage pâle, les regards troublés, il luttait violemment pour retenir ses pleurs.

» Il voyait devant lui cette fille de race royale, rougissante, humiliée, sans appui; cette jeune femme qu'un démon avait ravie de force et tenue dans une affreuse contrainte, à peine vivante, et comme ressuscitée d'entre les morts. Elle qu'une ruse perfide avait enlevée à sa retraite, elle innocente, sans péché, sans reproche, n'obtenait pas de lui une parole. Aussi, les yeux d'abord humides de larmes, fondit-elle en amers sanglots, quand, s'approchant de lui, elle jeta ce seul cri : mon époux ! (66*)

« Sita pudore rubens, membris tremebunda decoris,
« Lentè progreditur, populis mirantibus, omnes
« Splendore irradians, fletuque immersa silenti
« Adstat fida viro, Bagavo velut aurea Lacmis.
« Divinæ obstupuit turbatus imagine formæ
« Ramus, triste fovens dubium, vocemque repressit
« Pallidus : ira, dolor, prisci solamen amoris,
« Dùm retinet lacrymas, convulso in pectore certant.
« Illam nempe videt, regali sanguine natam,

« Quæ tutore carens, humilis gemit, obruta luctu;
« Illam quæ, rabido nuper data præda giganti,
« Carceris è tenebris ceu morte soluta resurgit;
« Nec tamen egregiam, quam perfidus abstulit error,
« Innocuam ante omnes, dictis affatur amicis.
« At Sitæ, dùm membra tremunt, ardet cor, pectus anhelat,
« Fletibus oppressæ, vox excidit unica : conjux !

(Râm. VI, ch. 99.)

Enfin éclate l'aveu terrible : Râma doute de cette fidélité assaillie par tant de maléfices, et, refoulant violemment son amour en présence de l'armée stupéfaite, il congédie, il répudie Sitâ, qui, après quelques nobles paroles exprimant l'innocence de son cœur, s'avance, par un sublime élan, vers la flamme qui brille sur l'autel (ch. 100-101).

« La tête baissée, Râma reste immobile; alors Sitâ, le saluant à droite, s'avance vers l'autel flamboyant; elle rend hommage aux dieux et aux brahmanes, puis, les mains réunies en coupe, elle adresse à Agnis cette prière :

« S'il est vrai que, d'action, de corps ou de parole, soit en public, soit en secret, je n'ai jamais violé la foi promise; s'il est vrai que ce cœur est resté constamment fidèle à mon époux, ô feu, témoin infaillible du monde, entoure moi de ta protection ! »

« Après avoir ainsi parlé, la noble femme, résignée au supplice, fait le tour du bucher en prononçant ces mots :

« Agnis, toi qui circules dans toutes les créatures, scrutateur intime de mon être, protège-moi, ô dieu souverain ! »

« Alors, jettant sur Râma un tendre et respectueux regard, Sitâ, l'âme résolue, s'élance vers la flamme. Hélas ! s'écrièrent les jeunes gens, les vieillards, témoins de ce douloureux spectacle ; hélas ! répétaient les armées des Vânaras, des Yâtavas, au moment où pure comme l'or, étincelante de joyaux d'or, elle s'affaissait sur le bucher comme la sainte victime d'un sacrifice. (67*)

« Demissis oculis stat Ramus, at illa silentem
« Dextra tuens, manibus junctis incedit, et aræ
« Obvia thuriferæ patresque deosque colendo,
« His supplex vigilem compellat vocibus Ignem :
« Sicut ego factis et voce et corpore pura,
« Nunquam oblita virum, quem nocte dieque recordor,
« Nunquam infida viro, cui totâ dedita mente,
« Me deus accipiat, quo teste revolvitur orbis ! »
« Ulterius progressa, manus extendit, acerbæ
« Jam devota neci, dixitque novissima verba :
« Ignis, cuncta sacrâ pervadens luce, precantis
« Intime testis ades, serva me, maxime divûm ! »
« Tunc sponsum venerans tacitè submissa, repente
« Impavido passu flagrantem pergit in aram.
« Heu ! simul exclamant satyri maurique, senesque
« Et juvenes ; heu ! triste procul fremit æquor ; at illa,

« Mane velut roseum, gemmis auroque decora,
« Insilit in densas castissima victima flammas.

(Râm. VI, ch. 101.)

Aux cris de l'assemblée, au muet désespoir de Râma succède soudain l'apparition des dieux, qui viennent du haut du ciel célébrer son triomphe et rendre le calme à son cœur. Brahmâ lui-même, prenant la parole, lui revèle son origine divine, la puissance immortelle de Vishnus résidant dans ce corps périssable, dont il a revêtu les traits pour exterminer les démons, pour sauver les hommes et les dieux. Pendant que Râma écoute en extase cette magnifique apothéose, Sitâ, respectée par le feu, lui est rendue radieuse et justifiée (ch. 102-103) :

« Aux cris de l'assemblée entière Râma, si juste, si malheureux, reste les yeux inondés de larmes. Soudain Kuvéra, dispensateur des biens, Yama, roi des mânes, Varuna, souverain des ondes, Indra aux mille regards, monarque des immortels, paraissent avec Çiva aux trois yeux, qui porte un taureau pour emblème, avec Brahmâ lui-même, le créateur de l'univers; et près d'eux, sur un char aérien, le roi Daçaratha étincelant de gloire. Tous, planant sur leurs chars semblables à des soleils, environnent la ville de Lankâ et s'avancent vers le héros....

» Cependant la flamme vive et pure avait respecté la jeune épouse; et soudain, incarné dans un corps lumineux, Agnis s'élance en soulevant Sitâ. On la voit comme la tendre aurore, étincelante de joyaux d'or, à la robe écarlate, aux cheveux noirs

bouclés, aux fraîches guirlandes de fleurs, belle de grâce, belle de sagesse, passer des bras du dieu sur le sein de Râma. (68*)

« Dùm Ramus mœrore gravi, sub lege severâ,
« Torquetur, lacrymisque genas perfundit amaris,
« Ecce dator Cuverus opum, quæsitor Iamas,
« Indras cœlipotens, rectorque Varunus aquarum,
« Taurinoque Civas emblemate, rexque deorum
« Brahma, renascentes nutu qui suscitat orbes,
« Advenêre; comes volat illis præpete curru
« Raguides genitor, sublimi insignis honore.
« Protinus, aeriis cinctâ legionibus urbe,
« Mille simul soles purâ fulsêre sub æthrâ....
« Intereà Sitam accipiens mitissimus Ignis
« Circuit, et claro manifestus corpore raptim
« Sublevat : illa nitet gemmis auroque decora,
« Mane velut roseum, flexos ornata capillos,
« Serta venusta gerens, virtute venustior altâ;
« Sic deus illæsam sponso inter brachia ponit.

(Râm. VI, ch. 102-103.)

A l'auguste témoignage des dieux se joint celui de Daçaratha, dont l'âme glorifiée bénit la réunion des deux époux, et accorde à Râma qui l'implore la plus touchante des grâces, le pardon de sa persécutrice (ch. 103-104).

« Je suis au comble du bonheur si mon père, mon seigneur

m'approuve. Une seule grâce me reste encore à demander à ton amour; pardonne, auguste juge, à Kaikéyi ma belle-mère, pardonne à mon frère Bharata ! Cette sentence que tu as prononcée; je t'abandonne toi et ton fils! ah, que cette sentence terrible ne frappe plus Kaikéyi ni son fils! »

« Qu'il en soit ainsi, » dit le père. « Et que puis-je faire encore pour toi? » ajouta-t-il le cœur ému. — Râma lui répondit : « O mon père, bénis moi de ta faveur céleste! (69*) »

« Hæc suprema salus, si me, pater optime, laudas.
« Unum oro, dos una manet quam voce reposcam
« Supplice, namque potes : quâ judex lege novercam
« Damnâsti fratremque gemens, hâc lætior ambos
« Solve, nec incumbat veterum vindicta malorum ! »
« Solvo, senex retulit, dic plura...» Tuêre precantem,
« Ramus ait, faustoque pater me numine serves! »

(Râm. VI, ch. 104.)

Après cette scène sublime de charité chrétienne, les dieux, invoqués par le pieux guerrier, raniment sous une pluie d'ambroisie tous les satyres morts pour sa défense (ch. 105). Puis Râma, plein de reconnaissance, monte avec Sitâ, avec son frère et les chefs alliés redevenus des hommes, sur le char magique de Kuvéra qui les emporte triomphants dans les airs (ch. 106-107).

« Râma commande, et le char fleuri, aussi rapide que la pensée, s'envole comme un grand nuage soulevé par le vent. Promenant de là ses regards victorieux, le héros s'adresse à Sitâ, radieuse comme l'astre des nuits. (70*)

« Floridus ecce volat Ramo sacer auspice currus,
« Mente vagâ levior, nubes uti sole corusca.
« Ramo Sita comes, gaudetque ex æthere duræ
« Signa viæ relegens memorare pericula victor.

(Râm. VI, ch. 108.)

Du haut du char docile à ses ordres, Râma revoit et indique à Sita les lieux témoins de leurs vissicitudes, et cette revue pleine d'émotions, qui rappelle leurs épreuves, leurs douleurs, leur triomphe, ramène le couple heureux vers le saint hermitage par lequel commença leur exil (ch. 108).

Bharata, instruit de leur approche par un long récit de Hanumat, s'avance avec empressement au devant du vainqueur (ch. 109-110) ; et bientôt la réunion des quatre frères, Râma, Bharata, Laxmana, Çatrughna, celle de Sugrîva et de Vibhîshana, celle de Kauçalyâ et de Sitâ, prépare le dénouement du poème, le sacre solennel du héros (ch. 111-112). Couronné dans la ville d'Ayodhyâ au milieu d'un peuple enthousiaste, béni par les ministres des autels, entouré de la faveur des dieux,

Râma commence alors ce règne fortuné qui pour l'Inde entière fut celui de l'âge d'or (ch. 113).

Il est vrai qu'un appendice du poème, intitulé *Uttara-kanda*, dernier chant, nous montre le revers de la médaille, la tradition purement humaine, où des passions funestes, renaissant dans les cœurs, amènent le trouble de Râma, l'exil de Laxmana, le délaissement de Sitâ, la fin mystérieuse de tous les personnages. Mais cette œuvre, évidemment postérieure et fondée sur des légendes accessoires, n'affecte nullement l'unité du poème, sa primitive et solennelle grandeur.

Rien de plus grand, de plus harmonieux en effet que la marche de la Râmaïde, dont toute la progression, s'enchaîne du début jusqu'au dénouement, à travers des incidents sans nombre, dans l'ordre le plus régulier, le plus clair, le plus méthodique. Etonnant contraste en effet entre le luxe prodigieux d'images, de visions, de transformations, l'abus de forces surnaturelles, la prolixité de discours, la redondance de descriptions, vers lesquels le chantre est entraîné comme le sont tous les Orientaux, et la sage ordonnance de son poème, la fixité de sa pensée, la moralité de son but, la grandeur de ses conceptions. C'est là le cachet du génie, c'est l'empreinte d'une âme d'élite, c'est le sceau de l'immortalité dont seront marqués, à travers tous les siècles, les noms d'Homère et de Valmike, ces deux créateurs de l'épopée; indivi-

dualités puissantes, presque divines, dont une critique téméraire chercherait vainement à nier l'existence ou à contester la grandeur. Oui, le souffle d'une âme sublime traverse victorieusement la Râmaïde comme l'Iliade, comme l'Odyssée. Inférieur par la forme insolite, souvent insaisissable, des êtres qui servent d'auxiliaires à ses héros, ce poème égale les chefs-d'œuvre d'Homère par la justesse des pensées, la richesse des images, la vivacité des émotions; il les surpasse par la pureté des caractères et la noblesse de l'idéal. Le ciel et la terre sont sans cesse en présence, en contact dans les trois épopées; mais chez les Grecs le ciel s'abaisse au niveau de la terre, chez les Indiens la terre s'élève à la hauteur du ciel.

Il est vrai que nous avons quelque peine, dans notre sphère mythologique ou historique, à nous habituer aux agents par lesquels la théogonie indienne fait passer ce courant d'idées, de sentiments et de passions qui relie en une vaste chaîne tous les degrés de l'intelligence. Des singes ou satyres, des ogres ou vampires, des génies sous forme d'animaux, toute la nature personnifiée nous causent nécessairement une répulsion involontaire. Nous hésitons à nous reporter d'un seul coup vers ces grands symboles primitifs nés avec la civilisation humaine et gravés en traits ineffaçables sur les monuments d'Egypte et d'Assyrie. Nous les acceptons sur la pierre ou le marbre; nous les fuyons quand ils sont en mouve-

ment. Et cependant dans cette même Grèce, berceau primitif de l'histoire et de la littérature européennes, ces types ont apparu, ont régné comme croyances, ainsi que le prouvent les anciens poèmes cycliques sur les Cercopes, les Gryphes, les Centaures, qui marquèrent le réveil de l'épopée après Orphée, avant Homère. Sans parler de la Théogonie d'Hésiode, qui abonde en types gigantesques, ni des fables grecques reproduites par Ovide dans ses capricieuses Métamorphoses, l'Odyssée ne nous présente-t-elle pas les Cyclopes, les Lestrigons, Charybde et Scylla, et, dans l'Iliade, le fleuve du Xanthe n'est-il pas un géant animé ?

Nous trouvons donc dans la mythologie grecque, telle que l'ont consacrée ses poètes, des traces de merveilleux assez palpables pour nous familiariser avec le merveilleux de l'Inde, et nous permettre de reconnaître, à travers tant de figures étranges semées sur les pas du héros, le génie éminent d'un autre Homère unissant l'Odyssée à l'Iliade. Au début, Râma est soumis aux phases progressives de l'enfance, de l'éducation, des premières armes, des premiers succès; puis exposé à la haine, à l'exil, aux dangers, aux chagrins amers; puis enfin à une lutte gigantesque suivie d'une éclatante victoire, qu'une dernière et douloureuse épreuve transforme en bonheur sans nuage. C'est Achille exempt de colère et Ulysse exempt d'astuce; c'est beaucoup mieux

qu'Enée, c'est Hector dans toute la plénitude de son beau caractère ; de même que la gracieuse Sitâ, bien supérieure à la sensuelle Hélène, représente à la fois Andromaque, Pénélope et Iphigénie. Laxmana s'attache à leur sort comme Patrocle ou Polydamas ; Daçaratha et Kauçalyâ rappellent Priam et Hécube. Mais ici ne s'arrêtent pas ces rapprochements ; ils s'étendent aux êtres fantastiques, les Vânaras, les Raxasas, auxquels le poète, sous leur forme vaporeuse, a su donner les sentiments les plus réels, les passions les plus dramatiques. Qui hésiterait, après avoir lu quelques pages seulement de la Râmaïde, à rapprocher d'Agamemnon Sugrîva, le roi des satyres, de Diomède le bouillant Angada, de Nestor le sage Jambavat, d'Ulysse surtout l'actif et intelligent Hanumat ? Si, dans le camp opposé, le formidable Ravana, le colossal Kumbhakarna dépassent de toute leur hauteur et Antiphate et Polyphème, et ressemblent plutôt à Orion ou à Typhée, Indrajit versé dans la magie est l'image agrandie d'Hélénus, et, par sa défection prudente, Vibhîshana nous rappelle Anténor.

Si d'ailleurs, des légendes héroïques de la Grèce ou de celles de Rome qui en sont nées, nous passions aux mythes que la Perse, la Germanie, la Scandinavie ont empruntés à l'antique Orient ; si, dans la poésie plus moderne de l'Italie, de l'Angleterre, de l'Espagne, nous recherchions la trace de tant de grandes images, de

tant de conceptions hardies, le rayonnement de l'Inde s'y manifesterait de toutes parts. Tant il est vrai que toutes ces traditions s'enchaînent dans une succession mystérieuse, depuis le berceau du genre humain jusqu'à ses migrations les plus lointaines; tant il est vrai que les grands événements, les glorieuses conquêtes, les dévouements sublimes gravés dans la mémoire des peuples, traversent, diversifiés mais jamais effacés, la série continue des siècles. Le cadre est différent mais le fonds est le même, et le génie du poète consiste à adapter au cadre historique ou fabuleux qu'il a choisi, les traits indélébiles de l'âme humaine revêtus de formes saisissantes et ravivés sous un souffle puissant. Valmike, génie créateur comme Homère, comme Dante, comme Milton, comme eux noblement enthousiaste, fait vivre et mouvoir dans son poème toute la civilisation de son siècle, tous les souvenirs des siècles antérieurs. Ces souvenirs, à la gloire de l'Inde, sont purs, austères, irréprochables.

Chez les Grecs la vertu sans doute avait une influence respectée, et, dans le grand siècle homérique comme dans celui de Sophocle et de Pindare, la piété filiale, la foi conjugale, l'amour de la patrie avaient leurs droits sacrés; mais l'audace inflexible, la prudence consommée, la beauté séduisante rachetaient bien des défauts. Chez les Indiens rien de semblable : moins ingénieux,

moins éloquents, mais beaucoup plus scrupuleux que les Grecs, ils ne transigeaient point en morale ; pour eux, pas de beauté sans pureté, pas d'héroïsme sans vertu. Aussi Râma est-il parfait, et Sitâ plus parfaite encore, sans que ce caractère d'excellence produise aucune monotonie; car les incidents les plus variés le font briller sous mille aspects divers. Sans cesse des passions mauvaises, attribuées à une race ennemie, viennent mettre leur constance en péril ; sans cesse, par un heureux contraste, de pieux anachorètes ou des sages inspirés les affermissent dans leurs épreuves par le récit d'illustres exemples. Une atmosphère de pureté, de grandeur, règne ainsi dans toute la Râmaïde, à travers même les luttes les plus sanglantes ; le vice, le crime n'y apparaissent que pour faire ressortir la vertu ; et le ciel, toujours attentif aux tribulations de la terre, en limite la durée, en calme l'amertume par l'espoir d'un bonheur éternel. Aussi la Râmaïde est-elle encore pour nous ce qu'elle fut si longtemps pour l'Inde, non-seulement une merveille poétique, mais un haut enseignement moral.

V.

ANALYSE ET EXTRAITS DE LA BHARATIDE.

Le Mahâbhârata ou Bhâratide [1], poème colossal en 200,000 vers, répartis en dix-huit livres subdivisés en une multitude de chants, est moins une épopée qu'un immense répertoire de toutes les légendes de l'Inde ancienne, recueillies dit-on, par Vyâsa, dont le nom signifie collecteur, et groupées avec moins d'art que d'abondance autour du sujet principal. Ce sujet, essentiellement indien, est la lutte de deux branches de la dynastie lunaire des Bhâratides, établie dans l'Inde

(1) *Mahâbhârata*, texte complet, Calcutta, 1843-49.

centrale à Hastinapura près de Delhi, lutte qui rappelle sous maints rapports les incidents de la guerre de Thèbes. De deux frères descendant du roi Kurus, l'aîné Pandus ou le pâle, affecté d'une maladie grave, a cédé le trône à son frère Dhretarastra, en réservant les droits héréditaires de ses cinq fils, Yudhisthira, Bhîma, Arjuna, Nakula, Sahadéva, types de justice, de force, de sagesse et de fraternité généreuse, héros tellement accomplis que leur naissance est attribuée aux dieux qui personnifient ces vertus, c'est-à-dire à Yama, à Vâyus, à Indra, aux deux Açvins. Mais Dhretarastra le Kuruide a cent fils dévorés d'une ambition inquiète, qui éclate d'abord dans des querelles de jeunesse, prélude de sanglantes rivalités. Le premier livre, *Adiparva* [1] raconte la naissance et la généalogie des princes, auxquelles se rattachent d'intéressantes légendes ; puis leur éducation sous Bhishma, leur grand oncle, et Drona, leur maître spirituel; puis leur inimitié naissante qui se manifeste avec violence dans un tournoi donné à la cour de Hastinapura, tournoi décrit sous de brillantes couleurs, et dans lequel, après la lutte de l'arc, de la course et des chars, Duryodhana, l'aîné des fils de Dhretarastra, se mesure à coups de massue avec Bhîma, pendant qu'Ar-

(1) Voir *Fragments du Mahâbhârata*, par Th. Pavie, Paris, 1844 : *Selections from the Mahâbhârata*, par F. Johnson, Londres, 1842, reproduits en français par M. Sadoux, Paris, 1858.

juna, frère de celui-ci, trouve un adversaire redoutable dans Karna, allié des Kuruides. Une foule d'autres guerriers prennent part à cette lutte qui menace de devenir sanglante, quand Drona tourne l'ardeur des combattants contre Drupada, roi de Panchala ou Douab, son ennemi personnel, qu'ils forcent, en dévastant sa ville, à une soumission humiliante. Bientôt Duryodhana, dans sa fureur jalouse, fait mettre secrètement le feu à l'habitation des Panduides; ceux-ci s'échappent avec leur mère Kuntî, et vont errer, travestis en brahmanes, dans une forêt sauvage et dangereuse, où Bhîma, le robuste guerrier, tue les géants Hidimba et Baka, pour sauver ses frères et ses hôtes. Le roi Drupada, rétabli sur son trône, a fait proclamer les fiançailles de sa fille Kreshnâ ou Draupadî, la plus belle des princesses, appelée à chosir un époux. Tous les rois, tous les princes se présentent, ainsi que les fugitifs sous leur déguisement. L'épreuve consiste à bander un arc immense et à frapper le but avec cinq flèches. Tous les concurrents ont échoué; Arjuna seul, le prétendu brahmane, y réussit et obtient la main de la princesse, qui, à la suite d'un vœu imprudent échappé à leur mère Kuntî, devient fatalement l'épouse des cinq frères, entre lesquels tout doit être commun. Cette communauté bizarre, qui repose sans doute sur quelque ancienne coutume locale, donne

un facheux reflet à l'héroïne du poème, malgré les nobles qualités qu'elle y déploie [1].

Plusieurs légendes enrichissent ce livre, sous forme de récits faits par les sages ou anachorètes du désert. Parmi les plus remarquables, on doit citer la lutte des Dêvas et des Daityas, l'histoire de Rurus et Pramadvarâ, celle de Dushmanta et Çakuntalâ, celle Sunda et Upasunda, les frères rivaux, sur lesquelles nous reviendrons plus tard.

Au second livre, *Sabhâparva,* le roi Dhretarastra consent à partager ses provinces entre ses fils et ses neveux, et donne pour capitale aux premiers la ville de Hastinapura sur le Gange, aux seconds celle d'Indraprastha sur la Yumnâ. Ce partage, accepté par eux, n'appaise pas leur ambition mutuelle, qui aspire à la suzeraineté sur les autres états de l'Inde. Yudhisthira, chef de la branche aînée, la revendique moins pour lui-même que pour l'honneur de sa famille. Il annonce un sacrifice solennel auquel doivent assister tous les princes tributaires, et, pour en préparer l'exécution, il entreprend avec ses frères des incursions dévastatrices et victorieuses dans les contrées voisines. Les princes soumis se rendent au sacrifice, auquel assistent

(1) La coutume de la polyandrie subsiste encore dans quelques districts du Décan, Inde méridionale.

aussi les Kuruides ; mais Duryodhana, toujours perfide, propose à son cousin une partie de dés. Celui-ci se laisse entraîner à cet amusement funeste, dans lequel il perd successivement son palais, son trésor, son royaume, son épouse et lui-même. Ses possesssions, sa liberté lui sont rendues par le vieux roi; mais, jaloux de se réhabiliter, Yndhisthira tente encore la fortune, et subit, par une nouvelle défaite, la condition d'un exil de douze années avec ses frères, et d'une treizième année de séjour ignoré, sous peine d'un bannissement nouveau.

Au troisième livre, *Vanaparva,* les cinq Panduides, accompagnés de Kuntî, leur mère, et de Draupadî, leur épouse, se retirent au milieu des forêts où ils mènent la vie d'anachorètes. Une foule d'épisodes, de légendes, viennent animer et accidenter cet exil, pendant lequel la protection des dieux soutient visiblement leurs illustres rejetons. Un d'eux, le sage Arjuna honoré de la faveur d'Indra, s'élève vers la voûte éthérée, d'où il rapporte des armes divines, irrésistibles aux hommes et aux titans. La description du ciel, le retour d'Arjuna et sa lutte contre une cité rebelle sont des scènes pleines d'éclat et de grandeur, suivies bientôt de l'épisode pathétique du rapt de Draupadî par Jayadratha roi des Sindhyens, riverains de l'Indus, lequel est rejoint, défait et abattu avec toute son armée par les cinq frères, qui lui impriment la flétrissure de l'esclavage. La fidèle Draupadî

leur est rendue, et de nombreux souvenirs antiques, leur font espérer de meilleurs jours. Ce livre contient en effet des légendes du plus haut intérêt, telles que le récit du Déluge, l'histoire de Nala et Damayantî; l'histoire de Satyavân et Sâvitrî, la descente du Gange, et le résumé du Râmâyana, parfaitement conforme au texte de ce beau poème.

Au quatrième livre, *Virâtaparva,* l'exil est terminé, mais une année de retraite cachée est encore imposée aux Panduides, qui se mettent, sous divers déguisements, au service de Virâta, roi des Matsiens. Cette situation amène des contrastes piquants entre l'humble apparence et l'éminent mérite de ces serviteurs inconnus, auxquels le roi ne peut refuser son estime tout en ressentant une inquiétude secrète, jusqu'au moment où une victoire éclatante, remportée sur des ravisseurs de troupeaux, revèle ouvertement l'héroïsme et les noms glorieux des cinq princes, devenus dès lors les alliés de leur hôte.

Au cinquième livre, *Udyogaparva,* la guerre est déclarée; mais un mystérieux personnage, Kreshna, prince de Dvaraka ou Guzerat, où il vient d'échapper aux embuches du tyran Kansa qu'il a tué, se présente avec son frère dans les deux camps pour y tenter une réconciliation. Dans sa prescience de l'avenir, il offre à Duryodhana le choix de son appui personnel ou d'une armée immense. Celui-ci, dans son aveuglement, se décide à ce

dernier vœu, et aussitôt Kreshna s'attache aux Panduides, soutenus seulement par des rois des Matsiens et des Panchaliens, tandis qu'un magnifique dénombrement, renouvelé, à deux siècles de distance et sous une forme beaucoup plus positive, de la riche description de la terre au quatrième livre du Râmâyana, fait passer sous nos yeux tous les autres rois de l'Inde, étincelants de richesses, suivis de troupes nombreuses, auxiliaires redoutables des Kuruides.

Au sixième livre, *Bhishmaparva*, ces légions se déploient, bannières flottantes, trompettes au vent, sous les ordre du vieux et prudent Bhishma, qui discipline toute cette immense armée. Mais Kreshna veille sur ses amis, et, au moment où va commencer l'attaque, il éclaire le pieux Arjuna, dont le cœur s'émeut à l'idée du carnage, par une révélation surnaturelle sur le principe des choses, la vie des créatures, leur âme immatérielle et leurs transformations jusqu'à leur absorption finale, révélation que les Indiens ont désignée sous le nom de Bhagavadgîta, chant divin. Contemporain du poème ou introduit plus tard, ce brillant épisode n'en n'est pas moins un de ses joyaux les plus précieux; aussi a-t-il été extrait et reproduit dans toutes les langues. Puis le poète entonne le chant de guerre et raconte les succès indécis de ce premier acte de la bataille.

Les trois autres livres, nommés *Dronaparva, Karna-*

parva, Çailaparva, peignent une suite de combats de plus en plus sanglants, combats homériques sans doute, mais dont l'intérêt est affaibli par les forces surnaturelles qui y figurent et par l'emploi presque exclusif d'armes enchantées. Au septième livre c'est Drona qui commande et qui est perfidement tué par Dhrestadyumna, fils de Drupada. Au huitième livre c'est Karna, roi d'Anga, qui, après des prodiges de valeur, tombe sous le fer irrésistible d'Arjuna. Au neuvième livre c'est Çalya, roi de Madra, qui périt sous la massue de Bhîma, dont la force, comme celle de l'ouragan, abat sous cette même massue après une lutte terrible le fier Duryodhana.

Les cent fils de Dhretarastra sont tués, tous les princes alliés ont succombé, à l'exception d'Açvathaman, fils de Drona, avec deux de ses compagnons d'armes. Au chant dixième, *Sauptikaparva*, tout dort dans le camp des Panduides vainqueurs, quand, après un sacrifice magique, Açvathaman s'y précipite, immole Dhrestadyumna, meurtrier de son père, fait un affreux carnage de ses ennemis, et mettrait en péril la vie même des cinq frères, s'ils n'étaient sauvés par Kreshna.

Le onzième livre, *Strîparva*, décrit des funérailles des deux armées et les lamentations des femmes pleurant les victimes de cette guerre fratricide, que déplore amèrement Yudhisthira lui-même. Aussi les deux livres suivants, *Çântiparva*, *Anuçâsanaparva*, contiennent-ils une

série de préceptes sur les devoirs des rois, les fruits de la libéralité, les relations de la société, les conditions du salut, préceptes entremêlés d'apologues, qu'au moment de mourir raconte à ce prince son grand oncle Bhishma.

Au quatorzième livre *Açvamêdhaparva*, le chef des Panduides célèbre en grande pompe le sacrifice solennel du cheval, comme marque de sa suprématie. Au quinzième livre, *Açramaparva*, le vieux roi Dhretarastra se retire avec son épouse dans un hermitage où ils meurent saintement. Le seizième livre, *Maushalaparva*, raconte par une soudaine péripétie comment Kreshna, de retour dans son royaume, voit la tribu entière des Yadavas massacrée par une horde barbare, et tombe lui-même frappé par la flèche d'un chasseur obscur.

Au dix-septième livre, *Mahâprasthânaparva*, désespoir de Yudhisthira, qui apprend la mort de son ami, et qui reconnaît trop tard dans cet ami fidèle, dans ce généreux protecteur de sa cause, l'auguste image du dieu Vishnus lui-même, descendu sur cette terre d'épreuve pour purifier les âmes dégénérées. Dès lors, fatigué d'un pouvoir acheté au prix de tant de larmes, il abandonne le trône à son neveu Parixit, et s'achemine avec ses frères et leur unique épouse vers les gorges glacées de l'Himalaya afin de s'y préparer au ciel. Dans cette ascension laborieuse vers le séjour de la béatitude, ils montent avec ardeur, ils approchent du

sommet; mais, trop faibles de vertu et de foi pour atteindre le but désiré, Nakula et Sahadéva les vaillants, Draupadî la constante, Arjuna le sage, Bhîma le fort, tombent et meurent; le seul Yudhisthira parvient par sa justice à la cime où s'ouvre l'empyrée, et où il entre enfin, non sans difficulté, accompagné d'un chien fidèle qui n'est autre que le dieu Yama. Ainsi se termine cet avant-dernier livre, qui prépare le dénouement.

Au dix-huitième livre, *Svargârohanaparva,* le héros, introduit dans le ciel par Indra, y cherche aussitôt ses frères et son épouse; mais, ô douleur, loin de les y trouver, il n'y voit que ses adversaires, jouissant pour un temps limité de la gloire conquise par leur valeur. Il fuit leur présence ennemie, et plonge dans l'enfer pour y chercher les siens; il entend leurs voix gémissantes, et, pour les consoler, il se voue comme eux aux tourments. Mais les dieux satisfaits le sauvent lui et les siens, et tous remontent dans l'empyrée, purifiés, régénérés, réconciliés avec leurs ennemis, et appelés à la béatitude finale, dans laquelle, par un nouveau miracle, ils reprennent la nature divine qu'ils avaient quittée à leur insu, afin d'accomplir sur la terre les mystérieux décrets de Brahmâ.

Telle est l'esquisse de cette œuvre immense, dont la trame infinie se déroule à travers mille péripéties, mille redites, mille exagérations, mais aussi à travers

une série d'épisodes du plus haut intérêt, épisodes de styles divers, les uns simples et gracieux, les autres émouvants et pathétiques, tous offrant une analogie intime, non-seulement avec ceux de la Râmaïde, mais encore avec les scènes de l'Iliade, de l'Odyssée, de la Théogonie, avec les mythes tragiques de la Grèce. Ainsi, pour énumérer d'abord ceux qui se rattachent immédiatement au sujet, le tournoi du premier livre avec ses divers incidents rappelle les jeux guerriers des Grecs aux funérailles de Patrocle (*Il.* XXIII); les fiançailles de Draupadî, renouvelées de celles de Sitâ, ne sont autres que celles de Pénélope dont l'arc d'Ulysse déterminera le choix (*Od.* XXI). Le sacrifice de reconciliation, au second livre, correspond par sa pompe et par son insuccès au traité d'Agamemnon et de Priam (*Il.* III). L'enlèvement de Draupadî au troisième livre, renouvelé de celui de Sitâ, rappelle l'enlèvement d'Hélène, quoique dans un cadre plus restreint. Les Panduides, au quatrième livre, vivent déguisés chez un roi étranger, comme Ulysse à la cour d'Alcinoüs (*Od.* VIII). Le riche dénombrement des troupes alliées au cinquième livre, renouvelé, sous un point de vue plus historique et plus réel, du tableau de l'Inde dans la Râmaïde, est en rapport direct avec la revue des Grecs et des Troyens (*Il.* II). Enfin, au sixième livre, l'apparition de Kreshna étendant son égide

sur les cinq frères rappelle Pallas protégeant les chefs grecs et faisant triompher leur cause.

Les combats des armées rivales, qui remplissent les trois livres suivants, correspondent, dans tout ce qu'ils ont d'humain, aux combats et aux caractères homériques. Le vieux Dretarastra est faible comme Priam, Bhishma sage et vaillant comme Nestor, Duroyadhana bouillant et cruel comme Achille, Yudisthira généreux comme Hector; Bhîma est plus robuste qu'Ajax, Arjuna plus prévoyant qu'Ulysse. Les Panduides triomphent d'abord comme les Troyens; mais l'attaque nocturne d'Açvathaman, comme celle de Diomède tuant Rhésus, étend le carnage sur les deux camps et prépare un dénouement horrible. C'est en effet avec la guerre de Thèbes, encore plus qu'avec la guerre de Troie, qu'on trouverait pour la suite du poème de nombreuses et frappantes analogies; mais nous n'entrerons pas dans cette étude, réservant pour un examen plus attentif les deux magnifiques épisodes de l'ascension d'Arjuna au ciel et de la descente de Yudhisthira en enfer, qui, au début et à la fin de la Bhâratide, sanctionnent les doctrines spiritualistes dont ce poème est depuis tant de siècles le dépositaire vénéré.

Ces doctrines, consolantes jusque dans leurs écarts, pénètrent en effet tout son ensemble; mais nulle part elles

ne brillent plus vivaces, plus morales que dans les épisodes détachés, dans ces récits traditionnels des anciens jours que racontent, à l'ombre des forêts, aux héros éprouvés par le malheur, de sages et austères anachorètes qu'anime un souffle prophétique. Presque tous sont déjà connus par des publications savantes; qu'il nous soit cependant permis d'en rappeler ici quelques-uns, en les citant, non dans l'ordre accidentel où les ont placés les narrateurs, mais dans un enchaînement chronologique qui fera mieux comprendre leur portée.

Après la Création du monde, décrite au début du Manavaçastra ainsi que dans la Râmaïde en traits presque analogues à ceux de la Genèse, le plus grand événement cosmogonique est le Déluge, que la Bhâratide raconte au livre III, et dont nous avons reproduit, dans notre troisième chapitre, le naïf et curieux récit. A côté de cette tradition d'un fait altéré mais positif, vient, au livre Ier, le récit mythologique de la lutte des Daityas et des Dévas, des titans et des dieux, fondé, ainsi que nous l'avons dit, sur l'antagonisme des forces de la nature contre celles de la civilisation, ainsi que sur l'opposition incessante, inconciliable du bien et du mal.

Les Daityas, vaincus mais non détruits, habitent les profondeurs de la terre et de la mer, d'où ils sortent à chaque instant pour attaquer le ciel, non plus par les armes, mais par des pénitences, par des macérations

inouïes, auxquelles Brahmâ, le dieu égal pour tous, a attaché, dans sa justice suprême, les plus éclatants privilèges. A l'époque sacerdotale c'est lui seul, à l'époque guerrière c'est la triade mystique, dont l'essence reste inaltérable; mais Indra et tous les dieux élémentaires, exposés à des luttes continuelles qui mettent leur pouvoir en péril, doivent rester en défense sur la terre et dans le ciel. C'est ainsi que, dans le premier livre, au milieu d'une foule d'autres récits, nous voyons Sunda et Upasunda, les deux Daityas jumeaux intimement unis, obtenir par leur vie ascétique un degré de mérite si éminent que Brahmâ les déclare invincibles aussi longtemps que durera leur union. Dès-lors ils se mettent à combattre, à subjuguer et à détruire tout ce qui leur résiste dans le monde; la nature frémit à leur aspect et Indra va perdre son trône, quand, sur un signe du dieu suprême, nait la brillante Tilottamâ, beauté ravissante que les dieux ornent à l'envi des plus gracieux attraits. A peine a-t-elle paru aux regards des deux frères qu'un délirant amour les enflamme, les divise, et que, furieux, ils s'entretuent. Qui ne reconnaitrait, dans cette antique légende, Prométhée et Epiméthée, les deux titans rivaux de Jupiter, influencés et asservis par la belle et perfide Pandore?

A l'apparition des mauvais génies se rapporte aussi la naissance des serpents, dont ils prennent fréquemment la

forme redoutable, et celle des vautours, messagers des dieux, personnifiés dans l'agile Garuda vainqueur du grand reptile Vâsukis. C'est toujours la lutte des puissances bienfaisantes contre une nature menaçante et rebelle, diversifiée sous toutes les formes et nuancée des plus étranges couleurs.

Les crimes se sont multipliés sur le sol exubérant de l'Inde; les rois pieux ont la conscience des malheurs qui menacent l'humanité, si une purification céleste ne vient effacer ses souillures. Ils ont recours à la prière, aux sacrifices expiatoires; et enfin Çiva, rénovateur des êtres en même temps que leur destructeur, est sensible à leurs invocations et leur accorde la descente de Gangâ, nymphe des eaux célestes, sœur d'Umâ déesse des montagnes. Gangâ, qui dans le ciel baigne les corps glorifiés, consent à descendre sur la terre, dans la mer, jusqu'aux enfers même, pour y renouveler la vie. De là cette célèbre légende que nous avons citée dans la Râmaïde, et qui orne également, plus développée encore, quoique moins poétique peut-être, le troisième livre de la Bhâratide, si riche en récits de tout genre.

Dans ce même livre figure, comme épisode, l'histoire de Râma et de Sitâ, qu'un saint anachorète raconte à Yudhisthira exilé, relégué au milieu des forêts en compagnie de sa mère et d'une épouse qu'il partage avec ses quatre frères. Il en résulte que, si d'un côté le caractère

du noble Panduide se rapproche, malgré certaines fautes qu'efface son esprit de justice, de celui de l'héroïque Râma, la figure de Draupadî, la femme constante, patiente, courageuse, mais enfin la femme aux cinq époux, pâlit prodigieusement à côté de ce type si pur, si tendre, si chaste de Sitâ, qui réunit toutes les vertus des héroïnes les plus accomplies. Les circonstances de leur vie sont du reste analogues, au point de faire croire que le chantre de la Bhâratide n'a voulu qu'amplifier et que diversifier la simple légende de Valmike. Comme Janakî ou Sitâ (la blanche), Draupadî ou Kreshnâ (la noire), est le prix d'une lutte au jeu d'arc; comme l'autre, compagne volontaire de héros bannis et malheureux, elle partage leurs courses, leurs périls; enlevée par un ravisseur, elle résiste avec courage, et, reconquise par ses amis, partage leurs combats, leurs victoires, leurs austère retraite, leur mort expiatoire. L'épisode du Râmâyana, inséré dans le Mahâbhârata, mais non copié textuellement du premier poème dont il s'écarte sous maints rapports, se termine aussi, non par la mort, mais par le sacrifice de Sitâ, attestant sa foi conjugale au milieu des flammes du bûcher, auxquelles elle se dévoue, victime résignée, en présence des dieux qui la sauvent et qui proclament sa haute vertu. Le beau tableau de la descente des dieux, que seul nous citerons ici, offre à la fois une grande analogie et un curieux

contraste avec celui de la Râmaïde, ainsi que le prouvent les vers suivants :

« Alors le dieu pur émané de l'œuf d'or, le dieu à quatre faces, seul créateur des mondes, et avec lui les dieux des éléments, Indra, Agnis, Vâyus, Yama, Varuna, Kuvéra, descendirent vers la terre sur des chars aériens, accompagnés des sept Rishis, et de Daçaratha, père du héros, étincelant sur un char de lumière que traînaient des cygnes aux blanches ailes. Toute l'atmosphère, ainsi peuplée de dieux et de génies célestes, rayonnait comme un ciel d'automne émaillé de constellations. (71*)

« Ecce deus quatuor qui frontibus eminet, ovi
« Splendor primigeni, mundi florentis origo ;
« Indras cælipotens, sontum quæsitor Iamas,
« Ignisque et Ventus, rectorque Varunus aquarum,
« Largitor Cuverus opum, septemque Triones,
» Advenêre ; comes volat illis præpete curru
« Raguides, niveos flectens moderamine cycnos.
« Omne diis geniisque micat felicibus æquor
« Curribus innumeris sulcatum, ut nocte serenâ
« Sidera mille natant liquido radiantia cœlo.

(Bhâr. III.)

Si, dans ce curieux poème, l'héroïne principale est condamnée, par sa position même, à une infériorité apparente dont on voudrait vainement l'affranchir, le type

idéal de la femme, revêtue de ses grâces les plus pures, sous l'influence des plus nobles vertus, s'y rèvèle fréquemment, en dehors du sujet, dans ces épisodes admirables qui sont maintenant gravés dans la mémoire de tous. Ici la Bhâratide ne le cède, pour l'élévation des pensées et la vivacité des couleurs, ni à la Râmaïde, ni aux chefs-d'œuvre grecs, qu'elle égale toujours, quelle surpasse quelquefois. Sâvitrî, Çakuntalâ, Damayantî, Pramadvarâ (moins connue, mais non moins attrayante), sont des images parfaites de candide innocence, de fidélité conjugale, de tendresse maternelle, d'abnégation sublime; brillants modèles pour tous les âges, reflets anticipés du christianisme.

Pramadvarâ, l'Eurydice indienne, est née de la plus belle des nymphes et du plus beau des génies célestes. Abandonnée dans la forêt, près de la demeure d'un saint hermite, elle a été recueillie par lui et élevée avec sollicitude. Bientôt ses grâces naissantes, ses brillantes qualités, qui l'ont fait surnommer la belle par excellence, touchent le cœur de Rurus, jeune brahmane d'une naissance illustre, qui la fait demander en mariage par son père Pramatis. La demande est agréée, le jour du mariage est fixé, quand l'élan d'une joie enfantine entraîne, comme Eurydice, la jeune fille à sa perte, et provoque de la part de Rurus un acte de dévouement égal, supérieur même au dévouement d'Orphée, et couronné

d'un plus heureux succès. Voici, sauf quelques rares coupures, le récit simple et touchant du poète, reproduit mot pour mot et presque vers pour vers [1] :

« Déjà le jour prospère était fixé pour le mariage, lorsque Pramadvarâ, folâtrant avec ses compagnes, ne vit pas un serpent qui dormait étendu sur la rive, et le pressa du pied, entraînée fatalement vers la mort. Le serpent, qu'un sombre destin excitait contre l'imprudente, plongea dans son beau corps une dent venimeuse; et soudain elle tomba à terre, privée de fraîcheur et d'éclat, les sens troublés, la parure en désordre; objet de regret pour ses proches, échevelée, le souffle éteint. Triste à voir, elle jadis si gracieuse à la vue, elle semblait assoupie sous le poison mortel, et, assoupie, cette belle jeune fille touchait encore plus tous les cœurs...

» Les brahmanes consternés vinrent en foule; mais Rurus, palpitant d'angoisse, s'élance au fond de la forêt, et là, le cœur navré et la voix gémissante, il pleure sa chère Pramadvarâ : Hélas! elle dort étendue sur la terre, cette fille charmante, objet de ma douleur, de la douleur de tous ses proches; quel malheur peut égaler le mien !.. Si j'ai observé la piété, si j'ai rendu tout honneur à mes maîtres, ah! que ma bien-aimée revive! Si, digne de ma race en toutes choses, je suis resté fidèle à la justice, qu'aujourd'hui même Pramadvarâ revive!... Guide céleste, je donne la moitié de ma vie si ma fiancée, recouvrant sa beauté, réssuscite ici à mes regards!...

(1) On excusera ici, comme dans la Ramaïde, quelques changements dans l'orthographe et la quantité des noms propres.

» Oui, dit Yama, que la jeune fille, douée de la moitié de ta vie, ressuscite ici à tes regards ! » Et à ces mots Pramadvarâ, animée d'une existence nouvelle, reparut devant son fiancé comme une beauté qui s'éveille du sommeil (72*).

« Promisso nuptura die Pramavera per hortos
« Dùm ludit sociasque vocat festiva puellas,
« Sopitum ante viam mediis in floribus anguem
« Non vidit, pedibusque premens moritura recessit.
« Nam serpens fera colla movet, linguamque coruscans
« Dente venenoso teneros transverberat artus
« Virginis : illa cadit subitâ circumdata nocte,
« Mentis inops, fusis pallenti in fronte capillis.
« Multis, heu! deflenda cadit; genialibus annis
« Tam speciosa priùs, jam non spectabilis ulli.
« Exanimis tamen illa, gravi percussa veneno,
« Morte decora magis, magis exoptanda quiescit.
« Convenêre senes sacris ex ædibus, omnes
« Ora rigant lacrymis, tacito mœrore gementes.
« At sponsus terrore amens exclamat, et altam
« Irruit in silvam, vocesque effundit ad auras :
« Heu jacet illa solo nostri pia causa doloris,
« Cara patri, sociis, mihi carior ! Agmina cœli,
« Si quid ego donis merui precibusve, magistrûm
« Assiduus cultor, conjux reddatur amanti !
« Si generis memor usque fui, virtute severâ
« Debita jura tuens, conjux reddatur amanti !...

« Do tibi dimidium vitæ, dilecta, futuræ;
« Lux ea me fugiat quâ tu renovata resurgas! »
« Hæc Rullus dùm voce piâ, dùm fletibus orat,
« Assensêre dii : diviso æqualiter ævo,
« Ecce, sopore levi velut experrecta, rubore
« Virgineo suffusa genas, nuptura resurgit!

(Bhâr. I.)

Damayantî, la Pénélope indienne, est fille d'un roi de Vidharbha, contrée voisine de celle de Nishadha où régnait le père du jeune Nala, héros doué d'une beauté sans pareille et des plus brillantes qualités. Entre lui et la jeune princesse, la plus gracieuse de toutes les filles de l'Inde, des cygnes, messagers célestes, servent d'heureux intermédiaires. Sans se voir ils se connaissent, ils s'aiment; et le père de Damayantî, pressentant le désir de sa fille, annonce de solennelles fiançailles où elle doit faire choix d'un époux. Tous les princes de l'Inde y accourent; et avec eux, sur des chars aériens, s'avancent quatre divinités puissantes, Indra, Yama, Vâyus, Varuna, qui aspirent à la main de la princesse et chargent Nala lui-même de transmettre leurs vœux. Ce héros, violemment partagé entre son pieux respect et son ardent amour, s'aquitte consciencieusement de cette mission si délicate; mais la jeune fille, fidèle à ses serments, persiste à le choisir au milieu des dieux mêmes qui

avaient emprunté ses traits; et cet amour si pur, si naïf, si constant, est approuvé des hommes et béni par les dieux. Tel est le début de ce bel épisode, dans lequel nous choisirons seulement, pour notre traduction latine, le portrait des amants et la cérémonie des fiançailles.

« Nala marchait à la tête des rois comme Indra est souverain des dieux; élevé bien au-dessus de tous, il brillait semblable au soleil....

» Parvenue à l'adolescence, Damayantî, environnée de cent suivantes et de cent compagnes choisies, ressemblait à la divine Charis....

» Toi la perle des femmes, lui la fleur des héros, toi parfaite, lui parfait, quelle alliance fortunée !... »

» Une enceinte magnifique s'élevait, resplendissante de colonnes d'or, et les rois en foule y entrèrent comme des lions gravissent une montagne.

» Lorsque parut la belle Damayantî, son éclat ravit et leurs yeux et leurs cœurs, et les regards de ces chefs magnanimes s'arrêtèrent immobiles sur elle seule.

» Pendant qu'on proclamait leurs noms, Damayantî remarqua cinq d'entre eux aux traits parfaitement semblables.

» Effrayée, elle observa longtemps, et longtemps médita sans succès; puis, triste et suppliante, elle invoqua les dieux. (73*)

« Adstat principibus, ceu fronte Diespiter altâ
« Omnes exsuperans, clarissima solis imago...
« Centum inter famulas, ver lætum ætatis adepta,
« Centum inter socias, Charis ut divina refulget...

« Ille viris decus est, tu candida gemma puellis;
« Faustâ laude pares fausto jungantur amore !..»
« Aurea porticibus surgit procul aula superbis;
« Hìc regum incursus, summo ceu monte leonum.
« Hìc, optata diù, tandem formosa Damantis
« Progreditur, rapiens visusque animosque faventes.
« Nomina tùm resonant regum vulgata; sed ecce
« Quinque virûm in medio videt ora simillima cœtu.
« Obstupet, et pavidè fallacia signa revolvens,
« Flet mœsta ad superos, funditque ardentia vota.

(Bhâr. III.)

« Les dieux, exauçant sa prière, manifestèrent leurs attributs, et soudain elle les voit purs de sueur, les yeux fixes, couronnés d'amaranthes, et debout sans toucher le sol; tandis qu'entouré d'ombre et ceint d'une couronne pâlissante, couvert de sueur et de poussière, Nala les yeux mobiles s'appuyait sur le sol. A cette vue des dieux et du héros, Damayantî, fidèle à son choix, abaissa ses regards doux et timides, et, touchant légèrement le manteau de Nala, enlaça ses épaules d'une guirlande magnifique, et le désigna pour époux.

Ha ! ha ! s'écrièrent aussitôt tous les princes; bien ! bien ! répondirent les dieux et les sages, accueillant, félicitant Nala. Quant à lui, le cœur ravi de joie, il dit à sa fiancée ces mots pleins d'émotion : « O princesse, puisqu'en présence des dieux tu as ainsi honoré un mortel, sache bien que ton époux n'écoutera que ta voix ; sache bien que, tant qu'un souffle animera ce corps, je resterai à toi, telle est ma promesse solennelle ! (74*) »

« Vicit purus amor, mentisque errore soluto,
« Quattuor ecce palam radianti cincta coronâ,
« Arrectis oculis, ab humo se fulgida tollunt
« Numina; sed quinto marcescere serta videntur,
« Et nictare oculi, terræque incumbere gressus.
« Illa deos vigiles cœlesti in luce Nalumque
« Mortalem aspiciens, mortali fida marito
« Annuit, et chlamydem, roseo suffusa pudore,
« Attingens, humeris injecit florea serta,
« Florea, perpetui jucundum pignus amoris.
« Eia ! simul reges, bene sit ! vatesque diique
« Acclamant, bene sit cœptis felicibus ! » Ille
« Exsultans teneræ dextram complexus amantis,
« Gratâ voce refert : » Me, formosissima virgo,
« Me terrestre genus, divis præsentibus, optas
« Conjugio ! tibi vir devotus pectore, caris
« Subditus imperiis, hoc accipe si quid honestum,
« Si quid sanctum animis, aderit dùm vita, manebo ! »

(Bhâr. III.)

Nous donnerons dans le chapitre suivant la traduction complète en français des cinq premiers chants de l'épisode, renfermant l'hymen de Damayantî, tels que nous les avions jadis reproduits, comme prélude aux mille incidents qui font ressortir avec tant d'éclat les vertus de la noble héroïne, et qui, après de saisis-

santes épreuves, amènent la réunion des deux époux.

Çakuntalâ, l'Andromaque indienne, est née de la nymphe Menakâ et du guerrier Viçvâmitra, qui, malgré cette faute passagère, devint plus tard un illustre brahmane. Déposée sur un lit de verdure, entourée de *çakuntas*, tendres oiseaux qui la protégeaient de leurs ailes, elle fut recueillie et élevée par le pieux hermite Kanva, un des chantres inspirés des Védas. Resplendissante de grâce et de jeunesse, elle est aperçue dans une chasse par Dushmanta, noble chef de la race lunaire, lequel, épris d'amour, lui jure une foi inviolable. Elle reçoit son serment approuvé par son tuteur lui-même, et, rentrée dans sa solitude, elle met au monde un fils beau comme le jour, doué d'une force merveilleuse, bien digne du glorieux héritage que lui avait promis son père. Quand il entre dans sa sixième année, Çakuntalâ, confiante en cette promesse, se rend avec lui à la cour de Dushmanta; mais le roi, assis sur son trône au milieu de ses conseillers dans tout l'éclat de sa magnificence, refuse de reconnaître son épouse et la rejete avec une dureté feinte qui navre ce cœur si sensible. C'est alors que l'amour maternel, exaltant tout-à-coup la jeune anachorète, fait jaillir de ses lèvres ces paroles pathétiques, ces vives effusions de tendresse et d'indignation généreuse, qui, mêlées à de sages maximes et à de graves préceptes religieux, font de ce discours un

modèle d'éloquence, et donnent à l'épisode original un intérêt plus saisissant encore qu'à sa brillante copie, le drame de Kâlidâsa [1]. La malédiction d'un brahmane irrité qui trouble la mémoire de Dushmanta, le don d'un anneau perdu et retrouvé qui amène la réconciliation, sont des circonstances inventées après coup pour enrichir la légende primitive; mais le motif véritable de la feinte dureté du monarque, analogue à celui qui, dans l'autre épopée, porte Râma à éprouver si cruellement Sitâ, n'est autre que la stricte obligation de faire éclater aux yeux de tous la parfaite innocence d'une épouse qui doit figurer comme souveraine, la naissance légitime d'un fils qui doit hériter d'un empire. L'accent irrésistible de l'innocence et la dignité de la vertu respirent en effet dans ces lignes, extraites brièvement du discours :

« Sachant la vérité, grand roi, pourquoi dis-tu : « Je ne sais pas ! » Pourquoi user de fraude, comme un homme vulgaire ? Celui qui fait le mal pense : « personne ne me voit ! » et cependant il est vu des dieux, il est vu de son hôte intérieur... »

« Cet enfant qui s'attache à toi, qui te sourit, qui fixe sur toi les yeux, pourrais-tu bien le méconnaître ? Les fourmis mêmes recueillent leurs œufs, bien loin de les briser; et toi, arbitre de justice, tu ne protégerais pas ton fils ?... »

(1) *Reconnaissance de Çakuntalâ*, drame indien, texte et traduction par Chézy, Paris, 1830. — *Œuvres de Kâlidâsa*, traduites par M. Hippolyte Fauche, Meaux, 1859-60.

» Ignores-tu cette formule des Védas, que les brahmanes prononcent à la naissance d'un fils : « Ton corps est né de mon corps, tu es issu de mon cœur même; tu es mon enfant chéri; puisse-tu vivre cent années !.. »

« Quelle souillure ai-je donc contractée dans une existence antérieure, pour être ainsi abandonnée de ma famille et de toi, mon époux ! Volontiers, dans mon abandon, je regagnerai ma solitude ; mais tu ne peux renier ce fils, autre toi-même ! » (75*)

« Mente memor tacitâ, quid ais, fortissime regum,
« Immemor esse meî, vani mendacia vulgi ?
« An reputas peccare volens : « non me videt ullus ! »
« Te vidêre dii, te pectoris intimus hospes...
« Hunc ergo puerum, dùm parvula brachia tendit,
« Arridetque oculis, falso sub crimine mittes ?
« Intemerata fovens formica recolligit ova ;
« Tu legum custos, tu prolem, invicte, repelles ?
« Scis quæ verba pius Vedis inscripta sacerdos
« Dicat, ubi festis fumant natalibus aræ :
« Corpore corpus, ave ! mens mente renata paternâ ;
« Læta meo puero centesima floreat æstas ! »
« Nescio quæ labes ævo sit inusta priori,
« Ut sic gente meâ, sic sponso orbata relinquar.
« Aufugiam in silvas superis invisa ; sed illum,
« Illum sume pater proprio de sanguine natum ! »

(Bhâr. I.)

L'épisode se termine comme le drame par la recon-

naissance de Çakuntalâ, qui a noblement soutenu l'épreuve, et par la proclamation de son fils Bharata sous le titre de prince royal, de roi de la jeunesse, titre qu'il rehaussa plus tard, lorsqu'il fut monté sur le trône, par des conquêtes si éclatantes et une domination si glorieuse, que son nom, devenu patronymique, passa à tous ses descendants; et entre autres à Yudhisthira, le héros de la Bhâratide.

Cette même fidélité conjugale, portée au comble du dévouement, honore le nom de Sâvitrî, l'Alceste indienne, l'illustre fille d'un roi de Madra, fiancée, par son choix réfléchi et modeste, à Satyavân, jeune homme de sang royal, vivant au milieu des forêts, comme le bon Yajnadatte, avec son père et sa mère aveugles et dépossédés. Au moment de conclure l'hymen, Sâvitrî a appris d'un sage qu'au bout d'un an Satyavân doit mourir; et cependant la noble fille l'épouse, elle l'entoure de soins ainsi que ses parents, elle partage la vie humble et austère de cette famille réduite à l'indigence. Puis, quand le terme fatal approche, elle passe en jeûnes et en prières trois jours, trois nuits consécutives; elle implore, pour un vœu dont elle garde le secret, la pieuse intercession des brahmanes; puis au moment où Satyavân, ignorant le destin qui le menace, veut aller chercher dans la forêt le bois pour les autels, les provisions pour l'hermitage, elle demande à l'accompagner, elle écarte tout prétexte de faiblesse, et obtient de ses vieux parents la permission tant désirée.

C'est alors que s'ouvre la scène dont voici le touchant début :

« Alors, approuvée des parents, elle partit avec son époux, le sourire sur les lèvres mais la douleur dans l'âme. Des bois variés et délicieux, animés par les cris des paons, de limpides cascades et des arbres fleuris s'offraient de toutes parts à leur vue. « Regarde ! » lui disait Satyavân d'une voix tendre ; mais elle ne regardait que son époux. A ses yeux il était déjà mort, d'après la prédiction du sage ; et constamment attachée à lui seul, elle hâtait ses pas chancelants, le cœur brisé, songeant à l'heure fatale.

» Bientôt, après avoir cueilli des fruits et rempli sa corbeille à l'aide de Savitrî, le robuste jeune homme commença à abattre des branches. Mais bientôt la fatigue produisit une grande sueur, un mal de tête violent ; et, s'approchant de son épouse chérie, accablé d'épuisement, il lui dit : « Mes membres et mon cœur sont brûlants ; je me sens malade, douce amie ! c'est pourquoi j'aspire au sommeil, ne pouvant me tenir sur mes pieds ! » Aussitôt, s'avançant rapidement et s'asseyant à terre, elle appuie sur son sein la tête de son époux malade, en songeant tristement, selon la prédiction, au mois, au jour, à l'heure, à l'instant redoutable. (76*)

« Concessâ veniâ graditur cum conjuge, blandis
« Arridens oculis, tacito turbata dolore.
« Dumque per umbrosos saltus camposque virentes,
« Frondea quà resonant avibus virgulta canoris
« Aeriisque cadit de rupibus unda, vagantur :

« Aspice ! ait juvenis, læto clamore ; sed illa
« Sponsum respiciens in eo defixa moratur.
« Sponsum exspirantem, vatis memor, anxia mente
« Jam videt, atque silens, gressu festina labanti,
« Spem vultu simulans, dulci comes hæret amori.
« Ut ventum in silvas, inter spelæa ferarum,
« Poma legens Sativan et odoras floribus herbas
« Continuò validâ decerpit ligna securi.
« Sed languere caput membrisque effervere sudor
« Incipit ; æger iners, Savitrim sua gaudia quærit :
« Membra dolent, dilecta, cor uritur, undique fluxæ
« Deficiunt vires, jam standi ablata facultas ;
« Tecum fert animus grato indulgere sopori ! »
« Illa solo recubat, languentem innixa lacertis
« Accipit, admoto sustentat pectore pectus ;
« Collapsumque caput refovens exterrita, fati
« Tempora, signa notans, dulci comes hæret amori.
(Bhâr. III.)

En effet, à l'instant même elle apperçoit Yama, dieu de la mort, qui vient revendiquer l'âme de Satyavân. Son entrevue avec la tendre épouse, constante, inébranlable dans son dévouement, amène un dialogue d'un effet saisissant qu'une pâle analyse ne pourrait qu'affaiblir. Nous renvoyons donc au chapitre suivant pour la traduction complète de la légende, que nous avions faite à la même

époque que celle de l'hymen de Nala, mais qui depuis a exercé maintes plumes habiles et excité d'unanimes sympathies.

De tous les épisodes de ce grand poème, le plus important par le fond des idées et par son influence séculaire est sans contredit le Bhagavadgîta ou chant divin, que le poète met, au sixième livre, dans la bouche de Kreshna, l'auxiliaire mystérieux, le divin protecteur des Panduides. Après l'exil imposé aux cinq frères, après leur vie périlleuse et cachée, pendant laquelle les récits précédents ont servi à ranimer leurs espérances, ils se montrent enfin au grand jour, entourés de leurs amis fidèles, pour livrer aux Kuruides, que soutiennent de puissants alliés, une dernière et décisive bataille précédée d'une imposante revue. A l'aspect de ces deux armées commandées par des princes de même race, sur le point de s'entre détruire, Yudhisthira et Arjuna, le juste et le sage, sont émus d'une profonde douleur ; et ce dernier exprime ses sentiments à Kreshna placé auprès de lui. Kreshna réplique, et, dans son discours qui s'étend en s'élevant sans cesse, se peint d'abord l'ami, le conseiller, puis le prophète, puis le dieu même, qui se révèle enfin dans toute sa majesté, illuminant le jeune héros de sa splendeur incomparable. Cet entretien, dans lequel se développe toute la doctrine de l'unité divine, personnifiée non plus dans Brahmâ, mais dans Vishnus

le dieu secourable, comme on la trouve personnifiée ailleurs dans Çiva, le dieu destructeur, trace un portrait sublime du créateur des mondes, de son incessante influence qui pénètre toute la nature, de la transformation des corps, de l'immortalité des âmes. Mais ici, comme dans toutes les conceptions des Orientaux, l'imagination dépasse le but réel : en voulant grandir Dieu on l'absorbe dans la nature, en voulant grandir l'âme on détruit sa personnalité. Un brillant mais dangereux panthéisme, étranger aux croyances des premiers âges inscrites dans le Code de Manus, fait aboutir le Bhagavadgîta à des conséquences impossibles. Aussi plusieurs critiques ont-ils pensé qu'il est l'œuvre d'une époque postérieure à la composition de la Bhâratide, à laquelle il ne se lie pas intimement. Nous ne pouvons adopter cette opinion en présence d'une doctrine toute semblable sur les perfections de Vishnus, proclamée par Brahmâ lui-même dans la belle scène de la Râmaïde où Sitâ se justifie par le feu (Râm. VI. ch. 101-102). Les deux épopées s'accordent ici pour nous prouver que ce dogme de l'essence suprême pénétrant toutes les créatures, soit pour leur conservation par Vishnus, soit pour leur destruction par Çiva, a pris naissance dès les temps héroïques, Seulement il lutte encore dans le Bhagavadgîta, aussi bien que dans le Purushastava, contre le principe plus ancien et plus vrai de l'existence individuelle et de la res-

ponsabilité personnelle de chaque être. Ce n'est que plus tard, dans le Hârivansa, poème annexé au Mahâbhârata, et dans les fantastiques Purânas que les principes défigurés s'annulent et préparent la triste décadence de toute croyance, de toute moralité.

Le Bhagavadgîta, au milieu d'exagérations téméraires et de vaporeuses théories, contient de grandes et belles maximes et des traits d'un haut spiritualisme. Révéré dans l'Inde, reproduit en Europe dans plusieurs versions remarquables [1], il subsiste comme un des monuments les plus curieux de la théologie indienne, revêtue de formes poétiques et vivifiée par l'élan religieux. Rien de plus expressif que le passage sur l'essence de Dieu désigné par les trois noms mystérieux *aum*, *tad*, *sat* (que nous avons cherché à expliquer ailleurs), ou sur la persistance de l'âme traversant toutes les métamorphoses sans rien perdre de sa vitalité, doctrine que résument ces deux quatrains :

« L'Arbitre de toutes les créatures réside dans leur cœur, Arjuna, faisant tournoyer leurs pensées dans la roue trompeuse des apparences. Recherche-le de tous tes efforts; car de sa grâce dépend ton repos suprême, ta bienheureuse immortalité... (77*)

(1) *Bhagavadgîta,* traduction anglaise, Wilkins, Londres, 1785. — *Bhagavadgîta*, texte et traduction latine, W. Schlegel, Bonn, 1823.

« Omnipotens dominus cunctorum in pectore vivit :
« Ut temo radios, sic nos infixa potestas
« Mille trahit revoluta modis ; huic subjice vota,
« Hâc duce conscia mens æternâ pace fruetur...

(Bhâr. VI.)

« L'esprit qui soutient tout étant impérissable, rien au monde ne saurait le détruire. Il est exempt de naissance et de mort, dans le passé, dans le présent, dans l'avenir. Et comme on voit, rejetant de vieux vêtements, l'homme se couvrir de vêtements neufs, de même, rejetant des corps vieillis, l'âme se rêvet de nouveaux corps. (78*)

« Mens ea, perpetuâ florens invicta juventâ,
« Non fit, non moritur, nec gignitur aut perit unquam;
« Utque novas vestes, habitu marcente relicto,
« Induimus, mens læta novo se corpore vestit.

(Bhâr. VI.)

C'est à ce même principe de l'immortalité, toujours uni dans l'action des deux grandes épopées indiennes au principe éternellement vrai de la responsabilité personnelle, que se rapportent deux scènes admirables, appartenant au sujet même du poème, dont elles forment en quelque sorte l'exorde et la peroraison, la base et le couronnement spirituel. Ces deux scènes, l'Ascension d'Arjuna au ciel, placée au troisième livre, la Descente de

Yudhisthira en enfer, placée au dix-huitième, n'en correspondent pas moins entre elles à cette distance et pour le fonds et pour la forme; elles se suivent et se complètent l'une l'autre dans une majestueuse harmonie. La première, publiée par les soins de M. Bopp [1] est déjà depuis longtemps célèbre pour l'éclat de ses images et la hardiesse de ses conceptions; mais son but moral, sa conclusion réelle nous semblaient trop vagues, trop indécis, tant que nous avons ignoré le sublime contraste de la fin. C'est en 1853 qu'en parcourant les sommaires de la vaste série de chants non traduits de la Bhâratide, nous avons remarqué et extrait, pour la première fois nous le croyons, le voyage de Yudhisthira aux enfers [2]. Ainsi liés et mis en parallèle, ces deux épisodes résument sous d'imposantes couleurs toute la croyance indienne sur l'immortalité et la juste rétribution des âmes. Remettant à plus tard, à notre septième chapitre, l'examen détaillé de cette doctrine, avec des citations complètes, nous nous bornerons à donner ici une reproduction abrégée mais fidèle de ces deux riches tableaux, dont nous avons indiqué le sujet dans l'analyse de la Bhâratide. On sait qu'après son austère pénitence, un char divin emporte Arjuna vers le ciel :

(1) *Arjuni Iter ad Indræ cælum. — Arjunas Reise nach Indras Himmel.* Bopp, Berlin, 1824-29.

(2) *Légende indienne sur la vie future*, par F. G. Eichhoff, Lyon 1853.

« Après avoir salué la montagne, Arjuna rayonnant de joie s'élance dans le char d'Indra, qui l'emporte au haut de l'empyrée. Parvenu ainsi à des régions inaccessibles aux terrestres humains, il y trouve des myriades de chars étincelants. Ce n'est plus le soleil, ni la lune, ni la flamme qui les illumine; car ils brillent de leur propre vertu ces astres magnifiques, faibles lampes à nos yeux placés beaucoup trop loin pour sonder leur grandeur.

Là il vit planer par centaines les rois pieux, les sages accomplis, les héros martyrs de la guerre, les ascètes conquérants du ciel; et, auprès d'eux, les Gandharvas, les Guhyakas, les gracieuses Apsarâs, les Rishis couronnés de lumière... A l'entrée du portique céleste s'élevait l'invincible Eravat, éléphant à quatre défenses, colossal comme le mont Kailaça. Poursuivant ainsi ia voie parfaite qu'ouvre aux saints la faveur divine, le prince lança son char vers la ville immortelle, la glorieuse Amaravati [1]. (79*)

« Divino Arjunas curru de vertice montis
« Emicat impavidus, purasque elatus in auras,
« Terrigenis ignota sequens mortalibus, æquor
« Cernit inexhausto rutilum fulgore rotarum.
« Aureus haud ibi sol, haud luna argentea tempus
« Dividit, effulgent propriæ virtutis honore
« Agmina magna virûm, radianti splendida luce
« Quam procul in tremulos stellarum vertimus ignes.
« Cernit ibi regesque bonos, animasque fideles

(1) En grec ἄμορος, immortel; les Barmans actuels nomment Amarapura la capitale de leur royaume.

« Quas ardens pietas, quas fortis dextera clarâ
« Morte beat, vatesque sacros, nymphasque decoras,
« Curribus aligeris tranantes cærula cœli...
« Millia conveniunt, ubi candidus ætheris axe
« Armipotens elephas celso stat major Himavo.
« Obstupuit juvenis, cœtusque ingressus ovantes,
« Æternam, aurigæ monitu, contendit ad urbem.

(Bhâr. III.)

» Il l'aperçut enfin ce séjour de délices des sages et des pénitents, émaillé de fleurs aux nuances pures, d'où s'exhalent et se mêlent sous la brise les parfums des plus douces vertus. Il vit la forêt Nandana, où les chœurs des Apsarâs se jouent à l'ombre d'arbres toujours verts ornés de fleurs impérissables : retraite réservée aux fidèles, où ne seront jamais admis ceux qui dédaignent la pénitence, qui refusent l'offrande du feu, qui fuient lâchement le combat, qui se dérobent au sacrifice, à l'abstinence, aux prières des Védas ; que ne contempleront jamais ceux qui s'éloignent des lieux saints, omettant l'ablution et l'aumone ; ni les impies profanateurs du culte, ni les ivrognes, les carnivores, les adultères.

» Mais Arjuna, traversant ces jardins remplis d'harmonieux concerts, parvint à la cité suprême, où les dieux et les saints vénérés accueillirent avec joie le guerrier aux bras forts. Salué de leurs bénédictions mêlées aux voix des chantres et des nymphes, aux sons des conques et des cymbales, il suivit la route étoilée, l'orbite lumineux des soleils, et arriva, comblé d'honneurs, jusqu'en présence du roi du ciel. (80*)

« Protinus attonito supremæ apparuit arcis
« Immortale jubar ; vidit per amœna vireta
« Auricomos flores flatu virtutis odoros,
« Undantes alacri zephyro miscente colores.
« Vidit et Apsaridum silvas, ubi frondibus altis
« Serta relucentes innectunt roscida gemmas.
« Hæc loca nullus adit pietatem exosus avitam,
« Aut patriam oblitus, pugnæ desertor honestæ ;
« Quique focos nemorum neglexit et alma lavacra,
« Vedorumque preces et amicum munus egenti ;
« Quique sacerdotum turbavit vota profanus,
« Helluo, carnivorus, mendax, impurus, adulter.
« Hos autem Arjunas, fretus virtutibus, hortos
« Dùm petit exsultans, illum vatesque patresque,
« Dî maris et terræ ventoque vel igne vigentes,
« Gandarvûmque chori, solemni laude salutant.
« Tympana pulsa tonant conchis immista canoris,
« Dulcisono graciles respondent carmine nymphæ ;
« Sidereâque viâ, quam lux divina serenat,
« Victor, cœlipotens, summo volat obvius Indræ.

(Bhâr. III.)

Plus tard, après la mort d'Arjuna, de son épouse et de ses autres frères, Yudhisthira, l'aîné de la famille, appelé au ciel où il les cherche vainement, demande aux dieux un guide pour descendre en enfer :

« Yudhisthira, du haut de l'empyrée, accompagne le messager céleste. Celui-ci marchait en avant; le roi suivait ses pas rapides : descente sinistre et effrayante, sombre retraite des âmes coupables, enveloppée de noires ténèbres, parsemée d'algues impures, souillée de l'odeur du péché qu'exhalent partout la chair et le sang; lieux encombrés d'os et de chevelures, fourmillant d'insectes et de vers; d'où jaillissent des flammes dévorantes, où planent des corbeaux, des vautours, et des monstres ailés dont la masse livide se dresse comme les cimes du Vindhya.

» Le prince marchait au milieu des cadavres, dans cette odeur infecte, les cheveux hérissés, l'esprit plein de tristes pensées. Devant lui le fleuve infranchissable roulait ses ondes flamboyantes et la forêt de glaives balançait ses feuilles acérées. Il vit des rochers de fer, des cuves de lait bouillant et d'huile incandescente, des arbres aux épines meurtrières et tous les supplices des méchants. (81*)

« Nuntius antevolat, sequitur Pandavius heros
« Horrendum per iter, septum pallentibus umbris
« Omnigenûm scelerum, præceps immane barathrum;
« Torpet ubi fetor vitii, morbique, necisque;
« Sævit ubi flammæ strepitus, dùm vermibus atris,
« Vulturibus, corvisque, ululisque abrepta feruntur
« Ossa, caro, crines miserorum, et gurgite toto
« Monstra cruenta vorant humanæ stragis acervos.
« Ille cadaveribus mediis horrore silenti
« Progreditur, tristes volvens sub pectore curas.
« Pone fluit minitans undis torrentibus amnis,

« Ensiferumque nemus falces protendit acutas.
« Ferrea saxa sonant, strident fornacibus imis
« Lac oleumque tumens artus esura nocentes;
« Undique putre solum spinis scatet, ignibus aer,
« Terribilesque reis intentant omnia pœnas.

(Bhâr. XVIII.)

« Où conduit ce chemin horrible, et où sont mes frères, réponds-moi! ».. C'est ainsi qu'il parlait, suffoqué de fumée, en proie à une angoisse amère, quand tout-à-coup des voix plaintives lui crièrent du fond des ténèbres : « O roi juste, ô vertueux Bharatide, arrête-toi un instant pour adoucir nos peines! Sous tes pas s'élève un vent pur qu'embaume le parfum de ton âme et dont le souffle abat le feu qui nous consume! »..

« A l'ouïe de ces cris lamentables qui s'élevaient à ses côtés, Yadhisthira, vivement ému, s'arrêta en disant : hélas! Ces voix mainte et mainte fois familières à son cœur, il ne pouvait les reconnaître dans leur expression douloureuse.... Mais tout-à-coup éclairé, consterné : « Va, cria-t-il au messager, retourne vers ceux dont tu remplis les ordres! Quant à moi, je ne retourne pas; qu'ils me voient ici immobile, et puissé-je ainsi adoucir les tourments de mes frères malheureux! »..

» Après avoir laissé un instant Yudhisthira dans le séjour des peines, tous les dieux à la suite d'Indra descendirent dans le gouffre infernal. A l'éclat de la pure lumière émanée de tant de vertus, soudain disparurent les ténèbres et s'évanouirent les supplices des méchants. Le fleuve ardent, la forêt épineuse, les lacs, les rochers s'effacèrent, et les corps innombrables des morts n'offusquèrentplus les regards du prince juste. Un zéphir

doux et parfumé, apportant une fraîcheur délicieuse, voltigea sur les pas des dieux, et l'enfer s'éclaira de la splendeur du ciel. (82*)

« Quæ via, quis gurges ? non mortis lurida regna,
« Fratres innocuos felici in sede requiro ! »...
« Hæc ait ægro animo, caligine cæcus opacâ,
« Ad lucem properans, medio cùm clamor ab antro
« Tollitur : » Alma deûm proles, justissime regum
« Huc ades, optatæ nobis spes una quietis !
« Purus namque tuo de pectore flatus anhelos
« Erigit, ore pio flammarum avertitur ardor. »
« Vocibus auditis graviter commotus, et alto,
« Eheu ! corde gemens, tetrâ stetit anxius orâ.
« Quas percepit ovans tam sæpè et sæpè loquelas
« Vivorum, infernis haud agnoscebat in umbris...
« Sed subitò memor ille, dolore incensus et irâ :
« Aufuge ! ait comiti, superas pete nuntius arces ;
« Non sequar : hic stantem qui te misêre vidento,
« Si modò, si fratrum possim lenire dolores ! »...
« Vix ea fatus erat, cùm protinus æthere summo
« Divûm sancta cohors, Indrâ duce, labitur atrum
« In specus, insolitâ collustrans tartara luce.
« Ut virtutis honos, ut pax suprema refulsit
« Per tenebras, procul ecce oculis evanuit omne
« Supplicium, flumenque ardens, spinæque cruentæ,

« Fossæque ignivomæ, ferroque rigentia saxa.
« Discessêre vagis obducta cadavera nimbis;
« Dumque favens zephyrus vivos aspirat odores,
« Inferiùs splendet cœli radiantis imago.

(Bhâr. XVIII.)

VI.

ÉPISODES DES DEUX POÈMES.

Après l'analyse détaillée que nous avons donnée de la Râmaïde et le résumé plus succinct de l'immense Bhâratide, notre tâche serait accomplie, si nous ne jugions utile d'exposer encore dans leur entier quelques tableaux simples mais expressifs de cette magnifique galerie. Nous y sommes d'autant plus porté que les épisodes que nous allons transcrire, dans ce chapitre et dans le suivant, ont été traduits par nous à une époque où plusieurs d'entre eux étaient inédits, et où les autres n'existaient que dans des versions étrangères. Nous en exceptons le premier, la mort de Yajnadatte, que l'élé-

gante publication de Chézy avait déjà popularisé; mais nous pouvons l'affirmer des autres, la justification de Sitâ, l'ascension d'Arjuna, et surtout la descente de Yudhisthira, lesquels à cette époque n'avaient guère été lus en français. Des circonstances spéciales ne nous ayant permis alors de publier nos traductions que par fragments, nous les donnons ici un peu tard, après d'autres versions, supérieures peut-être, mais non plus consciencieuses ni plus fidèles que celles que nous reproduisons dans leur intégrité.

MORT DE YAJNADATTE.

Cet épisode de la Râmaïde, dont le style sublime en sa simplicité égale tout ce que l'antiquité grecque nous a transmis de plus touchant, a pris rang dans le domaine littéraire, grâce à son mérite réel et à plusieurs traductions excellentes [1]. Aussi n'aurions-nous pas osé en affaiblir ici l'impression par une traduction en prose, devancé comme nous l'avons été par plusieurs imitations poétiques, si nous n'avions tenu à compléter notre analyse de la Râmaïde en remettant cette page immortelle sous les yeux de nos lecteurs. Nous exposerons donc sans

(1) *Yajnadatta-badha*, texte et version française et latine par A. Chézy et J. Burnouf, Paris, 1826 ; traductions en allemand et en anglais, et récemment en très beaux vers français dans les *Fleurs de l'Inde*, de M. G. de Dumast, Nancy, 1858.

autre préambule l'attendrissant récit que Valmike met dans la bouche du roi Daçaratha, qui, violemment séparé de son fils, raconte à Kauçalyâ son épouse le crime involontaire dont il porte la peine [1].

« Reine, dans ton adolescence, quand j'étais encore prince royal, je venais de voir renaître l'automne, la saison des amours. Le soleil avait desséché la terre et brûlé le monde de ses feux, quand, au terme de sa course boréale, il revint vers la plage où reposent les mânes. Aussitôt des nuages bienfaisants obscurcirent la voûte céleste, on entendit les cris joyeux des hérons, des sarcelles et des paons; de toutes parts les rivières, grossies par les nuages, roulaient des flots limpides qui inondaient leurs bords, et la terre, abreuvée des eaux célestes que saluaient les chants des oiseaux, resplendissait sous sa jeune verdure.

» En ce temps délicieux, chère épouse, armé de deux carquois, tenant en mains un arc, j'allai vers le fleuve Sarayû, impatient, dans ma folie, de tuer pendant la nuit un buffle, un éléphant, ou tout autre animal attiré par la soif. Tout-à-coup, entendant comme une urne qui s'emplit, je crois, ne pouvant voir, entendre un éléphant; et, plaçant sur mon arc une flèche aigue, rapide, entraîné

(1) Râm. II, ch. 65-66; texte du nord, édité par Chézy. Voir, pour comparaison, texte du midi, traduction de M. Hip. Fauche. Réparant ici une omission, nous rappelerons la traduction de la Râm. I, par M. Parisot.

par un destin funeste, je lance mon trait d'après le son. A peine le trait lancé : « Ah, je suis mort! s'écrie une voix humaine; hélas! comment cette flèche frappe-t-elle un solitaire, et quel barbare l'a dirigée sur moi? Venu pour puiser de l'eau pendant la nuit sur cette rive déserte, par qui suis-je donc frappé? qui a commis ce crime? C'est un pauvre vieillard aveugle, qui vit rustiquement dans ce bois, s'est un saint hermite dont on a percé le cœur, en immolant ainsi son fils! Crime infructueux qui n'a pas d'excuse, et que tout sage ne peut qu'assimiler à celui d'un disciple meurtrier de son maître. Je pleure beaucoup moins la perte de ma vie que je ne plains mon père, ma mère, vieux et aveugles. Tous deux depuis longtemps étaient nourris par moi; quel sera leur destin quand ce corps périssable retournera aux cinq éléments? Eux et moi également misérables, tristes anachorètes, cette flèche nous a tués! »

» A l'ouïe de cette plainte douloureuse, l'esprit troublé, effrayé de ma faute, je sentis mon arc s'échapper de ma main; et aussitôt courant à lui, je vis, frappé au cœur, un pauvre adolescent portant les cheveux nattés et la peau d'antilope, renversé dans les eaux du fleuve. Et, sous le coup de cette blessure fatale, fixant ses regards sur moi, si affligé, comme pour me consumer du feu de sa vertu : « Quel mal t'avais-je fait, ô guerrier, moi paisible habitant des forêts, pour qu'en venant puiser l'eau

pour mon maître, j'aie été assailli par toi? Ces deux infortunés aveugles, sans appui dans ce bois solitaire, mes vieux parents attendent mon retour. Pervers! cette seule flèche a tué trois personnes, mon père, ma mère et moi, victimes innocentes. ! La dévotion, la lecture des Védas ne m'ont donc produit aucun fruit, puisque mon père ne sait pas, insensé, que je meurs ici par ta faute? S'il le savait d'ailleurs, que ferait-il, lui plongé dans la cécité? Quand un arbre tombe sous la hache, un autre arbre peut-il le sauver?... Ce sentier mène à la demeure de mon père; va promptement implorer son pardon, de peur que son courroux ne te brûle comme la flamme consume le bois sec. Mais d'abord retire-moi ce fer; car la flèche que tu m'as lancée serpente dans mon cœur comme la foudre et étouffe ma respiration. Que je ne meure pas avec ce fer! Arrache-le, et apprends que je ne suis pas brahmane. Tu n'es pas sous le coup du sacrilége; car je suis né au milieu de ces bois d'un père brahmane, mais d'une mère çudrâ [1] »...

» C'est ainsi que me parlait encore ce pieux adolescent que j'avais immolé! Alors j'arrachai avec force le trait de son corps palpitant, et lui, fixant les yeux sur moi qui frissonnais, il exhala son dernier souffle. A cette mort du fils du saint hermite qui venait d'effacer toute

(1) Allusion aux quatre castes, brahmanes, xatryas, vaiçyas, çudras.

ma gloire, je restai accablé d'un sombre désespoir.

» Après avoir retiré au jeune homme la flèche envenimée, je pris l'urne et me rendis à l'hermitage. Là, je vis ses deux parents, vieillards infortunés, aveugles, abattus comme deux oiseaux privés d'ailes. Assis en attendant leur fils, ces vieillards affligés s'entretenaient de lui; eux que j'avais frappés dans leur enfant, ils espéraient le bonheur de le revoir! Ainsi s'offrit à moi ce couple infortuné, quand j'approchai, l'âme bourrelée de remords.

» Trompé par le bruit de mes pas, l'anachorète me dit alors: « Qu'as-tu fait si longtemps, mon fils! apporte-moi l'eau promptement! Yajnadatte [1], mon ami, tu t'es bien attardé à jouer près du fleuve: voici ta mère qui était bien inquiète. Si moi, si ta mère, nous avons jamais fait quelque chose qui puisse te déplaire, pardonne, et jamais ne t'éloigne si longtemps! Moi qui ne puis marcher, tu es mon pied; moi qui ne puis voir, tu es mon œil; toute ma vie est liée à la tienne.... pourquoi ne me réponds-tu pas? »

» Alors, oppressé de sanglots, cherchant à raffermir ma voix, les mains jointes, je dis au vieillard ces mots en balbutiant de crainte: « Je suis Daçaratha le guerrier, je ne suis pas ton fils, ô saint anachorète! Je viens à toi

(1) Ce nom de Yajnadatte correspondrait au grec ἁγιοδοτος, donné au sacrifice.

après avoir commis un crime horrible, épouvantable. Armé de mon arc j'ètais allé sur les bords du Sarayû, désireux de tuer soit un buffle sauvage, soit un éléphant altéré; au bruit d'une urne qui s'emplissait, je crus entendre un éléphant, et soudain je frappai ton fils ! Les cris de cet infortuné, dont ma flèche avait percé le cœur, m'attirèrent tremblant vers le lieu où gisait le jeune pénitent. Hélas ! le désir de tuer un éléphant au bruit seul de sa marche m'a fait décocher dans les eaux ce trait qui a frappé ton fils ! Lorsque j'eus retiré la flèche, il exhala son souffle vers le ciel, après avoir longtemps pleuré sur le sort de vos saintetés. C'est par une fatale ignorance que j'ai tué ton enfant bien-aimé. Je gémis abattu sous le poids de ma faute; épargne-moi le feu de ta colère ! »

» A ces paroles le vieillard resta d'abord comme pétrifié; puis enfin soupirant et reprenant ses sens, il dit en me voyant près de lui les mains jointes : « Si, après avoir commis ce crime, tu n'étais pas venu le confesser, ton peuple même eût été consumé par le feu de ma malédiction. Guerrier, si en pleine connaissance ce trait mortel avait été lancé, ma malédiction était capable de renverser Indra du trône céleste ; la tête se briserait en sept parts de quiconque lancerait sciemment un trait sur un anachorète en acte de dévotion et de prière. Mais, puisque tu l'as tué par ignorance, tu vivras; aucun mal-

heur actuel ne menace ta royale famille. Conduis-moi vers le lieu où mon enfant tomba sous ta flèche cruelle, lui l'appui de ma cécité ! Je veux toucher mon fils étendu sur la terre ; et jouir, si je vis jusque-là, de ce dernier embrassement. Je veux, avec ma malheureuse compagne, palper le corps sanglant, la chevelure en désordre de mon enfant tombé au pouvoir de Yama ! »

» Alors, conduisant ces deux infortunés, je leur fis, sur le lieu fatal, toucher ce fils qui venait d'expirer. Dans la profonde douleur que leur causait sa perte, tous deux, en exhalant leurs plaintes, se laissèrent tomber sur son corps. Sa mère, caressant de la langue ce visage pâle et immobile, criait comme une génisse privée du veau qui vient de naître : « N'est-il pas vrai, Yajnadatte, que tu m'aimes plus que la vie ? Au départ d'un si long voyage, pourquoi donc ne me parles-tu pas ? Embrasse-moi, mon enfant, et tu pourras partir ! Tu m'en veux donc, et me laisses sans réponse ! »

De même le père, pressant ces membres inanimés, s'adressait à son fils comme s'il était vivant : « Ne suis-je pas ton père venu ici avec ta mère ? Lève-toi, mon enfant, viens à nous ; embrasse tes parents bien-aimés ! Hélas ! de qui, la nuit prochaine, quand viendra l'heure de la prière, entendrai-je la douce voix lire les formules sacrées ? Et qui, après la prière, l'ablution, l'offrande au feu, ranimera mes pieds sous ses mains caressantes ?

Qui apportera des herbes, des racines, des fruits cueillis dans la forêt, pour nous, pauvres vieillards, tourmentés par la faim? Et ta mère aveugle, âgée, affaiblie par les austérités, comment la nourrirai-je, moi privé de la vue, dépouillé de toute vigueur? Attends! non, non, mon fils, ne va pas au séjour de Yama : demain, cher enfant, tu iras avec moi et ta mère! Car tous deux, te pleurant, privés de ton appui, dans peu de temps nous exhalerons le souffle sous l'empire fatal de la mort. Et, m'avançant alors vers le fils de Sûrya, en suppliant je lui demanderai l'aumône : « Accorde-moi l'aumône de mon fils! » lui dirai-je en suivant tes pas!...

« O mon fils, victime innocente, qui as péri par un acte coupable, puisse-tu jouir du séjour des héros accomplis! Ce séjour permanent des sages, des pénitents, des sacrificateurs, des maîtres vénérés, puisse-tu en jouir éternellement! Va dans les mondes réservés aux lecteurs des Védas et des Védangas, aux rois modèles Yayatis et Nahuça, aux bons pères de famille, aux époux dévoués, à ceux qui font de pieuses largesses en riz, en or, en troupeaux, en domaines; à ceux qui assurent la paix, qui respectent la vérité. Va dans ces mondes, cher fils, en gardant ma mémoire! Quiconque a vécu comme toi ne peut descendre dans les mondes inférieurs, où descendra celui qui m'a tué mon enfant. »

» Quand l'infortuné solitaire eut ainsi gémi avec sa

triste épouse, ils se préparaient, l'âme navrée, à la cérémonie de l'ablution. Mais voici que, revêtu d'un corps céleste, porté sur un char magnifique, Yajnadatte leur apparut soudain, adressant à tous deux ces paroles : « En remplissant mes devoirs envers vos saintes personnes, j'ai obtenu le séjour bienheureux que vous-mêmes atteindrez bientôt. Je ne dois plus exciter vos regrets; ce n'est pas ce roi qui me prive de la vie, car la cause de ma mort était déterminée d'avance. » Quand il eut ainsi parlé, le fils du pieux hermite remonta vers le ciel, le corps étincelant de lumière et debout sur son char divin.

» Alors les deux vieillards accomplirent les devoirs funèbres; puis, se tournant vers moi, que me tenais suppliant, le brahmane me dit ces paroles : « Puisque par ton imprudence tu as tué cette victime innocente, tu en subiras la peine amère; car, de même qu'ayant perdu mon fils j'abandonne malgré moi la vie, tu mourras plus tard en regrettant un fils. »

» Chargé de cette imprécation je retournai à Ayodhyâ, et bientôt la douleur mit un terme à la vie du pauvre anachorète. Cette imprécation du brahmane s'accomplit aujourd'hui contre moi; ma vie va s'exhaler sous le poids de mes regrets. Déjà mes yeux ne voient plus et mon esprit se trouble; je me sens obsédé par les messagers de Yama; ma force est consumée par l'absence de mon fils comme

la racine des arbres minée par l'eau des fleuves. Si Râma de retour me touchait, me parlait, la vie me reviendrait comme au mourant qui goûte le nectar. Mais quoi de plus affreux que de quitter la vie sans même revoir le visage de Râma ! Heureux ceux qui le salueront après l'exil, de retour dans Ayodhyâ comme Indra descendant du ciel ! Ce ne seront plus des hommes, mais des dieux, ceux qui verront resplendir dans la ville son visage beau comme l'astre des nuits, heureux de contempler ces regards doux et purs comme les rayons d'automne ou la fleur azurée du lotus ! »

» C'est ainsi qu'au souvenir de Rama le monarque étendu sur sa couche s'éteignit comme la lune au lever de l'aurore. Ah Râma ! ah mon fils ! disait-il en exhalant son âme ; et ainsi, sur sa couche nocturne, l'infortuné mourut en appelant son fils.

(Râm. II, ch. 65-66.)

Scène attendrissante et admirable, que complète, au point de vue moral dans le sens d'un haut spiritualisme, une autre scène placée à la fin du poème, où nous voyons Sitâ justifiée et Râma rendu à l'espoir par l'apparition glorieuse de ce père, martyr résigné de son serment, admis, après les épreuves de la vie, dans le ciel où son âme bienheureuse s'associe au cortége des dieux.

Nous avons inséré dans les extraits de la Râmaïde tout le commencement de cette noble légende, où la douce

figure de Sitâ s'illumine d'une auréole céleste. Il nous reste à reproduire ici l'apparition de Daçaratha, telle que nous l'avions traduite et publiée jadis, avant que des traductions complètes eussent mis le poème entier à la portée de tous [1].

JUSTIFICATION DE SITA.

La ville de Lankâ est prise, Ravana est tué par Râma, les fiers guerriers de Ceylan sont soumis au vainqueur, et les satyres, ses compagnons d'armes, célèbrent à l'envi son triomphe, lorsque Sitâ [2], arrachée à la retraite où l'avait enfermée le tyran, est amenée devant son époux qui la regarde silencieux et triste. Cette épouse qu'il a tant aimée, pour laquelle il s'est exposé à de si terribles dangers, est-elle restée pure et fidèle pendant cette longue séparation, et son peuple l'acceptera-t-il comme souveraine incontestée? Ce doute, exprimé d'abord à demi-voix, puis publiquement proclamé, navre le cœur de la vertueuse Sitâ : les larmes aux yeux, elle s'avance vers Râma, et après quelques nobles paroles, elle se tourne soudain vers l'autel allumé pour le sacrifice, invoque Agnis le dieu tout-pénétrant, scrutateur des corps et des âmes, et se précipite dans les flammes, victime volontaire

(1) *Légende indienne sur la vie future*, Supplément, Lyon, 1856.

(2) Le nom indien Sîtâ signifie blanche et pure.

de sa foi. Aussitôt du haut de l'empyrée descendent, sur des chars aériens, Kuvéra, Yama, Varuna, Indra, génies des éléments, et Çiva, dieu de la nature, et Brahmâ, créateur des mondes, accompagnés des rois béatifiés et de Daçaratha, père de Râma. Leurs chars étincelants inondent de lumière et le camp des guerriers et la ville de Lankâ et les riches forêts qui l'entourent.

Brahmâ, chef des treize dieux, prend alors la parole; et bénit Râma pour la victoire qu'il vient de remporter sur les mauvais génies, victoire supérieure à tout pouvoir humain, que Vishnus conservateur des êtres vient lui-même d'accomplir sous son nom. Pendant que le héros modeste s'incline, saisi d'un pieux effroi, devant cette révélation merveilleuse, il voit sa bien-aimée Sitâ, préservée par le puissant Agnis, sereine au milieu de la flamme qui l'entoure comme une auréole, belle de grâce, belle de sagesse, remise par le dieu dans ses bras. Il voit son père Daçaratha dont le char aérien resplendit sur sa tête; et aussitôt, averti par Brahmâ, secondé par son frère fidèle, Râma touche les pieds de son père avec un affectueux respect. Daçaratha transporté de joie à l'aspect de ce fils qu'il aime plus que la vie, à l'aspect de la fidèle Sitâ, abaisse son vol vers la terre et s'adresse ainsi à Râma :

« Le ciel et la présence des dieux furent pour moi sans charmes en ton absence; le vœu de ta belle-mère,

réclamant ton exil, restait gravé dans mon âme affligée. Mais aujourd'hui, en te voyant heureux, en jouissant de ta douce étreinte, je me sens allégé de soucis comme le soleil qui s'élance des nuages. Tu m'as sauvé, fils bien-aimé, par ta résolution magnanime, comme jadis Astavakra a sauvé son père malheureux [1]. Je comprends maintenant la volonté suprême qui ne t'a imposé cet exil que pour anéantir l'infernal adversaire. Bienheureuse ta mère Kauçalyâ, qui te verra rentrer dans le palais, libre de ta parole, vainqueur de tes ennemis ! Bienheureux le peuple fidèle qui te verra revenir dans Ayodhyâ et y recevoir l'onction sacrée comme son légitime souverain ! Et Laxmana, ton frère, pour prix de sa constance, jouira d'une renommée qui s'élèvera au ciel après avoir rempli la terre entière. Cher fils, Sitâ est innocente, elle est pure et irréprochable ; les dieux de l'univers attestent sa vertu, et moi, ton père, je te le dis : accueille sans hésiter la noble fille des rois ! Je voudrais qu'une affection loyale te rapprochât aussi de Bharata, et que Çatrughna, mon jeune fils, eût en toi un zélé protecteur ; car l'aîné, fidèle à ses devoirs, est le père de toute la famille. Les quatorze années d'exil acceptées pour l'amour de moi, tu les as dignement soutenues avec ton épouse et ton frère ; l'exil est terminé, ta promesse est remplie, et, grâce à ton

(1) Allusion à une antique légende qu'on retrouve dans la Bhâratîde.

dévouement, j'ai pu aussi remplir la mienne. Vainqueur du cruel Ravana par la haute protection des dieux, tu as accompli une grande œuvre, digne de ton éminent caractère. Puisse-tu jouir, au milieu de tes frères, d'un règne long et fortuné ! Car celui dont le fils a, comme toi, obtenu une gloire immortelle, vivra constamment quoique mort, comme je vivrai sauvé par toi ! »

» A ces mots de Daçaratha, Râma répondit les mains jointes : « Me voici rendu au bonheur, puisque mon père, mon souverain m'approuve. Mais il est une faveur précieuse que j'implore encore de ton amour : pardonne, mon père, à ma belle-mère, pardonne à mon frère Bharata ! Que cette parole qu'entendit Kaikêyi : « je te rejette ainsi que ton fils ! » que cette malédiction paternelle ne frappe plus ni elle ni son fils ! » — « J'y consens, dit le roi à Râma, et que ferai-je encore pour toi ? » — Comblé de joie le héros s'écria : « Jette sur moi un regard favorable ! » et le char flamboyant remonta vers le ciel.

(Râm. VI, ch. 103-104.)

Ce dernier trait est du pur christianisme, il dépasse tout ce que la civilisation grecque nous offre de plus noble et de plus élevé ; car nulle part le pardon des injures n'y est présenté comme la vertu suprême, en présence même du plus humble abaissement. Achille, voyant Priam presser ses mains sanglantes, se contient, s'attendrit, mais ne pardonne pas.

Cette nuance si frappante entre les deux riches poésies qu'inaugurèrent Valmike et Homère, toutes deux pleines d'un ardent enthousiasme et d'un amour sincère de la vertu, tient moins au caractère de leurs héros, types d'une même grandeur nationale, qu'à celui de leurs religions diversement personnifiées. On a dit souvent que dans l'Iliade les héros ressemblaient à des dieux, et les dieux à de simples mortels. Ce reproche ne saurait atteindre les génies élémentaires des Indiens, tels qu'ils ont été conçus par les chantres de leurs épopées primitives. Sans cesse actifs et secourables, sous l'œil impassible de Brahmâ, ils apparaissent généralement comme de sages et judicieux modérateurs, qui, combattant les passions des hommes, savent aussi dominer les leurs, et céder avec abnégation pour eux-mêmes au charme irrésistible de la vertu; d'où résulte pour l'humanité un mobile d'imitation constante. On retrouve ce même caractère dans les deux épisodes de la Bhâratide, dont nous donnerons ici le début [1].

HYMEN DE DAMAYANTI.

« Le roi Nala, fils vaillant de Viraséna, était doué d'éminentes, qualités; il était le plus beau des hommes, le plus habile des écuyers : il marchait à la tête des rois comme

(1) *Nalus*, carmen sanscriticum, Bopp, London, 1819. — *Savitri*, carmen, Bopp, Berlin, 1829.

Indra est souverain des dieux; élevé bien au-dessus de tous, il brillait semblable au soleil. Fidèle à Brahmâ, versé dans les Védas, chef héroïque des Nishadiens, heureux au jeu, brave à la guerre, dévoué à la justice, il était obéi par de puissantes armées, recherché des femmes les plus belles. Noble cœur, il dominait ses sens; archer intrépide, il protégeait son peuple comme l'aurait fait Manus lui-même.

« Les Vidarbhiens avaient alors pour roi Bhîma, monarque redoutable, héros accompli en toutes choses, souhaitant une descendance dont il était privé. C'était là son vœu le plus cher, quand arriva Damana, prince des brahmanes, que le roi et la reine, pieux et justes, accueillirent avec de grands honneurs. Damana, dans sa reconnaissance, leur accorda ce don inappréciable : une fille charmante, Damayantî; et trois fils, Dama, Danta, Damana, tous trois doués de talents et de force, pendant que la beauté, la vertu et la grace de l'aimable Damayantî étaient célébrées par toute la terre.

Parvenue à l'adolescence, on la vit, comme la déesse Sachî [1], environnée de cent suivantes et de cent compagnes choisies, briller resplendissante de charmes

(1) Voir, pour tous les noms de dieux et de génies qui figurent dans cet épisode et le suivant, notre exposition de la mythologie indienne au chapitre second. Nous remarquerons seulement que le nom de Damayantî, l'héroïne de ce chant, signifie δαμαουσα, *domina*, souveraine.

comme l'éclair au milieu du ciel, comparable en beauté à Çris aux longs regards. Jamais les dieux, les génies ni les hommes n'avaient vu ou rêvé tant de charmes; cette jeune fille qui ravissait les cœurs, eût été belle même parmi les déesses. Nala de son côté, noble tigre royal, supérieur à tout être terrestre, était beau comme l'Amour s'il revêtait un corps. Devant elle on célébrait Nala; on louait Damayantî devant le prince; sans qu'ils se vissent, le bruit de leurs vertus fit ainsi naître une affection mutuelle, et l'amour grandit dans leurs cœurs.

Incapable de maîtriser sa peine, Nala était assis solitaire dans le jardin de son palais, quand il vit apparaître des cygnes aux aîles d'or. Saisi par lui dans son vol rapide, un d'eux fit tout à coup entendre ces paroles : « Ne me tue pas, Nala, j'accomplirai tes vœux : la belle Damayantî m'entendra parler de toi, et jamais elle n'aimera un autre homme. » A ces mots, le roi le laissa libre, et les cygnes, prenant leur vol vers la ville de Vidarbha, s'abattirent devant Damayantî, dont bientôt ils frappèrent la vue. Aussitôt qu'avec ses compagnes elle aperçut ces oiseaux si brillants, joyeuse elle s'élança pour saisir les hôtes de l'air: mais ils se dispersèrent au loin dans le bocage. Pendant que chacune des jeunes filles poursuivait un cygne fugitif, celui que poursuivait Damayantî fit tout à coup entendre une voix humaine : Damayantî, s'écria-t-il, le roi de

Nishadiens Nala est aussi beau qu'un des gémeaux célestes, et supérieur à tous les hommes; c'est l'Amour même revêtu d'un corps. Si tu devenais son épouse, ô vierge svelte au teint si pur, ton illustre naissance aurait porté ses fruits. Nous qui voyons les dieux et les hommes, les dragons, les génies, les géants, nous n'avons jamais rencontré son pareil. Toi la perle des femmes, lui la fleur des héros, toi parfaite, lui parfait, quelle alliance fortunée ! » A ces mots, Damayantî s'écrie : « Redis la même chose à Nala ! » Ainsi approuvé de la jeune fille, l'oiseau reprit son vol vers le pays des Nishadiens et raconta tout à Nala.

» Mais, après les paroles du cygne, Damayantî, s'oubliant elle-même, n'eût plus d'autre pensée que Nala. Elle devint rêveuse, languissante, et chétive; elle soupirait, l'œil fixe, l'air égaré, la pâleur sur le front et la douleur dans l'âme. Sa couche, sa demeure, ses repas, tout lui devint odieux; elle ne dormait ni la nuit ni le jour, et sans cesse elle répétait : hélas ! A ces indices affligeants, ses compagnes, la voyant égarée, eurent recours au roi des Vidarbhiens; et aussitôt Bhîma réfléchit avec anxiété sur sa fille. « D'où vient, dit-il, que ma fille chérie semble comme privée de ses sens? » Se souvenant que Damayantî était florissante de jeunesse, il comprit que le temps était venu de l'appeler au choix d'un époux.

» Alors ce roi des hommes fit annoncer aux princes du pays : « Comparaissez pour la fête des fiançailles ! » A cette nouvelle tous les princes se rendirent à l'appel du puissant Bhîma ; le bruit des éléphants, des chevaux et des chars retentit au loin sur la terre. Eux-mêmes, couronnés de guirlandes, étaient suivis de troupes pompeusement vêtues ; et Bhîma aux bras forts, leur rendant l'honneur mérité, leur fit dans son palais un magnifique accueil.

» En même temps deux Rishis divins, éminents en sagesse et en piété, Nârada et Parvata [1], s'élevant vers le monde d'Indra, franchirent comblés d'honneurs le seuil du roi des dieux. Maghavân les saluant s'informa de leur bonheur et de la prospérité commune. « Grand dieu, nous jouissons du bonheur et tous les princes prospèrent sur la terre. « A cette réponse de Nârada, le vainqueur de Bala répliqua : « Ces princes justes protecteurs de la terre, qui combattent en prodiguant leur vie, et qui, au temps marqué, s'élancent au-devant des traits, ont droit à ce monde impérissable, à tous les dons de ma Kâmadhuk. Où sont-ils donc ces nobles guerriers? Je ne vois pas venir ces protecteurs des hommes, ces hôtes qui toujours me furent chers [2]. »

(1) Nârada, un des dix patriarches primitifs, joue très souvent le rôle officieux de messager divin sur la terre ; Parvata, moins connu, semble être le génie des montagnes.

(2) Indra ou Maghavân, roi de l'éther, reçoit dans l'empyrée les âmes des

» A ces mots Nârada reprit : « Apprends, ô Çakra, pourquoi tu ne vois pas ces princes. La fille du roi de Vidarbha, la célèbre Damayantî, qui surpasse en beauté toutes les femmes de la terre, va bientôt faire choix d'un époux. C'est là que sont allés les rois, les fils de rois, tous remplis d'un ardent désir d'obtenir cette perle excellente. »

» Pendant que Nârada parlait, Agnis et les autres dieux gardiens s'étaient rapprochés du dieu suprême, et le discours du sage fut entendu des immortels. Tous aussitôt pleins de joie s'écrièrent : Allons ! et tous, avec leurs chars et leurs cortéges, se dirigèrent vers Vidarbha où étaient réunis les princes. Nala de son côté, instruit de cet appel, s'y rendait plein d'espoir dans son fidèle amour. Les dieux le virent de loin s'avançant sur la terre, aussi beau que Kâma s'il reprenait un corps ; son éclat, comparable à celui du soleil, les frappa d'une stupeur profonde. Aussitôt, arrêtant leurs chars et descendant des plaines de l'air : « Oh, prince de Nishada, s'écrièrent-ils, vertueux Nala, écoute nos volontés ; charge-toi pour nous d'un message ! »

« Je le ferai, » répondit Nala ; puis, les mains jointes, il ajouta : « Qui êtes-vous, qui m'ordonnez ce message ? Que dois-je dire ? Veuillez m'éclairer. »

guerriers morts dans une noble lutte. Kâmadhuk (qu'on peut traire à plaisir) est la génisse divine, source de tous les dons.

« Maghavân répondit alors : « Apprends que nous sommes des immortels qu'attire ici Damayantî. Je suis Indra, voici Agnis, voilà le souverain des eaux, voilà le destructeur des corps. Annonce-nous à elle et dis-lui : « Les dieux gardiens du ciel sont venus ici pour te voir; Indra, Agnis, Varuna, Yama, aspirent également à toi; choisis un de ces dieux pour époux ! »

» Entendant ces paroles, Nala, les mains jointes, s'écria : « Venu pour la même cause, ne puis-je m'abstenir? Qui donc voudrait, jouissant de sa raison, redire au nom d'autrui pareille chose à une femme ! O dieux puissants, épargnez-moi ! » — « Je le ferai, as-tu dit, et maintenant tu refuses ? Nala, hâte-toi de partir ! » Tel fut l'ordre des dieux, et le prince répondit : « Le palais est soigneusement gardé; comment entrer dans son enceinte ? » — « Tu entreras, » reprit Indra. — « Soit ! dit Nala, et il se mit en marche vers le palais de Damayantî.

» Là, tout à coup il la vit devant soi environnée de ses compagnes, rayonnante de beauté et de grâce, fraîche, svelte, élégante, aux regards enchanteurs plus resplendissants que la lune. Cette attrayante image enflamma son amour ; mais, fidèle au devoir, il maîtrisa son cœur. Les jeunes filles cependant, troublées à l'aspect de Nala, s'élancèrent toutes de leurs sièges, émerveillées de sa beauté. Eblouies, elles admiraient Nala, non en paroles mais en pensée : « Quelle grâce, quel éclat, quelle di-

gnité dans ce héros ! Qui est-ce ? un dieu, sans doute, un gnome ou un génie ! » Aucune d'elles n'osait lui parler, toutes rougissaient intimidées.

» Mais la princesse, malgré son trouble, prévenant d'un sourire le sourire du héros : « Qui es-tu, s'écria-t-elle, ô toi dont la beauté me ravit l'âme ? Venu ici en immortel, tu me fais désirer te connaître. Comment as-tu pu me rejoindre, en échappant à tous les regards ? Car ma demeure est bien gardée, et les ordres du roi sont sévères. »

« Princesse, répondit-il, sache que je suis Nala, venu ici comme messager des dieux. Indra, Agnis, Varuna, Yama, aspirent également à toi ; choisis donc l'un d'eux pour époux. C'est grâce à leur secours que j'ai pu pénétrer, sans être vu ni retenu par personne. Tel est l'ordre dont j'ai été chargé ; l'ayant appris, agis selon tes vœux ! »

» Aussitôt, invoquant les puissances célestes, Damayantî lui dit avec un doux sourire : « Accepte-moi toi-même, ô roi, selon mes vœux ! Que puis-je faire pour te plaire ? Tous mes biens sont à toi ; réponds à mon plus cher espoir ! Car, à la voix du cygne, mon cœur s'est enflammé ; c'est pour toi que les princes sont ici réunis. Ah ! si tu dédaignais mon affection sincère, le poison, le feu, l'eau, la corde, deviendraient mon triste refuge ! »

« Comment, lui répondit Nala, quand les maîtres du monde se présentent, tu me préférerais à ces dieux,

créateurs et dominateurs suprêmes, moi qui ne vaux pas la poussière de leurs pieds! Ah, dirige vers eux ta pensée; car l'homme s'attire la mort en offensant les dieux! Sauve-moi, beauté incomparable, et choisis les chefs des Suras. Auprès d'eux les vêtements éclatants, les guirlandes divines aux mille nuances, les ornements les plus splendides seront ton fortuné partage. Celui qui fait jaillir et qui dévore la terre, Agnis, le dieu puissant, qui pourrait ne pas le choisir? Celui dont le sceptre fatal contraint toute créature à la justice, Yama le dieu puissant, qui pourrait ne pas le choisir? Le sage et intrépide vainqueur des Daityas et des Dânavas, Indra, le roi des dieux, qui pourrait ne pas le choisir? Ou bien, n'hésite pas, si c'est là ta pensée, choisis Varuna parmi les immortels; mais écoute mon conseil salutaire! »

» A ces mots de Nala, Damayantî, les yeux baignés de larmes, s'écria pleine d'une amère douleur : « J'honorerai tous les dieux, mais, je te le dis en vérité, c'est toi seul, ô grand roi, que je prends pour époux! » Tremblante, les mains jointes, elle regardait Nala, qui lui dit alors : « Songe bien, ô princesse, que je remplis ici l'office de messager. Comment ayant promis, et surtout à des dieux, de défendre leur cause, ferais-je valoir la mienne? Agirais-je selon la justice? Si plus tard ma cause était reprise, je saurais aussi la défendre, sois-en bien persuadée, ô la plus belle des femmes! »

» Alors Damayantî prononça lentement ces paroles entrecoupées de larmes : « Prince, je vois un moyen infaillible de te préserver de tout reproche. Qu'avec toi, le plus parfait des hommes, Indra et les dieux se présentent au jour où se feront mes fiançailles, et alors, en présence des dieux, je te choisirai, noble prince, et tu n'encourras aucun blâme ! »

» Aussitôt Nala retourna où s'étaient arrêtés les dieux. Dès que les gardiens du ciel l'apperçurent, ils lui demandèrent compte du message : « As-tu vu Damayantî au doux sourire ? Qu'a-t-elle dit pour nous tous ? Raconte-le nous, vertueux chef des peuples ! »

« Envoyé par vous, seigneurs, au palais de Damayantî j'ai franchi la grande porte environnée de vétérans armés ; mais personne ne m'a aperçu, grâce à votre secours, si ce n'est la fille du monarque et les compagnes placées autour d'elle. A mon aspect toutes restèrent stupéfaites. Mais, lorsque je vous fis connaître à cette beauté incomparable, ce fut moi qu'elle choisit dans son égarement, en me disant, la simple et tendre fille : « Qu'avec toi les dieux se présentent au jour où se feront mes fiançailles, et, en présence des dieux, c'est sur toi que je fixerai mon choix ; ainsi tu n'encourras aucun blâme ! » Voilà, dieux vigilants, la relation exacte ; c'est toute la vérité, ô maîtres des trois mondes. »

» A l'époque convenue, au jour pur et prospère, Bhîma

convoqua les princes pour les fiançailles, et tous, épris de Damayanti, s'empressèrent de se rendre à l'appel. Ils franchirent en foule le portail d'une salle resplendissante de colonnes d'or, comme des lions gravissent une montagne, et, parés de couronnes odorantes et de boucles de gemmes précieuses, ils s'assirent sur des siéges aux vives couleurs. Cette assemblée, brillant du même éclat que celle des Nâgas dans Bhogavatî [1], regorgeait de guerriers formidables comme un antre rempli de tigres. On y voyait des bras solides comme des massues, égalant en souplesse des serpents à cinq têtes ; et les visages des rois à la riche chevelure, aux nez, aux yeux, aux fronts superbes, étincelaient comme les astres du ciel. Aussitôt que parut la belle Damayantî, son éclat ravit et leurs yeux et leurs cœurs, et les regards de ces chefs magnanimes s'arrêtèrent immobiles sur elle seule. Pendant qu'on proclamait solennellement leurs noms, Damayantî remarqua cinq d'entre eux aux traits parfaitement semblables. Les voyant aussi indistincts, elle ne pouvait reconnaître Nala; chacun de ceux qu'elle regardait lui paraissant être le prince. Réfléchissant alors dans son esprit, elle se dit : « Comment reconnaitre les dieux, et comment distinguer Nala ? » Désolée elle recherchait les signes qu'elle savait appartenir au ciel. « De tous les

(1) Bhogavatî, ville des dragons, sanctuaire des richesses souterraines.

signes divins que m'ont indiqués les vieillards, il n'en est pas un que je retrouve dans ceux qui occupent cette enceinte ! »

» Après avoir longtemps réfléchi, longtemps médité sans succès, elle comprit que c'était le moment de s'adresser aux immortels eux-mêmes. Les invoquant en pensée, en paroles, tremblante, les mains jointes, elle leur fit cette prière : « S'il est vrai qu'à la voix des cygnes, j'ai choisi Nala pour époux, daignez, ô dieux, me le faire reconnaitre ! S'il est vrai que cet époux m'a été divinement destiné, daignez, ô dieux, me le faire reconnaître.! S'il est vrai que j'ai fait vœu de n'aimer jamais que Nala, daignez, ô dieux, me le faire reconnaitre, et, reprenant vos traits, ô souverains des mondes, laissez moi distinguer Punyaçloka, roi des humains ! »

» Témoins de cette plainte suppliante, de cet amour extrême, si vrai, si passionné, de cette pureté, de cette sagesse, de ce culte ardent pour Nala, les dieux, exauçant sa prière, manifestèrent leurs attributs. Aussitôt elle vit toutes les divinités, pures de sueur, les yeux fixes, couronnées de fraîches amaranthes, et debout sans toucher le sol, tandis qu'entouré d'ombre et ceint d'une couronne pâlissante, couvert de sueur et de poussière, Nala, les yeux mobiles, s'appuyait sur le sol. A cette vue des dieux et du héros, Damayantî, fidèle à son choix, abaissa ses regards doux et timides, et, touchant légèrement le

manteau de Nala, enlaça ses épaules d'une guirlande magnifique et le désigna pour époux.

» Ha ! ha ! s'écrièrent aussitôt tous les princes. Bien ! bien ! répondirent les dieux et les sages, accueillant, félicitant Nala. Quant à lui, le cœur ravi de joie, il dit à sa fiancée ces mots pleins d'émotion : « O princesse, puisqu'en présence des dieux, tu as ainsi honoré un mortel, sache bien que ton époux n'écoutera que ta voix ; sache bien que, tant qu'un souffle animera ce corps, je serai à toi, telle est la vérité ! »

» Après que Nala, les mains jointes, eût ainsi rassuré sa fiancée, tous deux enchantés l'un de l'autre, se tournant vers les gardiens célestes, les invoquèrent dans leurs pensées ; et ceux-ci satisfaits, dans l'éclat de leur gloire, accordèrent huit dons à Nala. La science du sacrifice et la perfection de la marche lui furent données par Indra, le divin époux de Sachî ; Agnis lui accorda le feu à volonté et l'exacte perception des mondes ; Yama, le goût exquis et la ferme droiture ; Varuna, l'eau à volonté. Chacun d'eux lui donna deux couronnes odorantes, et, l'ayant comblé de leurs dons, tous remontèrent au troisième ciel. Les princes aussi, témoins de l'alliance de Nala et de Damayantî, retournèrent satisfaits dans leurs diverses provinces.

» Après leur départ, Bhîma, plein de joie, célébra le mariage des époux. Nala séjourna à son gré ; puis,

avec le consentement du roi, il partit pour sa capitale. Possesseur de la perle des femmes, le plus grand des humains jouit d'un amour prospère comme celui d'Indra pour Sachî. Resplendissant de gloire comme le soleil, il sut par sa justice gagner le cœur des peuples, et, comme Yayatis le Nahuçide [1] il accomplit l'Açvamédha et beaucoup d'autres sacrifices que lui inspira sa piété. Puis, parcourant ses bois et ses jardins, accompagné de Damayantî, fortuné comme un immortel, il vit bientôt naître de son épouse Indraséna et Indrasénâ, jeune garçon, jeune fille charmante. C'est ainsi qu'unissant les plaisirs et les devoirs ce noble roi régnait sur son puissant royaume.

(Bhâr. III.)

Personne n'ignore la suite de ce bel épisode, qui forme à lui seul tout un poème et une heureuse initiation à l'étude de la littérature sanscrite. On sait comment Nala, influencé par les démons Kalis et Dvapara [2], perd au jeu contre son frère ses biens, ses domaines, sa couronne, et, poussé jusqu'au bord de l'abîme, ne conserve que Damayantî (ch. 6-8). Puis comment, banni par son frère, il entre dans une forêt sauvage, où bientôt, en son égarement, il abandonne sa compagne fidèle

(1) Yayâtis, roi béatifié, comme Mandhâtre, comme Bhagîratha.

(2) Kalis et Dvapara sont les génies qui président aux âges du monde déchu, lequel, dans sa pureté première, avait pour guides Treta et Satya.

(ch. 9-10). Qui ne connaît les plaintes de l'épouse, les épreuves de sa constance, le triomphe de sa vertu, ses invocations à la nature, à l'açoka, arbre consolateur? (ch. 11-12). Puis la rencontre de la caravane détruite par les éléphants sauvages, et le tardif et pénible refuge de Damayantî à la cour de Chédi, où sa sainte pudeur lui assure un asile qui bientôt la ramenera dans sa patrie (ch. 13).

Nala cependant a dû à un prodige et la fuite de Kalis et la métamorphose de sa personne, qui lui permet d'aller servir, simple écuyer, chez le roi d'Ayodhyâ (ch. 14-15). Mais Damayantî, rendue à sa famille après une touchante entrevue, songe sans cesse à l'époux infidèle; le retrouver est le seul de ses vœux : un heureux expédient le lui fait découvrir (ch. 16-18). Aussitôt, sous prétexte de fiançailles nouvelles, le roi d'Ayodhyâ est mandé; l'écuyer qu'il vient de s'attacher peut seul l'amener dans le temps prescrit. La course rapide du char, l'arrivée de Nala, les signes qui le trahissent, les pressentiments qu'il excite, quoique sous une forme empruntée, dans le cœur de Damayantî, sont décrits d'une manière admirable (ch. 19-21). Et quelle grâce dans cette entrevue où la jeune suivante lui présente ses enfants! Quel intérêt croissant dans les prodiges qui accompagnent l'hôte mystérieux, jusqu'au moment où le pardon de l'épouse, le relevant de sa déchéance, lui rende le calme et la

beauté (ch. 22-24) ! Nala, revenu à lui-même, vainqueur de son frère à ce même jeu dont celui-ci avait tant abusé, exerce à son tour la clémence dont il a reçu le noble exemple. Aimé, respecté, béni de tous, il reprend en paix la couronne qu'il doit aux vertus éminentes de la fidèle Damayantî (ch. 25-26) [1].

Savitrî, plus admirable encore s'il est possible que Damayantî, représente la femme de l'ascète opposée à la femme du guerrier. Ici, l'amour ardent, fidèle, inébranlable produit l'héroïsme de la passion ; là c'est l'abnégation religieuse la plus pure, c'est l'oubli total de soi-même dominant tout autre désir en faveur de l'objet aimé. Aussi l'antique légende de Savitrî était-elle popularisée dans l'Inde dès le temps de la Râmaïde, où nous voyons Sitâ s'inspirer de cet exemple vénéré :

« De même que Satyavan eut une épouse fidèle, sache, ô Râma, que, nouvelle Savitrî, je resterai attachée à tes pas (Râm. II, ch. 30). »

Ignorée de l'Europe pendant bien des siècles comme toute la poésie indienne, cette légende a cependant été publiée en France, avant bien d'autres [2], dans une tra-

(1) L'épisode de *Nala* est maintenant reproduit en latin, en allemand, en anglais, ainsi que dans la traduction récente de M. Emile Burnouf. Nancy, 1856.

(2) *Sâvitrî*, épisode du Mahâbhârata, traduit par M. Pauthier, Paris, 1841.

duction élégante, que nous avons eu le tort de ne pas connaître lorsque nous fîmes celle que nous placerons ici, non comme morceau original, mais comme exposition consciencieuse d'une des plus belles scènes, des plus nobles fictions qu'ait produit l'antiquité païenne.

DÉVOUEMENT DE SAVITRI.

« Açvapatis, roi de Madra, ayant touché par ses prières la puissante Savitrî, déesse de la nature, avait vu naître de son sang une fille aux yeux de lotus que lui et les brahmanes dotèrent du nom même de la divinité [1]. Belle comme Laxmî, la jeune princesse atteignit promptement l'âge nubile. En la voyant si svelte, si gracieuse, si brillante, les hommes, s'écriaient : « C'est vraiment une fille des dieux ! » Mais tous, comme éblouis de son éclat céleste, tremblaient de la demander pour épouse. Alors, dans un jour solennel, le front purifié d'eau lustrale, elle offrit aux dieux les libations prescrites et consulta les pieux brahmanes. Puis, tenant dans ses mains les fleurs de l'oblation, belle comme Laxmî, elle alla vers son père, et, s'étant prosternée à ses pieds en lui offrant les fleurs consacrées, les mains jointes, elle se tint devant lui. Le roi, voyant sa fille nubile, ravissante de beauté

(1) Sâvitre est le soleil créateur, d'où Sâvitrî, la créatrice,

mais délaissée des hommes, en sentit un chagrin profond.

« Ma fille, dit-il, tes années s'accomplissent et personne ne te demande en mariage. Cherche donc toi-même un époux digne de toi ! Fais-moi connaître celui que tu désires; après sage réflexion, je te le donnerai. Va donc, et choisis selon ton cœur. Car voici ce que disent les préceptes de la loi, répétés devant moi par les brahmanes : « Blâmable est le père qui repousse le mariage, blâmable l'époux qui en néglige les devoirs, blâmable le fils qui, l'époux mort, refuserait de protéger sa mère. » D'après ces paroles, va chercher un époux, afin de m'affranchir de blâme devant les dieux ! »

» Ayant tenu à sa fille ce discours, approuvé des conseillers et des vieillards, il prépara toutes choses pour le voyage, puis il lui dit : « Il faut partir ! » Et elle, la pieuse princesse, la rougeur sur le front, se prosterna devant son père, et, docile à sa voix, sortit sans répliquer. Montant sur un char orné d'or, entourée de guides vénérables, elle se rendit aux riants hermitages des anachorètes de sang royal, et, s'inclinant devant ces pieux vieillards, elle parcourut successivement toutes leurs retraites, et s'avança ainsi de région en région, visitant au loin les bains sacrés et offrant des présents aux principaux brahmanes.

» Un jour le divin Nârada étant venu vers Açvapatis,

conversait avec lui dans la salle du palais, quand soudain, de retour de son pélerinage, Savitrî parut avec les conseillers; et, voyant Nârada avec son père, inclina son beau front aux pieds des deux monarques. « Où donc était allée ta fille, dit Nârada, d'où vient-elle maintenant, prince des hommes? Et pourquoi, florissante de jeunesse, aucun époux ne demande-t-il sa main? »

« Partie dans ce but, répond Açvapatis, tu la vois maintenant revenir. Apprends donc d'elle-même, divin sage, quel est l'époux qu'elle a choisi; et toi, ma fille, dis-le nous sincèrement. »

» Avertie par l'ordre de son père comme par une voix venue du ciel, Savitrî répondit en ces mots :

« Dans le pays de Salva régnait un roi équitable, un généreux guerrier nommé Dyumatséna. Mais il devint aveugle; et, privé de la lumière, n'ayant qu'un fils mineur, il fut dépouillé de son royaume par la vengeance d'un ennemi. Alors, suivi de sa compagne fidèle, emmenant avec lui son jeune fils, il se retira dans une forêt sauvage pour s'y livrer à de pieuses pénitences. C'est ce fils qui, né dans un palais, a grandi dans un hermitage, c'est Satyavan, conforme à moi, que mon cœur a choisi pour époux.

» Hélas! s'écria le divin sage, Savitrî a commis une grande faute en choisissant, ignorante de l'avenir, ce jeune héros doué de qualités si nobles. Son père est

véridique et sa mère l'est aussi ; d'où les brahmanes l'ont appelé Satyavan. Enfant, il aimait les chevaux, les moulait en argile, les peignait en couleurs ; d'où lui vient également le nom de Chitrâçva.

« Mais, dit Açvapatis, ce fils de roi a-t-il de l'éclat, de l'esprit? Est-il patient et courageux, ce jeune prince si cher à son père ? »

« Il est brillant comme le soleil, il est sage comme Vrehaspatis, il est courageux comme Indra, et patient comme la terre elle-même. »

« Ce jeune prince est-il généreux, religieux, sincère? Est-il beau, gracieux, magnanime ? »

« Il est généreux par nature comme Ratidéva le Sanskretide ; religieux et sincère comme Çivis d'Usinara. Il est magnanime comme Yayatis, gracieux comme le dieu de la lune ; il égale en beauté les Açvins, le digne fils de Dyumatséna. »

« Divin sage, tu me le présentes comme doué de toutes les vertus ; dis-moi maintenant ses défauts. »

« Un seul défaut dépare toutes ses vertus ; on ne saurait en ajouter un autre. Ce seul défaut c'est que, dans une année, Satyavan quittera son corps pour mourir. »

« Va, Savitrî, s'écria le roi, va te choisir un autre époux ! Un seul défaut dépare toutes ses vertus, comme le dit Nârada, l'hôte des dieux : dans une année, Satyavan doit quitter son corps pour mourir. »

SAVITRI.

« Une seule fois le sort décide, une seule fois une fille est promise, une seule fois le père dit: je donne! La vertu n'admet ces choses qu'une fois. Que la carrière de Satyavan soit longue ou courte, que son mérite soit grand ou nul, moi je l'ai choisi pour époux et je n'en choisirai pas d'autre. Ce que le cœur résout, la parole le proclame et l'acte vient ensuite l'accomplir; le seul arbitre est donc ici mon cœur. »

NARADA.

« Ferme est l'esprit de ta fille, prince des hommes, et rien ne saurait la détourner du devoir. Aucun mortel n'égale en vertu Satyavan; j'approuve donc son mariage avec ta fille. »

AÇVAPATIS.

« Ta parole est infaillible, ô divin sage; je l'exécuterai donc fidèlement, car tu es mon conseiller suprême. »

NARADA.

« Accomplis sans obstacle le mariage de ta fille; moi je pars, soyez tous heureux! »

» Il dit et s'envola au triple ciel, et le roi prépara les noces de Savitrî.

» Açvapatis, songeant au mariage de sa fille, fit les préparatifs des noces; puis, entouré des brahmanes vénérables, des prêtres du palais, des sacrificateurs, il partit dans un jour heureux avec la fidèle Savitrî. Parvenu à la

forêt de Médhya, le sage roi se rendit à pied avec tous les brahmanes à l'hermitage de Dyumatséna. Il vit ce vieillard magnanime assis, privé de la lumière, sur un banc d'herbe de kusa qu'ombrageait un majestueux sâla[1]; et, lui ayant rendu un juste hommage, il s'annonça à lui d'une voix respectueuse. Alors le noble vieillard lui offrit la coupe d'argha, et un siége et une place près de lui, et lui dit: « Quel est le motif de ta venue ? ».

» Aussitôt, indiquant Satyavan, le roi lui exprima ses pensées et ses vœux :

AÇVAPATIS.

« Voici ma fille, la belle Savitrî; accepte la, prince juste, pour ta bru légitime ».

DYUMATSENA.

« Privés de la couronne, retirés dans les bois, nous remplissons les devoirs d'austères anachorètes. Comment ta fille, digne d'un brillant palais, supporterait elle les maux de la solitude ? »

AÇVAPATIS.

« Le plaisir ou la peine d'avoir ou de n'avoir pas, ma fille les a éprouvés comme moi-même; tes paroles ne me concernent donc pas, car je ne suis venu qu'après mûre réflexion. Veuille agréer le désir de celui qui s'est dévoué

(1) *Kusa*, herbe sacrée; *sâla, pâlasa,* arbres forestiers; *argha,* offrande d'eau et de riz.

à toi d'amitié. Il y a ressemblance et convenance de toi à moi, de moi à toi; accepte donc ma fille pour ta bru, pour l'épouse du vertueux Satyavan! »

DYUMATSENA.

« Depuis longtemps je souhaitais une alliance intime avec toi; mais, privé de la couronne, je réprimais ce souhait. Aujourd'hui il renaît par ta venue; car tu es mon hôte désiré. »

» Les deux rois, réunissant alors tous les brahmanes de l'hermitage, célébrèrent selon les rites le mariage de leurs enfants. Açvapatis, laissant sa fille entourée d'une suite convenable, reprit joyeux le chemin de son royaume. Satyavan appréciait le bonheur de posséder une épouse accomplie; celui de Savitrî n'était pas moindre en possédant l'époux de son choix. Aussitôt que son père fut parti, elle déposa toutes ses parures pour se couvrir de vêtements d'écorce et d'un tissu grossier; et, par ses grâces aimables, sa modestie, sa soumission, sa bienveillance envers tout le monde, elle se concilia tous les cœurs. A sa belle mère, les soins corporels et la ventilation officieuse; à son beau-père les soins religieux et les sérieux entretiens; à son époux les tendres paroles, la prévenance, la douceur et les discrètes amours. C'est ainsi que, dans la solitude, s'écoulait l'heureux temps des pieux anachorètes; mais Savitrî, inquiète jour et nuit, repassait dans son cœur la prédiction de Nârada.

» L'année étant révolue amena l'époque fatale où devait mourir Satyavan, et Savitrî comptait jour par jour, repassant dans son cœur la prédiction du sage. « Dans quatre jours Il doit mourir ! » dit-elle, et, s'imposant un jeûne de trois jours, elle se tint immobile jour et nuit. Le roi, en apprenant cette austère pénitence, se leva plein de sollicitude et lui dit d'un ton affectueux :

« Tu as entrepris, ô princesse, un acte extrêmement difficile, une pénitence de trois nuits est bien rude ! »

SAVITRI.

« Ne t'inquiète, pas, ô roi, je saurai l'accomplir ; car je l'ai décidé, et mon vœu est formel. »

DYUMATSENA.

« Je ne puis conseiller de violer un vœu ; l'accomplir doit être ma maxime. »

» Après ces mots le noble roi se tut, et Savitrî resta fixe comme un colonne. La veille du jour fatal elle passa toute la nuit plongée dans une douleur profonde. « C'est aujourdhui ! » s'écria-t-elle, et, offrant ses libations au feu, elle accomplit promptement tous les rites de l'aurore ; puis, s'avançant vers les anciens brahmanes, vers sa belle-mère et son beau-père, elle les salua successivement, et, les mains jointes, se tint humblement devant eux. Alors des prières fortunées, effectives, infaillibles, furent prononcées sur elle par tous les pénitents de la forêt. « Ainsi soit-il ! » pensait-elle attentive, renfermant

en son cœur les vœux des pénitents, et, dans sa réflexion douloureuse, elle calculait l'époque, la minute prédites par le sage Nârada.

» Cependant le roi et la reine, voyant Savitrî restée seule, lui dirent affectueusement : « Ton vœu est accompli dans toute son étendue ; voici l'heure du repas, viens donc y prendre part ! »

« Ce n'est qu'après le coucher du soleil que je mangerai, si j'obtiens le succès ; car telle est la pensée, tel est le vœu de mon cœur. »

» Pendant qu'elle parlait ainsi, Satyavan, la hache sur l'épaule, se préparait à aller au bois. « Non, dit-elle, tu n'iras pas seul ; je vais t'accompagner, je ne puis te laisser ! »

SATYAVAN.

« Jamais tu n'es allée au bois, et le chemin te sera pénible. Epuisée de veilles et de jeûne, comment tes pieds t'y porteraient-ils ? »

SAVITRI.

« Mon jeûne ne me cause ni fatigue, ni faiblesse ; puisque j'en ai la force, ah, ne me retiens pas ! »

SATYAVAN.

« Si tu en as la force, je cède à ton désir ; mais avertis d'abord nos parents, afin que le blâme n'en retombe pas sur moi. »

» La pieuse épouse s'incline alors devant sa belle-mère

et son beau-père : « Mon époux, dit-elle, va partir pour cueillir des fruits dans le grand bois; je voudrais, sous votre bon plaisir, qu'il me fût permis de l'y suivre; car je ne puis supporter son absence. C'est pour entretenir le feu sacré de son maître que votre fils se rend dans la forêt. Il ne renoncera pas à ce devoir, et le ferait-il même, qu'il s'y rendrait pour d'autres causes. Il y a près d'un an que je ne suis sortie de l'hermitage; voir la forêt fleurie me serait une grande joie. »

DYUMATSENA.

« Depuis que, par la volonté de son père, Savitrî est devenue ma fille, je ne me rappelle pas qu'elle m'ait fait une demande. Que la jeune épouse obtienne donc son désir; mais suis sans t'écarter les pas de Satyavan ! »

» Ainsi approuvée de tous deux elle partit avec son époux, le sourire sur les lèvres, mais la terreur dans l'âme. Des bois variés et délicieux, animés par les cris des paons, de limpides cascades et des arbres fleuris s'offraient de toutes parts à leur vue. «Regarde!» lui disait Satyavan d'une voix tendre; mais elle ne regardait que son époux; car à ses yeux il était déjà mort, d'après la prédiction du sage; et, constamment attachée à lui seul, elle hâtait sa marche débile, le cœur brisé, songeant à l'heure fatale.

» Après avoir cueilli des fruits et rempli sa corbeille avec l'aide de Savitrî, le robuste jeune homme commença à couper des arbres; mais bientôt la fatigue

produisit une grande sueur suivie d'un mal de tête violent; et, s'approchant de son épouse chérie, accablé d'épuisement, il lui dit : « Mes membres et mon cœur sont brûlants; je me sens malade, douce amie; c'est pourquoi j'aspire au sommeil; car je ne puis me tenir sur mes pieds! » Et elle, s'avançant rapidement, s'assit à terre, appuya sur son sein la tête de son époux malade, en songeant, selon la prédiction, au mois, au jour, à l'heure, à l'instant redoutable.

» En effet, à l'instant elle aperçoit un homme vêtu de rouge, les cheveux bouclés, beau de stature, brillant comme le soleil. Le teint olivâtre, les yeux rouges et ardents, inspirant la crainte, un lacet à la main, il toucha Satyavan en le couvant du regard. Aussitôt, écartant doucement cette tête chérie, Savitrî se lève, et, les mains jointes, le cœur palpitant, elle s'écrie :

« Tu es un dieu, je le reconnais; tel n'est pas l'aspect d'un mortel! Ah, de grâce dis-moi qui tu es; fais-moi connaître ton dessein! »

YAMA.

« Savitrî, femme fidèle, pénitente, tu mérites de moi une réponse; apprends que je suis Yama. Ton époux le prince Satyavan est arrivé au terme de sa vie; je vais le lier et l'entraîner; maintenant tu connais mon dessein. »

SAVITRI.

« On dit que ce sont tes messagers qui viennent ordi-

nairement chercher les hommes. Pourquoi donc, dieu puissant, apparais-tu toi-même ? »

» A ces mots le puissant roi des mânes consentit, par amour pour elle, à révéler ses intentions :

« Ce jeune homme, dit-il, est trop juste, trop beau, trop riche en vertus pour que mes messagers l'entraînent; voilà pourquoi moi-même je suis venu. »

» Alors Yama, entourant du lacet l'âme réduite à la grosseur d'un pouce, la tira violemment du corps de Satyavan, et, laissant celui-ci privé de vie, privé de souffle, sans éclat, sans mouvement, sans beauté, le dieu s'achemina vers le sud; et derrière lui marchait désolée l'austère et vertueuse pénitente, la fidèle épouse Savitrî.

YAMA.

« Va, Savitrî, retourne sur tes pas et célèbre ses funérailles. Tu as rempli tous tes devoirs d'épouse; tu es venue aussi loin que tu pouvais aller. »

SAVITRI.

« Partout où l'on mène mon époux, partout où il va lui-même, je dois le suivre, c'est la stricte justice. Au nom de la pénitence, du respect filial, de l'amour conjugal, du vœu que j'ai rempli, au nom de ta bonté surtout, permets-moi d'avancer ! L'amitié disent les sages, a sept pas ; grâce à cette amitié, daigne écouter ces mots :

« Ceux-là ne s'ignorent pas eux-mêmes qui cultivent

au fond des forêts le devoir, la vérité, l'abnégation; c'est avec connaissance qu'on proclame le devoir; voilà pourquoi les sages l'appellent le bien suprême. Dès qu'un devoir unique a été reconnu par les sages, tous sont appelés à suivre la même route, sans en chercher une seconde, une troisième; voilà pourquoi le devoir s'appelle le bien suprême. »

YAMA.

« Va, je suis content de tes paroles si harmonieusement cadencées. Choisis de moi un don, excepté la vie de celui-ci; le don que tu demanderas te sera accordé. »

SAVITRI.

« Privé de son royaume, réfugié dans les bois, mon beau-père aveugle habite un hermitage. Que, par ta grâce, il recouvre la vue, qu'il renaisse à la force, à la lumière du jour! »

YAMA.

« Je t'accorde ce don, noble femme, et ce que tu demandes aura lieu. Mais je te vois excédée de la route; retire-toi, crains une trop grande fatigue. »

SAVITRI.

« Quelle fatigue craindrais-je auprès de mon époux? Où il ira, je dois aller; où tu le conduiras, je le suivrai. Seigneur, daigne écouter ces mots : « Une rencontre entre gens vertueux en fait souhaiter une autre, puis une autre; c'est là ce qu'on appelle l'amitié. Qu'elle est

précieuse celle d'un mari vertueux ! Il faut donc y rester fidèle. »

YAMA.

« Tes paroles réjouissent et le cœur et l'esprit. Excepté la vie de Satyavan, choisis un deuxième don; je te l'accorderai. »

SAVITRI.

« Que, privé de la couronne, mon noble beau-père la recouvre, sans que jamais mon guide ne s'écarte du devoir ! C'est le deuxième don que je choisis. »

YAMA.

« Le roi recouvrera promptement sa couronne, sans jamais s'écarter du devoir. Ton désir est rempli; va donc, retire-toi; crains une trop grande fatigue. »

SAVITRI.

« C'est toi, seigneur, qui donnes l'abnégation aux êtres; c'est par l'abnégation et non par le désir que tu les conduis sagement; c'est pourquoi nous t'appelons Yama. Écoute donc encore un mot de moi : « La douceur envers tous les êtres en action, en pensée, en paroles, la protection, la libéralité, constituent le devoir des sages. Chez la plupart des hommes c'est la force qui domine; mais les sages exercent la compassion à l'égard de leurs ennemis mêmes. »

YAMA.

« Ces paroles sont comme l'onde bienfaisante pour

celui que tourmente la soif. Excepté la vie de Satyavan, choisis tel autre don que tu voudras. »

SAVITRI.

« Le roi mon père, n'a pas de fils; qu'il ait une lignée de cent fils qui puissent perpétuer sa race ! C'est le troisième don que je choisis. »

YAMA.

« Cent fils brillants perpétueront la race du roi ton père. Ton désir est rempli; princesse retire-toi, car tu as fait un long chemin. »

SAVITRI.

« Le chemin n'est pas long auprès de mon époux, car mon cœur vole plus loin encore. Mais en marchant, daigne écouter un mot que m'inspire encore ma pensée : « Tu es le fils puissant du soleil Vivasvat; c'est pourquoi les savants t'appellent Vaivasvata. Tu gouvernes tous les êtres avec la même justice; d'où vient, seigneur, ton nom de Dharmaraja. On compte moins sur soi-même que sur les sages; voilà pourquoi chacun recherche leur amitié. La bienveillance pour tous doit produire la confiance; cette confiance appartient donc aux sages. »

YAMA.

« Ces paroles que tu viens de dire, noble femme, jamais je ne les ai entendues d'aucune autre; elles me charment. Excepté la vie de Satyavan, choisis un quatrième don, et retire-toi. »

SAVITRI.

« Que de moi et de Satyavan naisse une lignée perpétuant notre race; que de nous deux naissent cent fils puissants et généreux! C'est le quatrième don que je choisis. »

YAMA.

« Cent fils forts et vaillants te seront donnés pour réjouir ton cœur maternel. Crains la fatigue extrême; princesse, retire-toi, car tu as fait un grand chemin.

SAVITRI.

« Les sages marchent constamment dans la justice, sans faiblir et sans se troubler. La rencontre des sages n'est pas stérile, ils ne s'inspirent mutuellement nulle défiance. La vérité par eux guide le soleil, la piété par eux maintient la terre; ils sont la voie du passé et de l'avenir; en communion mutuelle, ils ne faiblissent jamais. Les nobles cœurs, reconnaissant cette voie, la suivent sans la quitter jamais; les sages, en assistant les autres, n'ambitionnent aucune récompense. Cependant elle ne reste pas vaine la bienveillance envers les hommes; car le fait et son mérite subsistent, et, comme l'abnégation des sages est continuelle, ils sont les protecteurs de l'univers. »

YAMA.

« Plus tes paroles sont morales, consolantes, pleines de raison et pleines de force, plus je ressens pour toi de

de sympathie. Choisis donc, épouse fidèle, le dernier et le plus grand des dons. »

SAVITRI.

« Cette offre n'exclut plus comme les autres le bienfait véritable, seigneur. Je choisis pour don la vie de Satyavan ! Car je suis morte sans mon époux ; sans lui pas de bonheur pour moi, sans lui pas de ciel, sans lui pas d'amour, sans lui pas d'existence possible. La demande de cent fils tu me l'as accordée, et mon époux m'était ravi ! Je choisis pour don la vie de Satyavan ; ainsi s'accomplira ta promesse. »

« Oui ! » s'écria Yama, et, ouvrant le lacet, le dieu né du soleil, le roi de la justice, dit avec joie à Savitrî :

« Ton époux est affranchi par moi, sois heureuse, ô gloire de ta race ! Il sera sain, vigoureux, fortuné ; il vivra avec toi jusqu'à quatre cents ans, et, par ses pieux sacrifices, il se rendra illustre aux yeux des hommes. Satyavan aura de toi cent fils, tous princes guerriers avec leur descendance, et perpétuant ton nom à toujours. Ton père aura aussi de ta mère Malavî cent fils portant son nom avec leur descendance, et tes frères formeront une famille de guerriers comparables aux dieux immortels. »

» Après avoir accordé tous ces dons, le dieu juste quitta Savitrî et retourna dans son palais ; et elle, ayant reconquis son époux, courut vers l'endroit où était son cadavre.

Le voyant étendu à terre, elle le toucha, et, soulevant sa tête qu'elle appuya contre son sein, elle s'assit un instant attentive; et Satyavan, reprenant ses sens, comme revenu d'un long voyage, regarda Savitrî avec amour et lui dit en la regardant encore : « J'ai dormi bien longtemps, que ne m'éveillais-tu; et où est cet homme noir qui m'entraînait au loin ? »

SAVITRI.

« Longtemps tu as dormi sur mon sein, cher époux. Il est parti le dieu puissant, Yama le souverain des êtres. Tu es maintenant reposé, réveillé; lève-toi si tu le peux; vois venir la nuit sombre ! »

» Satyavan, ayant repris ses sens, et comme sortant d'un doux sommeil, regarda partout dans la forêt : « Oui, dit-il, j'étais venu avec toi, chère épouse, pour cueillir des fruits dans la forêt, et, pendant que je coupais du bois, j'ai senti une douleur à la tête. Alors, la tête brûlante, incapable de me soutenir, je me suis endormi sur ton sein; maintenant je me souviens de tout. Près de toi le sommeil absorba ma pensée, et alors un homme sombre et terrible est venu se présenter à moi. Qu'était-ce donc ? Dis-moi, si tu le sais : était-ce un songe ou une réalité ? »

SAVITRI.

« La nuit s'abaisse; demain je te dirai tout. Mais lève-toi, lève-toi avec courage ! Pense à tes vieux parents;

l'obscurité augmente, le soleil est déjà couché. Les animaux nocturnes témoignent leur joie par leurs rugissements sinistres; les feuilles frémissent au passage des bêtes fauves, et ces hideux chacals hurlent au sud et à l'ouest d'une voix qui fait trembler mon cœur. »

SATYAVAN.

« La forêt est affreuse sous ces épaisses ténèbres. Tu ne saurais reconnaître la route, tu ne pourras marcher! »

SAVITRI.

« Dans ce taillis, qu'on vient de brûler aujourd'hui, j'aperçois une tige qui flamboie et qui lance çà et là le feu qu'agite le vent. Avec ce feu j'allumerai un foyer; voici du bois, bannis toute inquiétude. Si tu ne peux marcher malade comme je te vois, si tu ne peux reconnaître la route, puisque l'obscurité enveloppe la forêt, demain matin, n'est-ce pas, nous traverserons la forêt éclairée, et cette nuit nous resterons ici? »

SATYAVAN.

« Ma douleur de tête est passée; je sens mes membres fortifiés; j'aspire, avec ton secours, à revoir ma mère et mon père. Jamais je ne suis revenu si tard à l'hermitage; avant le soir ma mère me redemande; car, lors même que je sors le jour, elle s'inquiète et me cherche parmi les pénitents. Souvent j'ai entendu et ma mère et mon père me dire tout affligés: « Tu reviens tard! » Qu'éprouveront-ils aujourd'hui, je me le figure! Quelle vive

douleur de ne pas me revoir! Naguère encore, veillant pendant la nuit, tous deux inquiets me disaient dans leur tendre émotion: « Sans toi, fils bien-aimé, comment vivre un instant? C'est ta vie qui assure la nôtre. Vieux et aveugles, tu es notre soutien; en toi repose toute notre race, notre offrande, notre honneur, notre prospérité! » Ma mère est âgée, mon père aveugle; je suis en effet leur soutien. Privés de moi cette nuit, quelle sera leur douleur! Je maudis ce sommeil qui plonge dans l'angoisse mon père et ma mère innocents, qui me plonge moi-même dans l'angoisse et dans cette inquiétude affreuse; car, loin de ma mère et de mon père, je ne puis supporter la vie. Certes en ce moment mon père aveugle, l'esprit troublé, interroge un à un les pénitents de l'hermitage. Ce n'est pas moi que je plains, ce sont mes vieux parents infirmes; par mon absence ils souffrent aujourd'hui; et cependant, où ils vivent je dois vivre, les assister, les rendre heureux, c'est un devoir que reconnait mon cœur! »

» Ainsi parlait dans sa douleur ce fils pieux, ce fils bien-aimé, et, raidissant ses bras, il pleurait amèrement. Voyant son affliction profonde, Savitrî essuya les larmes de ses yeux: « Si j'ai, s'écria-t-elle, fait quelque pénitence, quelque offrande, quelque sacrifice, que cette nuit soit favorable à ma belle-mère, à mon beau-père, à mon époux! S'il est vrai que je ne me souvienne d'aucune

transgression volontaire, puissent mes parents être aujourd'hui sauvés ! »

« J'aspire, dit Satyavan, à revoir mes parents; Savitrî, partons sans délai ! Songer à la douleur de ma mère, de mon père, rend ma vie impossible et me pousse à la mort. Savitrî, si la vertu t'est chère et si tu souhaites ma vie, je t'en conjure, allons à l'hermitage béni ! »

» Aussitôt Savitrî se levant noua sa longue chevelure, et tendant ses deux bras elle souleva son époux. Celui-ci se toucha de ses mains incertaines, et, regardant d'abord en tous sens, il fixa ses yeux sur le panier. «Demain, lui dit-elle, tu chercheras ces fruits; mais, par prudence, j'emporterai ta hache. » Suspendant alors le panier à une branche d'arbre, elle prit la hache, et revint à Satyavan, dont le bras s'appuya sur son épaule gauche, pendant que, l'embrassant du bras droit, la tendre femme marchait à ses côtés.

SATYAVAN.

«Habitué à venir en ces lieux, chère amie, les chemins me sont connus, et la lune les éclaire en luisant à travers les arbres. Voici la route par laquelle nous vinmes chercher les fruits ; c'est la route qu'il faut suivre, prends-la sans hésiter. Près de ce pâlasa elle se partage en deux; suis celle du nord, marche vîte, chère amie ! Je me sens bien, je me sens fort; je suis avide de revoir mes parents ! »

» Parlant ainsi il s'avança rapidement vers l'hermitage, où tous les vœux de la fidèle épouse devaient merveilleusement s'accomplir.

(Bhâr. III.)

Déjà Dyumatséna a recouvré la vue, ainsi que sa noble compagne, et ils ont la joie de revoir Satyavan ramené vers eux par Savitrî, que tous les brahmanes réunis accueillent avec bénédiction (ch. 6). Puis la couronne est offerte au vieux roi qui l'accepte (ch. 7), et une nombreuse postérité, assurant la gloire des deux familles comble la mesure des grâces excellentes que Savitrî a obtenues des dieux.

VII.

DOGME DE L'IMMORTALITÉ.

L'existence d'un Dieu créateur dans ses manifestations successives, l'immortalité de l'âme dans ses diverses transmigrations, telles sont les deux croyances fondamentales de toute l'antiquité payenne; croyances obscurcies, altérées, matérialisées par le symbolisme, mais dont l'énergie instinctive se révèle d'autant plus fortement que l'on remonte plus haut vers l'origine des peuples. Elles ressortent, sous mille formes bizarres mais expressives, des monuments séculaires de l'Egypte; elles dominent de la Perse à la Chine et de l'Assyrie au Mexique; mais nulle part elles n'apparaissent plus vives, plus saisis-

santes que dans les mythes de la Grèce et de l'Inde.

C'est ce qui résulte de toute cette revue, où, par une coïncidence naturelle, nous avons dû si souvent rapprocher les images sous lesquelles les Indiens et les Grecs, unis jadis de race et de séjour et conservant à travers les siècles les mêmes traditions primitives, ont peint dans les chants de leurs poètes et la grandeur divine et la noblesse de l'homme.

Nous avons surtout signalé l'austère morale, le haut spiritualisme, la sensibilité profonde qui distinguent la littérature indienne recueillie à sa source, à son premier élan. Poésie lyrique, didactique, héroïque, tout respire le même caractère; et, si l'imagination exaltée à la vue d'une nature gigantesque personnifie ses phénomènes en divinités fantastiques, ou s'égare, par abstraction outrée, dans les voies dangereuses du panthéisme, l'idée fondamentale d'un Créateur suprême, de la valeur de l'âme, de la sainteté du devoir, de la responsabilité finale persiste à travers tous les mythes et épure toutes les aspirations.

Ce dogme se révèle au fond des Védas, malgré leur apparent naturalisme; car, si ces hymnes des pâtres aryens qui des cîmes neigeuses du Bolor descendirent anciennement vers les rives de l'Indus, s'adressent dans leur naïve rudesse aux astres et aux éléments dont l'influence favorable ou hostile décidait de la vie de chaque jour; si les

génies du soleil et de la lune, du feu et de l'eau, de l'air et de la terre, se groupent dans les prières autour d'Indra, l'éther, qui les domine mais sans les résumer, la notion d'une essence suprême, la notion de l'immortalité, figurées dans les premiers livres par de vagues et timides allusions, se dessinent nettement dans les derniers sous les formes les plus saisissantes.

Nous avons cité, dans le premier chapitre, les chants à l'Aurore et au Soleil; voici maintenant des hymnes du dernier livre qui désignent clairement le seul Dieu véritable [1].

A L'AME SUPRÊME.

» Rien n'existait, ni l'être, ni le non-être, ni terre, ni air, ni région supérieure; pas de mort, pas d'immortalité, pas de flambeau du jour ou de la nuit. Lui seul respirait sans inspirer, absorbé dans sa propre essence. Il n'existait rien autre que lui; les ténèbres étaient sans lueur, l'eau sans éclat; tout était confondu. L'Être suprême reposait dans le vide, et de sa sainte pensée jaillit cet univers....

(Rig-véda VIII, 7 (9).

(1) Voir, pour les documents complets, *Études sur les Védas*, par F. Nève, Louvain, 1842; *Traduction du Rig-véda*, par Langlois, Paris, 1851; — *Analyse du Rig-véda*, par B. Saint-Hilaire, Paris, 1853; — *Rites funéraires des Védas*, en allemand, par Max Muller, Leipzig, 1855.

» Le dieu à l'œuf d'or a paru; il venait à peine de naître que déjà il était le seul maître du monde; il a rempli le ciel et la terre. A quel autre dieu offririons-nous l'holocauste ?

» C'est le dieu qui donne la vie, qui donne la force; c'est lui dont tous les êtres, tous les dieux, subissent et honorent la suprême loi; lui devant qui l'immortalité et la mort ne sont que des ombres. A quel autre dieu offririons-nous l'holocauste ?

» C'est le dieu qui, par sa grandeur, règne seul en roi sur ce monde, qui respire et qui vit par lui; c'est le maître de toutes les créatures à deux pieds, à quatre pieds. A quel autre dieu offririons-nous l'holocauste?

» C'est à lui, c'est à sa grandeur qu'appartiennent ces montagnes avec leurs neiges, cet océan avec ses flots, ont dit les sages; c'est à lui ces vastes espaces, à lui les deux bras qu'il y déploie. A quel autre dieu offririons-nous l'holocauste?

» C'est par lui qu'a été fondé le ciel, par lui la terre, par lui la voûte des airs, par lui le firmament; c'est lui qui dans les airs dirige la lumière. A quel autre dieu offririons-nous l'holocauste ?

» C'est lui que le ciel et la terre, soutenus par son appui, frémissent du désir de voir quand le soleil

dans sa splendeur se lève à l'orient. A quel autre dieu offririons-nous l'holocauste ?

» Quand les grandes ondes portant le germe universel sont venues et qu'elles ont enfanté la flamme, alors s'est développée en elles cette âme unique des dieux. A quel autre dieu offririons-nous l'holocauste ?

» C'est lui qui, par sa puissance, fait jaillir autour de lui ces ondes qui renferment la force et portent le sacrifice. C'est lui qui parmi les dieux a toujours été le souverain. A quel autre dieu offririons-nous l'holocauste ?

» Ah ! puisse-t-il nous protéger celui qui, dans sa sainte puissance, a créé le ciel et la terre, celui qui a créé les belles, les vastes ondes ! A quel autre dieu offririons-nous l'holocauste ?

(Rig-véda VIII, 7 (2).

A cette doctrine austère et pure se rattache dans le même siècle, apogée du védisme, le dogme de l'immortalité et du jugement des âmes, et, du milieu des accents de douleur inspirés par les derniers devoirs, s'élèvent ces consolantes paroles adressées à celui que l'on pleure :

PRIÈRE FUNÈBRE.

« Poursuis, poursuis la voie antique où jadis ont passé nos pères ; tu verras les rois des offrandes, les

dieux Yama et Varuna. Va trouver, pour prix de tes bonnes œuvres, Yama et les ancêtres dans le ciel! Affranchi de péché, parviens à ta demeure, revêtu d'une forme lumineuse, inviolable aux deux chiens dévorants....

» Que l'œil retourne au soleil, le souffle à l'air, le corps à la terre et à l'eau; et que les membres se mêlent aux plantes. Mais l'essence immortelle! réchauffe-là de ta chaleur, éclaire-là de ta spendeur, ô Agnis, et porte-le doucement vers le séjour des justes, vers la demeure des pères, où, pour une vie nouvelle, elle recevra un nouveau corps....

« Descends maintenant dans la terre maternelle, si vaste, si étendue, si bienfaisante. Vierge tendre pour quiconque est juste, qu'elle te préserve de la destruction. Ouvre-toi, terre, ne le blesse pas; accorde-lui un accueil favorable! Entoure-le, terre, ainsi qu'une bonne mère enveloppe de son vêtement un fils chéri!

(Rig-véda, liv. VIII ou X, 14.)

On est frappé de l'analogie intime que présentent ces paroles si touchantes avec l'inscription funéraire que l'Egypte reconnaissante consacra, il y a quatre mille ans, au pieux roi fondateur de la troisième pyramide [1] :

(1) *Das alte Ægypten*, par M. Bunsen, Hambourg, 1845, d'après le voyage de M. Lepsius.

» Roi-Osiris Menkeura, toujours vivant, issu du ciel, fils de Netpé la mère suprême, chéri de Seb! Que ta mère s'étende au-dessus de toi; que celle qui déploie la voûte céleste te présente au dieu vainqueur des ennemis impurs, roi Menkeura qui dois vivre à jamais!

Le rituel funéraire égyptien qui, sous des symboles souvent étranges, présente tant de graves enseignements, se rapproche intimement du lyrisme védique dans le célèbre hymne au soleil Amon Ra, que prononce l'âme admise au seuil de l'éternité [1] :

« Honneur à toi qui brilles sur la montagne solaire, à l'heure où tu navigues dans le ciel en t'élevant souverainement juste au-dessus de tous les peuples qui se réjouissent quand ils te contemplent marchant dans ta splendeur de tous les jours! Affermis le renouvellement de la force de ton esclave par tes rayons qui brillent sur la face des hommes! On ne lave pas l'or pur; on ne saurait écrire l'immensité des splendeurs que tu répands sur le monde, et que les dieux contemplent. Tous les volumes sortis du pays aux roseaux ne sauraient décrire les mystères que tu produis audessus de leurs têtes; il n'y en a aucun d'assez grand pour renfermer tes transformations, étendues comme l'abîme céleste. Que je

(1) Voir à ce sujet les savants commentaires de M. Charles Lenormant et de M. de Rougé, et les *Livres chez les Egyptiens*, par M. F. Lenormant.

chemine comme toi ; ne fais pas oubli de moi qui suis ton esclave, ô Soleil ! Point d'obstacle assez fort pour arrêter la source des périodes éternelles. Si l'absence de lumière interceptait tes rayons, si elle te voilait le jour comme la nuit, si elle entravait la production de tes clartés, si elle obscurcissait jusqu'à ta substance, elle n'étoufferait pas en toi la vie, ô toi qui brilles sur la montagne solaire !

Après des croyances si explicites proclamées dans les Védas, en même temps qu'en Egypte, en Bactriane, en Assyrie, le brahmanisme, expression légale de la plus haute théologie indienne, ne pouvait qu'ennoblir encore, que préciser ces deux grandes vérités. Aussi l'existence ineffable d'un Dieu créateur et suprême est-elle magnifiquement dépeinte au début du Manavaçastra :

» Cet univers n'était que ténèbres, incréé, informe, invisible, inconnu, et comme plongé dans un profond sommeil. Alors le Dieu existant par lui-même, impénétrable et pénétrant toutes choses, réunissant les éléments vitaux, dissipa soudain les ténèbres. L'Être spirituel, infini, incompréhensible, éternel, principe mystérieux de toute créature, se révéla dans sa splendeur.

(Man. I.)

L'immortalité de l'âme vivifiant tout ce code, dont les préceptes sociaux, religieux et moraux ne sont qu'une

suite d'échelons vers le ciel, éclate surtout au dernier livre où apparaissent les trois états de l'âme, obscurité, passion, lucidité, correspondant aux trois natures animale, humaine ou divine, et préparant pour elle, dans l'intervalle de chaque vie solidaire d'une vie antérieure, soit les peines de l'enfer, soit les délices du paradis, jusqu'à son absorption dans Brahmâ.

» Tout acte de la pensée, de la parole ou du corps porte, selon sa nature, un fruit bon ou mauvais; des actions des hommes résultent leurs conditions diverses, supérieure, moyenne ou inférieure.

» Après la mort, les âmes des hommes qui ont commis de mauvaises actions prennent un autre corps composé des cinq éléments subtils et destiné aux tortures de l'enfer.

» Elles iront dans le Tamisra, gouffre ténébreux, dans l'Asipatra, forêt aux feuilles d'épées, et dans d'autres lieux de tourments. Là les méchants subiront des supplices de toute sorte : ils seront déchirés par des corbeaux et des hiboux ; ils avaleront des mets brûlants et marcheront sur des sables enflammés; ils seront mis au feu comme les vases d'un potier.

» Ils renaîtront sous des formes d'animaux exposés à des peines continuelles, ils souffriront alternativement l'excès du froid et de la chaleur, et ils seront en proie à toutes sortes de supplices....

» Etudier et comprendre les Védas, pratiquer la dévotion austère, apprendre à connaître Dieu, dompter les organes des sens, ne faire de mal à personne et honorer ses maîtres spirituels, telles sont les principales œuvres qui conduisent à la béatitude.

» L'homme qui accomplit fréquemment des actes pieux en vue d'une récompense peut parvenir au ciel des dieux ; mais celui qui les accomplit d'une manière toute désintéressée se dépouille des cinq éléments et obtient la délivrance du corps.

» Voyant également l'âme suprême dans tous les êtres et tous les êtres dans l'âme suprême, en offrant son âme en sacrifice, il s'identifie avec l'Être increé.

(Man. XII.)

A l'époque reculée où ces sages maximes étaient proclamées chez les Indiens, les Chinois, peuple non moins ancien tombé plus tard, hélas, dans un sec formalisme, exprimaient avec vivacité, avec élan, des idées analogues sur la grandeur de Dieu et la responsabilité humaine. C'est ainsi que nous lisons dans le Chi-king [1], livre de chants nationaux contemporains de la dynastie des Tcheou qui commença à régner onze siècles avant notre ère, ces touchantes réflexions d'un des premiers

(1) *Chi-king*, sive liber carminum, J. Mohl, Stuttgard, 1830. — Ce chant est attribué à l'empereur Tchin-wang, qui régnait l'an 1116 avant J.-C.

empereurs laissé très-jeune en possession du trône :

« Puisque je suis appelé à régner je dois m'entourer de sages conseils, afin de suivre les traces de mon père. Mais hélas, que j'en suis loin encore ! comment égaler ses vertus ? C'est en vain que je tâche de les imiter ; toujours je me trouve inférieur. Si jeune, si novice encore, je me sens inhabile à de si grands travaux. Tout ce qu'il a accompli sur le trône, tout ce qu'il a fait de bien dans ce palais, je m'efforcerai de le continuer; le souvenir de mon noble père sera ma sauvegarde et la gloire de l'empire.

« Veille sur toi, veille sur toi ! Le ciel est clairvoyant ; sa grâce, sa faveur ne sont pas choses faciles. Ne dis pas que le ciel est loin de nous, qu'il est plus haut que les plus hauts espaces. Il nous embrasse, il nous entoure, à chaque instant il nous observe ; il est présent dans ce palais ! »

(Chi-king, livre IV.)

Sans prétendre poursuivre, ainsi qu'il serait facile, les traces de ces vérités premières, obscurcies sans doute mais persistantes sur tous les monuments des anciens peuples, revenons à l'épopée indienne, et d'abord à la Râmaïde, où sans cesse elles sont reproduites ;

» Par la seule probité les justes vont au ciel, interdit aux méchants malgré mille sacrifices...

» Toute action que fait l'homme, soit bonne soit mauvaise, il en recueille le fruit que le temps doit mûrir.

(Râm. II, ch. 61-65.)

» L'oiseau est destiné à traverser les airs, le fleuve à couler sous le vent; l'âme immortelle est enchaînée au devoir dont les hommes sont les nobles coursiers. Le juste qui, par de bonnes œuvres et de pieux sacrifices, sait purifier son âme, monte glorieux au séjour du Père des créatures...

» La vérité, la justice, le courage, la compassion, la mansuétude, le respect des dieux, des prêtres et des hôtes, sont, disent les sages, la voie du triple ciel.

(Râm. II, ch. 114-118.)

» L'âme dissolue, menteuse, adultère, homicide, brûlera dans l'enfer du feu de ses péchés.

(Râm. III, ch. 57.)

C'est aussi dans ce noble poème, qu'au milieu d'une foule de légendes consacrant la rétribution des âmes selon leurs actions sur la terre, on voit la résurrection glorieuse du jeune Yajnadatte, modèle d'amour filial, du vieux Çarabhanga, type de piété austère, du roi Daçaratha, victime volontaire de son serment, et la béatitude promise aux vertus éminentes de Râma.

Mais c'est surtout dans la Bhâratide, ce vaste répertoire de souvenirs antiques, où se trouvent reproduites en légendes toutes les croyances du monde primitif, que les dogmes du brahmanisme acquièrent tout leur développement. Le chant sacré de Bhagavad-gîta, célèbre épisode du sixième livre attribué au héros Kreshna, image visible de la puissance divine, forme à lui seul un code religieux, qui, malgré son reflet de panthéisme et d'assimilation trop confuse du Créateur avec la création, n'en contient pas moins en principe les vérités les plus élevées sur la nature humaine et sur la loi morale, sur l'unité divine et sur sa toute-présence, qui réside au fond de tous les cœurs :

» L'esprit qui soutient tout étant impérissable, rien au monde ne saurait le détruire. Il est exempt de naissance et de mort, dans le passé, dans le présent, dans l'avenir. Incréé, réel, primitif, perpétuel, il ne peut être tué avec le corps. De même que, rejetant de vieux vêtements, l'homme se couvre de vêtements neufs, l'âme, rejetant un corps vieilli, se revêt d'un corps nouveau. Car le fer ne saurait la blesser, ni le feu la brûler, ni l'eau la noyer, ni le vent la flétrir; elle est invulnérable, insubmersible, inaltérable; elle est réelle, illimitée, permanente, immuable, éternelle....

» Trois voies fatales à l'âme conduisent vers l'enfer : la volupté, la colère, l'avarice. Evite-les avec soin ces

trois routes ténébreuses, travaille à ton salut, et marche vers le ciel !...

» Ceux qui, exempts d'arrogance et d'erreur, surmontant toute ambition mauvaise, s'occupent constamment de ce qui est spirituel et repoussent loin d'eux les passions, ayant su s'affranchir de ces deux affections qu'on appelle plaisir et douleur : ceux-là marchent d'un pas ferme vers la demeure suprême, où ne brille ni soleil, ni lune, ni flamme terrestre, d'où ils n'auront plus à décheoir ; car c'est là le jour éternel...

» L'Arbitre de toutes les créatures réside au milieu de leur cœur, laissant leurs pensées tournoyer dans la roue trompeuse des apparences. Recherche-le de tous tes efforts ; car de sa grâce dépend ton repos suprême, ta bienheureuse immortalité.

(Bhâr. VI.)

L'application de ces grandes maximes, plus ou moins mélangée d'erreurs, se fait sentir dans tout le poème ; mais nulle part elle ne brille plus pure, plus saisissante, plus dramatique que dans les deux épisodes déjà cités mais auxquels nous revenons encore, l'Ascension d'Arjuna au ciel, la Descente de Yudhisthira aux enfers. Ici en effet se présente un champ d'étude aussi vaste qu'intéressant sur les conceptions que l'Inde ancienne s'était faites de la vie future, conceptions qui s'élèvent bien au-

dessus de celles des Grecs et des Romains, et qui, sous plus d'un rapport, rappellent l'inspiration biblique.

Au milieu de tous les phénomènes qu'offrait dans l'Inde une nature magnifique, aucun ne devait être plus émouvant et plus grandiose que l'aspect de ces montagnes de neige dont la cîme colossale domine les nuages pendant que, de leurs sombres flancs, s'élancent avec fracas de grands fleuves semant au loin la verdure et les fleurs. Aussi est-ce vers les hautes montagnes, asile sacré de leurs ancêtres, que se portaient sans cesse les regards des Indiens et que se dirigeaient leurs prières dans leur aspiration vers le ciel. Des sommets de l'Himalaya, qui bornaient le lointain horizon, les âmes s'élevaient selon eux, dans leur épuration graduelle, vers les sphères successives de la lune, du soleil, de l'Esprit suprême, dernier terme de leur béatitude. C'était dans les gorges des montagnes que vivaient les anachorètes, élite de l'humanité militante en lutte avec un monde déchu; c'était là que les prêtres et les rois se retiraient dans les heures solennelles où les attendaient de grands devoirs. Il est donc naturel qu'à la veille des combats on voie Arjuna, le protégé d'Indra [1], se retirer comme anachorète

(1) Le surnom de ce dieu du ciel et du jour présente chez les anciens des analogies très-curieuses : sanscrit, *divapatis, dyupatis;* grec, δις πατηρ, ζευς πατηρ; latin, *diespiter, jupiter.*

sur la cîme du mont Mandara, où, après une austère pénitence, lui apparaissent les célestes coursiers qui doivent le transporter dans l'empyrée. Laissons ici parler le poète :

» Après avoir salué la montagne, Arjuna, rayonnant de joie, s'élance dans le char divin qui remonte à travers les airs. Parvenu ainsi aux régions inaccessibles aux terrestres humains, il y trouve des myriades de chars étincelants. Ce n'est ni le soleil, ni la lune, ni la flamme qui les illumine; car ils brillent de leur propre vertu ces corps aériens, faibles lampes à nos yeux, placés beaucoup trop loin pour sonder leur grandeur. Mais Arjuna, affranchi de la terre, put contempler de près leur splendeur animée et leur magnifique harmonie.

» Devant lui planaient par centaines les rois pieux, les sages accomplis, les héros martyrs de la guerre, les ascètes conquérants du ciel. Puis voyant en foule les Gandharvas, les Guhyakas, les Apsarâs, les Rishis tout éblouissants de lumière, le prince saisi d'admiration questionna l'écuyer céleste : « Ce sont, répondit celui-ci, des légions d'âmes vertueuses dans leurs stations diverses, que, de la terre, on prend pour des étoiles.

» Bientôt il vit debout, sous le portique central, Eravat l'éléphant victorieux, dont la tête à quatre défenses s'élevait comme le mont Kailaça; et, poursuivant radieux la voie parfaite, comme jadis le puissant roi Mandhâtre,

le prince aux yeux de lotus parcourut les régions éthérées jusqu'à la cité immortelle, la glorieuse Amaravati.

» Il l'aperçut enfin ce séjour de délices des sages et des pénitents, émaillé de fleurs aux nuances pures d'où s'exhalent et se mêlent sous la brise les parfums des plus douces vertus. Il vit la forêt Nandana, où les chœurs des Apsarâs se jouent à l'ombre d'arbres toujours verts sous des guirlandes impérissables : retraite réservée aux fidèles, où ne seront jamais admis ceux qui négligent la pénitence, qui omettent l'offrande du feu, qui fuient lâchement le combat, qui se dispensent du sacrifice, de l'abstinence, des prières des Védas ; que ne contempleront jamais ceux qui s'éloignent des lieux saints, dédaignant l'ablution et l'aumône ; ni les impies profanateurs du culte, les ivrognes, les carnivores, les adultères.

» C'est à travers cette magnifique forêt retentissant d'une harmonie divine qu'Arjuna parvint à la cité d'Indra, où des milliers de chars animés s'élançaient ou s'arrêtaient devant lui, où ses louanges étaient célébrées par la voix des chantres et des nymphes pendant qu'un délicieux zéphyre l'inondait du parfum des fleurs. Là les dieux et les saints accomplis accueillirent avec joie le guerrier aux bras forts. Salué de leurs bénédictions mêlées au bruit des instruments célestes, au son des conques et des cymbales, il suivit la route étoilée, l'orbite lumineux des soleils. Entouré des Sadhyas, des

Marutas, des Açvinos, des génies du ciel, de la terre et de l'air, de l'élite des brahmanes et des rois, il arriva ainsi comblé d'honneurs jusqu'en présence du souverain des dieux.

(Mah. III.)

A cette ascension d'Arjuna, qui ouvre si brillamment l'action du poème, se rattache tout naturellement le contraste instructif et grave du sort final de Yudhisthira, qui termine l'épopée tout entière. Ce n'est plus une vision magique obtenue par la faveur des dieux, c'est une peinture réelle de l'humaine destinée que le poète expose à nos regards comme sanction morale de son œuvre. Après la guerre lamentable qui a moissonné toute leur race en leur laissant un trône teint du sang le plus cher, Yudhisthira, prince juste par excellence, ses quatre frères et leur épouse se retirent en humbles pénitents dans les hautes vallées de l'Himalaya, afin d'y purifier leurs âmes et de les préparer au ciel. Ils poursuivent longtemps ce pieux voyage; mais, sous le poids de leurs fautes passées, l'épouse et les quatre frères succombent; Yudhisthira, le juste parvient seul à la cîme, accompagné d'un chien fidèle. Repoussé du char d'Indra s'il ne veut abandonner ce guide, Yudhisthira préfère partager sa disgrâce, et bientôt, pour prix de cet acte de bonté, se manifeste à lui sous cette forme em-

pruntée Yama le dieu de la justice. Admis dans le ciel il y cherche ses frères, mais il n'y aperçoit que ses ennemis, et à leur tête Duryodhana l'ardent persécuteur de sa famille. Saisi de douleur, il n'a point de repos, il résiste aux conseils des sages, il veut revoir ses frères quelque soit leur séjour, et les dieux, exauçant sa prière, lui donnent un messager pour descendre en enfer.

» Yudhisthira, du haut de l'empyrée, accompagne le messager céleste. Celui-ci marchait en avant, le roi suivait ses pas rapides : descente sinistre et effrayante, sombre retraite des âmes coupables, enveloppée de noires ténèbres, encombrée d'algues impures, empestée de l'odeur du péché qu'exhalent la chair et le sang; lieux remplis de milliers de cadavres, parsemés d'os et de chevelures, fourmillant d'insectes et de vers ; d'où jaillissent des flammes dévorantes, où planent des corbeaux, des vautours, et des monstres aîlés s'élevant en montagne sur des morts mutilés, privés de pieds et de mains.

» Le roi marchait au milieu des cadavres, dans cette odeur infecte, les cheveux hérissés, l'esprit plein de tristes pensées. Devant lui le fleuve infranchissable roulait ses ondes flamboyantes et la forêt de glaives balançait ses feuilles acérées. Il vit les rochers de fer, des cuves de lait bouillant et d'huile incandescente, des arbres aux épines meurtrières et tous les supplices des méchants.

» A l'aspect de ces scènes de terreur, il dit au messager céleste : « Quel est donc ce chemin horrible, et où sont mes frères, réponds-moi ! »

« C'est ici le chemin, lui répondit le guide ; moi je dois retourner d'après l'ordre des dieux ; retourne avec moi, prince, si cette vue t'est pénible. »

» Yudhisthira, troublé par les miasmes funestes, revenait tristement sur ses pas, quand tout à coup des voix plaintives lui crièrent du sein des ténèbres : « Hélas ! roi juste, noble Yudhisthira, arrête-toi un instant pour adoucir nos peines ! Sur tes pas s'élève un vent pur qu'embaume le parfum de ton âme et qui vient nous ramener le calme, ce calme attendu si longtemps. Reste ici un instant, illustre Bhâratide, car, toi présent, nous cessons de suffrir ! »

« A l'ouïe de ces cris lamentables qui s'élevaient à ses côtés, Yudhisthira, vivement ému, s'arrêta en disant : hélas ! Ces voix chéries souvent et souvent entendues, il ne pouvait les reconnaître dans leur expression douloureuse....

» Mais tout à coup éclairé, consterné, accusant la justice des dieux dans cette atmosphère suffocante : « Va, cria-t-il au messager, remonte vers ceux dont tu remplis les ordres ! Quant à moi, je ne retourne pas : qu'ils me voient ici immobile, et puisse ma présence adoucir les tourments de mes frères malheureux ! »

» Le guide entendant ces paroles remonta vers le séjour d'Indra, et fit connaître au roi des dieux la résolution du Bhâratide.

» Après avoir laissé un instant Yudhisthira dans le séjour des peines, Indra, Yama et tous les autres dieux descendirent dans le gouffre infernal. A l'éclat de la pure lumière émanée de tant de vertus, soudain disparurent des ténèbres et s'évanouirent les supplices des méchants. Le fleuve ardent, la forêt épineuse, les lacs, les rochers s'effacèrent, et les corps innombrables des morts n'offusquèrent plus les regards du roi juste. Un souffle doux et parfumé, apportant une fraîcheur délicieuse, voltigea sur les pas des dieux, qu'escortaient les Açvinos, les Sadhyas, les génies du ciel, de la terre et de l'air. Tous s'assemblèrent autour du Bhâratide, à qui le roi des dieux adressa ce discours :

« Salut, roi magnanime, ton œuvre est accomplie; tu as atteint la perfection suprême et l'heureuse immortalité ! Apaise ton ressentiment en pesant mes paroles. Il faut nécessairement que tout homme voie l'enfer, car chacun a sa part de vertus et de vices. Mais la jouissance anticipée du bien entraine le retour vers la terre; l'épreuve infernale au contraire précède l'ascension vers le ciel. C'est ainsi que le plus coupable commence par entrevoir la joie céleste; c'est ainsi que, par ma faveur, toi au contraire tu entrevois ces lieux. Pour une seule

parole mensongère, fatale au cœur paternel de Drona [1], tu as mérité cette souffrance; de même que, pour des fautes semblables, l'ont méritée tes frères et ton épouse. Mais viens maintenant, noble tigre royal, tu es libre de toute souillure; viens rejoindre dans l'empyrée ceux qui ont succombé sous ton bras! Vois Karna, le glorieux combattant, parvenu à la béatitude; il brille à l'égal du soleil et près de lui brilleront tous tes frères. Bannis donc les peines de ton cœur; viens avec moi, consolé, rassuré, jouir du fruit de tes bonnes œuvres, des victoires remportées sur toi-même et des dons prodigués aux autres. Aujourd'hui les chantres célestes, les nymphes parées de leurs plus beaux atours, t'escorteront dans ta demeure. Car tu as mérité le séjour des grands rois vers lequel t'élèvent tes vertus, ce séjour étincelant d'or pur, où, au-dessus d'une foule d'autres princes, siégent le glorieux Mandhâtre, le pieux Bhagîratha, et Bharata, chef de ta race. Vois ici couler le fleuve sacré, purificateur des trois mondes, le Gange céleste où tu dois te baigner pour t'affranchir de la nature terrestre, et pour oublier à jamais toute crainte, toute douleur et toute haine! »

» A ces mots confirmés par Yama, organe de la justice divine, le prince accompagné de tous les hôtes du

(1) Duryodhana, Drona, Karna, chefs qui périrent dans la guerre de famille; Mandhâtre, Bhagîratha, Bharata, rois illustres de l'Inde ancienne.

ciel s'avance vers le Gange sacré, fleuve glorieux qui purifie les âmes. Il s'y plonge et en ressort aussitôt, affranchi de l'humaine enveloppe, révêtu d'un corps éthéré, exempt de faiblesse et de haine; et planant à la suite des dieux, célébré par les louanges des Rishis, il s'élève vers la sainte assemblée, où les guerriers des deux races ennemies, Panduides et Kuruides, brillaient reconciliés sur leurs chars de lumière qu'environnait la gloire de Kreshna!

(Bhâr. XVIII.)

Nous ne citerons pas la fin de l'épisode où les héros se transforment en dieux pour couronner l'allégorie qui domine toute cette épopée. Nous nous bornerons à la partie humaine et philosophique de ce tableau grandiose, qui forme, avec le précédent, une vision complète de l'immortalité et de la rétribution des âmes; grave sujet si largement tracé dans les tableaux d'Homère et de Virgile. Un tableau plus étendu encore, et non moins saisissant, on le voit, est fourni à la poésie indienne par sa mythologie antique. Il nous semble curieux et instructif d'en étudier ici quelques traits qui prouveront, nous osons le croire, le pur spiritualisme d'un peuple plus fidèle, dans ses égarements mêmes, que le génie grec et romain aux grandes vérités primitives révélées à la naissance du monde.

Cherchons d'abord le séjour des âmes affranchies des liens de la matière. Où les placent Homère et Virgile? Evidemment ce n'est pas au ciel. L'un et l'autre nous montrent leurs héros, qu'une faveur spéciale a appelés à visiter la demeure des ombres, pénétrant par une plage mystérieuse, celle de Cumes aux bords de l'Océan [1], dans une caverne immense qui descend sous la terre et mène à l'Elysée aussi bien qu'au Tartare. Cette distinction d'ailleurs n'existe que dans Virgile, qui y joint celle des Limbes ou champs de pleurs; Homère, dans son évocation, fait seulement apparaître les ombres sans déterminer leurs stations. Leur sort commun, universel, est d'ailleurs évidemment triste, puisque les plus illustres, Achille même, regrettent les misères de la vie. Il est vrai qu'un autre passage de l'antique et sublime conteur fait allusion aux Iles fortunées, où sera

(1) Nous sommes fermement convaincu, quoique ayant eu jadis une opinion contraire, que la terre des Ciméricns d'Homère, qu'on p'ace généralement au Pont Euxin, n'est autre que celle des Cuméens de Virgile, à l'extrémité de l'Italie qui était l'Hespérie des Grecs. De même qu'Enée, Ulysse y aborde en venant du promontoire de Circé; de même qu'Enée, Ulysse traverse ensuite les écueils de Charybde et de Scylla, en longeant les côtes de la Sicile, d'où il est jeté sur l'île de Calypso peu distante de celle des Phéaciens. Tout s'enchaîne dans cette hypothèse, tout se contredirait dans l'autre. On objecte l'obscurité dont Homère entoure le séjour des mânes; mais elle s'explique par la région de l'ouest, ou le soleil disparaît dans les vagues, beaucoup mieux que par celle du nord, où dominent les montagnes lumineuses; elle se fonde d'ailleurs physiquement sur les nombreuses grottes souterraines qui servirent longtemps de retraite aux peuplades sauvages de la Grande Grèce.

appelé spécialement Ménélas, gendre du roi des dieux, sans passer par l'expiation imposée à ses compagnons d'armes. Peut-être dans la pensée d'Homère, comme dans celle exprimée par Hésiode, toutes les âmes vertueuses et vaillantes devaient-elles y pénétrer plus tard [1]. C'est aussi l'espérance de Pindare dans ses beaux vers sur le séjour des justes; ce fut celle de Socrate, de Platon, de tous les sages de la Grèce et de Rome; celle qui inspira à Virgile sa brillante peinture de l'Elysée. Mais l'Olympe, demeure des dieux, reste toujours inaccessible aux hommes, quoique cette région éthérée, bien audessous de la sphère des étoiles n'offre guère d'autre splendeur que celle d'un printemps perpétuel [2].

Montons maintenant au ciel d'Indra, le Zeus ou Jupiter des Indiens, à ce ciel qui est en même temps le séjour immortel des âmes justes. Quel éclat, quelle magnificence, quel tableau imposant et grandiose! Ces étoiles qui, aux yeux des humains, n'apparaissent que comme de faibles lampes, Arjuna les contemple de près; elles sont immenses, éblouissantes, et ce sont des âmes glorifiées planant sur leurs chars aériens. Le soleil, la lune ont disparu; ils éclairent une sphère inférieure; les esprits bienheureux, éclipsant la matière, brillent

(1) Odyssée XI, v. 1-640; IV, v. 561. — Œuvres et Jours, v. 151.
(2) Iliade I. v. 497. — Odyssée IV, v. 41.

d'une lumière plus pure qui jaillit de leur sein. Ils habitent de délicieux bosquets dont les fleurs toujours odorantes exhalent le parfum des bonnes œuvres, pendant que les chantres célestes, réunis dans la ville immortelle, célèbrent la gloire de Brahmâ. Qui ne songe ici naturellement aux images de Pindare et de Virgile [1]? Mais, tout en admirant leur éclat, qui ne les trouve trop sensuelles, trop terrestres à côté de cette majestueuse conception?

Toutefois, comme si aucune image adoptée par la tradition grecque n'avait dû rester étrangère à l'antique poésie indienne, nous trouvons au quatrième livre de la Râmaïde, dans cette description si curieuse, si brillante et si étendue que Sugrîva, roi des satyres, fait de la terre connue de son temps, la vue lointaine d'une région fortunée, abritée par l'Himalaya, et nourrissant une race bienheureuse qui jouit sans cesse des délices de l'âge d'or. Cette jouissance, quelque excellente qu'elle soit, n'est après tout qu'une récompense terrestre, un simple reflet de la béatitude; mais la vie fortunée des Kurus ou

(1) *Etudes Grecques sur Virgile*, Paris, 1825; où la citation de Pindare, Elégie et 2[e] Olympique, est placée en face de ces beaux vers :

Devenêre locos lætos et amœna vireta
Fortunatorum nemorum sedesque beatas.
Largior his campos æther et lumine vestit
Purpureo, solemque suum, sua sidera nôrunt.
En. VI. v. 638.

Uttarakurus [1], chantres sacrés, n'en est pas mois exactement celle des héros grecs et romains béatifiés dans l'Elysée par Homère et Hésiode, par Virgile et Ovide, si ce n'est que la sensualité y est plus pleinement satisfaite. Il suffira de citer quelques traits de cette création séduisante :

» Après avoir traversé le grand fleuve redoutable à tout être vivant, vous arriverez enfin au pays des Kurus, riches en trésors de toute espèce, comblés de joie, étrangers aux douleurs. Là on n'éprouve ni froidure, ni chaleur, ni maladie, ni vieillesse ; le chagrin et la crainte s'évanouissent, on ignore la sécheresse et la pluie. Des fleurs brillantes, des fruits délicieux émaillent sans cesse leurs arbres magnifiques, et leurs montagnes éblouissantes étincèlent sans cesse de joyaux, pendant que la terre fécondée se nuance de plantes odorantes qu'entoure un gazon toujours vert. Là, coulent de frais ruisseaux parsemés de lotus, là s'élèvent des collines ombragées de feuilles d'or ; là sont des lacs d'azur, des bocages, des forêts dont les reflets brillants se mêlent aux parfums les plus suaves....

(1) Ce nom d'Uttarakurus correspond, dans sa première partie, à celui d'Hyperboréens, hommes du nord, béatifiés dans les traditions grecques ; pensée commune à tous les peuples du midi dont les souvenirs se reportaient avec amour vers les montagnes centrales d'où était descendue l'antique migration de leurs pères.

» Dans cette riante demeure des Rishis, arrosée par le Gange céleste, Brahmâ fait jaillir de toutes parts des ruisseaux de lait et de beurre; une foule d'arbres y distillent le miel, et d'autres, étincelants comme le feu, y produisent les plus riches vêtements que puissent souhaiter hommes ou femmes. D'autres encore recèlent des joyaux et des ornements délicats, de doux duvets pour reposer, de vives senteurs pour respirer, des boissons fraîches, des mets succulents qui sortent spontanément de terre [1]....

» Des femmes toujours jeunes, toujours belles, reçoivent sur cette terre fortunée les vœux des Gandharvas, des Kinnaras, des Siddhas, des Nâgas, des Vidhyas accomplis. Surgissant par milliers des branches d'arbres, parées de leurs plus beaux atours, elles rencontrent des époux dignes d'elles, resplendissants de force et de gloire. C'est ainsi qu'affranchis de toute passion pénible, libres de douleur et de crainte dans leurs entretiens pleins de charmes, ces êtres vertueux, tout entiers au plaisir, goûtent les douceurs d'un perpétuel amour. »

(Râm. IV, ch. 44.)

(1) Hésiode, Œuvres et Jours, v. 108; Ovide, Métam. I. v. 89:
Ver erat æternum, placidique tepentibus auris
Mulcebant zephyri natos sine semine flores;
Mox etiam fruges tellus inarata ferebat,
Nec renovatus ager gravidis canebat aristis;
Flumina jam lactis, jam flumina nectaris ibant,
Flavaque de viridi stillabant ilice mella.

Mais revenons de cette fantaisie brillante à la doctrine plus austère et plus vraie exposée dans le cours des deux poèmes, et passons à la moralité, aux conditions expresses de la béatitude, clairement définies par Valmike et après lui par Vyasa, dans l'ascension et l'apothéose de leurs héros. Si Homère rappelle à peine ces devoirs dans son invocation des ombres, son génie a cependant tiré des vagues croyances de son époque, qui ne prévoyait que tristesse et que désolation dans la mort, cette image pathétique des époux et des épouses fidèles, des vieillards si longtemps exercés par l'épreuve, des vierges si jeunes flétries par la douleur, des guerriers tout meurtris de leurs nobles blessures, poussés ensemble vers une même destinée [1] ; image reproduite par l'Enéide, et qui, dans la poésie indienne, n'est qu'un corollaire des principes de vertu imposés aux âmes fidèles, et dont l'énumération est la même dans Valmike, dans Vyasa, dans Virgile [2] :

» La vérité, la justice, le courage, la compassion, la mansuétude, le respect des dieux, des prêtres et des

(1) Odyssée XI, v. 34; Enéide IV, v. 305.

(2) Rig-véda liv. X; Râmaïde II, ch. 66, 118; Enéide VI. v. 660 :

Hìc manus ob patriam pugnando vulnera passi,
Quique sacerdotes casti, dum vita manebat,
Quique pii vates et Phœbo digna locuti ;
Inventas aut qui vitam excoluêre per artes,
Quique suî memores alios fecêre merendo,
(En. VI, v. 660.)

hôtes, sont, disent les sages, la voie du triple ciel.

(Râm. II.)

» Devant lui planaient par centaines les rois pieux, les sages accomplis, les héros martyrs de la guerre, les ascètes conquérants du ciel.

(Bhâr. III.)

Le tableau opposé, celui des vices qui conduisent les âmes à leur perte, tableau qu'Homère et Virgile ont reproduit sous de vives couleurs dans les supplices des grands criminels, est également résumé par des sentences ou des menaces qui présentent une analogie frappante dans la Râmaïde, la Bhâratide et l'Enéide [1] :

» L'âme dissolue, menteuse, adultère, homicide, brûlera dans l'enfer du feu de ses péchés.

(Râm. III.)

» Dans le ciel ne peuvent être admis ceux qui négligent la pénitence, qui omettent l'offrande du feu, qui fuient lâchement le combat; ni ceux qui s'éloignent des lieux

(1) Manava-çastra, liv. XII ; Râmaïde, III, ch. 57 ; Enéide, VI, v. 608 :
Hìc quibus invisi fratres dum vita manebat,
Pulsatusve parens, aut fraus innexa clienti ;
Aut qui divitiis soli incubuêre repertis,
Nec partem posuêre suis, quæ maxima turba est ;
Quique ob adulterium cæsi, quique arma secuti
Impia, nec veriti dominorum fallere dextras.

saints, dédaignant l'ablution et l'aumône ; ni les impies profanateurs du culte, les ivrognes, les carnivores, les adultères.

(Bhâr. III.)

Nous ne parlerons pas des génies surhumains qui, dans l'une et l'autre mythologie, contribuent au bonheur ou au malheur des âmes par leur présence bienfaisante ou funeste. Nous dirons seulement que les Indiens se sont plu à embellir leur ciel d'une foule de formes lumineuses que les Grecs n'ont pas voulu connaître, occupés qu'ils étaient, dans leur crainte de l'avenir, à peupler de monstres leur enfer ; pensée religieuse sans doute, mais moins consolante et moins juste que celle de leurs antiques prédécesseurs.

C'est en effet la peinture du Tartare qui complète les visions d'Homère et de Virgile; c'est là surtout que se déploie toute l'énergie, tout l'éclat de leur pinceau magique. La profondeur du gouffre infernal, que le poète indien fait vaguement pressentir dans l'austère descente de Yudhisthira, est assimilée dans les mythes grecs à la hauteur du ciel audessus de la terre; et c'est plus bas encore que gisent les titans, précipités du ciel après une lutte sanglante. Chez les Grecs, le fait est accompli, et la victoire des dieux assurée. Chez les Indiens, il s'accomplit chaque jour par le triomphe du

bien sur le mal; et, quoique leurs deux épopées nous montrent les Daityas plongés dans les abîmes, elles leur laissent une liberté d'action qui exerce la vertu des Dévas et des hommes. Mais les autres traits principaux de la fiction grecque et romaine, les noires ténèbres, les miasmes funestes, les rochers de fer, les torrents de feu, les membres déchirés par les oiseaux de proie, se retrouvent tous dans la Bhâratide, qui mentionne en même temps le grand fleuve flamboyant qu'entoure la forêt meurtrière [1].

Les mêmes gémissements se font entendre dans le lieu de supplices des Grecs et des Indiens; et un autre trait de ressemblance est le soulagement que les victimes éprouvent à la vue d'Ulysse et d'Enée, comme à celle de Yudhisthira. Mais ici quelle délicatesse et quelle profondeur à la fois dans ces paroles des victimes indiennes, régénérées au souffle de la vertu :

(1) Iliad. VIII, v. 13; Odys. X, v. 513; Théogonie v. 722; Enéide VI, v. 268, 548 :

Ibant obscuri solâ sub nocte per umbram,
Perque domos Ditis vacuas et inania regna...
Vestibulum ante ipsum primisque in faucibus orci,
Luctus et ultrices posuêre cubilia curæ...
Mœnia lata videt triplici circumdata muro,
Quæ rapidus flammis ambit torrentibus amnis
Tartareus Phlegeton, torquetque sonantia saxa:
Porta adversa, ingens, solidoque adamante columnæ...
Hìc genus antiquum terræ, titania pubes,
Fulmine dejecti fundo volvuntur in imo.

« Sous tes pas s'élève un vent pur qu'embaume le parfum de ton âme, et qui vient nous ramener le calme, ce calme attendu si longtemps pour renaître enfin à ta vue ! »... Et dans cette exclamation du roi juste préférant au ciel les horreurs infernales : « Je reste ici, heureux si ma présence peut soulager mes frères malheureux ! » Effort moral que les Grecs ignorèrent et auquel on ne saurait comparer les réticences célèbres d'Ajax et de Didon.

Ce cri sublime attendrit les dieux mêmes, qui tous veulent assister au triomphe de cette âme si digne de l'immortalité. Ils descendent, et l'éclat de leurs vertus célestes fait pâlir autour d'eux les formes menaçantes qui remplissent le gouffre infernal. Ici s'ouvre un horizon nouveau, celui de l'expiation par l'épreuve. La vertu de Yudhisthira, qui ne fut entachée que d'une faute, acquiert la perfection suprême par son dévouement pour ses frères. Eux-mêmes ont mérité leur grâce par une soumission sans murmure à la volonté providentielle qui les châtie pour les sauver; tandis que le bonheur éphémère qu'elle accorde aux âmes orgueilleuses est le prélude d'épreuves plus difficiles qui renouveleront leurs souffrances. Tel sera le sort du fier Duryodhana et des cruels guerriers ses complices, condamnés à renaître sur la terre, pendant que les victimes de la bonne cause monteront triomphantes vers le ciel. Cette doctrine, que le sage

Pythagore avait fait connaître à la Grèce, et que Platon a reproduite avec sa brillante éloquence, a inspiré à Virgile les belles paroles qu'il met dans la bouche d'Anchise expliquant à Enée les lois de l'univers [1]. Elle ressort d'ailleurs de toute l'allégorie des Limbes ou champs expiatoires, qui occupent une si large place dans la description du poète romain ; mais, au lieu de s'appliquer, comme dans l'Enéide, à l'état intermédiaire des âmes qu'entraîne une passion malheureuse ou que surprend une fin prématurée, elle s'étend ici à toutes les âmes, ayant toutes, comme le dit Indra, leur part proportionnée de vertus et de vices. Selon leurs progrès dans le bien ou leur propension vers le mal pendant leur existence terrestre, les unes n'entrevoient l'enfer que pour être aussitôt affranchies et appelées au repos céleste; tandis que d'autres y souffrent longtemps, très-longtemps de douloureux supplices, et s'épurent laborieusement par de nouvelles transmigra-

(1) Principio cœlum ac terras camposque liquentes,
Spiritus intus alit, totamque infusa per artus
Mens agitat molem ac magno se corpore miscet.
Inde hominum pecudumque genus, vitæque volantûm,
Et quæ marmoreo fert monstra sub æquore pontus...
Quin et supremo cùm lumine vita reliquit,
Non tamen omne malum miseris, nec funditus omnes
Corporeæ excedunt pestes ; penitusque necesse est
Multa diù concreta modis inolescere miris...
Quisque suos patimur manes ; exinde per amplum
Mittimur Elysium, et pauci læta arva tenemus.
(En. VI, v. 724.)

tions, jusqu'à ce qu'enfin toutes soient admises à l'absorption finale dans Brahmâ, source unique d'un éternel bonheur. On a beaucoup reproché aux Indiens leur tendance vers le panthéisme, sans se rendre parfaitement compte du sens de ce mot dans leurs anciens écrits. Si plus tard les poètes rêveurs, les enthousiastes fanatiques, qui composèrent les légendes des Purânas, ont divinisé la matière ou matérialisé la pensée dans des proportions monstrueuses, cette erreur funeste n'existe pas dans la doctrine primitive de l'Inde, où toute créature née de l'Esprit suprême conserve l'individualité, où l'âme intelligente et responsable doit veiller sur chacun de ses actes et tourner toute son énergie vers l'abstinence et vers la bienfaisance : « Viens, dit Indra au héros glorifié, viens jouir du fruit de tes bonnes œuvres, des victoires remportées sur toi-même et des dons prodigués aux autres ! » Certes un pareil panthéisme, qui place tout en Dieu mais non pas Dieu en tout, ne peut avoir aucun danger pour la piété ni pour les mœurs. Craignons bien plutôt le fatalisme, doctrine plus récente, antipathique à l'Inde qui n'a cessé de protester contre elle ; doctrine trop souvent invoquée par les Grecs et par les Romains et qui paralyse la vertu sous la pression des sens ou du hasard. C'est celle-là que la foule préfère, parce qu'elle excuse tous les mauvais instincts; c'est

celle-là surtout qu'il faut combattre, parce qu'elle menace d'envahir notre siècle.

Si, sous le point de vue poétique, nous ne retrouvons dans notre épisode ni l'énergique tableau des supplices des grands criminels présenté par Homère, ni la magnifique prosopopée des hommes illustres de l'ancienne Rome, ainsi que l'a conçue Virgile, une belle et imposante image le termine cependant avec noblesse. C'est celle de ce Gange céleste, de ce fleuve purificateur, bien supérieur au Léthé des Grecs par son influence vivifiante; dont le simple contact régénère toutes les âmes, dont les eaux à peine effleurées transforment tout corps mortel en substance éthérée. C'est sous cette forme glorieuse que Yudhisthira justifié remonte, accompagné des dieux, suivi de son épouse, de ses frères, de ses amis qu'il a tous affranchis de leurs peines, vers l'immortel séjour où l'attendent ses ancêtres; et où, par un dernier effort supérieur à toute vertu païenne, et dont Râma naguère avait donné l'exemple, il pardonne à ses persécuteurs. « Car, ainsi que le dit le poète, dans la béatitude suprême, la crainte, la douleur et la haine doivent être oubliées à jamais ! »

Nous avons essayé de faire ressortir les analogies et les différences qui existent, sur la grave question de la rétribution finale, entre la croyance indienne et celle des

Grecs et des Romains, On pourrait, en s'attachant toujours aux traits fondamentaux et primitifs, appliquer le même parallèle à d'autres religions de l'ancien monde; mais nous ne le ferons que d'une manière succincte et dans les limites de notre sujet, en jetant un coup-d'œil rapide sur deux cultes antiques nés aux confins de l'Inde et tous deux purs à leur origine : le magisme, répandu jadis dans toute l'Asie occidentale, où il a été remplacé par le Coran ; le buddhisme, régnant encore, quoique singulièrement altéré, sur l'immense population de l'Asie orientale.

Le magisme[1] qui apparut en Bactriane dans les temps les plus reculés, et s'étendait déjà quinze siècles avant notre ère sur la Médie, l'Assyrie et la Perse, pendant que le védisme se développait dans l'Inde, nous présente, soit à son origine, soit dans sa réforme sous Zoroastre au sixième siècle avant J.-C., un reflet fort obscurci sans doute, mais plein d'austérité et de grandeur, de cette révélation primitive que Dieu grava dans le cœur de l'homme et qui a guidé ses premiers pas.

Zoroastre[2], et les mages revenus à sa foi du milieu des

(1) Ce passage est extrait de notre *Etude sur Ninive et Persépolis*, Lyon, 1852.

(2) Ce surnom signifie *astre d'or*, et a dû appartenir à plusieurs sages, dont le dernier se rapproche du temps de Darius Ier, tandis que le premier est cité par Justin comme contemporain de Ninus.

superstitions assyriennes, reconnaissaient un Être suprême, invisible, infini, éternel, qu'ils appellent Zervan Akerene, c'est-à-dire, l'essence incréée. Sa manifestation dans le monde est Ahura-mazdâ, Auromaze (en sanscrit *asura-mahâ*) le dieu souverain, le principe de lumière, dont la parole a produit toutes choses pures. Mais, de même que le jour alterne avec la nuit, que la vertu ressort du contraste du vice, doit surgir, en présence du bien, le principe opposé Ahrimane (en sanscrit *ari-manas*) le malin esprit. Aveuglé par l'envie qui a causé sa chute, Ahrimane, appelé aussi Darug le mensonge, ne cesse de lutter dans ce monde périssable contre Auromaze ou Honover la vérité, dont il trouble les œuvres excellentes, dont il pervertit les bienfaits.

Chacun de ces deux grands principes est secondé par six intelligences douées d'un pouvoir supérieur pour produire le bien ou le mal. La vertu d'Auromaze se reflète dans les six Amschapands ou Bagas (s. *bhagas*) dieux bienfaisants, dont il est le chef et le modèle. Le premier après lui est Bahman, gardien lumineux de l'éther; puis viennent les gardiens du feu, des métaux, des terres, des plantes, des animaux, images de la création successive. Meschia et Meschiane, l'homme et la femme (s. *manusha*, *manushî*) sortis purs du sein de la terre, ont succombé aux embûches d'Ahrimane et des six Devs (s. *dêvas*), démons funestes, dont le plus terrible

est Escham, le démon de la haine et de la nuit [1].

Auromaze créa aussi vingt-huit Izeds (s. *yajitas*) génies vénérés, dont le premier, supérieur à tous et ne relevant que du dieu de lumière, est Mithra (s. *mitras*) la concorde, l'harmonie des mondes, qui combat le prince des ténèbres par la justice et la bonté, et que Plutarque désigne judicieusement sous l'épithète de μεσοτης, médiateur. Après lui viennent les génies des planètes et diverses personnifications des phénomènes physiques ou moraux. Aux Izeds, dont le nombre rappelle les jours du mois, comme celui des Bagas rappelle ceux de la semaine, correspondent vingt-huit Devs inférieurs créés par Ahrimane pour les combattre et leur disputer l'univers.

Une lutte continuelle, générale, règne ainsi sur la surface du globe dans toutes les manifestations de la nature, où la lumière résiste aux ténèbres, les astres aux éclipses, la mer aux tempêtes, la terre aux volcans; où les animaux réputés purs, tels que la licorne, le taureau, le cheval, l'aigle, sont opposés aux bêtes destructives, telles que le lion, l'hydre, le griffon; où l'homme enfin, déchu par sa faute, mais appelé à un destin meilleur, est soumis à une foule d'épreuves qui doivent

(1) Voir le *Zendavesta*, et surtout le *Yaçna*, publié par E. Burnouf; ainsi que l'*Histoire des Mythes*, par Gœrres.

activer son courage [1]. Dans cette lutte le Perse fidèle, soutenu par la grâce divine, tient les yeux fixés sur Mithra, symbole de la lumière terrestre et de l'humanité militante, dont il personnifie, comme l'Adon assyrien, les phases, les défaillances, le glorieux réveil ; soit qu'il perce les flancs du taureau printanier dont le sang vient féconder le sol, soit que, sous la forme de Hom, il s'épanouisse en arbre de vie. A ses côtés, sur toute la terre d'Iran opposée au Turan ténébreux, plane la foule immense des Fervers (s. *parâvaras*) âmes parfaites, dont chacune apparaît au fidèle comme son image épurée, glorifiée, comme son guide dans la lutte difficile dont la palme l'attend dans le ciel. Et c'est ici surtout que se montre le haut spiritualisme de cette doctrine, que nous n'avons envisagée jusqu'ici qu'au point de vue cosmogonique et matériel. Chacun de ces nombreux symboles, les plus vulgaires comme les plus nobles, offre à la fois une allusion physique se rapportant aux phénomènes terrestres, et une pensée morale adaptée aux intelligences; et c'est ainsi que Plutarque nous apprend que des six Bagas créés par Auromaze, type suprême de toute perfection, l'un représente la bienveillance, un autre la vérité, un autre la droiture, les autres la sagesse, la fortune et la joie qui sont les fruits

(1) Plutarch. *de Iside*, 46, 47.

de la vertu. Il en était de même des Izeds et de leur influence morale, opposée aux vices représentés par Ahrimane et ses légions.

L'homme déchu est sujet à la mort; mais elle est un triomphe pour le juste, dont l'âme, selon la même doctrine, traversant le pont redoutable suspendu entre les deux mondes, était béatifiée par les Izeds, pendant que les ombres perverses tombaient de là au pouvoir des Devs, dont ils partageaient les souffrances. Enfin le temps doit arriver où cessera cet antagonisme, où les bons et les méchants ressusciteront pour assister au dernier jugement. Ahrimane et les siens seront précipités au fond du gouffre où bouillonnent les métaux, et dans cette purification terrible disparaîtront enfin leurs souillures. Alors s'élevera une création nouvelle où la lumière sera sans tache, où la gloire d'Auromaze, reflétée par Mithra le médiateur, resplendira jusque sur Ahrimane rendu à sa vertu native, et où toutes les intelligences, dans leur félicité infinie, adoreront l'Être éternel manifesté à leurs regards.

Le buddhisme, réforme du brahmanisme dont les premières traces remontent à mille ans avant notre ère, mais qui ne fut constituée définitivement qu'au sixième siècle avant J.-C., par Çakyamunis surnommé Buddha le sage par excellence, est une doctrine conciliante et morale qui a pour base l'égalité des hommes telle qu'elle

existait dans les Védas, et qui, rejetant toute exclusion sociale, reconnaît à chacun des droits égaux à la vertu et au bonheur. Selon cette religion, alliée de près au magisme, l'humanité dans son perfectionnement individuel, doit marcher de science en science, de sainteté en sainteté, jusqu'à la félicité suprême désignée par le nom de *nirvâna*, mot sur lequel on a beaucoup glosé, mais qui bien certainement, dans la pieuse intention du fondateur, n'impliquait pas l'anéantissement de l'âme, mais bien son absorption dans l'essence infinie. Malheureusement la notion de Dieu, qu'à son époque la superstition avait étrangement altérée, lui a paru trop mystérieuse pour être spécifiée; et c'est ainsi que cette réforme, essentiellement consciencieuse et utile, bien supérieure pour la conduite de la vie aux dures entraves du brahmanisme, à ce despotisme de castes qui pesait sur tant de victimes, lui est cependant restée inférieure par l'absence d'une sanction céleste, de la conception consolante d'un Arbitre infaillible, éternel. En vain une métaphysique vaporeuse a-t-elle cherché à remplir cette lacune en imaginant des milliers de degrés dans le perfectionnement des âmes; en vain plus tard toutes ces idées abstraites ont-elles été matérialisées en une mythologie beaucoup plus colossale et plus étourdissante que celle du brahmanisme, la religion de Buddha, exclue du sol de l'Inde à l'exception de l'île de Ceylan, n'a pu

refleurir que dans l'Asie centrale et surtout dans l'Asie orientale, au milieu de ces nations de race jaune dont les aspirations sont moins élevées, et les conceptions moins précises que celles de leurs voisins d'occident [1].

Le buddhisme dans sa tendance pratique contient des préceptes admirables, et tout ce que nous avons remarqué de sages maximes dans les antiques monuments de l'Inde se retrouve dans l'enseignement de Çakyamunis, non plus comme exception ou privilége des héros et des héroïnes des castes nobles, mais comme apanage général auquel a droit toute créature humaine. Mais, sous sa forme mythologique telle qu'elle existe depuis près de vingt siècles, le buddhisme est complètement matérialiste, plus encore que le brahmanisme, puisqu'il personnifie le Buddha, c'est-à-dire la sagesse céleste, dans le Lama inerte, ses ministres et ses bonzes grossiers, et puisqu'il a fini par admettre, avec des milliers de génies, avec toute la topographie palpable du paradis et de l'enfer, avec des séries de prières d'une rotation toute machinale, l'idole même de la triade indienne dans la triple image de Buddha assise sous l'arbre de la science.

Toutefois le caractère pacifique de cette religion contem-

(1) Voir le *Lotus de la bonne loi*, par E. Burnouf. Paris, 1854 ; et le traité de M. Schœbel, sur *Buddha et le Buddhisme*, 1857.

plative s'est fait sentir, au milieu même du dépérissement de ses principes, par l'attitude généralement calme qu'elle imprime aux populations et par l'apathie fâcheuse sans doute, mais peu inquiétante qu'elle leur inspire. D'où l'on ne peut voir sans étonnement que, vers le commencement de l'ère chrétienne les hordes belliqueuses des Scandinaves, dirigées par la tribu des Ases, aient eu pour emblême religieux, pour guide céleste ce même Buddha, Wodan ou Odin, dans leur lutte sanglante et victorieuse contre les Vanes de l'est et les Iotes du nord. L'identité de nom et d'attributs est d'une évidence incontestable, et l'on ne peut s'empêcher d'y reconnaître la trace des migrations buddhistes qui, bannies de l'Inde, s'étendirent à la fois et vers l'orient et vers l'occident. Mais, ce qui n'est pas moins évident c'est que, chez ces populations guerrières, le buddhisme a emprunté au brahmanisme et consacré par des légendes tout ce qu'il avait d'énergique et d'agressif. Ainsi la triade scandinave d'Odin, de Thor et de Balder ne représente nullement, à notre avis, Buddha, Dharma et Sangha, la sagesse, la justice et la conciliation, symboles passifs et abstraits constituant la triade tibétaine, mais bien Buddha substitué à Brahmâ, avec Çiva analogue à Thor, et Vishnus analogue à Balder, dieux actifs de la triade indienne. Aussi toutes les allégories, toutes les images consignées dans l'Edda offrent-elles une coïncidence frappante avec

les premières traditions du brahmanisme. Les Ases, les Vanes, les Iotes ou Reckes, c'est-à-dire les dieux, les gnomes et les géants, ne rappellent-ils pas exactement, par leurs noms comme par leur nature même, les Aryas, les Vânaras, les Yâtavas ou Raxasas ? Les grands traits de la cosmogonie scandinave ainsi que de la cosmogonie slavonne, que nous avons analysées ailleurs [1], offrent les plus frappants rapports avec ceux du brahmanisme et du magisme. On y voit l'univers succédant au chaos par le pouvoir d'Alfader, le père suprême, le Pitâmahâ des Indiens ; puis l'image imposante du grand arbre du monde, l'arbre Hom, dont la cîme est émaillée d'étoiles, pendant que ses racines plongent au fond de l'abîme où des génies pervers les rongent incessament. Au sommet, le paradis d'Odin moins lumineux que celui d'Indra, réservé à des vertus plus rudes, à la bravoure, à l'audace inflexible, menacé comme lui de la ruine à l'issue d'une période prochaine ; puisque Balder, génie de la bonté, a disparu de cette terre d'épreuves pour la laisser à Thor, génie de la violence, entouré des sombres Valkyries. Audessous bouillonne le noir enfer au fond d'une vallée venimeuse, où le fleuve de bourbe et de glace roule les corps des parjures,

(1) *Tableau de la littérature du Nord au moyen-âge*, Paris, 1853 ; — *Histoire de la langue et de la littérature des Slaves*, Paris, 1839.

des meurtriers, des adultères, que déchirent le loup et le dragon fatal. Enfin l'embrâsement universel et la dissolution du monde visible, que doit amener la lutte des géants et des dieux, fera naître une nouvelle terre, un nouveau ciel étincelant d'étoiles, offrant aux justes, comme le ciel de Brahmâ, un asile inviolable, éternel.

Le Coran spiritualiste dans ses principes, puisqu'il proclame l'unité de Dieu, qu'il prêche des vertus excellentes, la piété, la justice, la bienfaisance, et qu'il n'est, comme on l'a très-bien dit, qu'une grande hérésie chrétienne, a cependant conservé, dans son appréciation de la vie future, cette exubérance d'images matérielles qui lui fut léguée en héritage par le sabéisme et le magisme. Aux confins du ciel et de l'enfer il suppose un pont redoutable, étroit comme un tranchant d'épée, sur lequel doivent passer toutes les âmes au moment de leur jugement. Les justes, franchissant ce pont grâce à l'énergie de leur foi, s'élèveront delà vers les sept paradis, où des palais d'or, de rubis, de saphir sont entourés d'arbres toujours verts, dont les fruits sont intarissables, dont l'écorce forme de soyeux vêtements, dont les feuilles nourrissent des coursiers toujours prêts pour les hôtes de ces lieux de délices; où le bruit des eaux cristallines se mêle à l'harmonie des chœurs; où, du fond de grottes semées de perles, brillent les beaux yeux noirs des Houris. Les méchants, au contraire, précipités

du haut du pont par le poids même de leurs péchés, tombent dans les sept enfers dont les tourments sont effroyables; où la faim et la soif, où la flamme et la glace renouvèleront pour eux des douleurs continuelles, dont le terme ne peut être espéré que par les disciples de Mahomet revenus à résipiscence. Ceux-là, après de longues épreuves proportionnées au degré de leurs fautes, seront admis enfin au fleuve de vie, dont les infidèles n'approcheront jamais; et là, régénérés, transformés, ils puiseront la force de remonter au ciel [1].

On voit que les froides terreurs du sinistre enfer scandinave et les passions ardentes du riche paradis musulman ne sont pas des inventions récentes, des fictions spontanées sorties des glaces du nord ou des oasis du midi; mais plutôt d'antiques souvenirs transmis de siècle en siècle, de tribus en tribus, des hautes vallées de Pamir, où les Indiens ont placé leurs Kurus, aux populations belliqueuses de la Perse, de la Scythie, de l'Arabie. Le fleuve redoutable à toute créature, les cîmes neigeuses, les dragons menaçants mentionnés dans le Manava, se trouvent en effet rapprochés, dans la brillante fiction de la Râmaïde conçue longtemps avant notre ère, des rivières de lait et de miel, des arbres

(1) Comparer, pour plus de détails, les *Livres sacrés de l'Orient*, publiés par M. Pauthier, Paris, 1842.

émaillés de fleurs, de fruits et de joyaux, des lacs d'azur et des grottes de cristal, et des nymphes toujours jeunes d'amour. Ainsi les jouissances et les douleurs tant sensuelles que spirituelles, qui doivent suivre cette vie terrestre, ont été poétisées par les Indiens dans leur extension la plus vaste à l'époque où ils élaborèrent leur constitution religieuse.

Mais un rapport plus élevé, plus intime que tous les rêves du nord et du midi, existe entre les croyances primitives et fondamentales de ce peuple et les grandes images évoquées par la Bible pour peindre soit la création, soit les peines et les récompenses futures. Evidemment la haute portée de l'inspiration brahmanique, qui remonte jusqu'au berceau du monde, dépasse de beaucoup le mythe grec et le mythe musulman lui-même, trop terrestres et trop exclusifs. Un spiritualisme plus pur, malgré certains rêves fantastiques, lui fait trouver pour l'âme immatérielle, au lieu de sensations éphémères, des biens et des maux d'un autre ordre [1], l'ennoblissement ou la dégradation de l'être, le calme ou le remords de la conscience, le parfum de la

(1) Ces principes que proclament les brahmanes, non peut-être sans quelque orgueil, revivent plus émouvants encore dans l'humble poésie des Parias, telle qu'elle ressort entre autres des *Maximes tamoules* recueillies par M. de Dumast, et des savantes publications sur l'Inde moderne de M. Garcin de Tassy.

vertu ou l'infection du vice, et l'espoir de l'expiation suprême. Elle approche en un mot, dans sa substance réelle, dépouillée d'ornements superflus, des graves oracles prophétiques révélés jadis aux Hébreux, et que le christianisme admet avec respect. Il suffira, pour s'en convaincre, de comparer aux principaux passages que nous avons cherché à faire connaître le premier chapitre de Moïse dans la Genèse, les visions d'Esaïe et d'Ezéchiel, et le dernier chapitre de l'Apocalypse, c'est-à-dire le développement graduel de la révélation divine. De toutes parts éclatera avec force, des cimes de l'Himalaya et de l'Elbourz comme de celles du Sinaï et du Thabor, cette vérité consolante, immuable :

« La vie est un combat dont la palme est aux cieux ! »

VIII.

TEXTES DES CITATIONS.

Arrivé au terme de cet ouvrage il nous reste à justifier aux yeux de nos lecteurs les citations concises mais nombreuses que nous avons extraites des deux grands poèmes indiens, citations que nous avons cherché à reproduire, autant qu'il a dépendu de nous, d'une manière à la fois littérale et poétique. Les textes originaux contenus dans ce chapitre seront un moyen de contrôle et d'étude : de contrôle pour les indianistes, nos juges ; d'étude pour les adeptes à venir, que nous voudrions pouvoir appeler nos élèves et auxquels nous devons ici quelques éclaircissements préalables.

On a appliqué à ces textes consciencieusement reproduits notre transcription en lettres européennes, dont

le principe fondamental est d'exprimer chaque caractère sanscrit par un seul caractère romain, sauf l'adjonction d'un *h* aux lettres aspirées après lesquelles les Indiens le prononcent toujours isolément. Il suffit de recourir à notre 1er chapitre pour voir que la prononciation des voyelles brèves ou longues s'accorde parfaitement en sanscrit et en latin, la prononciation de l'*a* bref étant vague, la lettre *i* équivalant à *i*, la lettre *u* équivalant à *ou*. Il en est de même des consonnes des trois grandes classes, gutturale, dentale et labiale, ainsi que des sifflantes et des nasales pures, et des lettres liquides ou linguales. La difficulté n'existe donc que pour la classe des palatales *c̃, j̃, ñ,* indiquées chez nous par un tildé avec la valeur de *tch, dj, jn;* et pour celle des cérébrales *ṭ, ḍ, ṇ,* indiquées par un point souscrit qui marque leur tendance emphatique. Restent la sifflante *ç* qu'on peut assimiler à *ç* espagnol ou à *ch* allemand, et la sifflante *ṣ* qui correspond à *sh* anglais ou *ch* français; la nasale gutturale ou palatale *ṅ* prononcée *gn,* et enfin la linguale vocalisée *r̊* ou *r̂,* dont la valeur réelle est *re* ou *rre*, quoiqu'elle ait dégénéré en *ri*. Quant aux deux désinences s̄ et m, ou *s* et *m* italiques, elles se prononcent chez les Indiens actuels comme *h* final et comme *n* sourd [1].

(1) Voici, quel sera d'après ces principes, la prononciation des premiers vers cités :

Yâvat sthâsyanti girayah saritaç tcha mahîtalé,
Tâvat Râmâyana-kathâ lokéshou pratcharishyati.

Nous restituons ainsi à toutes les lettres la plénitude de leur valeur, que l'on a quelquefois modifiée ou abrégée dans le cours du volume, afin de les rapprocher de nos usages.

Ces remarques devant suffire, selon nous, pour la lecture sinon parfaite du moins intelligible des signes isolés, il restait à faciliter celle des mots; et nous nous sommes attaché pour cet effet, non-seulement à la séparation scrupuleuse et positive de chaque mot distinct, séparation en faveur de laquelle nous avions réclamé depuis longtemps [1], mais encore à l'indication des parties principales de chaque groupe que nous signalons par un petit trait. L'obstacle le plus grave était sans contredit l'euphonie continue d'une langue dont tous les mots s'enchaînent pour l'œil comme pour l'oreille sur les manuscrits originaux, de manière à influencer toujours la finale d'un mot par l'initiale suivante. Nous avons maintenu ces modifications, virtuellement inhérentes au sanscrit, et qui, après tout, se réduisent à quelques règles faciles à observer.

Le sanscrit exige comme le grec, mais d'une manière plus générale, non-seulement dans le corps des mots mais dans l'enchaînement des phrases, que toute consonne mobile devienne forte devant une forte, et faible

(1) *Parallèle des langues de l'Europe et de l'Inde,* Introduction, 1836.

devant une faible. De plus les palatales et les cérébrales s'assimilent les dentales qui les précèdent, et les nasales ont généralement le même pouvoir d'assimilation. La désinence nasale *m* ou m, à la fin d'une syllabe, subit dans la prononciation l'influence de la consonne suivante ; mais, devant une voyelle ou une labiale, elle reste *m*. La désinence aspirée *s* ou s est plus variable : suivie d'une lettre forte, sauf les sifflantes, elle devient selon chaque classe distincte, *ç*, *ṣ*, *s* ; suivie d'une lettre faible et précédée d'un *i* ou d'un *u*, elle devient *r* ; suivie d'une lettre faible et précédée d'un *a* bref, elle s'adoucit en *ô* ; mais lorsque l'*a* est long, elle s'élide [1].

Quant aux voyelles, deux brèves semblables qui se rencontrent forment une longue, *â*, *î*, *û*. D'un *a* bref précédant *i*, *u*, résultent *ai*, *au*, résumés en *ê*, *ô* ; d'un *â* long résultent *âi*, *âu*, que nous écrirons sans circonflexe ; principe également applicable au *r̊* vocalisé, qui devient *ar*, *âr*. Si la lettre *a* suit ces mêmes voyelles, elles se transforment en liquides, *ya*, *va*, *ra*. De ces règles ressort naturellement la nécessité de l'apocope ou du retranchement des initiales, qui, fondues dans la finale précédente ainsi que les figurent les manuscrits, sont remplacées dans notre transcription par une apostrophe mise en tête

(1) Ainsi, dans les pages qu'on va lire, l'influence des initiales suivantes fait changer *saritas* en *saritaç*, *kôçalas* en *kôçalô*, *vâyus* en *vâyur*, *ghôrais* en *ghôrair*, *samlînâs* en *samlînâ*.

des mots. Un peu d'attention suffira pour décomposer chaque diphthongue et rendre sa voyelle au mot qu'on étudie [1].

A ces principes généraux d'euphonie il faut joindre une connaissance succincte, facile à acquérir, de la déclinaison et de la conjugaison sanscrites, dans lesquelles se reflètent clairement les flexions grecques et latines; et, après cette étude préliminaire, on pourra, le dictionnaire en main, se rendre un compte exact de toutes nos citations, dont nous rappelerons le sujet par un titre et le sens par nos vers latins.

Les vers héroïque sanscrit se compose, comme on sait, de deux hémistiches formant ensemble seize syllabes. Ce nombre ne varie jamais dans la combinaison des longues et de brèves, laquelle n'est guère réglée qu'à la fin de chaque hémistiche, dont le premier se termine ordinairement par le mètre : ⏑ — — ⏑, ou — ⏑ — ⏑; et le second toujours par le mètre : ⏑ — ⏑ —; c'est-à-dire l'un par le bachique ou le crétique, l'autre par l'amphibraque, suivis chacun d'une voyelle douteuse.

(1) Une simple apostrophe ' indique que la voyelle initiale d'un mot est contenue dans la finale précédente; deux apostrophes " qu'elle est complètement retranchée. Ainsi, dans les vers qui vont suivre, *tatrâ'sti* équivaut à *tatra asti ; purai 'va,* à *purâ iva ; kasyê 'dam,* à *kasya idam ; varâha'rkṣa,* à *varâha ṝkṣa ; sthitô "rdha,* à *sthitas ardha.* — Le trait souscrit sous une consonne dénote son redoublement prosodique : n̲ pour nn.

Les mots qui, dans nos vers, se détachent en italiques sont ceux que le hasard, plutôt qu'une recherche attentive, nous a fait rencontrer analogues aux mots sanscrits correspondants [1]. Nous nous bornons à ces indications, auxquelles nous attribuons peu d'importance dans un travail moins grammatical que littéraire ; car si l'on voulait appliquer à chaque citation sanscrite les mots grecs, latins, allemands, russes qui s'y trouvent virtuellement contenus, on annoterait le texte tout entier, et, dans ce vocabulaire général, chaque Européen reconnaîtrait sa langue.

Mais un point de vue plus élevé, plus fécond, plus réellement classique est la correspondance d'idées, d'images, de nobles conceptions et d'aspirations généreuses que les chefs-d'œuvre de la littérature indienne offrent avec ceux d'Homère et de Virgile. C'est sur ce point que nous appelons surtout l'attention des lecteurs studieux qui auront consenti à nous suivre jusqu'à cette conclusion de l'ouvrage, espérant que cette mine précieuse, que nous ne faisons qu'effleurer, provoquera de leur part d'actifs efforts dont le succès est infaillible.

(1) On remarquera dans nos imitations latines quelques légères variantes, introduites pendant l'impression en vue de les rapprocher du texte.

EXTRAITS DE LA RAMAIDE.

ORACLE DE BRAHMA.

1* « Yâvat sthâsyanti girayas saritaç č̄a mahîtalê,
Tâvat Râmâyana-kathâ lôkêṣu pračariṣyati. »

« Dum *stabunt* montes, fundet dum flumina *tellus*,
Cunctis fama *locis* Ramo sacrata *recurret.* »

Râm. I, 2.

LA VILLE D'AYODHYA.

2* Kôçalô nâma muditas sphîtô ǰanapadô mahân,
niviṣṭas Sarayûtîrê paçu-dhânya-dhanardhimân;
Ayôdhyâ nâma tatrâ' sti nagarî lôka-viçrutâ,
Manunâ mânavêndrêna purai' va parinirmitâ.

Magna patet regio, *gentis* felicis alumna,
quam *pecora* et messes et *dona* amplissima terræ,
urbe sub invictâ, sacri prope fluminis undam,
exornant, summoque Manos ditavit honore.

Râm. I, 5.

ADOLESCENCE DE RAMA.

3* Viçvâmitrâ'gatam Râmam dṛṣṭvâ raǰîva-lôčanam,
tatô vâyur avât puṇyô niraǰaskas çubhas çučis,
papâta puṣpavṛtis khâd, gîtanâdaç ča çuçruvê

çankha-dundubhi-nirghôṣas, prayâtê Raghunandanê.

Ramus adest : vidêre dii lumenque juventæ
purpureum frontisque decus; tum lenis ab alto
signat iter zephyrus, florum cadit aurea nubes,
festivoque sonant cœlestia tympana cantu.

Râm. I, 25.

LA FORÊT SOMBRE.

4* « Kasyê' dam mêgha-sankâçam vanam ghôram prakâçatê;
durgam, pakṣi-gaṇâkîrnam, jhillikâ-gaṇanâditam,
nânâmṛgair ghôrair vâçyamânair vinâditam,
sinha-vyâghra-varâha'rkṣa-khaṅgi-kuñjara-sêvitam? »

« Quænam hæc silva vetus, tenebrosa, simillima nimbo,
raucisono volucrum gryllorumque agmine cincta;
quam leo, tigris, aper, quam simius, ursus, hyæna,
rhinoceros, elephas, sævis rugitibus implent? »

Râm. I, 27.

LA NUIT INDIENNE.

5* « Sthitô "rdharâtras, Kâkutstha, kathâm kathayatô mama;
niṣpandâs taravas sarvê, samlînâ mṛga-pakṣinas,
naiçêna tamasâ vyâptâ diçaç ča, Raghunandana.
sûkṣmênâ 'ñjanačûrṇêna nabhas kṛtsnam iva 'ñjitam,
graha-nakṣatra-târâbhis kañčanîbhir ivâ 'vṛtam;
udêti čâ 'sau çitâñçur lôkakântô niçâkaras,
añçubhis svair jagat svaččhair gharmârtam hlâdayan iva. »

« Dum lentè placidas narrando ducimus horas,
nox ruit, et medio volvuntur sidera lapsu.

jam tacet omnis ager, pecudes pictæque volucres,
et juga silvarum et montes umbrantur opaci;
undique resplendet stellis ardentibus æther
pulvere seu roseo conspersus; et ecce, soporis
alma parens, radios diffundit luna serenos,
arentemque siti gelidâ face temperat orbem. »

Râm. I, 36.

ÉPREUVE DE L'ARC.

6* Salîlam iva tad Râmas tôlayitvai 'kapâṇinâ,
ânamya nâ 'tiyatnêna, saǰyam čakrê hasan̠ iva;
saǰyam kŕtvâ tataç čaiva pûrayâmasa vîryavân,
babhañǰa pûrayanç čaiva madhyê Râmô balâd idam;
tasya çabdô mahân âsîd girêr iva viçîryatas,
vaǰrasyê 'va vimuktasya Çakrêna nagamûrdhani.

Ille levat digitis immensi ponderis arcum
subridens, nervumque aptat conamine nullo.
ut verò innixus graviter compressa tetendit
cornua, vi subitâ disrumpitur arcus, et auras
horrendo stridore ferit; ceu prona minaci
monte cadens, Indræ reboet sub fulmine rupes.

Râm. I, 69.

MARIAGE DE RAMA.

7* « Iyam Sîtâ mama sutâ saha-dharmačarî tava;
gŕhâna pâṇina pâṇim tvam asyâ, Raghunandana!..
sarvê bhavantas sadŕçair dârair yuktâ yatavratâs,
kulôčitam çubham dharmam kurudhvam; çivam astu vas! »

« En *tibi* Sita *meo* de sanguine florida consors;
carpe manum victrice manu, regum inclyta proles!.
virginibus *juncti* juvenes æqualibus, alti
vos generis servate fidem; pax omnibus *esto!* »

Râm. I, 75.

L'OURAGAN.

8* Tayôs samvadatôr êvam vâyus prâdur abhûn mahân,
pračaṇḍas, çarkarâkarṣô, kampayan iva mêdinîm;
diças satimirâç čâ 'san, na tatâpa divâkaras,
rag̃asâ ča g̃agat kṛtsnam bhasmanêvâ 'vakîryatê.

Vix ea, cùm subitò desævit ab æthere *ventus*,
flammeus, arva fugâ vastans; procul ecce dehiscit
omne solum palletque *dies*, tenebrisque coortis,
pulverulenta tremit fulvo sub turbine terra.

Râm. I, 76.

SERMENT DU ROI.

9* « Yâvat pravartatê čakram, tâvad êṣâ vasundharâ;
pṛthivyâm râg̃arâg̃ô "smi, samrâṭ sarva-mahîkṣitâm...
balam âtmani paçyantî na vikâṅghitum arhasi;
kariṣyâmi tava prîtim, sukṛtênâ 'tmanas çapê! »

« Quà patet orbis, ego populos ditione subegi;
terrarum dominum *regum*que hìc aspice *regem*...
præsente auxilio quis te metus, optima, turbat?
fiet quidquid amas, cœli per gaudia juro! »

Râm. II, 9.

ADJURATION DE KAIKEYI.

10* « Yathâ dharmêṇa çapasê varam mahyam dadâsi ča,
tač čhṛṇvantu samâgamya dêvâs Çakra-purâgamâs;
čandrâdityau, grahâç čaiva, nabhô, râtryahanî, diças,
ǰagač ča, pṛthivî čaiva, saha gandharva-rakṣasais;
niçâčarâni bhûtâni, gṛhêṣu gṛhadêvatâs,
yâni čâ 'nyâni sattvâni, ǰânîyur bhâṣitam vačas! »

« Quod munus *mihi*, rex, voto solemne *dedisti*,
hoc firmare velint, Indrâ duce, numina cœli,
lunaque solque potens ; hoc sidera *nox*que diesque
et tellus et aquæ, geniique aut luce vigentes
aut tenebris, tacitâve domo turbâve frementi,
sive alii quicumque truces promissa reposcunt! »

Râm. II, 9.

SENTENCE D'EXIL.

11* « Yas tvayâ 'yam samârambhô Râmam prati samâhitas,
anênâ 'pnôtu Bharatô yauvarâǰyê "bhisêčanam;
vanam gaččhatu Râmaç ča čîrâ-ǰina-ǰaṭâdharas,
nava panča ča varṣâṇi; varâv êtau vṛṇômy aham! »

« Sacra peracta tibi, Ramo diadema paratum :
regius hoc *juvenis* Baratus ferat! et procul urbe,
cortice vestitus, vinctis de more capillis,
quinque novemque super Ramus tuus exulet annos! »

Râm. II, 9.

ANGOISSE PATERNELLE.

12* Èbhir vačôbhir Kaikêyyâ hṙdi viddhô narâdhipas
bhayêna hṙṣṭarômâ 'bhûd, vyâghrîm dṙṣṭvâ yathâ mṙgas :..
« Hâ putra Râma dharmâtman, madbhakta guruvatsala,
katham tvâm alpapuṇyô ''ham parityakṣyâmi sañčayam!
hâ râtri, sarvabhûtânâm jîvitârdhâ'pahârini,
nê' ččhâmy adya prabhâtâm, tvâm abhyâčê kṙtañjalis!

Vocibus his quatit ossa tremor; stat *corde* soluto
*hirsutis*que comis, *uti* visâ tigride cervus :..
« *Heu puer* unus amor, tardæ spes una senectæ,
sic *te* falsus *ego* meritâ pro laude repellam!
heu nox, dimidium rapiens mortalibus ævi,
absit acerba dies, miserum tege funditus umbrâ! »

Râm. II, 9-10.

RÉSIGNATION DE RAMA.

13* Tam apûrvam pitus dṙṣṭvâ vikâram pariçaṅkitas
Râmô ''py udvêgam âpêdê, padâ spṙṣṭvê 'va pannagam...
Râmô ''py êvam vâkkaçayâ Kaikêyyâ paripêḍitas,
kaçayê 'va hayas sâdhus, tvarâvân vanam udyatas :..
« Svayam mâtarâm âpṙččhya, Vaidêhîm parihâya ča,
adyai 'va vanavâsâya gaččhâmi, sukhinî bhava! »

Turbatum videt ille *patrem*, tacitâque recedit
mente pavens, *pede* ceu colubrum læsisset hiantem...
Voce novercali vigor excitus, ut probus acri
verbere tactus equus prærupta per avia fertur :..
« *Matre* salutatâ, dimissâ conjuge, silvam
jussa paterna sequens, lætare! *hodiernus* adibo. »

Râm. II, ch. 15-16.

COLÈRE DE LAXMANA.

14* Sa baddhvâ bhrûkutîm rôṣâd bhruvôrmadhyê nararṣabhas
nisçaçvâsa, mahâsarpâ vilastha iva rôṣitas.

Fronte minax frater suspiria ducit anhelans,
magnus uti *serpens* furit imo sibilus antro.

Râm. II, 20.

BÉNÉDICTION MATERNELLE.

15* Samâçvasya tatô bhûyas Kauçalyâ Râmam abravît
vyaktâkṣaram idam vâkyam, dînâ sâsrâvilêkṣanâ :..
« Sarvalôka-prabhur Brahmâ, Vṛṣabhaṅgas tathaiva ča,
Trailôka-nâthaç ča, vanê rakṣatu tvâm, ǰanârdana!
svasti kurvantu tê sâdhyâ, marutâç ča maharṣibhis,
svasti Mitras sahâdityais, svasti rudrâ diçantu tê!
diçaç ča vidiçaç čaiva, mâsâs, sanvatsarâs, kṣapâs,
dinâni ča, muhûrtâç ča, svasti, putra, diçantu tê! »

At mater tam læta prius, tam mœsta reversâ
sorte, pium lacrymis natum compellat amaris :..
« Omnipotens *tibi* Brahma, puer, tibi *triplice* passu
Visnus ovans, tauroque Civas elatus adesto!
te patres geniique et numina sancta deorum,
te sol alta petens, te sol dum vergit ad undas,
flabraque ventorum foveant; te *mensis* et hora,
nox nigra, clara *dies*, meliora in tempora servent! »

Râm, II, 25.

16* Ity apriyam idam vâkyam çrutvâ sâ priyabhâsinî,
sâ 'sûyam iva bhartâram Sîtâ vačanam abravît :
« Çapê ''ham tê prasâdêna jîvitêna ča, Râghava,
yathâ nê 'ččhâmy aham vastum svargê ''pi rahitâ tvayâ.
tvam mê nâthô guruç čaiva, gatir daivatam êva ča;
gamiṣyâmi tvayâ sârdham, êṣa mê niççayas paras!
tvayâ saha bhaviṣyâmi phala-mûlakṛtâçanâ,
durbharâ na bhaviṣyâmi vanê tê ''ham kathañčana;
iččhâmi saritas çailân sarânsi ča vanâni ča
draṣṭum valkalasamvîtâ, tvayâ nâthêna rakṣitâ.
bhartâram kila yâ nârî čhâyê'vâ 'nugatâ sadâ;
anugaččhati gaččhantam tiṣṭhantam čâ 'nutiṣṭhati,
tad bhâva-bhavâniratâ, tat samyôga-parâyanâ,
tam êvam bhûyô bhartâram sâ prêtyâ 'py anugaččhati.
na tê ''ham aparâdhyâmi karmanâ, manasâ 'pi va,
vâčâ vâ, tat katham mâm tvam tyaktum iččhasy akâranam.
yas tvayâ saha sa svargô, narakô yas tvayâ vinâ;
kuru mê dayitam kâmam, gaččhêyam sahitâ tvayâ! »

Ingrato sermone dolens, gratissima sensim
verba reluctanti subjecit Sita marito :
« Rame, per hanc animam testor sortemque supremam,
te sine nulla forent radiantis gaudia cœli.
rector es et dominus, tu lux mea, tu *deus* ipse,
te sequar, ô conjux, hæc est mihi certa voluntas!
exul ego *tecum* silvestri ex arbore poma
radicesve legam, nec te comes ista gravabit,
tantus amor fluvios, montes, silvasque lacusque,
veste in corticeâ, Ramo auxiliante, videre.

omnibus umbra locis aderit tibi dedita conjux,
si *stes*, *stabit* amans, si progrediare, sequetur;
et sic unanimis, sic fœdere læta perenni,
vitæ fida comes premet hos vel mortua passus.
non facto, non *voce*, reor, non *mente* dolorem
hunc merui infelix, ut spe delusa relinquar.
te præsente salus, te nox inferna remoto;
cede piis precibus, fausto ferar omine tecum ! »

Ram. II, 27-30.

VUE DU GANGE.

17* Tatas tripathagâm tatra, çîtatôyâm, açaivalâm,
dadarça Râghavô divyâm, supunyâm, ṝsisêvitâm,
pavitrasalila-spṝçâm, Himavac̄c̄aila-sambhavâm,
çiçumâraiç c̄a, nakraiç c̄a, makaraiç c̄a nisêvitâm,
hansa-sârasa-saṅghaiç c̄a vârinaiç c̄a vinâditâm,
svargatôrêna-nisçrênîm, Gaṅgâm Bhâgirathîm nadîm.

En fluit ante pedes nitidis argenteus undis
tergeminus sacer ille amnis, qui, natus ab alto
æthere, frondifero præçeps decurrit Himavo;
amnis inexhaustus, quem dî coluêre, beata
terra fovet, quem monstra maris gaudentia sulcant,
cycnique assiduo celebrant modulamine, Ganges.

Râm. II, 47.

DÉPART MATINAL.

18* « Bhâskarôdaya-kalô ''yam, gatâ bhagavatî niçâ;
asau suhṝṣṭô vihagas kôkilas, tâta, kûjati,

varhiṇâm çaiva nirghoṣas çruyatê nadatâm vanê;
tarâmô Jâhnavîm, Saumya, çîghram sagara-gâminîm. »

« Sol oritur, tacitas *nox* alma recolligit umbras,
arguto *cuculus* se librat in aere cantu,
pavonesque nemus raucis clangoribus implent;
nec mora, mane novo rapidas juvat ire per undas. »

Râm. II, 49.

REGRETS DE KAUÇALYA.

19* « Satyênai 'kêna yâl lôkân yânti satyavratâ narâs,
na yanti tân anṙtikâ, iṣṭvâ kratuçatair api...
Vâtigandhas sumanasâm prativâtam kathañčana,
dharmaǰas tu manuṣyânâm vâtigandhas samantatas. »

« Sponte bonis cœleste patet sine munere limen,
limen inaccessum pravo, sacra mille ferenti...
Florum gratus odor levibus dispergitur horis,
humanæ virtutis odor pervadit in ævum. »

Râm. II, 61.

MORT DE DAÇARATHA.

20* « Yad âčarati, kalyâṇi, naras karma çubhâçabham,
sô ''vaçyam phalam âpnôti tasya kâla-kramâgatam. »...

Iti Râmam smaran êva çayanîyatalê nṙpas
çanair apaǰagâmâ 'çu, çaçî'va raǰanîkṣayê :
« Hâ Râma! hâ putra iti! » bruvan êva çanair nṙpas
tatyâǰa svapriyân prânân putraçôkêna duskhitas.

« Quidquid agunt homines sub sole, bonumve malumve,
certos inde legent exacto tempore fructus. »...

Sic Rami memor ille, toroque acclinis avito,
paulatim, ceu luna die crescente recedens,
vanescit, te nate animâ, te supplice fletu
usque vocans, vitamque dolore exhalat in auras.
Râm. II, 65-66.

L'ÉTAT SANS ROI.

21* « Nadî yathâ cuṣkaǰalâ, yathâ čâ 'tṙnakam vanam,
agôpâç ča yathâ gâvas, tathâ râṣṭram arâǰakam. »

« Undâ flumen *uti*, silvâ mons, gramine campus,
grex pastore carens, *regnum* duce torpet adempto. »
Râm. II, 69.

LE BOSQUET MÉLODIEUX.

22* « Gaǰa-dantâhatân vṙkṣân paçya niryâsavâṣpinas ;
ǰhillikâ virutair dîrgai rudantî'va samantatas.
vihagô bhṙṅgarâǰô ''yam salaskandha-samâçritas,
saṅgîtam iva kurvâṇas, kôkilasyâ 'nukûǰati.
ayam gôṣṭhîviṭas çaṅkê kôkilânâm vihaṅgamas :
sukhabaddham! asambaddham! tathâ hy êṣa prabhâṣatê.
putrapriyô ''sau çakunis : putra! putrê 'ti! bhâṣatê,
madhurâm karuṇâm vâčam, purê 'va ǰananî mama.
êṣâ kusumitam vṙkṣam puṣpa-bhârânatâ laṭâ
dṙçyatê mâm ivâ 'tyartam çramâd, dêvi, tvam âçritâ. »

« *Aspice*, dum raucis resonant arbusta cicadis,
dente cavans elephas exsugit ab ilice mella.
suave canit *cuculus*; sub cespite *regulus* acer
advolitans, modulos gestit superare susurro.
garrulus hic nebulo, fugitivi suasor amoris :

ite! redite! jubet, rutilantes dum quatit alas.
prolis amans avis illa : *puer! puer!* arbore summâ
voce tremente vocat, caræ *genitricis* imago.
florea virga, vide, nutans sub fasce rosarum,
frondenti incubuit, ceu tu mihi languida, ramo. »

Râm. II, 105.

LES QUATRE FRÈRES.

23* Tatas Saumitrêna ča têna čaiva,
samîyatû râǰasutâv aranyê;
divâkaras čaiva niçâkaras ča
yathâ 'mbarê çukra-vṙhaspatibhyâm.

En gemini geminis, sacræ sub tegmine silvæ,
obvenêre pio conjuncti fœdere fratres;
sic Phœbo occiduo, placidâ surgente Dianâ,
astra Jovis Venerisque occurrunt aurea cœlo.

Râm. II, 108.

DOULEUR FILIALE.

24* « Ârya, raǰyam parityaǰya, kṙtvâ karma suduṣkaram,
yâtas svargam mahârâǰas, putra-çôkâbhipîḍitas!.. »
Vâgvaǰram Bharatênô 'ktam amanôǰnam niçamya tu,
pragṙhya bâhû Râmô "tha, puṣpitâgrô drumô yathâ
vanê paraçunâ kṙttas, tathâ bhumau papâta sas.

« Heu, mœrore gravi sceptrum regale perosus,
te deflens, te Rame, pater concessit ad astra!.. »
Fratris ubi vocem turbato corde recepit
fulmineam, riguêre manus; velut icta bipenni
floribus arbor onusta, solo cadit inscius heros.

Râm. II, 110-111.

LA NOBLE INFORTUNE.

25* Tatas tu tvâritam gatvâ sarvâ nṙpati-yôṣitas
apaçyan açramê Râmam svargačyutam ivâ 'maram.

Aspexêre : procul desertâ in valle relucet
Ramus, uti superâ si quis deus excidat arce.
Râm. II, 112.

FRAGILITÉ DE LA VIE.

26* « Ahôrâtrâni vartantê sarvêṣâm prâṇinâm iha,
âyûnsi kṣapayanty âçu, griṣmê ǰalam ivâ 'ñçavas;
nandanty udita âdityê, nandanty astam itê "pi ča,
âtmanô nâ 'vabudhyantê puruṣâ ǰîvitakṣayam...
yathâ kâṣṭham ča kâṣṭham ča samêyâtâm mahôdadhê,
samêtya ča vyapêyâtâm, sthitvâ kiñčit kṣanântaram,
êvam bhâryâç ča, putrâç ča, suhṙdaç ča, vasûni ča,
samêtya vyavadhîyantê; dhruvas têsâm parâbhavas!..
vayasas plavamânasya, çrôtasô vâtivartinas,
âtmâ dharmê niyôktavyô, dharmayôǰyâs praǰâs smṙtâs;
dharmâtmânâs, çubhair vṙttais kratubhiç ča 'ptadaksinais,
dhûtapâpâ gatâs svargam pitâmahâ-nivêṣitam. »

« *Vertuntur* celeres hominum noctesque diesque;
vita caduca fugit, velut æstu absumitur unda.
gaudemus veniente die, gaudemus abactâ,
donec aberrantes extrema supervolet hora...
utque trabes trabibus concurrunt æquore magno,
moxque recedentes, vento in contraria tendunt,
heu sponsis, pueris, sociisque et rebus opimis,
occursus brevis est, rapit in contraria fatum!..

ales uti pennâ, fluctu mare, flamine nubes,
strenua mens virtute viget, *juga* sacra ferendo;
si pietate deos, homines placârit amore,
lucida, labe carens, *patrio* volat obvia cœlo. »

Râm. II, 114.

MAXIMES DE L'IMPIE.

27* « Êtêṣâm nâmamâtrâni çrûyantê hi mahîkṣitâm,
yaç ĉai 'tân kaṅghatê yatrâ, sa ĉa tâns tatra manyatê;
iti nâ 'sti vyavasthâ 'smin kvê 'dam santiṣṭhatê j̄agat;
ayam êva parô lôkas, tasmât tvam sukhabhâg bhava!... »

Iti çrutvâ vaĉas tasya mandakôpô ''pi Râghavas,
açêṣam pariĉukrôdha, nâstikyam anudarçitas.

« *Nomina* prisca licet regum celebrentur, et illos
quò fert quemque fides, ibi somniet esse beatos,
nescia gens hominum quâ lege hæc omnia *constent;*
terrâ nil potius, terræ cape dona fugacis!... »

Vix ea dicta, gravi ceu morsu concitus heros:
impius! exclamans, generosâ exæstuat irâ.

Râm. II, 116.

OFFRE DE LA COURONNE.

28* « Satyavâdî mahâpraj̄nô yam mê râj̄yam adât pitâ,
tad dadâmi tavai'va 'ham; bhuṅkṣva râj̄yam akantakam!
tavâ 'smi çiṣyô dâsaç ĉa, tava praiṣyas praiṣyânugas;
na kâryam mama râj̄yêna yat tvayâ nâ 'pabhuj̄yatê. »

« Quam mihi veridico genitor *dedit* ore coronam,

hanc tibi *do,* spinis regali à fronte remotis.
hanc cape! servus ego tibi *sum* subjectus et impar;
nil mihi cum *regno* quo non, dux alme, fruaris. »

Râm. II, 117.

LE DEVOIR DES ROIS.

29* « Râĵavṙttam kila lôkas kṙtsnas samanuvartatê,
yadvṙttâs santi raĵânas, tadvṙttâs santi mânavas.
satyam čaivâ 'nṙçansyam ča râĵavṙttam sanâtanas;
satyam êvê 'çvarô lôkê, satyê çrîr niyatam sthitâ;
êkas pâlayatê lôkân, êkas pâlayatê kulam,
maĵĵaty êkô hi narakê, êkas svṙgê mahîyatê. »

« *Regis* ad exemplar totus componitur orbis,
quòque animum *vertat,* vertit se mobile vulgus,
regis summus honos virtus austera, perennis,
quâ duce jura vigent, quâ floret sospite tellus;
virtus quæ populos, urbesque, domosque tuendo,
tartara calce terit frontemque attollit ad astra. »

Râm. II, 118.

LA VOIE DU SALUT.

30* « Satyam ča, dharmam ča, parakrâmam ča,
bhûtânukampâm, priyavâditâm ča,
dviĵâti-dêvâ-tithi-pûĵanam ča,
panthânam âhur tridivasya santas. »

« Mens veri justique tenax, cor mite, benignum,
cura deûm patrumque, triplex via dicta salutis. »

Râm. II, 118.

LA VERTU IMMUABLE.

31* « Naiva çakhyas çâlayitum satyât satyaparâyanas,
Himavân iva çailêndrô vayunâ drumavairinâ. »

« Sollicitante malo proba mens immota resistit,
summus Himavus uti silvas agitante procellâ. »
Râm. II, 120.

SITES CHAMPÊTRES.

32* Paçyantau tau ča ramyâni vanâny upavanâni čá,
parvatânç ča nadîç čaiva Raghavau saha Sîtayâ;
sârasânç čakravâkânç ča nadîpulina-čârinas,
sarânsi ča sapadmâni, nânâpakṣi-gaṇâni ča,
harîṇâm yuthapânç čaiva, madôddhutânç ča kuñjarân,
mahîṣânç ča varahânç ča gavayânç čâ 'marâns tathâ.

Inde per umbrosas valles et amœna vireta
procedunt, montesque vident, rivosque lacusque,
cærula quos teneris pingit nymphæa corollis,
quos circum alcyones volitant fulicesque marinæ;
dum fervens elephas, dum simia prole superba,
bubalus, urus, aper, patulis sub frondibus errant.
Râm. III, 15.

NATURE DES FEMMES.

33* « Duṣkaram hi karôty êsâ tvat-kṛtê vanam âgatâ :
prakṛtir iha sadâ strînâm bhîrutvam klaivyam êvača,
samastham anurudhyantê viṣamastham tyajanti ča;
svabhâva êṣâ hi strînâm sṛṣṭiç ča, puruṣarṣabha.

çatahradânâm lôlitvam, çastrânâm čâpi tîkṣnatam,
dahanânilayôs çaighryam anukurvanti yôṣitâs.

« Sitæ maxima laus : Ramum in deserta sequendo
feminei generis naturam vicit iniquam.
femina mollis enim vanoque abrepta timore,
stante viro *stabilis*, labentem aversa repellit;
fulgure mobilior, celeri velocior euro,
igne vago levior, stridente procacior hastâ. »

Râm. III, 19.

L'ANGE ET LA FURIE.

34* Ity uktvâ mṛga-çâvâkṣîm alâta-sadṛçêkṣanâ
abhyadhâvata Vaidêhîm, mahôlkâ Rôhinîm iva.

Cervinis mirantem oculis rubra lumina volvens
occupat, ut stellam crudo vorat igne cometes.

Râm. III, 24.

PRÉSAGES SINISTRES.

35* Tam prayântam ǰaya-prêpsum açivam çôṇitôdakam
açmavarṣam mahâmêghas mahâsaiva vavarṣa ha;
pravavau mârutaç čaṇḍô, niṣprabhô 'bhûd divâkaras,
Kharam čâ 'bhimukhâ nêdus khagâs khasthâs kharasvanas.

Dum Charus accelerat, stillant ex æthere guttæ
sanguineæ, lapidumque cadit densissimus imber;
sulphureo nimbo sol pallet, avesque sinistræ
concentus asinûm simulant clangore rudentum.

Râm, III, 29.

DÉFENSE DE RAMA.

36* Tasmin guhâm pravistêsu Laksmanê saha Sîtayâ,
Râghavas : kr̂tam! ity uktvâ, babandha kavac̄am dr̂ḍham.
sa tênâ 'gninikâçêna kavac̄êna vibhûṣitas
rarâj̄a Râmas timiram vidhûyârka ivô 'ditas;
sa, c̄âpam udyamya mahac̄ c̄harânç çâ 'çivisôpamân,
babhûvâ 'vaṣṭhitô Râmô j̄yâsvanais pûrayan diças.

Tum fratre admonito, tutâ jam conjuge, Ramus :
eia! exclamat ovans; rutilo simul ære micantem
loricam induitur, magnumque interrogat arcum;
telaque lethiferis imitantia dentibus angues
excutiens, hostesque vocans, effulget in armis
sol velut exoriens nocturnâ erumpit ab umbrâ.

Râm. III, 30.

MORT DE KHARA.

37* Sa têṣâm yâtudhânânâm madhyê rathagatas Kharas
babhûva madhyê târânâm lôhitâṅga iva grahas...
Sa c̄hinnadhanvâ, virathô, hatâçvô, hatasârathis,
gadâpâṇir avaṣṭabhya tasthau bhumau Kharas tadâ...
Suparṇânila-vêgêna tênâ 'bhipatitô Kharas
saha-marmâsthi-saṅghâtô bhinnas, Kraunc̄a ivâ 'c̄alas.

Emicat in curru, turbâ stipante gigantum,
Martis stella velut medio rubet agmine cœli.
Orbus equis, sociis, curru divulsus et arcu,
prosilit, et vacuâ stat claviger hostis arenâ.

Tandem, pennigerâ trajectus ad ossa sagittâ,
pronâ mole cadit, ceu turbine fatifero mons.
Ram. III, 31-35.

LES ROIS INDOLENTS.

38* « Pramattas kâmabhôgêṣu, svairavṙttô, niraṅkuças,
samutpannam bhayam ghôram bôddhavyam nâ'nubudhyasê ?
yô na rakṣanti viṣayam parâdhînâ parâdhipâs,
tê magnâ na prakâçantê, girayas sâgarê yathâ. »

« Serve voluptatum, mens ebria, cœca futuri,
non surgis surgente malo ? non arma capessis ?
reges qui populos alieno jure tuentur
torpent nocte pigrâ, mersæ velut æquore cautes. »
Râm. III, 37.

LE CERF MAGIQUE.

39* Manô-mârutavêgaç ĉa Mârîĉas pradravad vanê ;
nâ 'tidûrêna tam Râmô gaĉĉhantam anugaĉĉhati.
muhûrtâd êva dadṙçê, muhûrtân na prakâçatê,
ativṙtta iṣṭutrâsâl, lôbhayan sa Raghûttamam.
tam apaçyat tatô Râmas tatra yântam ivâ 'gratas,
avêkṣyâvêkṣya dhâvantam dhanuṣpâṇir mahâvanê,
dṙçyamânam adṙcyam ĉa vanôddêçêsu kêṣuĉit,
ĉhinnâbhrair iva samvitam çaradîvê 'ndu-mandalam.

Râghavas tu tatas kruddhô muhûrtam têna môhitas
atiṣṭhat sa vanê tasminç ĉhâyâm âçritya çâdvalê ;
mṙgais parivṙtaç ĉâ 'sâv adûrât pratyadṙçyata,
avasthitais samîpasthais, trâsâd utphulla-lôĉanais.
tam êva mṙgam uddiçya tam çaram Râghavas çitam

mumôča ǰvalitam dîptam, astram Brahma-vinirmitam :
tatô vičitra-kêyûras, sarvâbharana-bhûṣitas,
hêmamâlî, mahâdanstrô rakṣasô ”bhûč čharâhatas.

Mente vagâ levior, zephyri velocior alis,
cervus abit, quem pone sequens per devia silvæ
arcitenens agitat, reperitque caretque reperto,
turbatus novitate fugæ ; nam præda per omnes
itque reditque vias, præsensque absensque recurrit
versicolor, rutilans viridi sub tegmine jactu
præcipiti, ceu, vere novo luctantibus austris,
luna procellosâ caligine cincta coruscat.

Restitit iratus dumosâ in valle tenaci
pectore Raguides; tum mille tremente sub umbrâ
capreoli, limis oculis, formidine anheli
conveniunt, ceu tela vocent; haud secius instat
venator, prædamque notans, stridente sagittâ
intonat, ima petens cervi præcordia : at ille
dum cadit, ecce gigas maculoso corpore, longis
dentibus, ore nigro, jacet exporrectus arenâ.

Râm. III, 50.

APPROCHE DE RAVANA.

40* Êtad antaram âsâdya Daçagrîvas pratâpavân
tâm apaçyat tatô bâlâm bhrâtr̂bhyâm rahitâm vanê,
rahitâm arkačandrabhyâm sandhyâm iva mahat tamas.

Tathaiva vividhâ vallyas, sattvâni saha pakṣibhis,
samîkṣya na vyakampanta, pravavau na ça mârutas ;
çighravêgâ ’gatam dr̂ṣṭvâ viṣṭhitam Rakṣasêçvaram
stimitam gantum ârêbhê tadâ Gôdâvarî nadî.

Impius at Ravanas densâ sub fronde *puellam*
fratribus orbatam respexit, ut æthere ab alto
auroram, nec adest sol lunave, livida nubes.

Dum graditur, silet aura pavens, volucresque feræque
aufugiunt, trepidique horrescit fluminis unda.

Râm. III, 52.

PAROLES DU RAVISSEUR.

41* « C̃ârusmitê, c̃ârumukhi, c̃arunêtrê, vilâsini,
atîva bhrâǰasê, bhîru, vanarâǰî 'va puṣpitâ!
kâ tvam kâñc̃ana-garbhâbhê, pîtakauṣêya-vâsini?
hrîs, kîrtis, çrîs, çubhâ, lakṣmîr, âsâm kâ tvam, varânanê? »

« Çr̂nu yaç c̃a yataç c̃â 'ham, çrutvâ mâm pratimânaya :
anêna c̃hadmanâ, bhadrê, svayam tvâm draṣṭum âgatas,
yêna vidravitâ lôkas sâmarâs sâmarâdhipâs;
aham sa Râvanô nâma sarvalôka-pratâpasas! »

« Pulchra comis, oculis, et vultu et pectore pulchra,
unde sub obscurâ resplendes florida silvâ!
cur tibi vestis honos veris ceu gemma rubentis?
quænam es, fama, pudor vel gratia, summa dearum? »

« Qui sim disce timens, et me venerare faventem :
actus amore tuî, falsâ sub imagine venit
rex hominum, victorque deûm, victorque Tonantis;
sævus ego Ravanas, quo vindice contremit orbis! »

Râm. III, ch. 52-53.

ENLÈVEMENT DE SITA.

42* Abhyavartata Vaidêhîm, C̃itrâm iva Çanaiçc̃aras...

jagrâha Râvanas Sîtâm, khê Budhô Rôhinîm iva...

c̃êṣṭamânâm parigr̂hya utpapâta mahâbalas;
gr̂hitvâ sa tu bahubhyâm, utpapâta tatô nabhas,
Garudhas çîghram âdâya pannagêndra-vadhum iva.

Pleiadis auricomæ sic lumen amabile furtim
pallida Mercurii Saturnive obruit umbra...

Ille, manu validâ luctantem amplexus, in auras
sustulit, ut vitreâ reginam è sede colubram
altisonans pedibus divûm rapit armiger uncis.

Râm. III, 52-55.

LA VOIE DE PERDITION.

43* « Akṣamô ''satyasandhaç c̃a, parâdarî, nr̂çansakr̂t,
pac̃yatê narakê ghôrê dahyamânas svakarmabhis. »

« Pravus homo, mendax, cupidus, crudelis, adulter,
igne sui sceleris pallenti ardebit in orco. »

Râm. III, 57.

FUITE DANS LES AIRS.

44* Sâ hêmavarnâ nîlaṅgam Maithilî rakṣâdhipam
çuçubhê kânc̃anî kânc̃î nîlam maṇim ivâ 'çritâ...

Vanâni, saritas, c̃ailân sarânsi c̃a vihâyasâ
kṣipram samatikrâma, c̃âpâc̃ c̃hara ivâ 'c̃yutas.

Aurea zona velut nigro subnexa monili,

casta puella nitet, turpi compressa gigante...
Ille lacus fluvios et culmina summa volatu
præterit, acer ovans, ceu nervo elapsa sagitta.
Râm. III, 58-60.

TRISTE ISOLEMENT.

45* Bahuramyê vanôddêçê nânâmṛga-samâkulê,
çuçôča Raghavas tatra Lakṣmanasya samîpatis;
hṛtâm ča bhâryâm kaumarîm, prâṇêbhyô "pi garîyasîm,
dadhyâv, abhyudayam dṛṣṭvâ çaçaṅgam ča viçêṣatas.

Rupe sub umbrosâ, desertâ in sede ferarum,
Ramus triste gemens raptos deflebat amores;
te, dulcis conjux, invisæ lucis ab ortu
noctis in adventum clamore vocabat inani.
Râm. IV, 26.

LA GROTTE DE KISKINDHYA.

46* Tatô rôṣaparîtâtmâ Lakṣmanas paravîrahâ
pravivêça guhâm ghôrâm Kiṣkindhâm Râmaçâsanât.
ǰâtarûpamayîm divyâm dadarça mahatîm guhâm,
ramyâm, yantra-samâkîrnâm, udyanavana-çôbhitâm;
çubhâm, ratnamayîm divyâm, čitrapuṣpita-kânanâm,
kîrṇâm kâmamayair vṛkṣair, nirmitâm Viçvakarmanâ.
Kailâsa-çikharâbhâç ča bahurûpâs samantatas
dṛṣṭâs têna tu mârgêṣu çuklâs prâsâda-paṅktayas;
dêvatânâm nikêtânç ča râǰamârgê dadarça ča
sudhâvadâtân sukṛtân, vimânânç čaiva sarvaças;

sarânsi ča sapadmâni puṣpitâni vanâni ča,
tatrâ 'paçyad girinadîm vimalâm Bharatânujas.

Lacmanus ecce gradu satyrûm petit antra minaci :
antra immensa latent, auri fulgore corusca,
silvarum in medio, postes ubi fronde perenni
luxuriant, gemmisque riget ditissima rupes;
naturæ structura potens artisque magistræ.
ædibus hìc variis series gratissima visu
saxa cavata tegit, procerum castella superba ;
regalique viâ summorum templa deorum
marmoreo candore nitent, quem flore coronat
purpureo viridique nemus complectitur umbrâ.
ante, lacus dulces et apertum curribus æquor,
montanusque cadens gelidis de saltibus amnis.

Râm. IV, 33.

L'ARMÉE DES SATYRES.

47* Êtasmin antarê râǰnô ghôram tad balam âyayau,
muṣṇač ča tâm sahasrânçîr gaganê vipulâm prabhâm.
tatô nâgêndra-saṅkâçair âpatabhir mahâbalais
diças paryâkulâç čâ 'san raǰasâ tatra sanvṛtâs,
čačâla ča mahî kṛstnâ sačaila-vanakânanâ.

Montibus aeriis exercitus emicat ingens
regis silvicolæ ; radiis sol luget ademptis
dum, pulsis similes elephantibus, impete nimbum
agglomerant, rupesque tegunt, camposque, viasque
funditus, immanique tremit sub pondere terra.

Râm. IV, 39.

L'ANNEAU NUPTIAL.

48* Sa samîkṣya mahâtêjâ vyavasâyô 'ttaram kâpim :
« kariṣyati dhruvam kâryam ayam ! » ity anvavaikṣata.
dadau çâ 'sya tadâ prîtas svanâmâṅkâ 'bhičihnitam
aṅgurîyam, abhij̈nânam raj̈aputryâs parantapas.

Ut zephyro similem, formâ præstante, notavit
Raguides satyrum : » tali auspice vicimus ! inquit :
nomine signatum dedit hinc securus anellum,
pignus perpetui, quod Sita *agnoscat*, amoris.

Râm. IV, 42.

VUE DE L'OCÉAN.

49* Tam samudram samâlôkya vânarâ bhîmavikramâs
sarvalôkasya mahatas prativimbam ivâ 'rnavam;
sattvair mahabhir vikr̂tais krîḍadbhir bahubhir j̈alê,
vyâditâsyair mahâkâyair ûrmibhiç ča samâvr̂tam.
prasuptam iva čâ 'nyatra, krîḍantam iva kutračit,
kvačit parvata-mâtraiç ča j̈alarâçibhir uččhritais....
Durgam, durgam, amârgam, tamagâḍham asurâlayam;
makarair nâgabhôgâiç ča vigâḍhâ vâtalôditâs,
utpêtuç ča, nipêtuç ča pravr̂ddhâ j̈âlarâçayas;
sampr̂ktam nabhasâ hy ambhas sampr̂ktam ča nabhô ''mbasâ.

En oculis subitò apparet mirantibus ingens
oceanus, magni versatilis orbis imago;
conchis omnigenis conspersus, et æquore glauco
pisces et colubras et monstra natantia volvens.

unda sopore silens, lenive jocosa susurro,
torva repente fremit, summasque emergit in auras...

Gurges hians, atrox, impervius, antra gigantum
lurida, ubi ventis stridentibus anxia cete
continuo saltu fluctus sternuntque levantque,
ætherque in pontum vanescit, in æthera pontus.

Râm. V, 1-74.

LE CLAIR DE LUNE.

50* C̃andraç c̃a sâc̃ivyam ivâ 'sya kurvan
târagaṇair madhyagatô virâj̃as,
j̃yôtsna-vitanêna vic̃itya lôkân,
abhyutthitô ''nêka-sahasra-raçmais.
çankhaprabham kṣira-mr̂nâla-gauram,
udyatamâsam niçi bhâsayantam
dadarça c̃andram sa kapi-pravîras,
pôplûyamânam sarasî 'va hansam.

Illi luna favens assurgit, et æthere ab alto,
dum nox alma silet, stellarum cincta coronâ
mille nitet radiis, sata læta, viasque, domosque
collustrans, ut concha maris vel lactea lotos;
provehiturque polo, placidâ gratissima luce,
cæruleo niveus ceu naviget æquore cycnus.

Râm. V, 11.

LE GYNÉCÉE.

51* Sâ tasya çuçubhê çâlâ tâbhis strîbhir virâj̃itâ,
çaradî 'va prasannâ dyaus târâbhir upaçôbhitâ.

« yâç čyavantê ''mbarât târâs kalê kalê nirâkṛtâs,
imâs tâs saṅgatâs kṛtsnâ! » iti mênê haris tadâ.

Agmine femineo prædivitis aula tyranni
splendet, uti stellis ardentibus; æmula cœli
regia, ubi credas, quæcumque elapsa serenis
sedibus astra cadunt, rediviva nitescere terrâ.

Râm. V, 13.

LA PAUVRE CAPTIVE.

52* Vṛkṣamûlê nirânandâm dadarça kapir aṅganâm,
bhûmau dêvîm tadasînâm pariglânâm tapasvinîm;
pradhyâna-paramâm bâlâm, rudantîm kurarîm iva,
priyam janam apaçyantîm, paçyantîm râkṣasîjanam,
yûthapêna mṛgîm dînâm çardûlânusṛtâm iva.

Fronde sub arboreâ gracilem videt ille puellam,
quæ, defixa solo ceu victima casta deorum,
anxia pervigili fundit suspiria fletu;
sola sui *generis*, *genus* exitiale timendo,
cerva tenella velut tigribus projecta cruentis.

Râm. V, 18.

PLAINTES DE SITA.

53* « Drastum iččhâmi Râmasya vadanam puṣkarêkṣanam,
paurṇamâsyâm yathâ pûrṇam vimalam čandra-mandalam;
dṛṣṭvâ hi vadanam tasya prahṛṣyêyam, plavaṅgama,
arddhasanjâta-sasyê 'va tôyam prâpya vasundharâ! »

« Cernere si possim loti fulgore decora

lumina, si vultus lunæ candore nitentes
conjugis, aspectu membra hæc effœta vigerent,
imbre velut tellus, primâ cùm turget aristâ ! »

Râm. V, 36.

PLAINTES DE RAMA.

54* Nivisṭâyâm tu sênayâm tîrê nada-nadîpatês,
parçvastham Laksmanam dṛṣṭvâ Râmô vac̃anam abravît :
« Çôkas kilê 'ha kâlêna gac̃c̃hatâ hy apagac̃c̃hati,
mama tv apaçyatas kântâm ahany ahani vardhatê.
vâhi, vâta, yatas kântâ ! tâm spṛṣṭvâ mâm api spṛça !
bahv êtat kâmayânasya çakyam tênâ 'pi j̃îvitum. »

Stat procul à sociis, et, lumina mœsta revolvens
æquor in immensum, lacrymis effatur obortis :
« Humanâ de mente dolor labentibus horis
labitur, at meus ille dieque dieque resurgit.
aura veni quam spirat amans ! afflabis amantem !
vix ita sollicitæ redeat spes ultima vitæ. »

Râm. V, 75.

VUE DE LANKA.

55* Çuçubhê puṣpitâgraiç c̃a lâtaparigatair drumais
Laṅkâ kânanaj̃ais phullair, yathâ 'ndrasyâ 'marâvatî.
c̃itrâç c̃a vanarâj̃ayas, nîlâni çâdvalâni c̃a,
puṣpitâni sugandhîni, puṣpâni c̃a phalâni c̃a;
j̃âlakam mañj̃ârinâm c̃a, phalam kiçalayâni c̃a
dhârayanti drumâs tatra, narâ iva vibhûṣanam.
tac̃ C̃aitraratha-sankâçam, manôj̃nam Nandanôpamam,

vanam sarvartukam ramyam çuçubhê ṣaṭpadâkulam;
kôyaṣṭikais sadâtyûhair, vinadadbhiç ča varhinais,
rutais parâbhṛtânâm ča çuçubhê tad vanam mahat...

Çikharam tu Trikuṭasya prâñçu čaiva nabhasspṛçam
samantâd druma-sañčhannam, mahâbhračaya-sannibham,
adhaç čô'rdhvam ča viṣṭîrṇam, vimalâdṛça-sannibham;
çṛṅgam çrîmaṇ mahač çaiva, duṣprâptam çakunair api,
manasâ 'pi durârôham, nirmitam Viçvakarmanâ:
niviṣṭâ çikharâ tasya Laṅkâ Râvana-pâlitâ.

Floriferâ silvâ circumdatur aurea Lanca,
urbs æterna velut regi sacrata deorum.
hìc gelidi fontes et prata virentia musco,
palmaque suave rubens et cortice cedrus odora;
floribus hìc gemmisque novis et fructibus arbor
luxurians, hominum vestes imitatur opimas.
mille rotis credas cœlestibus undique vivum
scintillare nemus, dum latè apiumque susurro,
et merulæ modulis, et voce gemente columbæ,
pavonumque altis clangoribus insonat æther....

Mons ibi dives opum liquidas assurgit in auras,
arboribus densus variis, ut roscida nubes
imo emersa solo, phœbeâ luce corusca.
moles vasta, potens, quam vix tentare volando
alitibus licitum, quâ mens perculsa fatiscit;
culmine in aerio victrix sedet aurea Lanca.

Râm. VI, 15.

LUTTE DES SATYRES ET DES VAMPIRES.

56* Êtasmin antarê ghôras sangrâmas samapadyata

rakṣasâm vânarâṇâm ča, yathâ dêvâsuras tathâ.
tê gadâbhis pradîptâbhis, çûla-çakti-paraçvadhais,
nijaghnur vânarân ghôrâs, kathayantas svakân guṇân;
tathâ vṛkṣair mahâkâyais parvatâgraiç ča sarvatas,
nijaghnus tâni rakṣânsi, nakhair dantaiç ča vânarâs.

Noctivagos inter satyrosque repente tumultus
bellicus exoritur, qualis prius illa gigantum
pugna, diis infesta : nigri clavisque minaces,
et jaculis sævisque securibus, hirta lacessunt
agmina ; eos satyri vasto de monte revulsis
rupibus, arboribus, simul *ungue* et *dente* repellunt.

Râm. VI, 17.

LES FLÈCHES SOMNIFÈRES.

57* Sa Râma-lakṣmaṇâv êva vêgavadbhis çitais çarais
bhṛçam âvêjayâmâsa Râvanis samitiñjayas.
nirantara-çarîrau ča kṛtau tau sâyakais tadâ
kruddhênê 'ndrajitâ yuddhê pannagais çaratâm gatais.
badhau tu çarabandhêna bhrâtarau raṇamûrdhani
nimêṣâ 'ntara-mâtrêna na çêkantur udîkṣitum.
tatô nirbhinna-sarvâṅgau çaraçalya-čitâv ubhau,
dvajâv iva Mahêndrasya rajjuyuktâv, ačêṣṭatâm.

Indrajites, magicas adhibens acerrimus artes,
nube sagittarum fratres circumtonat : illi
stant dubii, dum præcipites per membra colubræ
incumbunt, vivumque bibunt impune cruorem.
undique somniferis oppressi morsibus, hostem
jam non ferre valent nec cernere ; brachia torpor

amborum invadit, pronique vigore soluto,
ut vexilla deûm pugnâ defuncta, recumbunt.

Râm. VI, 20.

LA TEMPÊTE.

58* Êstasmin antarê vâyur mêghâç čâ 'san savidyutâs,
paryastam sâgarê tôyam, prakampanta ča parvatâs.
mahatâ prakṣakṣa-vâtêna sarvê tîraruhâ drumâs
bahudhâ patitâ bhugnâs samûlâ lavanâmbasi.
abhavan pannagâs trastâ bhôginas tôyavâsinas,
çîghram srôtânsi yâny âsan mandam ǰagmur bhayât tadâ.
bhayât sarvâni yâdânsi ǰagmuç ča lavanâmbasi,
dânavâç ča mahâkâyâs pâtâlaṭala-vâsinas.

At subitò densis erumpens nubibus auster
in mare præcipitat; montes gemuêre superbi.
turbine fluctivago quassatæ in littore silvæ
avulsâ radice natant; revoluta pavore
flumina miscentur, vitreâque in sede chelydros
nox inopina tegit, fugiunt immania cete;
et genus invisum divis, titania pubes,
gurgitis horrisoni fundo tremuêre sub imo.

Râm. VI, 26.

RETRAITE DE RAVANA.

59* Sa praviçya purîm Laṅkâm Râmavâṇa-bhayârditas
bhagnadarpas tatô râǰâ babhûva vyathitêndriyas.
mâtaṅgo iva sinhêna, garudênê 'va pannagas,
abhibhûtô "bhavat râǰâ Raghavêna mahâtmanâ.

Hoste sub intrepido Ravanas ad tuta recessit
mœnia, nuper ovans, humili nunc pallidus ore,
mentis inops; fera sic aquilà laniante colubra,
sic ingens elephas validi cadit ungue leonis,

Râm. VI, 37.

L'AFFREUX GÉANT.

60* « Kô ''sau parvata-saṅkâças, kirîṭî, harilôčanas,
Laṅkâyâm dṙçyatê vîras, savidyud iva tôyadas?
pṙthivyâm kêtabhûtô ''sau mahâmêgha ivô ''tthitas;
yam dṙṣṭvâ vânarâs sarvê vidravanti bhayârditas... »
Vinadya sumahânâdam nyapatad rakṣasô hatas,
vânarânâm sahasrê dvê kâyênâ 'tha nyapôthayat.

« Quænam hæc forma viri, pelle atrâ, lumine torvo,
mole giganteâ, cristis hirsuta cruentis ?
quod monstrum ferale, minax, clangore sinistro
agmina muta domans, assurgit ut ardua nubes?.. »
Labitur exululans infandum, et morte sub ipsâ
stratos mille terit membris immanibus hostes.

Râm. VI, 38-46.

MORT D'INDRAJIT.

61* Ity uktvâ vâṇam âkarnâd vikṙṣya tam aǰihmagam
Laxmanas samarê vîras sasarǰê 'ndraǰitam prati :
sa çiras saçirastrâṇam bhîmam ǰvalitakundalam
pramathyê 'ndraǰitas kâyât pâtayâmâsa bhûtalê.

Indrajiti minitans ingentem Lacmanus arcum

contrahit aure tenus, telique emittit acumen
fulmineum; caput unde cadit, cervice recisâ,
ære gravi galeæ cristisque rubentibus horrens.
Râm. VI, 70.

LA LANCE BRISÉE.

62* Tatas tu mahâçaktim dîptâm agniçikhâm iva
Vibhîṣanaya čikṣêpa rakṣasêndras pratâpavân :
aprâptâm êva tâm vânair tribhis čičhêda Râghavas;
sâ papâta tridhâ bhinnâ çaktis kañčanamâlinî.

*Igni*vomam Ravanas in *fratrem* turbidus hastam
projicit : acta volat ceu missile fulgur; at illam
Rame! *tribus* properans *scindis* per inane sagittis;
hasta *petit ter fissa* solum, jacet aurea cuspis,
Râm. VI, 80.

COMBAT DE RAMA ET DE RAVANA.

63* Ardayan Râvanam Râmô Râghavam čâpi Râvanas
gatîr daça samâpannau pravartana-nivartanais;
kṣipantau çarajâlâni tâv ubhau rathê sthitau,
čêratus tau raṇagatau, samrabdhau jâladâv iva.
dhûryam dhûryêna rathayôr, vaktrair vaktrâni vâjinâm,
patâkâç ča patâkâbhis, samîyus sthitayôs tayôs...
dêva-dânava-yakṣânâm, piçačôraga-rakṣasâm,
paçyatâm tam mahad yuddham, saptarâtram avartata;
naiva râtrim na divasam na muhûrtam na ča kṣanam,
Râma-râvanayôr yuddham viçramam agamat tadâ.

Ramus adit Ravanam, Ravanas premit impete Ramum
efferus, innumerasque manu spargente sagittas,
vertuntur redeuntque elati curribus, imbre
lethifero gravidi, ceu pulsæ turbine nubes.
curribus oppositis, temo temone, viro vir
hæret, equûm flatu cervix humescit equina...
dum superi cœlo, genii terrâque marique
ancipites vigilant, dum lux renovata movetur
septima, anhelantes pugnant hi nocte dieque,
nec mora, nec requies ludo datur ulla cruento,

Râm. VI, 92.

MORT DE RAVANA.

64* Sa Çakradhanuṣâ yuktô hantum çatrum mahâtmanâ
saṅhitas paramâ 'strênâ niyôǰya nissr̥tas çaras.
dhûmapurvam praǰaǰvâla pr̥âpya vâyupatham mahat,
bibhêda hr̥dayam čaiva Râvanâsya durâtmanas.
gatâsur, gatavêgô "sau rakṣêndrô, gatadyutis,
papâta syandanâd bhûmau, Vr̥trô vaǰrahatô yathâ.

Tandem fausta volat, rutilo fulgore corusca,
in Ravanam, pectusque malum perrumpit arundo.
cuspide fatiferâ trajectus, inermis et amens
corruit, Ahis uti flammis victricibus Indræ.

Râm. VI, 92.

CHANT DE VICTOIRE.

65* « Bhavatâm bâhuvîryêna vikramêna balêna ča
hatô rakṣasaraǰô "yam Râvanô lôkarâvanas.

atyadbhutam idam karma bhavatâm kîrtivardhanam
kathayiṣyanti puruṣâ yâvad bhûmir dhariṣyati. »

« Vestrâ nempe manu, vestrâ virtute peremptus,
sævâ morte obiit mundi sævissimus hostis.
hoc opus eximium memores, dum terra manebit,
usque triumphali celebrabunt carmine gentes. »

Râm. VI, 92.

SITA DEVANT RAMA.

66* Lajjayâ tv avalîyantî svêṣu gâtrêṣu Maithilî
Vibhiṣaṇênâ 'nugatâ bhartâram ĉâ 'bhyavartata.
dṙstvâ tê harayas sarvê Sîtâm paramayôṣitam,
vismayam paramam jagmus tâsya rûpa-çriyaujasâ.
sâ vâṣpa-samruddhamukhî lajjayâ janasansadi
tasthau bhartâram âsadya, Çrîr Viṣṇum iva rûpinî.
Râghavaç ĉâpi tâm dṙṣṭvâ divyarûpa-vapurdharâm
jâtaçankêna manasâ savâṣpô nâ 'bhyabhâṣata;
vivarṇa-vadanô Râmas snêha-krôdhâbdhi-madhyagas,
babhûvâ 'dhika-tâmrakṣô vâṣpa-nigrahanê ratas.

Tâm agratas sthitâm dêvîm vrîḍôpahata-ĉêtanâm
samâlôkya, suduṣkârtâm, ĉintayantîm anâthavat,
rakṣasâ 'pahṙtâm bâlâm, balât samrôdha-karṣitâm,
kathañĉid api jîvantîm mṙtyulokê divâ 'gatâm,
balâd apahṙtâmçunyâd âçramâĉ, ĉhudhra-ĉêtasâm,
apâpâm, niravadyâm, tâm nâ'bhyabhâṣata Râghavas.
ity êvam vâṣpa-ruddhâkṣî lajjayâ janasansadi
rurudhâ 'sadya bhartâram : hâ 'ryaputrê 'ti! bhâṣati.

Sita, pudore rubens, membris tremebunda decoris,
lentè progreditur, populis mirantibus, omnes
splendore irradians, fletuque immersa silenti
adstat fida viro, Bagavo velut aurea Lacmis.
divinæ obstupuit turbatus imagine formæ
Ramus, triste fovens dubium, vocemque repressit
pallidus; ira, dolor, prisci solamen amoris,
dum retinet lacrymas, convulso in pectore certant.

Illam nempe videt, regali sanguine natam,
quæ, tutore carens, humilis gemit, obruta luctu;
illam quæ, rabido nuper data præda giganti,
carceris è tenebris ceu morte soluta resurgit;
nec tamen egregiam, quam perfidus abstulit error,
innocuam ante omnes, dictis affatur amicis.
at Sitæ, dum membra tremunt, ardet cor, pectus anhelat,
fletibus oppressæ, vox excidit unica: conjux!

Râm. VI, 99.

SACRIFICE DE SITA.

67* Adhômukham sthitam Râmam tatas kṛtvâ pradakṣinam
upâsarpata Vaidêhî dîpyamânam hutâçanam;
pranamya dêvatabhyas sâ brâhmêbhyaç ča Maithilî
baddhâñǰali-putâ dêvam uvača 'gnim samîpatas:
« Yathâ 'ham karmanâ vačâ çarîrêna ča Râghavam
satatam nâ 'tivartêyam, prakâçam va rahassu vâ;
yathâ mê hṛdayam nityam nâ 'tivartati Râghavât,
tathâ 'yam lôkasâkṣî mâm sarvatas pâtu pâvakas! »

Êvam uktvâ tu Vaidehî parikramya hutâçanam,
pravêṣṭukâmâ ǰvalanam, idam ča vâkyam abravît:

« Tvam, Agnê, sarvabhûtânâm çarîrântara-gôčaras,
tvam sakṣî mama dêhasthas, trâhî mâm dêvasattama! »

Tatas sâ Râghavam Sîtâ namaskṛtyâ 'yatêkṣanâ
vivêça jvalanam dîptam nisçankênâ 'ntarâtmanâ.
tasyâm Agnim viçantyâm tu : hâ, hêti! vipulas svanas
rakṣasâm vânaranâm ča sambubhûvâ 'dbhutôpamas.
sâ tapta-varahêmâ-bhâ, tapta-kañčana-bhûṣitâ,
papâta jvalanê diptê, hutâ hutir ivâ 'dhvarê.

Demissis oculis stat Ramus, at illa silentem
dextra tuens, manibus junctis incedit, et aræ
obvia thuriferæ, patresque deosque colendo,
his supplex vigilem compellat vocibus Ignem :
« Sicut ego factis et voce et corpore pura,
nunquam oblita virum, quem nocte dieque recordor,
nunquam infida viro, cui totâ dedita mente,
me deus accipiat, quo teste revolvitur orbis ! »

Ulterius progressa, manus extendit, acerbæ
jam devota neci, dixitque novissima verba :
« *Ignis*, cuncta sacrâ pervadens luce, precantis
intime testis ades, serva *me*, maxime *divûm* ! »

Tunc sponsum venerans tacitè submissa, repente
impavido passu flagrantem pergit in aram.
heu ! simul exclamant satyri maurique, senesque
et juvenes ; heu ! triste procul fremit æquor ; at illa,
mane velut roseum, gemmis auroque decora,
insilit in densas castissima victima flammas.

Râm. VI, 101.

APPARITION DES DIEUX.

68* Tatas tu durmanâ Râmas çrutvai 'vam vadatâm giras
tasthau mahûrtam dharmâtmâ vaṣpavyakula-lôčanas.
tatô Vaiçravanô râǰâ, Yamaç ča pitṙbhis saha,
sahasrâkṣaç ča Dêvêçô, Varuṇaç čâ 'mbasâm patis;
sa ča trigaṇayas çrîmân Mahâdêvô vṙṣadhvaǰas,
kartâ sarvasya lôkasya Brahmâ ča bhagavân prabhus,
sa ča râǰâ Daçarathô vimanenâ 'ntarîkṣagas;
êtê sarvê samâgamya vimânais sûryasannibhais,
âgatya ča purîm Laṅkâm abhiǰagmus tu Râghavam...

Vidhûmâgnis čitâsthâm tu Jânakîm anvarakṣata;
uttasthau mûrtimân âçu gṙhitvâ Jânakâtmaǰâm.
tarunâditya-saṅkâçâm, tapta-kančana-bhûṣitâm,
raktâmbara-dharâm bâlâm, nîla-kuñčina-mûrdhaǰâm,
akliṣṭa-mâlyâ-bharanâm, tatharûpâm manasvinîm,
dadau Râmâya Vaidêhîm ankênâ 'nkê Vibhâvasus.

Dum Ramus mœrore gravi, sub lege severâ
torquetur, lacrymisque genas perfundit amaris,
ecce dator Cuverus opum, quæsitor Iamas,
Indras cœlipotens, rectorque Varunus aquarum,
taurinoque Civas emblemate, rexque deorum
Brahma, renascentes nutu qui suscitat orbes,
advenêre ; comes volat illis præpete curru
Raguides genitor, sublimi insignis honore.
protinus, aeriis cinctâ legionibus urbe,
mille simul soles purâ fulsêre sub æthrâ....

Intereà Sitam accipiens mitissimus Ignis
circuit, et claro manifestus corpore raptim
sublevat : illa nitet gemmis auroque decora,
mane velut roseum, flexos ornata capillos,
serta venusta gerens, virtute venustior altâ ;
sic deus illæsam sponso inter brachia ponit.

Râm. VI, 102-103.

PRIÈRE DE RAMA.

69* « Tatô ''nusaṅgṛhîtô ''smi, yat prîtô mê bhavân gurus ;
idam iččhâmy aham tv êkam bhavat-prîtyâ hitam varam :
kuru prasâdam, dharmaǰna, Kaikêyyâ Bharatasya ča!
saputrâm tvâm tyaǰâmî' ti : yad uktâ Kaikêyî tvayâ,
sa çâpas Kaikêyîm ghôras saputrâm na spṛçêt, prabhô ! »
« Tathê 'ty ! » êvam pitâ putram Râmam Daçarathô ''bravît ;
« kim anyat karavânî 'ti? » prîtimânç čê' dam abravît.
tam uvâča tatô Râmas : « çivênê 'kṣasva mâm iti ! »

« Hæc suprema salus, si me, pater optime, laudas.
unum oro, dos una manet quam voce reposcam
supplice, namque potes : quâ judex lege novercam
damnâsti fratremque gemens, hâc lætior ambos
solve, nec incumbat veterum vindicta malorum ! »
« Solvo, senex retulit, dic plura... » tuêre precantem,
Ramus ait, faustoque pater me numine serves ! »

Râm. VI, 104.

70* Anujnâtam tu Râmêna tad vimânam manôjavam
utpapâta, mahâmêghas çvasanênô 'ddhitô yathâ.
pâtayitvâ tataç čakṣus sarvatô Raghunandana
abravîn Maithilîm Sîtâm Râmas çaçina-bhânanâm.

Floridus ecce volat Ramo sacer auspice currus,
mente vagâ levior, nubes uti sole corusca.
Ramo Sita comes, gaudetque ex æthere duræ
signa viæ relegens memorare pericula victor.

Râm. VI, 108.

CITATIONS DE LA BHARATIDE.

—

APPARITION DES DIEUX.

71* Tatô Dêvô viçuddhâtmâ vimânêna ĉaturmukhas,
padmayônir ĵagatsraṣṭâ darçayamâsa Râghavam.
Çakraç ĉâ 'gniç ĉa Vâyuç ĉa, Yama Varuṇa êva ĉa,
Yakṣâdhipaç ĉa bhagavans, tathâ saptarṣayô ''malâs;
râĵâ Daçarathaç ĉaiva divyabhâskara-mûrtimân,
vimânêna mahârhêna hansayuktêna bhâsvatâ.
tatô ''ntarîksam tat sarvam dêva-gandharva-saṅkulam
çuçubhê târakâĉitram çaradî 'va nabhastalam.

Ecce *deus quatuor* qui frontibus eminet, ovi
splendor primigeni, mundi inviolabile numen;
Indras cœlipotens, sontum quæsitor Iamas,
Ignisque et *Ventus*, rectorque Varunus aquarum,
et terræ Cuverus amans, *septemque* Triones,
advenêre ; comes volat illis præpete curru
Raguides, niveos flectens moderamine cycnos.
omne diis geniisque micat felicibus æquor
curribus innumeris sulcatum, ut nocte serenâ
sidera mille natant liquido radiantia cœlo.

Bhâr. III.

72* Tatas, katipayâhasya vivâhê samupasthitê,
sakhîbhis krîḍatî sârddham sâ kanyâ varavarṇinî
nâ 'paçyat samprasuptam vai bhujaṅgam tîryagâyatam;
padâ čê 'nam samâkrâman mumurṣus kâlačôditâ.
sa tasyâs sampramattâyâç čôditas kâladharmanâ
viṣôpaliptâm daçanâm bhṛçam aṅgê nyapâtayat.
sâ daṣṭâ têna sarpêna papâta sahasâ bhuvi
vivarṇâ, vigataçrîkâ, bhraṣṭâ-bharanačêtanâ;
niranandakarî têṣâm bândhûnâm mukta-murdhajâ,
vyasur, aprêkṣanîyâ sâ prêkṣanîyatamâ 'bhavat.
prasuptê 'vâ 'bhavač čâpi bhuvi sarpaviṣârditâ,
bhûyô manôharatarâ babhûva tanumadhyamâ...

Têṣu tatrô 'paviṣṭêṣu brahmanêṣu mahâtmasu,
Rurus čukrôça gahanam vanam gatvâ 'tiduṣkhitas.
çôkênâ 'bhihatas sô "tha vilapan darunam bahu
abravîd vačanam çôčan, priyâm smṛtvâ Pramadvarâm:
« Çêtê sâ bhuvi tanvaṅgî mama çôkavivardhanâ,
bândhavâm ča sarvêṣâm, kim nu duṣkhamatas param?
yadi dattam tapas taptam, guravô vâ mayâ yadi
samyug ârâdhitâs, têna sañjîvatu mama priyâ!
yathâ ča janaprabhṛti yatâtmâ 'ham dhṛtavratas,
Pramadvarâ tathâ "dyai 'sâ samuttiṣṭhatu bhâvinî!...
âyusô "rdham prayačhâmi kanyâyai, khêčarôttama;
çṛṅgâra-rûpabhâranâ samuttiṣṭhatu mê priyâ!....

« Pramadvarâm Rurôr bhâryâm, dêvaduta, yadî 'ččhasi,
uttiṣṭhatv âyusô "rdhêna Rurôr êva samanvitâ! »
êvam uktê tatas kanyâ sô 'datiṣṭhat Pramadvarâ,
Rurôs tasyâ 'yuṣô "rdhêna, suptê 'va varavarṇinî.

Promisso nuptura die Pramavera per hortos
dum ludit, *sociasque* vocat festiva puellas,
sopitum ante viam mediis in floribus anguem
non vidit, *pedibus*que premens *moritura* recessit.
nam *serpens* fera colla movet, linguamque coruscans,
dente venenoso teneros transverberat artus
virginis : illa cadit subitâ circumdata nocte,
mentis inops, fusis pallenti in fronte capillis.
multis, heu ! lugenda cadit ; florente juventâ
tam speciosa prius, jam non spectabilis ulli.
examinis tamen illa, gravi percussa veneno,
morte decora magis, magis exoptanda quiescit.

Convenêre senes sacris ex ædibus, omnes
ora rigant lacrymis, tacito mœrore gementes.
at sponsus terrore amens exclamat, et altam
irruit in silvam vocesque effundit ad auras ;
« Heu jacet illa solo nostri pia causa doloris,
cara patri, sociis, mihi carior ! agmina cœli,
si quid ego *donis* merui precibusve, magistrûm
assiduus cultor, conjux reddatur amanti !
si *generis* memor usque fui, pietate severâ
debita jura tuens, conjux reddatur amanti !..
do tibi dimidium vitæ, dilecta, futuræ ;
lux ea me fugiat quâ tu renovata resurgas ! »

Hæc Rullus dum voce piâ, dum fletibus orat,
assensêre dii : diviso æqualiter ævo,
ecce sopore levi velut experrecta, rubore
virgineo suffusa genas, nuptura resurgit !

Bhâr. I.

73* Atiṣṭhan manujêndrânâm mûrdhni Dêvapatir iva,
upary upary sarvêṣâm, âditya iva têĵasâ...
atha tâm, vayasi prâptê, dasînâm samalaṅkṛtam
çatam, çatam sakhînâm ča paryupâsač, Čhačîm iva...
« tvam api ratnam narînâm, narêṣu ča Nalô varas;
viçiṣṭaya viçiṣṭêna saṅgamô guṇavân bhavêt... »

Kanaka-stambha-račiram tôraṇêna virâĵitam
viviçus tê nṛpâ raṅgam, mahasiṅhâ ivâ 'čalam...
Damayantî tatô raṅgam pravivêça çubhânanâ,
muṣṇantî prabhayâ râĵnâm čakṣûnsi ča manânsi ča...
tatas sankîrtyamânêṣu râĵâm nâmasu, Bhârata,
dadarça Bhaimî purusân panča tulyakṛtân iha...
sâ viniççitya bahudhâ, vičarya ča punas punas,
çaranam prati dêvânâm prâptakâlam amanyata...

Adstat principibus ceu fronte *Diespiter* altâ,
omnes *exsuperans*, clarissima solis imago...
centum inter famulas, ver lætum ætatis *adepta*,
centum inter *socias*, *Charis* ut divina refulget...
« ille viris decus est, tu candida gemma puellis;
faustâ laude pares, fausto jungantur amore!.. »

Aurea porticibus surgit procul aula superbis;
hìc regum incursus, summo ceu monte leonum.
hìc, optata diu, tandem formosa Damantis
progreditur, rapiens visusque animosque faventes.
nomina tum resonant regum vulgata; sed ecce
quinque virûm in medio videt ora simillima cœtu.
obstupet, et pavidè fallacia signa revolvens,
flet mœsta ad superos, funditque ardentia vota.

Bhâr. III.

74* Yathô 'ktam čakrirê dêvâs sâmarthyam liṅgadhâraṇê.
sâ 'paçyad vibudhân sarvân, asvêdân stabdha-lôčanân,
hṛsitasrag-rajôhînân, sthitân apṛçatô kṣitim.
čhâyâdvityô, mlânarak, rajas-svêda-samanvitas,
bhûmisthô Naisadhaç čaiva, nimiṣêna ča sûčitas.
sâ samîkṣya tu tân dêvân Puṇyaçlôkam ča, Bhârata,
Naisadham varayâmâsa Bhaimî dharmêna, Pândava;
vilajjamanâ vastrântê jagrâhâ 'yatalôčanâ,
skandhadêçê "sṛjat tasya srajam paramaçôbhanâm,
varayâmâsa čaivai 'nam patitvê varavarṇinî.

Tatô : hâ, hêti! sahasâ muktas çabdhô narâdhipais,
dêvair mahârṣibhis tatra : sâdhu, sâdhviti! Bhârata.
Damayantîm tu, Kauravya, Vîrasênasutô nṛpas
âçvâsayad varârôhâm prahṛṣṭênâ 'ntarâtmanâ :
« Yat tvam bhajasi, kalyâṇi, pumânsam dêva-sannidhau,
tasmân mâm viddhi bhartâram, êtat, tê vačanê ratam;
yavač ča mê dhariṣyanti prâṇâ dêhê, çučismitâ,
tavât tvayi bhaviṣyâmi, satyam êtad bravîmi tê! »

Vicit purus amor, mentisque errore soluto,
quattuor ecce palam, radianti cincta coronâ,
arrectis oculis, ab humo se fulgida tollunt
numina; sed quinto marcescere serta videntur,
et nictare oculi, terræque incumbere gressus.
illa deos vigiles cœlesti in luce Nalumque
mortalem aspiciens, mortali fida marito
annuit, et chlamydem, roseo suffusa pudore,

attingens, humeris injecit florea serta,
florea, conjugii solemnia vincla futuri.

« Eia ! simul reges, « bene sit ! vatesque diique
conclamant, « bene sit cœptis felicibus ! » ille
exsultans teneræque metum solatus amantis,
gratâ voce refert : « Me formosissima virgo,
me terrestre genus, divis præsentibus, optas
conjugio ! tibi vir devotus pectore, caris
subditus imperiis, hoc accipe si quid honestum,
si quid sanctum animis, aderit dum vita, manebo ! »

Bhâr. III.

PLAINTES DE ÇAKUNTALA.

75* « Jânan api, mahârâǰa, kasmâd êvam prabhâṣasê :
na ǰânâmî 'ti ! niçankam, yathâ 'nyas prakŕtô ǰanas ?
manyatê pâpakam kŕtvâ : « na kaččid vêtti mâm iti ! »
vêdanti čai 'nam dêvâç ča, svaç čaivâ 'ntarapûruṣas...

« Sa tvam svayam api prâptam, sâ 'bhilâsam imam sutam
prêkṣamânam kaṭâkṣêna, kimartham avamânasê ?
aṇḍâni bibhranti svâni, na bhindanti pipîlakâs ;
na bharêthâs katham nu tvam, dharmaǰnas san, svam âtmaǰam ?

« Vêdêṣv api vadantî 'mam mantraǰâtam dviǰâtayas
ǰâtakarmâni putrâṇâm, tavâ 'pi viditum yathâ :
» Aṅgâd aṅgât sambhavasi, hŕdayâd abhiǰâyasê,
âtmâ vai putra namâ'si, sanǰîva çaradas çatam ! »...

« Kim nu karmâ 'çubham purvê kŕtavanty asmi ǰanmani,
yad aham bândhavais tyaktâ, bâlyê samprati ča tvayâ ?
kâmam tvayâ parityaktâ gamiṣyâmi svam açramam ;
imam tu bâlam santyaktum nâ 'rhasi âtmaǰam âtmanas ! »

« Mente memor tacitâ, quid ais, fortissime regum,
immemor esse meî, vani mendacia vulgi ?
an reputas peccare volens : « *non me videt* ullus ! »
te *vidêre dii*, te pectoris *intimus* hospes...

« Hunc ergo puerum, dum parvula brachia tendit,
arridetque oculis, falso sub crimine mittes ?
intemerata fovens formica recolligit ova ;
tu, legum custos, tu prolem, invicte, repelles ?...

« Scis quæ verba pius, Vedis inscripta, sacerdos
dicat, ubi festis fumant natalibus aræ :
» Corpore corpus, ave ! mens mente renata paternâ ;
læta meo *puero centesima* floreat æstas ! »

« Nescio quæ labes ævo sit inusta priori,
ut sic gente meâ, sic sponso orbata relinquar.
aufugiam in silvas superis invisa ; sed illum,
illum sume, pater, proprio de sanguine natum ! »

Bhâr. I,

DÉVOUEMEMT DE SAVITRI.

76* Ubhâbhyâm abhyanujnâtâ sâ jagâma yaçasvinî
saha bhartrâ, hasantî 'va, hr̥dayêna vidhûyatâ.
sà vanâni vičitrâṇi ramanîyâni sarvaças,
mayûragaṇa-juṣṭâni dadarça vipulêkṣanâ ;
nadîs puṇyavahâç čaiva, puṣpitânç ča nagôttamân.
Satyavân âha : paçyê 'ti ! Sâvitrîm madhuram vačas.
nirîkṣyamanâ bhartâram sarvâvastham ananditâ,
mr̥tam êva tam mênê, kâlê munivačas smaran.
anuvartantî bhartâram jagâma mr̥dugâminî,
dvidhê 'va hr̥dayam kr̥tvâ, tam ča kâlam avêkṣati.

Atha bhâryà-sahâyas sa phalâny âdâya vîryavân,
kaṭhinam pûrayâmâsa, tatas kâṣṭhâny apâṭayat.
tasya pâṭayatas kâṣṭham svêdô vai samaǰâyata,
vyâyâmêna č̄a têna sma ǰaǰnê çirasi vêdanâ.
sô ''bhigamya priyâm bharyâm uvač̄a çramapîḍitas :
« Añgâni č̄aiva, Sâvitri, hṙdayam dahyatî 'va č̄a ;
asvastham iva č̄a 'tmânam lakṣayê, mitabhâṣini ;
tat svaptum ič̄č̄hê, kalyâṇi, na sthâtuçaktir asti mê. »

Sâ samâsâdya Sâvitrî bhartâram upagamya č̄a,
utsañgê ''sya çiras kṙtvâ niṣasâda mahîtalê.
tatas sâ Nâradavač̄ô vismarantî tapasvinî,
tam muhûrtam, kṣanam, vêlâm, divasam č̄a yuyôǰa ha.

Concessâ veniâ graditur cum conjuge, blandis
arridens oculis, tacito turbata dolore.
dumque per umbrosos saltus camposque virentes,
frondea quà resonant avibus virgulta canoris,
aeriisque cadit de rupibus unda, vagantur :
aspice! ait juvenis suadenti voce ; sed illa
sponsum respiciens, in eo defixa moratur.
sponsum exspirantem, vatis memor, anxia mente
jam videt, atque silens, gressu festina labanti,
spem vultu simulans, dulci comes hæret amori.

Ut ventum in silvas, inter spelæa ferarum,
poma legens Sativan et odoras floribus herbas,
confestim validâ decerpit ligna securi.
sed languere caput membrisque effervere sudor
incipit ; æger, iners, Savitrim sua gaudia quærit :
« Membra dolent, dilecta, *cor* uritur, undique fluxæ

deficiunt vires, jam *standi* ablata facultas ;
tecum fert animus grato indulgere *sopori.* »

Illa solo recubat, languentem innixa lacertis
accipit, admoto sustentat pectore pectus ;
collapsumque caput refovens exterrita, fati
tempora, signa notans, dulci comes hæret amori.

Bhâr. III.

L'AME DIVINE.

77* « Îçvaras sarvabhûtânâm hṙddêçê, ''rǰuna, tiṣṭhati,
bhrâmayan sarvabhûtâni yantrâ-rûḍhâni mâyayâ ;
tam êva çaranam gac̆c̆ha sarvabhavêna, Bhârata !
tat-prasâdât parâm çântim sthânam prâpsyasi çaçvatam. »

Omnipotens dominus cunctorum in pectore vivit.
ut temo radios, sic nos oc̆culta potestas
mille trahit revoluta modis ; huic subjice vota !
hâc duce conscia mens æternâ pace fruetur.

Bhâr. VI.

L'AME HUMAINE.

78* « Avinâçi tu tad viddhi yêna sarvam idam tatam,
vinâçam avyayasyâ 'sya na kaç̆c̆it kartum arhati.
na ǰâyatê mriyatê vâ kadâc̆im,
nâ 'yam bhûtvâ bhavitâ vâ na bhûyas.
vâsânsi ǰîrṇâni yathâ vihâya,
navâni gṙhṇâti narô ''parâni,
tathâ, çarirâni vihâya ǰîrṇany,
anyâni samyâti navâni dêhî.

Mens ea pura, *vide, necis* expers, omne per ævum
de *nece* nil metuens ex*tenditur,* orbis alumna.
gignitur aut *moritur* specie fallace, sed ipsa
non fit, non *fœta* est, non sorti objecta *futuræ;*
*ut*que homines *aliam vestem,* marcente relictâ,
læti ad*eunt,* mens læta *novo* se corpore *vestit.*

Bhâr. VI.

ASCENSION AU CIEL.

79* Ârurôha ratham divyam, ǰyôtayan iva bhâskaras;
ûrdhvam âčakramê dhîmân prahaṣṭas Kurunandanas.
sô ''darçana-patham yâtô martyânâm bhûmičârinâm,
dadarçâ 'dbhutarûpâni vimânâni sahasraças.
na tatra sûryas sômô vâ ǰyôtatê, na ča pâvakas;
svayai 'va prabhayâ tatra ǰyôtantê puṇyalabdhayâ,
târârûpâni yânî 'ha dṛçyantê ǰyutimanti vai,
dîpavad viprakṛṣṭavât, tanûni vimahânty api.

Tatra râǰarṣayas, siddhâ, virâç ča nihitâ yudhi,
tapasâ ča ǰitasvargâs sampêtus çatasaṅghaças;
gandharvânâm sahasrâṇi sûryaǰvalita-têǰasâm,
guhyakânâm ṛsîṇâm ča, tathai 'vâ 'psarasâm gaṇâs...
tatô ''paçyat sthitam dvâri çubham viǰayinam gaǰam,
Êrâvatam čaturdantam, Kailâçam iva çṛṅgiṇam.
sa siddhamârgam âkramya Kurupâṇḍava-sattamas,
tatô dadarça Çakrasya purîm tâm Amarâvatîm.

Divino Arjunas curru de vertice montis
emicat impavidus, purasque elatus in auras,
terrigenis ignota sequens mortalibus, æquor
cernit inexhausto rutilum fulgore rotarum.

aureus haud ibi sol, haud luna argentea tempus
dividit, effulgent propriæ virtutis honore
agmina magna virûm, radianti splendida luce
quam procul in tremulos stellarum vertimus ignes.

Cernit ibi regesque bonos, animasque fideles
quas ardens pietas, quas fortis dextera clarâ
morte beat, vatesque sacros, nymphasque decoras,
curribus aligeris tranantes cærula cœli...
millia conveniunt, ubi candidus ætheris axe
armipotens elephas celso stat major Himavo.
obstupuit juvenis, cœtusque ingressus ovantes,
æternam, aurigæ monitu, contendit ad urbem.

Bhâr. III.

LA CITÉ IMMORTELLE.

80* Dadarça sa purîm ramyâm siddhi-c̃âraṇa-sêvitâm
sarvêṣu kusumais punyais pâdapair upaçôbhitâm;
tatra saugandhikânâm c̃a puṣpânâm puṇyagandhinâm
udvîj̃yamânô miçrêna vâyunâ puṇyagandhinâ.
Nandanam c̃a vanam puṇyam apsarôgaṇa-sêvitam
dadarça divyakusumair âhvayidbhir iva drumais.

Nâ 'taptatapasâ çakyô drastum nâ 'nâhitâgninâ,
sa lôkas puṇyakartṝṇâm, nâ 'pi yuddhê parâṅmukhais,
nâ 'yaj̃valibhir, nâ 'vratikair, na vêdaçruti-varj̃itais,
nâ 'nâplutâṅgais tîrthêṣu yaj̃nadâna-vahiṣkṝtais;
nâpi yaj̃nahanais kṣudrair drastuçakyas kathañc̃ana,
pânapair, gurutalpaiç c̃a, mânsâdair vâ durâtmabhis.

Sa tad divyam vanam paçyan divyagîta-vinâditam,

pravivêça mahâbâhus Çakrasya dayitâm purîm.
tatô dêvâs, gandharvâs, siddhâç ĉa paramarṣayâs,
hṛṣṭâs sampuǰayâmâsu Pârtham akliṣṭakâriṇam.
âçîrvâdais stûyamânô divyavâditrani-svanais,
pratipêdê mahâbâhus çankha-dundubhi-nâditam
nakṣatra-mârgam vipulam, suravîthî 'ti viçrutam;
Indrâǰnayâ yayau Pârthas stûyamânas samantapas.

Protinus attonito supremæ apparuit arcis
immortale jubar; vidit per amœna vireta
auricomos flores flatu virtutis odoros,
undantes alacri zephyro miscente colores.
vidit et Apsaridum silvas, ubi frondibus altis
serta relucentes innectunt roscida gemmas.

Hæc loca nullus adit pietatem exosus avitam,
aut patriam oblitus, pugnæ desertor honestæ;
quique focos nemorum neglexit et alma lavacra,
Vedorumque preces et amicum munus egenti;
quique sacerdotum turbavit vota nefandus,
helluo, carnivorus, mendax, impurus, adulter.

Hos autem Arjunas, fretus virtutibus, hortos
dum petit exsultans, illum vatesque patresque,
aeris atque maris genii, telluris et ignis,
Gandarvûmque chori, solemni laude salutant.
tympana pulsa tonant conchis immista canoris,
dulcisono graciles respondent carmine nymphæ;
sidereâque viâ, quam lux divina serenat,
victor, cœlipotens, summo volat obvius Indræ.

Bhâr. III.

81* Agratô dêvadûtas tu yayau râjâča pŕṣṭhatas,
panthânam açubham durgam, sêvitam pâpakarmabhis,
tamasâ sanvŕtam ghôram, kêça-çaivala-çâdvalam;
yuktam pâpakŕtâm gandhair, mânsa-çônita-kardamam,
asthi-kêça-samâkirṇam, kŕmi-kîta-samâkulam,
Jvalanêna pradîptêna samantât parivêṣṭitam;
ayômukhaiç ča kâkâdyair gŕdhraiç ča samabhidrutam,
sučîmukhais tathâ prêtair Vindhyaçailôpamair vŕtam.

Sa tat kuṇapa-durgandham, açivam, lôma-harṣanam
Jagâma râjâ dharmâtmâ madhyê bahu vičintayan.
dadarçô' snôdakais kîrṇâm nadîm čâpi sudurgamâm,
asipatra-vanam čaiva niçitakṣura-samvŕtam;
karambhavâ-lukân taptân, âyusîç čaçilâs pŕthak,
lôhakumbhânç ča tailasya kvâthyamânân samantatas,
kûṭa-çâlmalikam čâpi dusspŕçam tikṣṇa-kaṇṭakam;
dadarça čâpi Kauntêyô yâtanâs pâpakarmanâm

Nuntius antevolat, sequitur Pandavius heros,
horrendum per iter, septum pallentibus umbris
omnigenûm scelerum, præceps immane barathrum;
torpet ubi fetor vitii, morbique, necisque,
sævit ubi flammæ strepitus, dum vermibus atris,
vulturibus, corvisque, ululisque abrepta feruntur
ossa, caro, crines miserorum, et gurgite toto
monstra cruenta vorant humanæ stragis acervos.

Ille cadaveribus mediis horrore silenti
progreditur, tristes volvens sub pectore curas.
pone fluit minitans undis torrentibus amnis,

ensiferumque nemus falces protendit acutas ;
ferrea saxa sonant, strident fornacibus imis
lac oleumque tumens artus esura nocentes ;
undique putre solum spinis scatet, ignibus aer,
terribilesque reis intentant omnia pœnas.

Bhâr. XVIII.

LA DÉLIVRANCE FINALE.

82* « Kiyad adhvânam asmabhir gantavyam imam îdṛçam?
kva ča tê bhrâtarô mahyam ? tan mâm âkhyatum arhasi !... »

Sa sannivṛttô dharmâtmâ duṣkha-çôka-samâhitas
çuçrâva tatra vadatâm dînâ vačas samantatas :
» Bhô, bhô, dharmajna râjarṣê, puṇyâbhijana Pâṇḍava,
anugrahârtham asmâkam tiṣṭha tâvan muhûrtakam !
âyâti tvayi durdharṣê vâti puṇyas samîranas,
tava gandhânugas, tâta, yênâ 'smân sukham âgamat. »

Têṣâm tu vačanam çrutvâ dayânâm dinâbhâṣinâm,
ahô ! kṛčhram iti prâha, tasthau sa ča Yudhiṣṭhiras.
sa tâ giras, purastâd vai çrutapûrvâs punas punas,
glânânâm duṣkhitânâm ča nâ 'bhyajânata Pâṇḍavas...

Sa tîvragandha-santaptô dêvadûtam uvâča ha :
« Gamyatâm tatra yêṣâm tvam dûtas têṣâm apântikam !
na hy aham tatra yâsyâmi, sthitô "smî'ti, nivêdyatâm ;
mat-sañçrayâd imê dînâs sukhinô bhrâtarô hi mê !.. »

Sthitê muhûrtam Pârthê tu dharmarâjê Yudhiṣṭhirê,
âjagmus tatra, Kauravya, dêvâs Çakra-purôgamâs.

têṣu bhâsura-dêhêṣu, puṇyâbhijana-karmasu
samâgatêṣu dêvêṣu, vyâgamat tat tamô, nṛpa.
nadî vaitaranî čaiva kûṭa-çâlmalinâ saha,
lôhakumbhyâs çilâç čaiva nâ 'dṛcyanta bhayânakâs;
vikṛtâṇi çarirâṇi yâni tatra samantatas
dadarça râjâ Kauravyas, tâny adṛçyâni čâ'bhavan.
tatô vâyus sukhaspṛças puṇya-gandhavahas çučis
vavau dêva-samîpasthas çitalô ''tîva, Bhârata.

« Quæ via? quis gurges? non mortis lurida regna,
fratres innocuos felici in sede requiro! » ...

Hæc ait ægro animo, caligine cæcus opaçâ,
ad lucem properans, medio cùm clamor ab antro
tollitur: » Alma deûm proles, justissime regum
hùc ades, optatæ nobis spes una quietis!
purus namque tuo de pectore flatus anhelos
erigit, ore pio flammarum avertitur ardor. »

Vocibus auditis graviter commotus, et alto,
eheu! corde gemens, tetrâ stetit anxius orâ.
quas percepit ovans tam sæpe et sæpe loquelas
vivorum, infernis haud agnoscebat in umbris...

Sed subitò memor ille, dolore incensus et irâ:
« Aufuge! ait comiti, superas pete nuntius arces;
non sequar: hìc stantem qui te misêre vidento,
si modò, si fratrum possim lenire dolores! »...

Vix ea fatus erat, cùm protinus æthere summo
divûm sancta cohors, Indrâ duce, labitur atrum
in specus, insolitâ collustrans tartara luce.

ut virtutis honos, ut pax suprema refulsit
per tenebras, procul ecce oculis evanuit omne
supplicium, flumenque ardens, spinæque cruentæ,
fossæque ignivomæ, ferroque rigentia saxa ;
discessêre vagis obducta cadavera nimbis ;
dumque favens zephyrus vivos aspirat odores,
inferius splendet cœli radiantis imago.

Bhâr. XVIII.

TABLE DES MATIÈRES.





